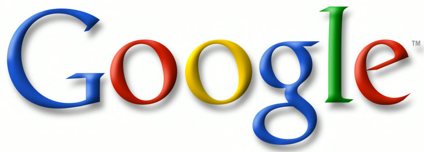
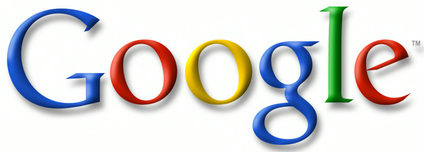
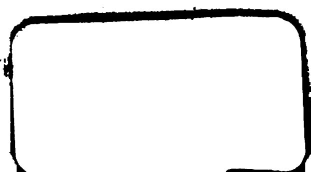








Roth
NAF

LES

ROMANS DU RENARD

EXAMINÉS, ANALYSÉS ET COMPARÉS.

Impr. de Maulde et Renou, rue Bailleul, 9-11.

LES

ROMANS DU RENARD

EXAMINÉS, ANALYSÉS ET COMPARÉS,

D'APRÈS

LES TEXTES MANUSCRITS LES PLUS ANCIENS,

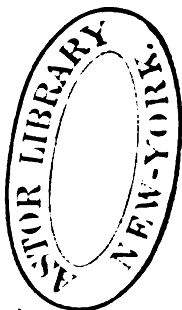
Les publications latines, flamandes, allemandes et françaises;

Précédés de renseignements généraux et accompagnés de notes et d'éclaircissements philologiques et littéraires;

PAR

M. A. ROTHE,

Professeur à l'Académie royale de Soroe (Danemarck).





PARIS,

CHEZ J. TECHENER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1845

AVERTISSEMENT.

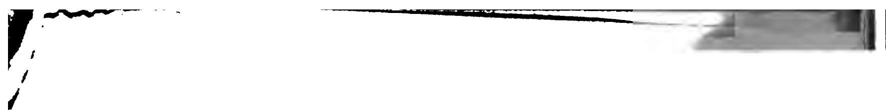
La lecture du Roman de Renart, *publié par Méon en 1826, celle du* Reinardus Vulpes, *que Mone venait de publier pour la première fois (1832), me fit concevoir, il y a une douzaine d'années, le projet de composer sur les romans du Renard un ouvrage qui offrît en un seul tâbleau les différentes fictions poétiques sur ce sujet, et qui par là rendît la connaissance de cet intéressant produit des traditions et des poésies populaires des diverses nations du moyen-âge facilement accessible à la grande majorité du public et non pas exclusivement au petit nombre de personnes versées dans les idiomes vulgaires de ces temps reculés. Le travail que j'entrepris dès lors fut interrompu par d'autres occupations littéraires plus impérieuses. En 1834, M. J. Grimm fit paraître son Reinhart-Fuchs. Je me vis prévenu : Grimm avait exécuté en partie ce que je m'étais proposé de faire ; je laissai là ce que j'avais commencé. Néanmoins, Grimm avait fait beaucoup plus et bien autrement que je n'avais dessein et que je ne me sentais capable de faire. Il a écrit un livre d'une érudition vaste, profonde, admirable, à*



R[illegible]

NA[illegible]





LES

ROMANS DU RENARD

EXAMINÉS, ANALYSÉS ET COMPARÉS.

Impr. de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9-11.

LES

ROMANS DU RENARD

EXAMINÉS, ANALYSÉS ET COMPARÉS,

D'APRÈS

LES TEXTES MANUSCRITS LES PLUS ANCIENS,

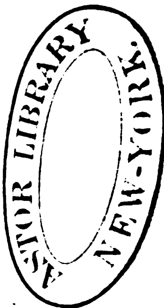
Les publications latines, flamandes, allemandes et françaises;

Précédés de renseignements généraux et accompagnés de notes et d'éclaircissements philologiques et littéraires;

PAR

M. A. ROTHE,

Professeur à l'Académie royale de Soroe (Danemarck).





PARIS,

CHEZ J. TECHENER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

1845

bles, opinion fort discutée et vivement contestée[1], tels que Rufanus, le lion; Tybert, le chat; Karchofas, l'âne; Hersent, Giremot, la louve; Hermeline, la femelle du renard; Hubert, Huans, Huart, le milan; Tiercelin, Rohart, le corbeau; Rainsaut, la jument; Beaucent, le sanglier; Frobert, le grillon, etc.[2]

Les noms de Renart (Reinardus, Reineke) et d'Ysengrin sont constamment les mêmes dans tous les poëmes et dans toutes les parties de ceux-ci, à quelques variantes d'orthographe près. La plupart des autres animaux conservent également, dans les divers poëmes, les noms propres une fois adoptés; mais pour eux cependant les noms varient quelquefois dans les différentes parties du même poëme et dans les

[1] Sans doute cette opinion est fondée en plusieurs points et endroits de détail, mais elle ne saurait être soutenue dans la généralité qu'ont voulu lui donner Eckard, Mone et d'autres, ni dans le cas où l'on irait jusqu'à prétendre que tout le poëme renferme une allusion complète à une certaine époque historique entière.

[2] Cf. *Reinhart Fuchs*, von Jacob Grimm. Berlin, 1834, 8°, p. CCXXII etc., CCL etc.

langues différentes. C'est ainsi, par exemple, que dans le poëme français, l'âne est appelé tantôt Tymer, tantôt Bernard, tantôt Fromont, et dans l'allemand, Boldewyn ; Hermeline est appelée Erme, Richout, Richeux ; le gros chien, tantôt Roonel, Rooniax, tantôt Morout, et dans l'allemand, Ryn ; la lionne, tantôt Fière, tantôt Orgueilleuse ; le blaireau, Grimbert, et ailleurs Poncet ; le singe, Cointeriaus et Martin, etc. [1]

D'après ce que nous venons de voir, on pourrait sans doute aujourd'hui parler du roman du Renard comme sujet des fictions du moyen-âge ; mais quand il s'agit d'indiquer le titre de l'ancien poëme, il faut nécessairement appeler celui-ci *Roman de Renart*, puisqu'ici Renart est

[1] Dans *Le Renard* ou le Procez des Bestes (Bruxelles, 1739, traduction libre du texte attribué à H. d'Alkmar), les noms sont donnés un peu différemment et arbitrairement : le loup, Glouton ; le renard, Trigaudin ; le lièvre, Rouget ; le coq, Gozille ; la poule, Copette ; l'ours, Grosbrun, etc. Du reste, cette traduction en prose n'a rien de particulier ni de remarquable. De pareils changements arbitraires de quelques noms se retrouvent dans presque toutes les traductions ; ils ne tiennent qu'à des particularités de langue dans les différents pays.

censé être un nom propre et non pas un nom appellatif. On commettra une erreur en confondant ces deux termes, car ils expriment deux choses différentes [1].

Dans tous ces poëmes, Renart joue le principal rôle : Renart, c'est l'esprit, l'adresse, la ruse personnifiée, quelquefois la plaisanterie et le comique, mais le plus souvent l'astuce sans conscience, sans scrupule ni remords; de plus c'est la méchanceté et la luxure, traits qui tous se réunissent pour former le caractère et les attributs du renard. C'est là un type intellectuel, moral et physique, qui se retrouve malheureusement parmi les hommes, que tous méprisent et proclament odieux, mais auquel cependant la plupart cèdent et succombent bon gré mal gré, et par lequel se laisse souvent fasciner et séduire ce qu'il devrait y avoir de plus noble et de plus beau. Aussi voilà pourquoi les

[1] Cependant Méon, dans son édition, a intitulé l'ouvrage *Roman du Renart*, et, à la vérité, l'irrégularité des manuscrits peut autoriser cet usage.

autres animaux prodiguent au renard les épithètes de *pute-bête*, *vilain*, etc., lui sont presque tous hostiles, et ne fléchissent que de bien mauvais gré devant sa supériorité usurpée et perfide. Néanmoins la lionne et la léoparde, aussi bien que la louve, lui accordent leurs faveurs et leurs bonnes grâces. Dans le *Roman de Renart,* ce personnage prédomine et triomphe définitivement; cependant il ne faut pas croire qu'il sorte en vainqueur de chacune de ses aventures, de chacune de ses rencontres avec les autres animaux; bien souvent il se trouve dupé et fort maltraité, et ce n'est pas exclusivement la force physique et brutale qui l'emporte sur lui; plusieurs fois même ce sont les précautions, l'adresse, le bon sens des autres acteurs du drame qui lui font manquer son but ou même le font tomber dans des piéges, des embarras qu'il n'a pas prévus, dont il ne se tire qu'à grand' peine et aux dépens de sa peau.

Le plus fameux personnage après Renart, c'est Ysengrin, le loup. Ysengrin, c'est la force,

mais la force brutale unie à la maladresse, à la stupidité, à la voracité gloutonne. Cette force est redoutable, lorsque la colère l'excite; aussi Renart la redoute et y succombe quelquefois; mais le plus souvent il s'en moque, triomphe d'Ysengrin, le trompe et lui attire de très fâcheuses affaires. Renart et Ysengrin sont censés être parents; Ysengrin est l'oncle de Renart, quelquefois aussi ce n'est qu'un compérage. Toutefois, ce titre de compère que Renart donne à Ysengrin, ne se trouve guère confondu avec celui d'oncle, et les branches où il prévaut se distinguent même par là, de manière à faire naître la supposition qu'elles ont eu d'autres auteurs que le reste, et qu'elles n'ont pas d'abord fait partie des poëmes où le titre d'oncle et les relations de parenté ont prévalu. Ysengrin n'est pas un personnage aussi essentiel et aussi important que Renart; il y a des branches où il ne paraît pas du tout; il y en a d'autres où il ne joue qu'un rôle secondaire, peu éminent, peu distingué; dans quelques branches

il est remplacé par son *frère Primaut*, qui, du reste, fait un personnage absolument analogue. Néanmoins Ysengrin est constamment un type principal et invariable; toujours il commence ou finit par être la dupe de Renart; toujours l'amitié ou la paix apparente entre Ysengrin et Renart est feinte ou passagère.

Hersent, la louve, paraît très souvent dans nos poëmes; mais, de même qu'Ermeline, la femelle de Renart, elle y paraît plutôt comme machine que comme personnage agissant. Maîtresse lubrique du vilain Renart, elle n'est guère que le sujet perpétuel de la honte, des mésaventures et du déplaisir d'Ysengrin, ainsi que de la guerre acharnée et de la haine mortelle entre Renart et Ysengrin.

Noble, le lion, roi des animaux, figure sans doute encore en première ligne parmi les acteurs du drame; aussi son caractère et son rôle sont assez bien soutenus, et ne manquent point d'unité; mais c'est plutôt le portrait assez fidèle d'un personnage de la société humaine et de

l'organisation civile, que le type moral d'un caractère humain. En conséquence, Noble n'est pas non plus un personnage essentiel au poëme comme le sont Renart et Ysengrin; aussi y a-t-il des parties où Noble ne paraît point du tout et où sa figure serait tout-à-fait déplacée. Dans les branches essentiellement comiques et anecdotiques, qui retracent le plus immédiatement les types du caractère et de la vie des hommes, par les tours et les rencontres de Renart et d'Ysengrin; dans ces branches, il n'est pas question de Noble, le lion, ou bien il n'en est question qu'accidentellement, et sa personne y ferait disparate. On ne peut s'empêcher de remarquer que le lion, cet habitant du midi, des pays chauds, du désert, se trouve singulièrement déplacé au milieu des animaux de l'Europe. Aussi, Brun, l'ours, appartenant en propre à la famille des animaux européens, semble quelquefois remplacer Noble en sa qualité de roi, et occupe constamment un des premiers rangs dans la hiérarchie des acteurs du *Roman de*

Renart. Lorsque les poètes se sont écartés plus ou moins de la simplicité de la nature et de la vie animale, et de la pureté du caractère d'animal, et qu'ils se sont appliqués à tracer un tableau de la hiérarchie sociale, de l'organisation civile, des relations publiques et privées parmi les hommes, là Noble, le lion, le roi, se trouve plus naturellement, plus convenablement, plus essentiellement à sa place; et ceci s'applique encore dans toute son étendue aux parties du roman qui prennent plus ou moins la couleur d'un roman de chevalerie, et sont moins un portrait spirituel, satirique et universel de l'humanité, qu'un calque spécial de la vie chevaleresque et guerrière d'une classe des habitants de quelques pays de l'Europe au moyen-âge. Il n'y a pas de doute que le roi Noble n'ait des modèles et des originaux parmi les monarques de la pauvre humanité. En quelques cas exceptionnels, à la vérité, tels que l'aventure du partage, où ce roi se fait adjuger toute la proie à lui-même, à son épouse et à leur enfant, il

use de sa force et fait réellement le puissant; mais du reste, ce roi Noble est un assez triste sire, que maître Renart joue et mène par le nez tout à sa guise. Sous les yeux du roi, Renart fait sa cour à la lionne, et celle-ci paraît empressée de lui accorder ses bonnes grâces. Le lion veut faire sa maîtresse de la léoparde, mais Renart va jouir de ses faveurs, et laisse le roi se morfondre à la porte. Noble ne semble figurer dans le roman que pour accueillir les plaintes des autres animaux contre Renart, pour prononcer sur leurs différends, pour servir d'intermédiaire entre Renart et Ysengrin, pour juger et faire punir celui-là. Noble se met dans de grandes colères, profère de terribles menaces et lance des arrêts foudroyants; mais en définitive il cède et se radoucit toujours. Renart le persuade et le berne continuellement, et échappe toujours aux arrêts de mort prononcés contre lui. Noble, jaloux de sa dignité, emploie constamment de grands mots, et fait sonner bien haut son rang et son autorité; mais quant aux

actions il est niais et débonnaire, et cette force, cette puissance d'apparat n'agissant jamais, finit toujours par succomber ou céder à la prudence, à l'esprit, à l'adresse, à l'astuce de Renart. Il semble donc que le lion ne soit là que pour servir de rouage dans la machine, et de relief à Renart; Noble n'est pas rendu ostensiblement ridicule comme Ysengrin, mais il fait hausser les épaules et sourire de pitié, de mépris ou d'indignation.

En appliquant au personnage de Renart les mots d'adresse, d'astuce et de méchanceté, nous avons désigné jusqu'à un certain point le caractère et le ton du poëme sur Renart. Toutefois, les nombreuses et longues compositions sur ce sujet forment une épopée tellement vaste et variée qu'elle renferme pour ainsi dire quelque chose de tout, et qu'elle diffère beaucoup en plusieurs points: il y a des parties tellement sérieuses qu'elles semblent tenir de la gravité de la haute épopée ou bien du savoir scolastique; il y en a qui sont purement plaisantes et diver-

tissantes sans aucune allusion ni application immédiate de morale ou d'instruction; il y en a qui renferment une satire mordante et directe, applicable à certaines classes de la société, à certaines relations ou à certains individus; il y en a d'autres où la satire est générale et souvent moins amère, ou bien dans lesquelles une ironie universelle, quelquefois assez douce, assez spirituelle, inspire le poète, anime le récit, et lui donne un charme naïf et un attrait particulier et caractéristique, par exemple, quand le coq, emporté par le renard, jase tant et flatte si bien sa vanité qu'il lui fait ouvrir la gueule, et s'échappe aussitôt; quand la poule est canonisée, et que le lièvre, en dormant sur sa tombe, guérit par miracle de la fièvre que la peur lui a fait gagner.

On ne saurait disconvenir qu'il n'y ait çà et là, dans les poëmes sur le renard, des allusions plus ou moins claires, plus ou moins directes à des personnages et à des événements historiques. Il se peut, par exemple, que dans le

poëme latin de *Reinardus*, Bernard, le bélier, et dans le *Renart français*, l'âne Bernard, l'archiprêtre, en quelques endroits, soit la caricature de saint Bernard de Clairvaux ou de quelque autre fameux ecclésiastique. Il est formellement question des moines blancs et noirs, bénédictins et augustins ou cisterciens, de templiers et d'hospitaliers, de princes et d'événements historiques du treizième et du quatorzième siècle. Remarquons toutefois que ces allusions ou désignations positives sont le plus fréquentes, le plus suivies, le plus évidentes dans les poëmes français, tels que le *Couronnement de Renart*, *Renart-le-Nouvel*, *Renart-le-Contrefait*, décidément du treizième et du quatorzième siècle et postérieurs à d'autres, et que plus les poëmes sont récents, plus les allusions et les désignations y sont précises et répétées; mais dès lors aussi ces ouvrages perdent de plus en plus la douceur et l'universalité de l'ironie, le ton de simplicité et de plaisanterie naïve.

A certaines époques, quelques littérateurs

distingués ont voulu voir dans le *Roman de Renart* l'ensemble d'un tableau historique complet d'une certaine période et de certaines relations politiques. Eckardt, ne connaissant et n'examinant guère que le *Reineke Fuchs* allemand de 1498, prétendit faire d'Ysengrin le roi Zventebold (Svetopolk) de Bohême, fils de l'empereur Arnoulf, et de Renart un comte Réginhard ou Reynier (Reinhard) d'Austrasie, etc., en déduisit toute une filiation hypothétique, qui n'a pas plus de fondement dans l'histoire que dans la nature d'une poésie telle que celle des romans du renard. Mone, en publiant pour la première fois le poëme latin de *Reinardus Vulpes*, adopta l'hypothèse d'Eckardt, et renchérit encore sur ses prédécesseurs : il veut que son poëme ait été écrit en partie au neuvième siècle, en partie au douzième, et qu'il contienne de plus des interpolations postérieures; il fait du renard le duc Réginhard ou Reynier du Hainaut; dans Rufanus il trouve l'anagramme de l'empereur Arnoulf (Arnulfus); il désigne dans les divers

pays des soi-disant originaux de tous les personnages et de tous les noms propres du poëme, et il prétend par conséquent faire regarder celui-ci comme une allusion ou satire toute personnelle, locale et contemporaine d'un bout à l'autre. Tout cela, au premier abord, paraît fort spécieux; mais l'échafaudage tombe devant un examen approfondi et une saine critique; aussi Gottsched[1], qui du reste expose lui-même une autre supposition, Raynouard[2], Grimm[3] et d'autres ont complètement réfuté les hypothèses d'Eckardt et de Mone, et Henri d'Alcmar lui-même (?), ainsi que ses traducteurs et imitateurs, ont eu soin d'assurer et de répéter à dessein, dans les préfaces et dans les observations intercalées entre les chants et chapitres, que le poëme est une peinture générale du monde et de tous les états, et que dans cet ouvrage on n'a voulu blesser

[1] Heinrichs von Alcmar *Reineke der Fuchs*, Leipzic, 1752, in-4°, p. 26.

[2] *Journal des Savants*, juillet 1834.

[3] *Reinhart Fuchs*, p. CII, p. CCLI.

personne, ni attaquer, ni railler qui que ce soit individuellement [1].

L'Orient, l'antiquité grecque, l'Europe, telle qu'elle naissait à la chute de l'empire romain d'Occident, nous l'avons dit, ont adopté le renard comme sujet de leurs fictions, comme modèle naturel du caractère malheureusement trop fréquent parmi les hommes; ils en ont fait un type constant qui, dans les poésies les plus populaires, revêt des formes tant soit peu différentes, et se montre le plus souvent comme dérision, plaisanterie ou ironie universelle du genre humain, et quelquefois comme allusion spéciale plus ou moins remplie de satire et d'amertume [2]. Il n'entre point dans notre plan de rechercher ou d'examiner les productions des pays lointains et des siècles reculés; aussi, après en avoir constaté l'existence, nous ne nous en occuperons plus ici.

[1] Voyez Gottsched, *Préface de Nicolas Baumann* : « Doch will ich mit dieser Arbeit niemand ins besondere angetastet, verunglimpfet oder geschmahet haben. »

[2] *Reinhart Fuchs* de Grimm, p. CCLIX.

Pendant le moyen-âge de l'Europe (et par moyen-âge nous ne comprendrons, dans le cours du travail actuel, que les douzième-quinzième siècles), les hommes se trouvaient divisés en trois classes : le monde savant et scolastique, la société seigneuriale et féodale, les serfs et vilains sans instruction, ni liberté, ni urbanité, ni élégance de mœurs. Au monde scolastique le savoir, le latin et toute la vaste littérature latine antérieure et contemporaine. A la société, à la puissance mondaine, les poésies en langue du pays, poésie lyrique, chevaleresque et amoureuse, telle que les troubadours en fournissent l'exemple, et de plus, une large part dans la poésie narrative et légère, où règne la gaieté spirituelle, la simplicité de forme et de bon sens, la plaisanterie ironique et candide, mordante ou grossière, qui participent du caractère et de la position de la masse du peuple, qui mettent le cachet de la popularité à ses productions naïves ou ingénieuses, et qui les font vivre long-temps et les sauvent du naufrage commun des produc-

tions littéraires qui n'ont point de racines dans la sublimité de l'inspiration ou dans les entrailles des peuples.

Pendant le moyen-âge, la manie de composer, chez ceux qui ne savaient que composer et chanter, celle de composer et d'écrire, chez ceux qui étaient capables d'écrire, était proportionnellement aussi forte et aussi générale qu'aujourd'hui. Le monde scolastique rimait en latin tout autant que le monde profane et vulgaire en langue du pays : tout était bon pour être versifié ; on mit en vers latins non seulement l'histoire des peuples, des institutions, des hommes et des femmes, mais la Bible, la discipline monastique, la jurisprudence, l'astronomie, la minéralogie, la géographie, la chasse, la vie des animaux, etc. Les poètes des peuples proprement dits et des langues vulgaires ne s'élevaient pas jusqu'aux objets consacrés par le souffle sanctifiant du scolasticisme et du latinisme ; mais le naturel et la vie des animaux leur fournissaient d'heureuses couleurs pour leurs portraits de mœurs hu-

maines, souvent spirituels, animés, frappants de vérité et de ressemblance, et pour leurs récits quelquefois tout simplement naïfs, comiques et amusants. Le temps, les travaux patients des religieux et des clercs, ainsi que les traditions populaires ont fait survivre bon nombre de ces compositions sur la vie des animaux, compositions qui portent bien évidemment le cachet et la couleur du temps et des pays qui les ont fait naître. Bien que ces compositions n'aient pas été toutes imprimées, on en connaît un bon nombre, et il serait facile d'en produire aujourd'hui un recueil assez considérable, tant en latin qu'en langues vulgaires. Je ne citerai ici comme exemples qu'Isengrimus, de 688 vers, Pœnitentiarius, de 387 vers, des Hundes Not., de 292 vers, Baldevin, de 126 vers (qui se trouvent avec bien d'autres dans l'excellent ouvrage déjà cité de J. Grimm), de l'Andoille qui fui juye ès Marelles, de 130 vers; Renart le Bestourné, de 162 vers (et d'autres, dans le *Roman du Renart, supplément, variantes et corrections,* par

P. Chabaille, Paris, 1835, in-8°), du Vilein qui dona ses bués (bœufs) au lou, de 108 vers (dans les Fabliaux et Contes de Barbazan, édition de Méon, Paris, 1808, vol. 2, p. 144), et le dit de la Queue de Renart, en vingt-quatre couplets de huit vers chacun (dans les Contes, Dits et Fabliaux de A. Jubinal, Paris, 1842, vol. 2, p. 88). Comme je n'ai pas non plus l'intention d'énumérer, de recueillir et de faire connaître en détail tous ces petits poëmes en latin, en dialectes allemands, flamands et français, après en avoir ici constaté l'existence et le caractère, nous passerons à ce qui doit faire plus immédiatement le sujet du présent travail, c'est-à-dire aux trois grands poëmes latin, allemand et français, que dorénavant nous désignerons simplement par les trois titres différents de *Reinardus Vulpes*, *Reineke Fuchs* et *Roman de Renart*[1].

Dans les littératures du midi de l'Europe, la

[1] *Geschichte der poetischen National-Litteratur der Deutschen*, von Gervinus, 1er Theil, Leipzig, 1835, p. 102-123, 443-461; 2e Theil, Leipzig, 1836, p. 402-410; 3e Theil, Leipzig, 1838.

fable du renard n'a été que peu répandue et n'a guère fourni le sujet de compositions originales; elle n'y a pas été populaire. Dans la littérature provençale, par exemple, des allusions et des citations assez fréquentes des noms d'Ysengrin et de Renart prouvent sans doute que les troubadours ont connu le roman du renard; mais il ne paraît pas probable qu'ils aient écrit ou possédé aucun poëme original sur ce sujet. Peut-être eette sorte d'esprit, de plaisanterie et de satire dont le renard est le type, convient-elle moins à ces littératures sentimentales, retentit-elle moins bien aux oreilles musicales, trouve-t-elle moins de sympathie dans le caractère romanesque de ces nations. Dans les pays du nord et de l'est de l'Europe, il y a, et l'on découvre chaque jour d'anciennes fables et contes sur le renard; mais là encore ces fables du renard sont en plus petit nombre, paraissent avoir été moins répandues, moins vulgaires, ont pris moins de consistance; elles n'ont point été rassemblées en corps d'ouvrage et pour ainsi dire en

épopée comique et populaire. C'est donc particulièrement dans les pays limitrophes au nord de la France et au sud de l'Allemagne, qu'appartiennent les grands et nombreux poëmes populaires sur le renard dont nous allons nous entretenir.

Sans doute les longs poëmes de Reinardus, de Reineke et surtout celui de Renart, sont nés à peu près comme les longs romans de chevalerie, les grandes épopées nationales; ils ont été le produit, non pas d'une création spontanée, mais d'un travail lent et successif. D'abord il y a eu des anecdotes, des fictions ou bien des actions et des événements véritables, qui ont passé traditionnellement d'homme à homme, de génération à génération; puis ces traditions brodées, enrichies ou défigurées par l'imagination des poètes ou par la sottise de conteurs ignorants, ont été couchées par écrit, versifiées ou non, en latin ou en langage vulgaire, et enfin des poètes instruits et laborieux en ont réuni plusieurs pour former un tout, en ont composé

de longs récits en vers ou en prose, en un mot, des romans.

A juger d'après ce que nous connaissons aujourd'hui, la France a dû avoir dans sa littérature le plus grand nombre de fables, de fictions, de récits graves ou plaisants sur le renard et d'autres animaux ; mais la latinité et l'Allemagne (les Pays-Bas, la Flandre) ont mieux réuni les compositions de ce cycle en un tout, de forme épique, avec unité, étendue et suite dans les événements et les récits [1].

Le poëme latin de *Reinardus Vulpes* a été fait dans la seconde moitié du douzième siècle, mais jusqu'ici on a peu de notions sur l'auteur ou les auteurs et les origines. Le *Roman de Renart* en français, tel que nous le possédons aujourd'hui, paraît dater du treizième et du quator-

[1] Répétons encore qu'il ne s'agit ici que des douzième-quinzième siècles, et qu'en parlant de la France nous ne comprenons que le nord de la France, la littérature des trouvères et de la langue d'oïl; car le *Roman de Renart* n'appartient nullement à la littérature provençale, celle des troubadours et de la langue d'oc, où il ne s'en trouve que des traces éparses, peu importantes et peu concluantes.

zième siècle. Les noms de cinq ou six auteurs s'y attachent ; mais bien certainement il est l'œuvre d'un plus grand nombre. On a les plus fortes raisons de croire qu'il y a eu des poëmes analogues en français composés plus d'un siècle auparavant ; mais ces compositions primitives nous sont inconnues, ou, pour mieux dire, il est impossible pour nous de démêler si plusieurs des branches aujourd'hui réunies dans les mêmes manuscrits, et transcrites par les copistes du treizième ou du quatorzième siècle, comme formant ensemble le *Roman de Renart*, n'ont pas été composées et répandues depuis le commencement du douzième siècle ou même antérieurement. Plusieurs des troubadours qui ont fait mention de Renart et d'Ysengrin ayant vécu au douzième siècle, attestent par là même l'existence et la vogue de poëmes sur ce sujet, antérieurement à leurs propres poésies. Le *Reineke Fuchs* allemand, ou pour mieux dire, en vieux saxon, ne date, pour le public d'aujourd'hui, que de la fin du quinzième siècle (1498). On

ne sait à qui est due la gloire de cette publication. C'est de ce texte qu'il a été fait non seulement de nombreuses éditions en Allemagne, mais aussi diverses traductions et éditions en d'autres langues, telles qu'en allemand moderne, en latin, en hébreu, en anglais, en français, en danois, etc [1].

Plusieurs des aventures du renard et des autres animaux se trouvent également dans deux ou trois des textes latin, français et allemand, racontées de la même manière ou avec des variantes plus ou moins distinctes, et dans les trois textes les principaux acteurs sont les mêmes, sont appelés et caractérisés à peu près de même; mais aucun des trois textes de Reinardus, Renart et Reineke n'est absolument semblable aux autres; chacun renferme des aventures ou récits qui lui sont propres, et ils forment trois poëmes bien distincts et tout-à-fait indépendants.

[1] Dr Schaller, *Reinke de Fos fan Hinrek fan Alkmer*, 2e édit., Brunswick, 1835, p. IV. — Gottsched, *Einleitung*, p. 43. — Grimm, p. CLXXVIII.

Nous allons donner ici un résumé du contenu de chacun de ces trois poëmes, ce qui formera même le sujet principal du présent travail, et à mesure que l'occasion s'en présentera, ou bien à la suite, nous y joindrons les développements, les remarques et les éclaircissements que nous jugerons encore convenables pour notre but actuel.

REINARDUS.

G. Grimm (p. LVII et p. i) nous a fait connaître un vieux poëme d'*Isengrimus* en latin, de 688 vers, contenant deux récits, l'un sur la maladie du roi et sur sa guérison par les conseils de Renart et aux dépens d'Ysengrin, que l'on dépouille de sa peau pour en couvrir le lion malade et le faire transpirer; l'autre sur le pélerinage projeté de la chèvre Bertiliana, qui se fait accompagner par d'autres animaux. Renart, qui est de la compagnie, les sauve d'un vieux loup en affectant de le régaler de la tête d'un loup qu'ils ont trouvé pendu, et en prétendant couper la tête à tous ceux qui viennent les attaquer. Grimm n'a pas découvert l'auteur de ce poëme, mais il croit celui-ci écrit au commencement du douzième siècle, dans la Basse-Flandre (Sudflandern, l'Artois). Les aventures racontées ici

rentrent, bien qu'avec quelques variantes qui en prouvent l'indépendance, dans le poëme latin beaucoup plus étendu de *Reinardus*, de 6,600 vers, dont Mone a publié le texte pour la première fois en 1832, et qui, composé dans la Haute-Flandre, date sans doute également du douzième siècle, mais seulement du milieu de ce siècle, ou d'une cinquantaine d'années après l'Isengrimus [1]. Sans doute les auteurs de l'un et l'autre poëme n'ont inventé que très peu; ils ont puisé leurs sujets dans des poëmes antérieurs, probablement même dans des compositions ou traditions françaises [2], dont nous fondons l'existence sur les allusions des troubadours du douzième siècle, et sur les emprunts évidents et incontestables faits aux poëmes de ce siècle en flamand et en allemand. Bien que le nom de l'auteur, la date et le lieu de la composition ne soient pas nettement désignés dans le poëme même ni ailleurs, les indications de

[1] *Reinardus Vulpes*. Carmen epicum seculis IX et XII conscriptum. Ad fidem codd. mss. edidit et adnotationibus illustravit Fr. J. Mone. Stuttgardiæ et Tubingæ. Cotta, 1832, in-8°. Il faut bien se garder de confondre cet ouvrage avec la traduction latine du poëme de *Reineke* faite par Hautmann Schopper (Francfort, 1567), et intitulé : Speculum vitæ aulicæ de admirabili fallacia et astutia *vulpecula Reinikes* libri quatuor, etc.

[2] Grimm, p. LXXVII, LXXX, etc., CXVI et CCXXVII.

localités, de personnes et de faits historiques contemporains qui s'y trouvent suffisent pour établir la date ci-dessus mentionnée, et pour faire supposer que l'auteur était flamand, peut-être même un religieux bénédictin de Gand ou des environs de cette ville. Les lieux de la scène sont ceux de la Flandre et des parties voisines de la France, tels que Gand, Lens, Arras, Tournay, Reims, Étampes, Cluny, Clairvaux, l'Escaut, la Meuse, etc.

Quel qu'ait été l'auteur, il ne laisse pas de mériter le titre de poète et un rang distingué parmi les écrivains latins de son siècle; il a fait preuve d'instruction, d'esprit et d'imagination; son récit est assez animé, et ses dialogues sont assez bien conduits.

Quant à l'étendue et à la division du texte, la somme totale des vers varie un peu dans les trois manuscrits connus, dont M. Mone s'est servi, et les divisions ne sont pas non plus les mêmes, bien que ces petites modifications n'entraînent aucune différence dans le récit. L'un des manuscrits établit six livres, les deux autres n'en font que quatre; l'un partage le poëme en vingt-quatre fables ou exemples; Grimm, dans son résumé, réduit le tout à douze. La division suivante, adoptée pour l'impression, est de qua-

tre livres contenant un nombre différent de fables :

Livre I. Haine et vengeance, en 1758 vers.

Fable 1[re]. Danger et délivrance de Renart, v. 1-530.
— 2[e]. Pêche d'Isengrim, v. 531-1228.
— 3[e]. Isengrim arpenteur, v. 1229-1758.

Livre II. Cour plénière et maladie du lion, en 1200 vers.

Livre III. Aventures antérieures, en 2384 vers.

Fable 1[re]. Pèlerinage d'Isengrim, v. 1-810.
— 2[e]. Titres de noblesse de Renart, v. 811-1360.
— 3[e]. Prise d'habit d'Isengrim, v. 1361-1748.
— 4[e]. Intermède de Renart, v. 1749-1882.
— 5[e]. Renvoi d'Isengrim du couvent, v. 1883-2190.
— 6[e]. Cachet de Carvigart (le cheval), v. 2191-2384.

Livre IV. Souffrances d'Isengrim, en 1258 vers.

Fable 1[re]. Vengeance de Joseph (le bélier), v. 1-132.
— 2[e]. Partage fait par Isengrim, v. 133-294.
— 3[e]. Serment d'Isengrim, v. 295-550.
— 4[e]. Le troupeau féroce, v. 551-992.
— 5[e]. La plainte, v. 993-1258.

Voici maintenant le *sommaire* [1] de ce poëme.

LIVRE I.

Le récit commence sans aucun préambule, de manière à faire supposer que les noms d'Isen-

[1] Nous ne croyons pas hors de propos de présenter un sommaire ici, bien que M. Grimm en ait fait un dans son ouvrage

grimus et de Reinardus, leurs relations, et leurs inimitiés sont des choses familières aux lecteurs, et par conséquent que ce poëme-ci a dû être précédé par d'autres qui ont initié le public dans les affaires du loup et du renard, et dans le secret de leurs noms propres.

V. 1. Egrediens silvam mane Isengrimus, ut escam
Jejunis natis quæreret atque sibi,
Cernit ab obliquo Reinardum currere vulpem,
Qui simili studio ductus agebat iter;
Prævisusque lupo non viderat ante videntem,
Quam nimis admoto perdidit hoste fugam.,

Le loup prétend tout bonnement faire sa proie du renard, et le loger dans son ventre :

V. 15. Ut quæsita mihi contingat præda petisti,
Contigit, in prædam te exigo, tuque daris.
51. Quid mea, quid referam, quæ natis probra, meæque
Feceris uxori? Nonne fuere palam?
Hospitium nostro tibi nunc in ventre paratur,
Incide! (pandebat labra) sodalis, ini!
58. Incide jucunde, lætus adhisco tibi.

Le renard, pour échapper au danger, se met en frais de paroles, fait sonner sa parenté, et

de *Reinhart Fuchs*, et que M. Mone en ait publié un autre dans le *Morgenblatt fur gebildete Stande*, 1831, que nous recommandons, et auquel nous nous plaisons à renvoyer nos lecteurs.

promet au loup le jambon qu'ils voient porter par un paysan non loin d'eux. Isengrim lâche en effet Renart, et celui-ci fait tant courir le paysan qu'il pose son jambon pour mieux l'attraper; alors Isengrim dévore le jambon sans rien laisser pour le renard, sinon l'attache qui servait à le suspendre.

V. 387. Sume, tua hæc pars est, et dic socialiter actum
Non alii leviter, sed tibi tanta datur.
Patrue, quæstor ait, cui competit, illius esto!
Hic aliquid pejus quam nihil esse puto.

Isengrim est censé religieux, et Renart laïque,

V. 427. Voverat hoc anno claustralis seria vitæ.
(Reinardo laicos inter habente suam.)

Renart en profite à la prochaine rencontre pour persuader à Isengrim de ne pas manger de viande, mais d'aller prendre des poissons. Renart lui fait plonger la queue dans l'eau d'un vivier, et lui conseille de ne pas se charger du gros poisson, mais de se contenter des petits. L'eau gèle, et la queue du loup est prise dans la glace; le renard s'en va prendre le coq d'un prêtre, et attire ceux qui le poursuivent du côté où se trouve le loup; on assomme celui-ci de coups; mais Aldrade, la femme du prêtre dont Renart a pris le coq, voulant asséner un coup

de hache sur la tête d'Isengrim, par mégarde, lui coupe seulement la queue (vers 1071). Le loup échappe alors fort maltraité (v. 1230), et joint Renart, qu'il accuse d'abord ; mais Renart, feignant de compâtir à ses maux, s'excuse de son mieux, et cherche à faire comprendre à Isengrim tous les avantages qu'offre une queue courte. Renart médite cependant d'autres vengeances encore (v. 1341); il informe Isengrim d'une discussion survenue entre quatre béliers pour le partage d'un champ, et lui conseille de s'offrir en qualité d'arpenteur et d'arbitre : les quatre béliers, Joseph, Belin, Colvarien et Bernard, portant deux, quatre, six, huit cornes, acceptent la proposition du loup (v. 1369). On se montre les dents, et Isengrim, se fiant aux siennes, ne s'inquiète que peu des cornes ; Isengrim exige en salaire la peau des béliers, telle qu'il prétend qu'elle a été fournie d'habitude à son père. En attendant, il se place au milieu du champ ; les quatre béliers vigoureux accourent des quatre côtés, et lui enfoncent impitoyablement les cornes dans le corps.

V. 1752. Tunc vulpes : Cuncti, clamat, adite simul !
Fortiter inde omnes adeunt, quo more feruntur
In cacabo duram frangere pila fabam.
Monachus ille volens credi quandoque fuisse,

Omne pie suffert dedecus atque silet.
In sua defesso redituri robore demum
Atria, seminecem deseruere lupum.

Tel est le contenu du premier livre.

LIVRE II.

Après une introduction de 30 vers, qui sert de transition, l'auteur remplit le second livre du récit de la maladie et de la guérison du lion. C'est ici tout-à-fait la répétition même des vers de la première partie du poëme d'Isengrimus, mais tellement amplifiés, qu'au lieu de 522 vers il y en a ici 1200.

Le lion malade fait appeler tous les notables autour de lui :

V. 31. Contigit arreptum forti languore leonem
Nec refici somno nec potuisse cibo.
Nomen ei Rufanus erat, matrisque suevæ
Et patris ungarici filius ipse fuit.
Alea judicium vitæ mortisque trahebat,
Spe timor ut fieret, spesque timore minor.
Materiam morbi sors tempestatis alebat,
Solarem cancro tabificante rotam.
Jusserat idcirco rex stratum valle sub altâ,
Quaque dabat densum gratior umbra nemus;
Scilicet ut morbi geminatus et ætheris ardor
Temperiem caperet commoditate loci.
Porro animique ferox rex, indocilisque ferendi

Ipse suæ stimulus debilitatis erat.
Regius hinc præco non omnia regis ad arcem
Primatum regni nomina pauca vocat.
Quisque sui generis princeps accitur ad aulam,
Berfridus capris, Grimmo tribunus apris,
Rearidus cervis, et Bruno præditus ursis,
Carcophas asinis dux, sobolesque ducis,
Vervecum Joseph, tuque, Isengrime, luporum,
Reinardus rector stirpis honorque suæ,
Bertiliana super capreas, et Gutero velox
Dux leporum, hos proceres regia charta jubet.
(Ut saltem, si nulla malum medicina levaret,
Officium pietas exequiale daret.)
Rex quoque disposito præcidere jurgia regno
Cogitat uxori pignoribusque dari.
Regia turmatim petitur domus, hostis ab hoste
Securus veniens et rediturus erat.
Regius edicto mandaverat horror ubique
Pacem sub capitum conditione datam.

Tout ce passage, qui sert d'exposition et fait connaître en partie les acteurs, est imité presque littéralement de l'*Isengrimus*. Le loup s'empresse auprès du roi lion, prétend, en sa qualité de moine et de religieux, être au dessus des lois, et prêt à se charger de toute responsabilité, il calomnie le renard et conseille au roi, pour sa guérison, de dévorer le bélier et le bouc :

V. 193. Rusticus est princeps, qui rustica jura tuetur,
Plebs procerum cibus est, utpote prata gregum.

Les deux victimes désignées s'indignent, chassent Isengrim à grands coups de cornes, et prétendent que Renart saura bien mieux guérir le roi. Renard ne s'étant point présenté, le lièvre est envoyé en ambassade auprès de lui pour le faire venir. Renart fait dire qu'il est absent, se repaît d'abord bien, ramasse alors des herbes et se munit de souliers usés. Sur la froideur de l'accueil du lion, l'hypocrite renard se plaint, et dit qu'au lieu de se rendre à la cour, il a entrepris le pénible voyage de Salerne (v. 328-376), ce que le nombre des souliers usés atteste, et qu'il en rapporte des herbes salutaires pour le lion, auquel il prescrit d'en prendre, en se revêtant en même temps de la peau d'un loup afin de provoquer la transpiration. Isengrim, selon lui, prêtera volontiers la sienne, qu'on lui rendra après la guérison. En effet, à la suite de discussions et de plaidoyers assez longs, Isengrim est écorché et se retire plein de dépit et de honte. Le roi guérit en effet à l'aide des remèdes prescrits, et les plus grandes faveurs sont prodiguées à Renart. Alors Noble s'informe des altercations entre Renart et Isengrim. L'ours a fait sur ce sujet un poëme, que l'on charge le sanglier de réciter devant la compagnie. C'est ce récit des aventures antérieures de Renart et

d'Isengrim qui forme le troisième livre de notre poëme.

LIVRE III.

La chèvre Bertiliana va entreprendre, comme à l'ordinaire, un pélerinage à Rome; elle s'adjoint ses amis Réaride, le cerf; Berfrid, le bouc; Joseph, le bélier; Carcophas, l'âne; Renart, Gérard, l'oie; et Sprotin, le coq :

V. 65. Cervus, ego et vervex, gallus, caper, anser, asellus,
Sumsimus ejusdem vota gerenda viæ.

L'auteur, suivant encore son modèle, fait ici une amplification de la seconde partie de l'Isengrimus. Nous avons fait observer au commencement que le poète entre en matière de manière à faire supposer qu'Isengrim et Renart sont des personnages fort bien connus d'avance par les lecteurs. Il y a lieu ici de faire la même remarque; car bien que les aventures que l'on va lire soient censées antérieures à celles qui précèdent, Isengrim et Renart paraissent pourtant ici comme d'anciennes connaissances du public.

Pendant le voyage, un vieux loup vient demander à se joindre aux pélerins; on l'en détourne en lui offrant à manger la tête coupée d'un loup pendu, et en faisant semblant d'en

avoir à foison; il se retire, pour revenir avec d'autres loups. En attendant, les pélerins ont grimpé sur le toit de la maison (v. 765-770); à l'arrivée des ennemis, l'âne, resté seul à manger du foin, veut s'y réfugier également, mais il retombe à la renverse et écrase deux des assaillants; les compagnons de l'âne font tout le vacarme dont ils sont capables, et effraient tellement les loups que ceux-ci s'enfuient. Aussitôt qu'il fait jour, l'oie et le coq admirent la victoire due à l'adresse du renard, mais ils en conçoivent en même temps des craintes pour leur propre sûreté, et se décident à retourner chez eux (v. 811). Renart ayant vainement employé son éloquence pour les retenir, les poursuit, atteint le coq dans une grange, s'entretient longuement avec lui sur ses aïeux, flatte sa vanité, finit par le faire chanter les yeux fermés, le saisit aussitôt et l'emporte. Des paysans s'en aperçoivent cependant et crient au voleur.

V. 991. Aspice, quid portet Reinardus, prende, relinques,
Quo nunc fur? Quo sic? Prendite, curre, feri!

Sproten en profite pour faire sentir vivement à Renart l'injure faite à sa noblesse par le titre outrageant que lui donnent les paysans; l'orgueil blessé de Renart lui fait déposer le coq pour

haranguer les paysans; le captif s'envole aussitôt, se perche sur une branche, et raille le renard, qui tente vainement de le rattraper (v. 1045). Renart maudit son imprudence, sa noblesse et jusqu'à ses propres dents; il discourt longuement pour tâcher de faire accroire au coq que la paix est faite et jurée entre tous les animaux; mais Sprotin reste incrédule et se débarrasse enfin de Renart en l'avertissant qu'il voit arriver des chasseurs et des chiens. Il est assez curieux d'entendre le coq finir par appeler dédaigneusement Renart en duel et lui reprocher l'injure faite à sa noblesse (v. 1337-1346).

Errant dans le bois, Renart rencontre un cuisinier dont il a plusieurs fois sauvé les moutons du loup; le cuisinier lui donne quelques pâtés gras. Renart en mange une partie, mais il en réserve huit et prie le cuisinier de lui faire une tonsure :

V. 1384. . . . . Patruum si viderit, ipsum
Cogitat oblato pacificare cibo.
1389. Isengrimus ovans, conspecto longius hoste,
Quanta recalfacto gaudia felle gerit!

Isengrim est complètement apaisé par la délicatesse des pâtés. Renart lui raconte qu'il est entré dans un couvent où il se trouve abondam-

ment nourri ; Isengrim désire y être admis aussi, et Renart l'y conduit en effet. Entre autres choses, Isengrim propose aux religieux de manger les moutons sans les faire cuire. Pendant qu'Isengrim fait son noviciat au couvent, Renart se rend à sa caverne et y pisse sur ses louveteaux ; pour Hersent, il l'attire habilement dans un étroit passage, et lorsqu'elle s'y trouve prise, Renart passe derrière elle et en fait son plaisir. Au couvent, Isengrim est incapable de rien apprendre ; il n'entend rien aux signes des moines, et ceux-ci se mettent à rire de sa voix de loup. Comme il se conduit grossièrement, l'abbé le renferme dans la cave ; là il fait couler tout le vin. Enfin, les religieux, prétendant ironiquement lui donner la consécration, le rossent et l'assomment tellement de coups de bâton, qu'il se sauve tout étourdi et ne se remet guère que lorsque, tout près de chez lui, il aperçoit sa femme prise et violée ; il la délivre, et l'un et l'autre éclatent en menaces contre Renart. Toute cette colère est cependant apaisée à l'aide du jambon dont il a été question au commencement :

V. 2185. Tot tamen offensas (scit enim Reinardus, ubi et qui
Divisus) fertur conciliasse baco.

Renart rougit d'entendre le récit de toutes ses aventures; la lecture en est interrompue; on applaudit, et le roi ordonne un joyeux repas (v. 2190). La narration va donc rappeler ce qui arrive après que le loup a été impitoyablement écorché auprès du lion malade.

. . . . . . Miser Isengrimus. . . . .
V. 2196. Regia dum linquens ad sua tecta redit,
Corvigarus sonipes, eunuchus fortis et ingens,
Cernitur in ripâ stare paludis edens.

Le cheval Corvigar, paissant aux bords d'un ruisseau, dans un pré, s'approche d'une cigogne (*ibis*), qui l'avertit de ne pas lui marcher sur les pieds à moins qu'il ne veuille qu'elle lui mutile les jambes de ses fourches tranchantes (v. 2218, *Fucisculas Satanœ porto*). Corvigar se retire et rencontre le pauvre loup écorché. Isengrim raconte comment il a dû céder sa peau au lion, et exprime le désir d'en être dédommagé par celle du cheval, avec un morceau de sa chair en sus. Corvigar use de subterfuge, et offre de lui couper les cheveux au moyen de ses rasoirs; Isengrim échappe toutefois à ce piége, et accuse le cheval d'avoir volé les anneaux des portes du couvent où il est moine (v. 2325. *Quod foribus nostris omnes*

detraxeris anos). Corvigar confesse ce péché, en demande absolution, propose à Isengrim de reprendre les anneaux attachés à ses pieds en guise de fers, et, en lui tendant le pied, lui assène un si terrible coup qu'Isengrim en porte le cachet au front, et Corvigar se moque amèrement du pauvre hère misérablement étendu sur le pré.

LIVRE IV.

Pour se divertir et se défaire de son incommode parent, Renart tend de nouveaux piéges à Isengrim, et finit par causer sa mort.

Le loup, accablé de douleur, hurle dans les bois; Renart, en sa qualité de forestier, fait semblant de prendre ce bruit pour celui du bois que l'on coupe, et demande qui ose porter la cognée dans les domaines du roi. Arrivé près d'Isengrim, il le salue cependant comme un parent chéri, et le loup, de son propre mouvement, lui pardonne de l'avoir fait priver de sa peau :

V. 31. Ignosco spolium pellis, servire tyranno
Te decuit, regi non tibi triste velim.

Renart impute ce méfait au bélier Joseph, et offre de conduire Isengrim vers celui-ci, que

Renart informe secrètement de ce qu'il doit faire. A l'instigation de Renart, Isengrim demande le salaire de son malheureux arpentage, et le bélier même par-dessus le marché. Joseph se résigne en apparence, et consent à se précipiter tout vif dans la gueule d'Isengrim. Celui-ci se met en position, étend et raidit les pattes de derrière, et bâille le plus qu'il peut; mais Joseph s'élance, les cornes en avant, sur l'infortuné, qui se voit encore une fois cruellement meurtri du coup.

Isengrim se rétablit. Pour lui jouer un nouveau tour, Renart dit au lion que depuis longtemps Isengrim aspire à l'honneur de le traiter. Le lion a faim. Ils se rendent donc tout droit chez Isengrim qui, stupéfait de cette visite inattendue, n'a rien à leur donner à manger. Ils vont chasser et prennent une génisse, dont Isengrim fait trois parts égales pour que chacun d'eux ait la sienne. Le lion l'en récompense en lui arrachant, d'un coup de griffe, une lanière de la peau depuis la tête jusqu'à la queue. Renart alors est chargé de faire un nouveau partage ; il fait trois parts fort inégales, adjuge la meilleure, la plus grande, la plus grasse, au lion, la seconde à la lionne, la troisième, plus petite, au lionceau, et garde un pied pour lui-même ou pour être

ajouté à la portion du lion. Le lion, satisfait, lui laisse le pied de la génisse et veut savoir qui lui a enseigné à partager ainsi. Renart répond, en désignant le loup, que c'est son oncle que voilà.

Renart moralise Isengrim et lui conseille de ne plus se frotter au roi. Il dirige son attention sur l'âne. Baudouin : père de Carcophas, a dû sa peau au père d'Isengrim; il est juste que Carcophas acquitte la dette de celui dont il a hérité (v. 375). Renart est chargé de plaider la cause d'Isengrim, cependant il avertit Carcophas; celui-ci ne nie pas absolument, mais demande qu'Isengrim fournisse des témoins, ou bien qu'il fasse serment. Isengrim consent à prêter serment sur le reliquaire jusqu'auprès duquel on le conduit. Toutefois ce prétendu reliquaire n'est autre chose qu'une chausse-trappe; aussitôt qu'Isengrim y pose le pied il est pris, et l'infortuné n'échappe qu'en y laissant le pied, qu'il est obligé de se couper lui-même à coups de dents :

V. 548. Tunc male deceptum se lupus esse videt,
Pertæsus tardare malis pejora redemit,
Abmorsumque suo deserit ore pedem.

Le malheureux Isengrim va subir sa dernière aventure et la mort, lorsqu'en s'enfonçant dans

le bois il rencontrera la vorace truie Salaura avec toute sa famille :

V. 551. Hos tandem finire volens fortuna labores
Projecit miserum mortis in ora senem.
Ereptus pedicis in guttura dira Salauræ
Incidit ; ad lucum venerat usque miser,
Illic scropha papæ glandes quot quinque ter ultra
Miserat annoso ventre Salaura vorax ;
Callida vel solo rerum, quas viderat, usu,
Vafrior abbatum pontificumque novem.

Quand Isengrim demande le baiser de paix à la truie, elle se méfie de lui, demande qu'il lui serre l'oreille pendant qu'elle va chanter la messe (v. 639), se met à grogner horriblement et assemble ainsi tout le troupeau de sa parenté. Les cochons se ruent sur Isengrim, et malgré ses imprécations, ils le déchirent et le dévorent complètement. A l'occasion de cette mort, le poète fait une épigramme :

V. 987. Taliter interiit miser Isengrimus. Ego autem
Ut notam scripsi, credulus esto legens !
Vix mihi quam penitus periit, si dixero, credes,
Ut mihi credatur vix memorare queo ;
Parte minus minima porci superesse tulerunt,
Si fuerit partes sectus in octo pulex.

Toute la scène du meurtre d'Isengrim est une

parodie amère et passablement impie du sacrifice de la messe.

Salaura s'entretient ensuite avec sa sœur Becca, l'un des bourreaux du loup; elles concluent que la vie de cet abbé, de ce moine (Isengrim), a été abominable, et qu'il doit être privé de sépulture. Reinardus survient, feint d'ignorer le sort d'Isengrim, puis de le pleurer (v. 1055), et de regretter de n'être pas mort et enseveli avec lui. Salaura fait aussi semblant de pleurer Isengrim, moralise sur la perversité du monde, raisonne sur des exemples tels que ceux de Sodome et Gomorrhe, d'Adam, d'Abel, etc., et blâme hautement la conduite du pape et son avidité. Renart, non moins hypocrite, adresse de vifs reproches à la truie, s'efforce de justifier le pape, et prétend que si son cher oncle Isengrim vivait encore, celui-ci ne manquerait pas de venger le pape des impertinences de Salaura.

OBSERVATIONS.

Cette dernière fable de la rencontre d'Isengrim avec les cochons, et sa mort tragique appartiennent au *Reinardus* seul, et ne sont reproduites dans aucun des autres grands poëmes de ce cycle. Nulle part ailleurs Isengrim n'est si complètement ni si misérablement anéanti.

Dans ce poëme, il n'est pas question du tout du bourg de Reinardus appelé ailleurs Maupertuis. Le lion est nommé Rufanus, et les noms de Noble, de Hersent, de Hermeline et d'autres, ne se retrouvent point ici.

Un coup d'œil sur l'ensemble de cette composition nous fait voir Reinardus comme moteur et ressort principal, presque partout comme triomphateur et comme celui qui l'emporte définitivement sur son adversaire. D'un autre côté, Isengrimus apparaît toujours comme acteur important, il figure dans toutes les fables, l'altercation entre le renard et le coq seule exceptée; partout Isengrim est le héros des aventures, et c'est la catastrophe de sa mort qui termine le tout. D'après cela, il serait assez raisonnable de désigner le poëme par le nom d'Isengrim, et non par celui de Reinardus. En effet, c'est, à ce qu'il

paraît, ce que l'auteur et quelques copistes du moyen-âge ont fait ; du moins l'un des manuscrits est terminé par ces mots : *Explicit Ysengrimus et Reynardus ;* le manuscrit de Paris lui donne pour titre : *Dialogus inter Isengrinum et Reinardum ;* ailleurs (dans le troisième manuscrit) il est appelé *Fabella lupina.*

Que le poëme soit intitulé Ysengrim ou Renart, peu importe. Ce qui mérite plus d'attention, c'est que le caractère et le ton le distinguent sensiblement de tous les autres ouvrages sur le même sujet. Ainsi que nous venons de le faire observer, c'est le loup et non pas le renard qui est réellement le héros de la narration ; l'ironie prédomine tellement qu'il n'y a presque aucune phrase, aucun vers, surtout dans les discours et dialogues, où elle ne perce, ce qui rend souvent le sens fort difficile à pénétrer [1] ; les allusions comiques sont infiniment multipliées et ont besoin d'explications particulières pour être bien comprises. L'abondance d'allusions morales, directes ou apparentes, et d'éléments comiques, explique encore l'opinion de plusieurs commentateurs, et leur tendance à faire reposer la com-

[1] C'est à cette obscurité que M. Mone a prétendu remédier par ses commentaires et ses explications. Voyez son édition de *Reinardus Vulpes* et son article du Morgenblatt, 1831.

position, dans ses détails comme dans son ensemble, sur un cadre, un fond historique. Le joyeux auteur donne partout une libre carrière à son esprit de saillie et de satire; il ne s'impose aucune entrave, aucun égard pour l'État, pour l'Église ni pour la religion; il parodie et profane hardiment les paroles et les cérémonies de la religion; il attaque sans ménagement les prêtres, les moines et les religieuses.

REINEKE.

L'alsacien Heinrich der Glichesœre (ce qui signifie peut-être Henri qui feint, qui contrefait, qui imite), vivant pendant la première partie du douzième siècle, connaissant infailliblement un poëme antérieur de *Renart* en français, et profitant de cette connaissance, a composé le premier un poëme de *Reinhart* dans l'ancienne langue allemande. M. J. Grimm nous en a donné une analyse et un texte pris sur une copie plus récente, contenant 2266 vers également en vieux allemand. L'auteur s'y nomme plusieurs fois, entre autres vers la fin, au vers 2250[1].

Les récits de ce poëme se répètent, sauf les

[1] *Reinhart Fuchs*, von J. Grimm. Berlin, 1834, p. CIII, et p. 25-103.

M. J. Grimm a publié un *Sendschreiben an Karl Lachmann*, von Jacob Grimm, Leipzig, 1840, dans lequel il a fait

variantes, dans les ouvrages postérieurs, et particulièrement dans les poëmes français de Renart. Toutefois, ce qui appartient au *Reinhart* seul c'est la fourmi qui, s'étant introduite par vengeance dans l'oreille du lion, devient la cause de la maladie de celui-ci, et du poison que le renard finit par faire prendre au roi lion, et qui le fait mourir[1].

Dans la Haute-Flandre, un poète du douzième siècle, dont on n'a pas encore découvert le nom, a composé un poëme de *Reinaert de Vos* (Reinaert-le-renard) d'environ 2350 vers rimés en langue flamande. Au treizième siècle, un autre rimeur flamand, vraisemblablement Willem Utenhove, ecclésiastique d'Aerdenburg en Flandre, contemporain du poète Maerlant et auteur du poëme perdu de Madock, entreprit un nouveau travail sur ce même sujet. Il fit un prologue

imprimer à peu près un tiers du poëme, ou 700 vers d'un texte plus ancien (de la fin du douzième siècle) récemment découvert.

[1] Dans le vieux français, *poison* n'a pas le sens de poison, venin, *venenum*, mais celui de potion, médecine, breuvage, boisson, dérivé de *potio* ou de *poto, potare*. N'y aurait-il pas lieu de supposer que H. Glichesœre ait rencontré le mot de *poison* dans quelque poëme français antérieur au sien, et que, par ignorance ou malentendu, il y ait vu un empoisonnement au lieu d'un remède ou breuvage salutaire ?

d'une quarantaine de vers, reproduisit l'ancien poëme, y ajouta environ quatre-vingts vers et le personnage de *Firapeel*, le léopard, pour servir de transition, et composa une suite ou second poëme qui vint former la seconde partie de l'ensemble (et qui a servi de texte et de modèle aux trois derniers livres du poëme allemand de Reineke). Dès lors le tout a été regardé comme un seul poëme, bien que la première partie, œuvre d'un poëte du douzième siècle, soit entièrement distincte et fort supérieure, et qu'elle soit beaucoup plus originale que le travail du continuateur. Le tout se compose d'environ 7,800 vers. Willem Utenhove dit avoir puisé dans des livres français :

V. 8. Ende heeftse na den walschen boeken
In duutsche aldus begonnen.

Ici *walsch* est infailliblement pris dans le sens de français, et *duutsch* (ailleurs *dietsch*) pour le flamand (cfr. l'anglais *dutch* pour hollandais). L'existence de quelque poëme français antérieur au *Reinhart* et au *Renaert*, ainsi que le parti que le Glichesœre et l'auteur flamand en ont tiré, sont d'ailleurs appuyés par la nature même de plusieurs noms de lieux et d'animaux qu'ils ont adoptés, tels que *Schantekler*, *Can-*

ticler, *Cantaert*, *Craiant* pour le coq, *Pinte*, *Coppe* pour la poule, *Kunin* pour le lapin, *Cuwaert* pour le lièvre, *Cortois* pour le petit chien, *Isengrin* pour le loup, *Hersent* pour la louve, *Hermeline* pour la femelle du renard, *Firapêl* pour le léopard. Tout ce qui, dans le poëme tel que nous le possédons aujourd'hui, ne pourrait s'appliquer qu'au quatorzième siècle (par exemple le séjour du pape à Avignon, l'emploi de *donnerbuchsen* et de *bombarden* au siége de Malpertuis), a dû être ajouté par les copistes postérieurs aux auteurs eux-mêmes.

M. J. Grimm nous a fait connaître le poëme de *Reinaert* (*Reinaert Fuchs*, p. CXLIX et p. 115) d'après le manuscrit de Combourg, qui commence ainsi :

V. 1. Willem, die vele boeke maecte,
Daer hi dicken omme waecte,
Hem vernoide so haerde,
Dat die gêste van Reinaerde
Niet te recht en es gescreven.
Ên dêl es daer after gebleven :
Daer om dedi de vite soeken,
Ende hêftse utten walschen boeken
In dietsche aldus begonnen.

Deux années après, le poëme complet a été publié par M. Willems sur un manuscrit décou-

vert alors[1]. C'est principalement dans Grimm et Willems que sont puisées les notions que nous donnons ici. Pour en fournir un échantillon je vais transcrire quelques vers du prologue et du commencement du poëme, d'après Willems, dont le vieux manuscrit est actuellement déposé à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles :

V. 1-9. Willem, die Madock maecte
Daer hi dicke om waecte
Hem jamerde seer haerde
Dat die geeste van Reinaerde
Niet te recht en es gescreven.
Een deel es daer after gebleven :
Daer om dede hi die vite soeken.
Ende heeftse uten walscen boeken
In duutse aldus begonnen[2].
41. Het was in enen sinxendage[3]
Dat beide basch ende hage
Met groenen loveren waren bevaen.
Nobel die coninc hadde gedaen

[1] *Reinaert de Vos*, episch fabeldicht van de twaelfde en dertiende eeun, met aenmerkingen en ophelderingen, van J. F. Willems. Gent, 1836.

[2] Willems, p. XXVI, d'après le manuscrit hollandais mentionné par Grimm. Le texte de Willems, p. I, est analogue à celui que nous venons de citer d'après Grimm.

[3] Willems, p. 2. Ce texte est également conforme à celui de Grimm, p. 115, aux différences d'orthographe près. Dans une des variantes, Willems fournit une amplification des vers 41-45,

Sijn hof craieren over al,
Dat hi waende, hadde hijs geval,
Houden ten wel groten love.
Doe quamen tes coninx hove
Alle die diere, groot ende clene
Sonder vos Reinaert allene.
Hi adde te hove so vele misdaen,
Dat hire niet dorste gaen.
Die hem besculdich kent ontsiet.
Also was Reinaerde gesciet;
Ende hier omme scuwedi sconinx hof,
Daer hi in hadde cranken lof.
Doe al dat hof versamet was
Was daer niemen, sonder die das,
Hine hadde te clagene over Reinaerde,
Den fellen, metten roden baerde
Nu gaet hier op ene clage.
Isengrijn endé sine mage
Gingen voor den coninc staen.
Isengrijn begonste saen
Ende sprac: . . . . .

dont le texte bas saxon de 1498 est une traduction littérale; la voici :

Het was op enen pinxter dach
Dat men woude ende velde sach
Groen staen, myt lover ende grass,
Ende menich vogel blide wass,
Mit sange, in hagen ende in bomen;
Die crude sproten uut, ende die bloemen.
Die wel roken hier ende daer,
Ende die dach was schoon ende claer
Nobel, die coninc van allen dieren,
Had sijn hoff doen kreggiren
Sijn lant al door, ende overal.

Le poëme des deux auteurs flamands fut mis en prose et imprimé en cette forme pour la première fois à Gouda, en 1479, et puis à Delft, en 1485. Depuis, cette version fut encore abrégée et traduite (entre autres, en anglais, par Caxton, en 1481), et fit oublier, négliger ou perdre pour long-temps les originaux en vers flamands [1].

Sur la fin du quinzième siècle (1498) parut le poëme de *Reynke de Voss* (*Reineke der Fuchs*, Reineke-le-Renard), de 6844 vers, en vieux bas saxon (*sassisch*). Une nouvelle édition en fut imprimée ailleurs en 1517. L'auteur, dans sa préface, prétend lui-même avoir traduit du français. Du reste, il a évidemment travaillé sur le poëme flamand même, reproduit et continué par Willems (Utenhove, qui a fait le *Madock*), et non pas sur la version ni sur l'abrégé alors imprimés et répandus depuis quelques années déjà. Ce nouvel ouvrage en vers bas saxons ou allemands [2] tantôt imité, tantôt traduit mot à mot

[1] Grimm, *Reinhart Fuchs*, p. CLXIV.

[2] Ses éditions sont nombreuses; j'en indiquerai seulement quatre :

Heinrichs von Alkmar *Reineke der Fuchs* u. f. v., von J. G. Gottscheden. Leipzig, 1752, in-4°;

Reineke de Voss. Eutin, 1797, in-12;

sur le poëme des deux auteurs flamands, au point de rendre le plus souvent les rimes mêmes, révéla, pour ainsi dire, de nouveau le poëme du *Renard* au public allemand, et fut aussitôt traduit en plusieurs autres langues. C'est aussi le texte généralement connu aujourd'hui en Allemagne et dans la Scandinavie, et littéralement traduit par Goethe et tant d'autres en allemand moderne et en différentes langues. Quant à *Reineke Fuchs*, il reste quelque incertitude sur son auteur; la question est encore discutée et controversée. Parmi les savants qui ont fait des recherches et publié leurs opinions sur ce point, les uns attribuent l'honneur de cette composition à Henri d'Alkmar (hollandais de naissance), les autres à Nicolas Baumann (saxon du pays du Veser); Grimm paraît se prononcer en faveur de celui-ci.

L'auteur de *Reinaert* prétend avoir puisé dans un *Walschen Boeken* et avoir transmis *in Dietsche* ou *Duutsche*. Hinrik van Alkmar, ou bien celui qui prend son nom, nous dit « avoir tiré son

Reinke de Fos fan Hinrek fan Alkmer, von Dr Scheller. 2e édit., Brunswick, 1835, in-8°;

Reineke Vos. Nach der lübecker Ausgabe vom Iahre 1498. Mit Einleitung, Glossar und Anmerkungen, von Hoffmann von Fallersleben. Breslau, 1834.

livre du wallon et du français, et l'avoir traduit en allemand. » (*Derwegen habe ich, Lehr-und Hofmeister der Fürsten und Herrn, Herzogs zu Lothringen, dieses gegenwärtige Buch* aus wälscher und französischer *Sprache gesucht, und* in deutsche *Sprache übersetzet*[1].) La comparaison entre le livre allemand et l'original flamand montre d'un bout à l'autre une conformité assez complète pour justifier pleinement le terme de traduit. Le résumé du *Roman de Renart* français, que nous tâcherons de faire comprendre plus loin, jettera quelque jour sur les points qui présentent de la conformité entre les rapsodies françaises concernant le renard, le Reinaert et le Reineke, et sur ceux qui n'ont pu être imités de celles-là. Soit pour déguiser son imitation, ou par quelque autre motif, l'auteur de *Reineke* a changé plusieurs des noms propres. Il est d'autant plus curieux de faire remarquer que ces mêmes noms propres ont d'abord passé presque sans aucun changement du français en flamand; tels sont, par exemple, ceux de Tybert, Coart, Courtois, Rohart (le corbeau), Lanfroi (le vilain), rendus dans le poëme flamand par Tibert, Cor-

[1] Gottsched, Heinrichs von Alkmar, *Reineke Fuchs*, 1752, in-4°. Préface de Henri d'Alcmar.

tois, Corbaut, Lamfroit, et chez l'auteur allemand par Hintze, Lampe, Wackerlos, Merkenauwe, Rustevyl. Les deux tiers de la vingtième branche (de l'édition française de Méon), *Si coume Renart conchia* (trompa) *Brun li Ours du miel,* par exemple, contiennent en entier le récit des vingt-trois premiers chapitres du premier livre du *Reineke Fuchs*. Pour le reste seulement, cette branche du *Roman de Renart* diffère entièrement de la fin du premier livre de *Reineke*. Que l'allemand ait puisé directement dans le français, au lieu de traduire tout bonnement du flamand, c'est ce que nous n'avons guère sujet de penser, mais rien n'empêche qu'en suivant le flamand, il ait encore connu et employé les textes et les récits français ici comme ailleurs.

Le nom de wallon ou *walsch*, sans doute désigne le français, et s'applique communément à la langue des Français du nord au moyen-âge. Toutefois, l'auteur de *Reineke* dit avoir puisé dans le wallon *et* le français, non pas wallon *ou* français, et il semble vouloir indiquer par là qu'il ne s'est pas contenté de traduire simplement d'une langue en une autre, mais qu'il a cherché et puisé son sujet, ses modèles, dans les ouvrages antérieurs de deux langues, de deux littératures différentes. Or, n'y aurait-il pas lieu

de supposer qu'il n'a pas prétendu copier aveuglément les termes du modèle, ni employer les deux noms comme synonymes, mais qu'il a voulu exprès désigner deux idiomes différents, et que, par le mot wallon, il entend le flamand, idiome du poëme de *Reinaert*, qu'il distingue du français, dont il a pu connaître quelques uns des poëmes sur Renart, conjectures que nous trouverons confirmées plus loin. La supposition est d'ailleurs appuyée par un fait que voici : dans l'aventure du loup avec la jument et son poulain, le poète flamand fait dire à Isengrim (v. 4047) :

Ia ic can walsch, duutsch, ende latijn.

Et dans *Reineke*, livre II, chap. 6, ce vers est rendu par celui-ci :

Ia, dudesch, walsch, latin, ok franzoss darby.

Quel que soit le sens que l'auteur attache à *dudesch* et à *walsch*, il est évident qu'ici il fait une distinction entre l'un et l'autre de ces idiomes et le français.

En effet, s'il est permis en cet endroit de faire le mot de wallon synonyme de flamand, et d'attribuer à l'expression de wallon et français le sens que nous venons de hasarder, c'est-à-dire celui de flamand et français, ce terme ne sera point oiseux, et l'auteur aura pu dire quel-

que chose de vrai. Une telle explication de ce terme à double entente s'accordera d'ailleurs également avec les autres notions précédemment exposées sur l'origine et les migrations du poëme du *Renart*. Le poète flamand du douzième siècle, et à plus forte raison Willems, son continuateur du treizième siècle, ont dû connaître des poëmes français et ont pu en tirer parti, et l'auteur de *Reineke*, bien qu'il n'ait point jugé à propos de désigner clairement et franchement les sources où il a puisé, a pu également ne pas ignorer les poëmes français ni laisser d'en profiter, quoiqu'il ait préféré de suivre presque en entier le poëme flamand, et même, le plus souvent, de le traduire littéralement. Cependant il se peut aussi que les deux mots de wallon et français ne soient, dans la préface du soi-disant Henri d'Alcmar, qu'une pure redondance, une simple répétition amplifiée des vers cités de Willems :

> Ende heeftse utten walschen boeken,
> In duutsche aldus begonnen.

Nous laissons à d'autres le soin d'en décider.

L'ouvrage attribué à Henri d'Alcmar est divisé en quatre livres, dont le second est le plus court, ce qui forme un point d'analogie assez cu-

rieux avec le *Reinardus* que Mone a fait imprimer. Le premier livre de *Reineke*, divisé en trente-neuf chapitres, répond exactement au premier poëme flamand de *Reinaert*. Les trois livres suivants, correspondant au travail du continuateur Willems, pourraient aussi bien être réunis. En effet, M. Willems n'en a fait qu'un dans son édition de *Reinaert de Vos*. Le second livre de *Reineke* est divisé en neuf chapitres, le troisième en quatorze, le quatrième en treize.

Goethe, dans sa traduction, s'écartant de cette division du poëme, en a formé douze chants, dont les six premiers contiennent le premier livre, c'est-à-dire encore le travail du prédécesseur de Willems. Les quatre premiers chants renferment la partie qui est conforme aux 1519 premiers vers de la branche (20e) ci-dessus mentionnée du *Roman de Renart*.

Voici maintenant un sommaire de ce poëme de *Reineke Fuchs,* tel qu'il a été publié en vers bas saxons depuis 1498, et tel qu'il a été traduit littéralement plusieurs fois (en vers et en prose) en latin, en français, en allemand, en anglais, en danois et en d'autres langues encore.

LIVRE I.

CHAP. Ier. Un beau jour de Pentecôte, le sei-

gneur *Noble* (le lion), roi de tous les animaux, veut tenir cour plénière, et fait inviter tous les animaux à s'y réunir, excepté le renard *Reineke*, qui en est exclu pour ses méfaits. Lorsque tous furent assemblés, il se trouva que *Grevink* (Grimbert), le taisson ou blaireau, était le seul qui n'eût point à se plaindre de Reineke et de ses méchancetés.

CHAP. II. Le loup *Isengrim* surtout a tant de plaintes à porter qu'on ne saurait même les écrire toutes, mais il accuse en particulier Reineke d'avoir compissé ses louveteaux et fait son plaisir de sa femme la louve [1]. Le petit chien se plaint que Reineke lui ait enlevé une andouille, et la panthère raconte avec indignation que Reineke a été sur le point de dévorer le doux et pieux seigneur *Lampe*, le lièvre.

CHAP. III. Le blaireau, neveu de Reineke, se charge de plaider la cause de son cousin, comme il l'appelle. Selon lui, Reineke, pour empêcher Isengrim de mourir de faim, a contrefait le mort, s'est exposé au plus grand danger en se faisant jeter sur une charrette chargée de poissons, et a envoyé de ceux-ci à Isengrim; mais lorsque ensuite il a sauté en bas pour en demander sa part à

[1] Voyez *Renart*, branche 1re.

Isengrim, cet ingrat avait tout mangé, et ne lui avait laissé que quelques arêtes [1]. Un autre jour, sur l'invitation de Reineke, ils vont s'emparer d'un cochon tué. Reineke, qui le jette à Isengrim, est attaqué par de gros chiens, et lorsqu'enfin il arrive, Isengrim a dévoré tout, et ne lui offre que le bâton auquel le cochon avait été suspendu. Isengrim a grand tort et devrait *rougir* de publier lui-même la honte de la dame *Giremod*, la louve. Il y a sept ans, un jour de fête, Isengrim étant absent du pays, Giremod, de son propre gré, a accordé ses faveurs à Reineke; elle ne s'en plaint pas, elle n'en est pas morte : il vaudrait mieux ne pas en parler. Le lièvre ne sachant pas bien sa leçon de chant, Reineke a dû le châtier comme un autre écolier à qui on veut enseigner à bien faire. L'andouille du petit chien avait été volée, et celui-ci mériterait plutôt une punition. Reineke est un honnête homme qui n'aime pas qu'il soit fait tort à personne; il se mortifie, porte haire et cilice, et a quitté son château de *Malpartus* pour se retirer dans un cloître. Toutefois il saura encore mieux se justifier lui-même. Malheureusement, là-dessus arrive le coq, *Hennink*, apportant la poule, *Kras-*

[1] Dans le *Roman de Renart* (édit. de Méon, br. 2), Ysengrin est tout-à-fait étranger à cette aventure.

sevoet (gratte-pied), que Reineke vient de mettre à mort.

Chap. IV. Hennink est accompagné de deux autres coqs, *Kregant*, le meilleur coq du pays entre la Hollande et la France, et *Cantart*. Le coq, avec la poule et ses vingt-quatre petits, était sur ses gardes, mais Reineke, en habit de religieux, et porteur d'une fausse lettre de paix, a trompé sa vigilance, et lui a enlevé successivement dix-neuf de ses petits.

Chap. V. Noble se met en colère, fait chanter vigiles pour la poule et la fait enterrer; puis il consulte les autres animaux, et l'on convient d'envoyer *Brun*, l'ours, pour mander Reineke au tribunal du roi.

Chap. VI. Noble avertit Brun d'être sur ses gardes contre l'astuce et la méchanceté de Reineke. Brun, fier et présomptueux, se rend à Malepertus, la meilleure des citadelles de Reineke, et somme celui-ci, sous peine de mort, de se rendre auprès de Noble. Reineke et Brun se qualifient mutuellement d'oncle.

Chap. VII. Reineke s'excuse d'avoir fait attendre Brun, sur ce qu'il a chanté la messe et qu'il se trouve indisposé pour avoir mangé trop de miel faute de mieux; le mot de miel excite l'appétit de Brun, et l'astucieux Reineke va le

conduire chez le paysan et charpentier *Rustevyle*, où il dit y en avoir abondamment.

CHAP. VIII. Reineke persuade à Brun qu'il y a du miel dans un tronc de chêne fendu; Brun y enfonce la tête et les pattes de devant, et se trouve pris aussitôt que Reineke ôte les coins qui servaient à faire fendre le bois. Reineke se retire. Le paysan survient et va chercher du monde.

CHAP. IX. Tous se ruent sur Brun, qui, à force d'efforts et de souffrances, finit par se dégager; mais il y laisse la peau de sa tête et de ses pieds avec les griffes. Au milieu du tumulte, la femme du prêtre et d'autres femmes tombent dans la rivière; pendant qu'on travaille à les sauver, Brun a le temps de se jeter à l'eau pour échapper ou se noyer. Tout étonné de ne point enfoncer, il nage avec le courant jusqu'à une bonne lieue de là, en maudissant également Reineke et les paysans.

CHAP. X. Reineke, s'applaudissant du tour qu'il vient de jouer, va saisir et dévorer une poule, et aperçoit Brun à son grand étonnement, car il le croyait tué. Enchanté de l'état déplorable où il le retrouve, il le raille cruellement. Brun, au désespoir, passe de l'autre côté de la rivière en nageant, et, accablé des plus

cuisantes douleurs, il parvient à la cour du lion au bout de quatre jours seulement.

CHAP. XI. Le lion, plein d'indignation, jure hautement de venger Brun, et l'on envoie le chat, *Hinze*, mander de nouveau Reineke.

CHAP. XII. Bientôt Hinze arrive à Malepertus. Reineke promet de le suivre le lendemain, et lui offre du miel pour souper : le chat refuse ; il demande une souris grasse. Reineke le conduit à la grange du prêtre, où il doit y en avoir à foison, et où Reineke a pratiqué un trou au mur. La veille Reineke a emporté un des coqs du prêtre, et le fils de celui-ci, *Martin*, a tendu un lacs devant le trou pour attraper Reineke ; Hinze y est pris.

CHAP. XIII. Reineke, après avoir raillé Hinze, se dispose à se rendre auprès de la dame Giremod, la louve, d'abord pour apprendre d'elle quelles plaintes Isengrim a portées contre lui, et puis pour se livrer à ses amours avec la dame pendant qu'Isengrim est à la cour. Toute la haine d'Isengrim dérivait de cet amour adultère entre Reineke et Giremod. Ne trouvant pas Giremod chez elle, il salua ses petits du nom d'enfants de sa maîtresse ; à son retour, Giremod en devient furieuse, va trouver Reineke et lui en demande raison [1]. Reineke s'enfuit et s'élance à

[1] Dans le poëme français, le renard trouve la louve chez elle,

travers la crevasse du mur d'une vieille tour. Giremod, pour y passer, fait tant d'efforts qu'enfin elle ne peut plus ni avancer ni reculer. Reineke fait le tour du mur, arrive par derrière, fait violence à la louve, et s'échappe avant qu'elle parvienne à se dégager.

Chap. XIV. Le jeune Martin entend crier le chat; il réveille tout le monde, et l'on court assaillir le pauvre pendu. Hinze, réduit à l'extrémité, saute entre les jambes du curé, le mord et le mutile. La ménagère du prêtre en est au désespoir, et pendant que l'on s'empresse autour du blessé évanoui, le chat parvient à rompre le lacs à coups de dents et à s'enfuir. Il arrive à la cour du lion dans un état pitoyable, et y fait son rapport. Nouvelle colère du roi et nouveau conseil. Le blaireau plaide encore en faveur de son oncle, exige qu'on le somme une troisième fois, comme cela se pratique avec des hommes libres, et s'offre pour aller le mander de nouveau.

Chap. XV. Reineke se laisse persuader, se vante d'être partout nécessaire par ses conseils, et ne doute pas de recouvrer les bonnes grâces du roi.

et celle-ci est bien d'accord avec lui dans leur commerce adultère.

CHAP. XVI. Reineke prend congé de sa femme *Ermelyn* et lui recommande leurs deux fils, Reinardyn et Rossel. Il prétend bientôt éprouver des remords, et demande à se confesser au blaireau, qu'il appelle indistinctement oncle et neveu.

Do se so gingen eene kleene stunt,
Sprak Reinke : Roret my, Oem un Frund,
Grimbart, alderleveste Neve !
Van angste un sorgen ik beve [1].

Il avoue ses torts envers l'ours, le chat et le coq.

CHAP. XVII. En continuant sa confession, Reineke dit : Je n'ai pas même épargné le lion ni la lionne; quant à Isengrim, je l'appelle mon cousin, mais à vrai dire nous ne sommes pas parents du tout. Un jour, il y a six ans, il vint me voir au couvent d'*Elcmar* pour se faire moine lui-même ; je lui attachai les pattes à la corde des cloches, de façon qu'en sonnant il attira du monde et se fit presque assommer. Quand il me pria de lui faire la tonsure pour entrer au couvent, je lui fis brûler impitoyablement la peau de la tête. Un jour je lui montrai à prendre du

[1] Après avoir marché ainsi quelque temps, Renart dit : Ecoute-moi, mon oncle et ami, Grimbart, très cher neveu, je tremble de peur et de chagrin.

poisson, et il n'eut que des coups. Une autre fois, dans le pays de Juliers, je le conduisis au garde-manger d'un prêtre, où il dévora tant de lard qu'il ne put sortir par le trou étroit par lequel il était entré ; je saisis un chapon rôti sur la table même du prêtre, et en faisant courir après moi, j'attirai le monde vers l'endroit où se trouvait Isengrim ; on le mit presque à mort et on le jeta dans une fosse bourbeuse ; j'ignore comment il en revint. Néanmoins il n'y a qu'une année qu'il m'a encore juré fidélité afin que je lui fisse manger des poulets. Je le fis entrer par une lucarne et marcher sur une poutre étroite. Effrayé du bruit de la lucarne, que je fermai brusquement du dehors, il perdit l'équilibre et tomba. Les gens de la maison s'éveillèrent et le rossèrent encore tellement que je m'étonne fort qu'il n'en soit pas mort. De plus, j'ai fait des tours à la dame Giremod qui lui ont attiré dommage et vergogne. Tels sont tous les péchés dont je me souviens en ce moment. Grimbart impose à Reineke, en pénitence, de se donner lui-même trois coups d'une verge, de poser la verge, de passer et repasser trois fois par dessus, et puis de la baiser sans ressentiment. Reineke s'y soumet, et Grimbart l'absout et l'exhorte au repentir et à la piété.

CHAP. XVIII. Ils viennent à passer devant un couvent où Reineke a l'habitude de marauder; il s'élance pour attraper un coq. Grimbart le retient. Reineke tourne constamment la tête du côté des poules; Grimbart lui en fait des reproches, et Reineke prétend prier seulement pour l'âme des poules. A mesure qu'ils approchent de la cour, Reineke devient sérieux et triste.

CHAP. XIX. Reineke passe fièrement devant tous les animaux, accuse l'ours d'avoir voulu enlever le miel du paysan et de s'être fort mal défendu, affirme avoir accueilli le chat hospitalièrement, et ne pas devoir être puni de ce que, malgré lui, celui-ci est allé voler dans la maison du prêtre et y a été mal reçu. Du reste, il se soumet humblement au pouvoir et à la justice du lion, et se fie en la bonté de sa cause; sur quoi les autres animaux élèvent de nouveau leurs plaintes.

Do sprak *Rambock*, de heet *Bellyn*:
Id is recht tyd, wille wy nu klagen!
Dar quam *Isegrim* mit alle syne magen,
Hinze, de Kater, un *Brun* de Bare,
Un der deeren ene grote schare:
Lampe de Hase, un de Esel, *Boldewyn*,
Wakerlos de Klene, ok de grote Hunt, *Ryn*
Metge de Zege, un *Hermen*, de Bock,
Ekeren, *Weselken*, *Hermelken*, weren dar ok.

De *Osse*, dat *Perd*, de weren ok dar,
Vele wilder deeren ene grote schar.
Dat *Herte*, dat *Ree*, un *Bokert*, de Bever,
Kanynen, *Maerten*, un ok de wilde *Ever*,
Bertott, de Aderbar, un *Marquart*, de Hegger,
Ok *Lutje*, de Kron, was dar alder degger,
Tybbeke, de And, un *Alheit*, de Goes
Desse Klageden alle over den Vos.
Hennink, de Hane, un al syne kinder,
Klageden gauz seer eren hinder.
Noch waren dar der vogele meer,
Un audere der deeren een groten heer,
De ik nu nicht al kan nomen.

Desse alle wolden den Vos verdomen,
Un dachten darup mit scharpen sinnen,
Wo se em syn levent mochten affwinnen.
Se gingen vor den Konnink al,
Dar horde men Klage ane tal.

Chap. XX. Reineke plaide habilement sa cause contre tous ses accusateurs. Enfin, cependant, sur la déposition de quelques témoins véridiques, le roi, en son conseil, condamne Reineke à être pendu, et le fait saisir.

Chap. XXI. Martin, le singe, Grimbart, le blaireau, et d'autres parents de Reineke s'en affligent, parce que Reineke était un seigneur banneret, et se retirent de la cour, ce qui fait réfléchir le lion. Isengrim, Hinze et Brun condui-

sent cependant Reineke au supplice, et s'exhortent mutuellement à ne pas le laisser échapper.

Chap. XXII. Pour gagner du temps, Reineke demande la permission de se confesser, ce qu'il obtient. Il déclare avoir mangé force agneaux, poules, etc., avoir dû souvent partager avec Isengrim, n'avoir guère profité à ce partage, mais s'en être consolé au moyen de son trésor en or et en argent, tellement considérable que sept chariots ne pourraient le transporter. A ce mot de trésor, le lion demande des renseignements. Reineke y consent, puisqu'il ne saurait plus rien emporter, et que d'ailleurs le trésor avait été volé ; une conspiration avait été tramée contre la vie du roi, le trésor, sur lequel on avait compté, fut enlevé et le complot échoua ; mais le père de Reineke paya de sa vie la conservation de celle du roi.

Chap. XXIII. Alors le lion et la lionne font approcher Reineke afin de pouvoir l'interroger en particulier ; pour lui, il se prépare à les payer de mensonges et à accuser ses meilleurs amis, tels que le blaireau et même son propre père [1].

[1] C'est ici où le récit s'écarte entièrement du *Roman de Renart* en français, qui n'a rien de cette fiction mensongère de la conspiration et du trésor. Cette fiction est également étrangère aux poëmes latins sur le renard.

Chap. XXIV. Voici la fable que Reineke imagine : Mon père, dit-il, avait découvert le trésor du puissant roi Emery (*Emerik*). Gonflé d'orgueil, il envoie le chat dans la forêt des Ardennes pour inviter l'ours à venir le trouver en Flandre, et à se laisser couronner roi. Brun s'y prête; lui, le renard, le chat, le loup et le blaireau se réunissent entre le village d'Yste et Gant, jurent tous ensemble sur la tête d'Isengrim de proclamer et de couronner Brun à Aix-la-Chapelle, le trésor devant servir à corrompre et à vaincre tous les récalcitrants. Cependant Reineke, qui finit par en être informé, songe aux moyens de faire échouer le projet, et épie son père sans relâche. Un jour Reineke, de sa cachette, aperçoit son père sortir de la fente d'un roc, boucher le trou, aplanir le sol à l'aide de sa queue, et couvrir ses traces de terre. Lui parti, Reineke entre dans le roc, y découvre l'immense trésor, et le transporte ailleurs avec l'assistance de sa femme. Cependant son père court tous les pays entre l'Elbe et le Rhin pour porter des lettres par lesquelles les animaux sont exhortés à s'unir à Brun. Renard le père est exposé à de grands périls en Saxe, où les habitants des châteaux lui font la chasse, mais il rapporte la promesse de nombreux auxiliaires,

à condition de payer trois semaines de solde d'avance. Cependant le trésor étant enlevé, toute recherche fut vaine, le complot échoua, le renard se pendit, le roi fut sauvé, et malgré cela, Reineke a le chagrin de voir tous les traîtres en faveur auprès du lion.

Chap. XXVII. Le lion et la lionne accordent la grâce entière de Reineke, à condition qu'il leur révélera où il a déposé le trésor et leur donnera les moyens de s'en emparer.

Chap. XXVIII. Reineke leur dit d'aller le déterrer vers l'est de la Flandre, au milieu d'un désert, dans un bois appelé *Husterlo*, près d'un puits appelé *Krekelput* (Kriekepit).

Chap. XXIX. Reineke s'excuse de ne pas y conduire le lion, sous prétexte qu'il est excommunié par le pape pour avoir aidé Isengrim à sortir d'un couvent, ce qui le rend indigne de marcher avec le roi, et lui fait prendre le parti d'aller en pélerinage à Rome pour se faire absoudre.

Chap. XXX. Le roi proclame formellement sa réconciliation avec Reineke et le pardon qu'il lui accorde.

Chap. XXXI. Isengrim et Brun font des remontrances; Noble s'en offense et les fait arrêter.

Chap. XXXII. Sur la demande de Reineke, on arrache une partie de la peau du dos de l'ours, afin d'en faire une besace pour le pélerin, et l'on force le loup et la louve à lui fournir une paire de souliers en leur écorchant deux pattes à chacun.

Chap. XXXIII. Suivant les ordres du lion, le mouton, *Bellyn*, récite des prières pour Reineke et lui bénit sa besace et son bourdon.

Chap. XXXIV. Après avoir reçu la bénédiction, Reineke se met en route. A sa demande, les deux ecclésiastiques *Bellyn* et *Lampe* l'accompagnent à quelque distance.

Chap. XXXV. Arrivé à Malepertus, Reineke prie Bellyn d'attendre dehors, et fait entrer Lampe, qu'il égorge aussitôt et qu'il dévore avec sa femme et leurs petits.

Chap. XXXVI. Bellyn appelle Lampe et s'impatiente.

Chap. XXXVII. Reineke vient lui raconter que Lampe se trouve trop à son aise auprès de sa tante la louve pour partir de sitôt ; il lui propose de rapporter au roi, de la part de Reineke, des lettres renfermées dans la besace, et lui permet de se vanter d'en avoir donné le conseil et dicté le contenu à Reineke. Bellyn accepte avec plaisir, et quand il arrive auprès du

roi, celui-ci fait appeler *Bokert*, le castor, qui est à la fois son notaire et son clerc, pour lire les lettres, et Hinze pour examiner ce qu'il y a dans la besace.

Chap. XXXVIII. Lorsque, pour toute lettre, le castor et le chat retirent du sac la tête du pauvre lièvre, le lion est hors de lui de fureur et de regret de s'être laissé tromper et d'avoir été injuste [1]. Cependant le léopard plaide en faveur de l'ours et du loup.

Chap. XXXIX. Sur la proposition du léopard, Brun et Isengrim sont en effet relâchés et comblés d'honneurs, et le roi déclare que Bellyn et toute sa race, ainsi que Reineke et toute la sienne, seront à jamais leur partage. Bellyn est mis à mort, et le roi prolonge la cour pendant douze jours pour célébrer sa réconciliation avec Brun et Isengrim.

LIVRE II.

Grande fête à la cour : tous les animaux arrivent, se réjouissent, et s'accordent dans leur ressentiment commun envers Reineke.

Chap. Ier. Le huitième jour, le lapin vient se

[1] Le lion appelle le renard fils de putain, *horenson*, ce qui est conforme au roman français, où le renard est si souvent appelé *pute bête, fils à putain*, etc.

plaindre d'avoir été assailli par le renard et d'avoir failli périr. A peine a-t-il cessé de parler, que la corneille, *Merkenauwe*, raconte qu'elle et sa femelle, *Scharpenebbe* (bec aigu), ayant trouvé Reineke étendu comme s'il était raide mort, s'en sont approchées pleines de compassion; qu'alors Reineke a subitement saisi et croqué Scharpenebbe, et qu'elle-même n'a échappé que par une fuite rapide.

CHAP. II. Le roi s'indigne, crie hautement vengeance, et jure de punir Reineke.

CHAP. III. La lionne s'efforce de le calmer et de lui faire douter encore des crimes de Reineke. Le lion ordonne cependant que tous s'arment pour aller prendre Reineke à Malepertus même :

Maket rede al dat gy mogen
Mit juwerne harnsche, spete, un bogen,
Mit donrebussen[1], pollexen un barden.
Wy willen hen vor Malepertus,
Un seen, wat Reinke heft in deme huss.

CHAP. IV. Grimbart, tout effarouché, court avertir Reineke, qui cependant ne s'effraie point,

[1] *Donrebusse*, mousquet, bombarde, canon à tonnerre. Ce mot prouve qu'en effet ces vers n'ont pu être écrits qu'après l'introduction de l'emploi de la poudre et des canons à la guerre. Ils ont pu être ajoutés après coup par des copistes dans le poëme flamand même.

mais invite au contraire Grimbart à manger de jeunes pigeons avec lui, et lui demande son assistance pour le lendemain quand il se rendra à la cour.

Chap. V. Reineke présente ses enfants Rossel et Reinardyn à Grimbart, fait l'éloge de leurs dispositions, et avertit sa femme de son départ.

Chap. VI. Grimbart et Reineke se mettent en route ; celui-ci demande à se confesser à Grimbart, pour compléter la précédente confession, et avoue tous ses tours depuis le mensonge du trésor, et tels que nous venons de les passer en revue ; il en ajoute un autre, joué à Isengrim, que voici : Isengrim, sur le point de mourir de faim, ayant aperçu une jument avec son jeune poulain, prie Reineke d'aller demander à quel prix la jument vendra le poulain. Ce prix est écrit sous mes sabots, répond-elle. Reineke prétend ne pas savoir lire ; Isengrim s'en vante, va pour regarder, et reçoit au front un coup de pied tel qu'il reste une demi-heure étendu à demi-mort [1]. Ce n'est ici que la vieille fable, qui

[1] Isegrim sprak : wat scholde dat wesen,
Dat ik nicht scholde lesen, wat id ok sy ?
Ia, dudesch, walsch, latin, ok franzoss darby.

C'est ici l'endroit mentionné à la page 71 pour appuyer la distinction supposée entre wallon et français.

se retrouve, avec des variantes, dans tous les grands poëmes sur le renard.

CHAP. VII. Grimbart absout Reineke, mais il l'avertit pourtant d'être sur ses gardes. Reineke s'en moque, discourt et moralise sur ce qu'en ces temps les prélats donnent un mauvais exemple d'avidité au monde, et sur ce qu'on pend les petits voleurs en laissant échapper les grands.

CHAP. VIII. Il raisonne assez longuement et d'une manière générale sur la corruption et la perversité du monde, et de la plupart des ecclésiastiques surtout, jusqu'à ce qu'il arrive à la cour du roi.

CHAP. IX. *Martin*, le singe, le rencontre d'abord et l'encourage; il se trouve sur le point d'aller à Rome. Reineke dit que ce qui l'inquiète le plus c'est d'être excommunié pour avoir aidé Isengrim à sortir de son couvent [1]. Martin le tranquillise sur ce point, lui promet ses secours, se charge de tout arranger, dit qu'il va à Rome, où il connaît bien tous les usages et où tout s'acquiert moyennant de l'argent; il déclame en particulier contre la dépravation et les abus du

[1] Livre I, chap. 17, cfr. p. 36. Voyez également *Reinardus*, livre III, fables 3ᵉ et 5ᵉ.

clergé de Rome. Ils se font leurs adieux, et Reineke s'avance vers la cour, où sa réputation était bien mauvaise.

On est frappé de la différence entre ce second livre et le premier : ici la confusion règne et l'action ne marche point ; ce n'est guère qu'une répétition de ce qu'on a vu dans le premier livre, et au lieu de se tenir dans la douce et divertissante ironie d'un récit animé, l'auteur se laisse aller à des raisonnements vagues et à la satire directe. Ce qui se fait sentir ici, c'est surtout encore la supériorité de l'auteur de la première partie du poëme flamand sur son continuateur Willems, qui a fait le *Madock*.

LIVRE III.

Chap. Ier. Reineke arrive ; d'abord un peu inquiet, il reprend courage et passe fièrement devant tous les *barons*. Grimbart lui rappelle que le timide ne réussit guère, mais que la fortune est favorable à l'audacieux. Reineke fléchit le genou devant le roi et la reine, prie Dieu qu'il leur fasse distinguer le juste d'avec l'injuste, le vrai du mensonge, et annonce sa confiance dans le discernement infaillible du roi.

Chap. II. Le roi menace. Reineke paie d'audace et d'hypocrisie. Il prétend que s'il n'avait pas la conscience nette et pure il ne se serait pas présenté, qu'il est venu sur la promesse de Martin d'aller à Rome le faire délier du ban du pape. On l'accuse hardiment pendant son absence, dit-il, mais que le lapin paraisse et ose se plaindre en face de lui! Le lapin a été régalé parfaitement, mais il s'est attaqué aux jeunes renards et doit des remerciements à Reineke de l'avoir tiré d'un mauvais pas. Quant à la corneille, elle est morte, selon lui, d'avoir avalé force poissons avec les arêtes; peut-être le mâle l'a-t-il tué lui-même; et comment Reineke pourrait-il attraper ceux qui ont la faculté de s'envoler, lui qui ne fait que marcher! Qu'on laisse les accusations, qu'on produise de bons témoins contre lui, ou bien qu'on lui offre un honorable combat singulier avec quelqu'un de ses pairs. Le lapin et la corneille, effrayés de son insolence et de sa proposition, se taisent et s'esquivent. Reineke s'en prévaut et triomphe.

Chap. III. Le roi reproche à Reineke la mort du lièvre et sa trahison envers le mouton. Reineke feint d'ignorer leur mort, de penser que l'un a tué l'autre, et d'avoir perdu un grand trésor qu'il les avait chargés d'apporter au roi.

Celui-ci se retire en colère; la femelle du singe, dame *Rukenauwe*, amie de la lionne, tâche de l'adoucir et rappelle que Reineke seul a su prononcer entre l'homme et le serpent.

Chap. IV. Le roi fait répéter cette aventure: Un jour un passant voit un serpent pris dans un lacs; sur la demande du serpent, et d'après son serment de ne jamais nuire à son libérateur, le passant le détache. Ils cheminent ensemble. Le serpent ayant faim veut attaquer l'homme, et s'excuse sur le pressant besoin. L'homme demande seulement le délai nécessaire pour faire décider la question par quelque arbitre. Ils trouvent le corbeau, qui, pour avoir lui-même un morceau, prononce en faveur du serpent. L'homme récuse le brigand; on s'adresse à l'ours et au loup: même sentence. L'homme en appelle au roi; le serpent fonde toujours son droit sur la faim et le besoin; le roi demande l'avis du renard; celui-ci propose que l'on remette les parties adverses en leurs positions premières. Le serpent est attaché comme il l'était, et l'homme est mis à même de le laisser ainsi ou de le détacher, à son gré. Il remercie et s'en va sain et sauf[1]. Éloge de la sagesse de Reineke.

[1] Ce sujet ne reparaît dans aucune des autres versions, excepté dans le seul *Renart le Contrefait.*

Chap. V. Le roi réfléchit, et va demander compte à Reineke de la mort de Lampe et de Bellyn. Reineke éclate en doléances sur la perte des magnifiques joyaux qu'il prétend leur avoir confiés.

Chap. VI. Description de ces joyaux : d'abord une bague merveilleuse d'or fin avec une pierre précieuse. Au dedans sont gravés des noms que Seth a apportés du paradis, et la pierre, il l'a trouvée en cherchant l'huile de la miséricorde ; les mots et la pierre ont toutes sortes de vertus miraculeuses.

Chap. VII. Puis un peigne et un miroir pour la reine. Le peigne avait été fait d'os de panthère d'une odeur tellement agréable qu'elle attire et dompte tous les autres animaux ; d'ailleurs le jugement de Pâris se trouvait sur le peigne magnifiquement ciselé et incrusté d'or.

Chap. VIII. Le miroir n'était pas moins admirable : on y voyait ce qui se passait à une lieue à la ronde jour et nuit, et quiconque avait un défaut à la figure, en s'y regardant le défaut disparaissait. Sur la bordure, en bois merveilleux, se trouvaient ciselées les anciennes fables bien connues d'un cerf et d'un cheval qui se fait esclave de l'homme pour avoir voulu satisfaire son ressentiment et sa vanité.

Chap. IX. D'un âne qui, voulant imiter le petit chien, se met à embrasser et à caresser son maître, et s'attire par là force coups de bâton.

Chap. X. De son propre père, ami de Hinze, le chat sauvage qui, lorsque les chasseurs et les chiens les poursuivent et sont sur le point de les atteindre, le trahit, se sauve sur un arbre, et lui crie ironiquement d'ouvrir le sac tout plein des bons conseils dont il s'était vanté.

Chap. XI. De *Lutje*, la grue, qui retire l'os de la gueule du loup.

Chap. XII. Reineke, continuant ses fictions et ses mensonges, prétend faire souvenir qu'un jour le père du lion, étant malade, fait appeler vainement tous les autres animaux à son aide; le père de Reineke seul parvient à le guérir en lui prescrivant de manger le foie d'un loup de sept ans[1]. En effet, malgré les protestations du loup, qui assure n'avoir encore que cinq ans, on lui arrache le foie; le roi en mange, guérit, récompense le renard et le crée docteur. Cette aventure aussi a dû se trouver sur la bordure du miroir merveilleux.

Chap. XIII. Le lion fait l'incrédule, et Reineke se croit obligé de lui rappeler comment il

[1] Ceci est moins bien que l'emploi de la peau du loup dans les autres poëmes.

a personnellement bien mérité de lui. Un jour Isengrim et Reineke ont pris un cochon ; le lion survient et en réclame une part. Isengrim donne la moitié pour le lion et la lionne, se réserve l'autre moitié, et n'accorde à Reineke que les oreilles, le museau et la moitié du foie ; le lion ayant mangé sa portion, donne un coup de griffe sur la tête du loup vorace, de manière que celui-ci, se sentant meurtri et saignant, veut se retirer. Le lion l'envoie cependant chercher encore quelque autre proie ; Reineke s'offre à l'aider, et ils ramènent un veau gras. Reineke, chargé du partage, assigne une moitié pour le roi, une autre pour la reine, les entrailles pour leurs petits, les pieds seulement pour lui-même, et la tête pour Isengrim ; et sur la question du lion, il répond que c'est le sort du loup qui lui a si bien appris à partager. L'insolence de Reineke s'accroît ; il invite quiconque voudra l'accuser à se présenter avec de bons témoins, et à mettre en gage sa fortune, son oreille ou sa vie, selon la coutume.

Chap. XIV. Le roi cède en s'imaginant ne suivre que le bon droit ; il pardonne, pourvu que Reineke veuille aller à la recherche des joyaux perdus. Tous les autres animaux se sont également laissé persuader. Isengrim seul persiste à

regarder Reineke comme fripon et menteur, à raconter trois autres trahisons nouvelles de Reineke, et à vouloir que justice soit faite, dût-il lui-même se battre avec le fourbe.

Ce livre a encore bien moins de vie, de mouvement et d'originalité que le premier. L'idée des objets précieux et les fictions continues sur ce sujet semblent n'être qu'une variante du trésor du roi Eimery, et elles sont bien longues.

LIVRE IV.

CHAP. Ier. Isengrim se plaint de Reineke : Un jour Reineke a prétendu enseigner à la louve Giremod à prendre des poissons ; la queue de celle-ci ayant été prise dans la glace, Reineke en fait son plaisir[1] ; Isengrim survient, fait, à la vérité, enfuir le traître, mais a beaucoup de peine à dégager sa femelle, qui souffre et hurle ; par là elle attire les paysans et leurs femmes ; ceux-ci viennent les assaillir avec des haches, des bâtons et des piques, de façon qu'ils n'échappent qu'à grand'peine.

[1] Variante de la manière dont Renart abuse de la louve prise dans la vieille masure, liv. I, chap. 13.

Chap. II. Reineke se défend en disant que pour avoir voulu trop de poissons Giremod n'est pas allée jusqu'au meilleur endroit, qu'elle a laissé sa queue trop long-temps à l'eau, et qu'ensuite lui, Reineke, ne l'a poussée par derrière que pour l'aider à sortir d'embarras. Giremod ne se laisse cependant pas convaincre; elle raconte encore comment un jour elle aperçut Reineke au fond d'un puits, comment il lui a persuadé de se mettre dans le seau d'en haut pour venir manger du poisson, comment elle est descendue tandis qu'il est monté et s'est esquivé, et comment elle ne s'est échappée que misérablement battue par les rustres. Reineke prétend que c'est pour son bien, et que l'expérience n'est pas trop payée. Isengrim ajoute qu'un jour, en Saxe, Reineke l'a fait entrer dans un antre infernal, au milieu d'une race de singes que Reineke affirmait être ses parents, et qui faillirent lui arracher l'oreille au moins.

Chap. III. Reineke accuse Isengrim de mensonge et dit avoir rencontré une famille de vilains marmots, qu'il ne reconnaît nullement pour parents.

Chap. IV. Puis il explique le fait à sa manière: selon lui, il est entré dans l'antre horrible et

obscure des marmots ou sagouins[1] sur la demande expresse du loup affamé, et pour reconnaître le terrain à ses risques et périls; il y a trouvé toute la hideuse engeance, mais cachant la vérité, flattant les marmots et les appelant tante et neveux, il en a été bien reçu et bien régalé. De retour auprès d'Isengrim, il lui a donné un bon morceau de gibier, lui a exposé toute la vérité et l'a averti d'user de précaution. Isengrim, au contraire, aussitôt qu'il a aperçu le marmot et ses petits, s'est récrié sur leur laideur, et a exigé brutalement à manger; alors les marmots se sont jetés sur lui et l'ont assez maltraité, mais ce fut par sa propre faute.

CHAP. V. Isengrim, désespérant de l'emporter sur Reineke dans les plaidoyers, l'appelle traître et assassin, le défie, demande le combat en champ clos et jette son gant. Reineke, bien qu'il tremble, fait le brave et accepte. Isengrim donne pour garants Brun et Hinze; Reineke présente

[1] Reineke ne voudrait pas subir encore une fois pareil effroi au prix de *vingt livres :*

> De angst, de my dar entstunt
> Wolde ik nicht umme *twintich punt*
> Noch eens angan.....

Cet emploi de *livres* ne serait-il pas une réminiscence de quelque original français?

Grimbart-le-Hardi et Moncke-le-Jeune, fils du singe Martin.

CHAP. VI. Les amis de Reineke passent la nuit auprès de lui. La femelle du singe promet de lire une formule ou prière sacramentelle sur lui; elle a soin de lui faire couper le poil depuis la tête jusqu'à la queue, et de le faire enduire d'huile, pour ne pas donner prise à l'adversaire; elle lui recommande de fuir devant Isengrim contre le vent, pour faire voler la poussière à la figure de celui-ci, d'uriner sur sa queue et d'en frapper Isengrim aux yeux, etc. Reineke se repose, boit, mange un jeune canard que lui apporte la loutre, et se rend au lieu du combat.

CHAP. VII. Isengrim jure que Reineke est un traître, un voleur, un assassin, un criminel, un adultère et un méchant faussaire. Reineke jure que le serment d'Isengrim est faux. Isengrim attaque vivement; Reineke l'évite avec adresse, lui fait voler la poussière aux yeux et les lui fouette avec sa queue mouillée d'urine; il l'insulte, le mord à la gorge et lui arrache un œil. Isengrim furieux parvient à le terrasser et à lui saisir une patte; il l'accable d'injures et menace de le tuer, à moins qu'il ne s'avoue coupable et ne demande merci. Reineke tâche longuement d'adoucir Isengrim par de belles paroles et

par de lâches promesses de soumission et de dévouement de sa part et de la part de tous les siens. Pendant qu'Isengrim refuse de se laisser fléchir par ces hypocrites paroles, Reineke avance une autre patte, saisit Isengrim aux parties génitales, et dégage adroitement la patte que celui-ci tenait entre ses dents. Plus Isengrim crie et hurle, plus Reineke tire, serre, pince, mord. Isengrim, vaincu par la douleur, succombe entièrement. Ses partisans, pleins de compassion, obtiennent du roi de faire cesser le combat.

Chap. IX. La victoire étant reconnue appartenir à Reineke, celui-ci consent également à lâcher son adversaire. Tous accourent pour le féliciter et le complimenter sur son triomphe. Le roi l'absout et lui accorde une réparation d'honneur en bonne forme.

Chap. X. Reineke raconte au lion une fable d'un chien qui, en sortant d'une cuisine avec un gros morceau de viande à la gueule, excite l'envie d'une foule d'autres chiens, qui le croient en grande faveur auprès du cuisinier, tandis que celui-ci a cruellement échaudé tout le derrière du voleur, et aussitôt que les autres ont reconnu son état, ils l'abandonnent honteusement. Reineke fait une application de cette fable à sa pro-

pre situation, en adressant toutefois ses remerciements au roi, et en protestant d'être toujours disposé à se conformer à la volonté de son seigneur.

CHAP. XI. Le roi dit avoir bien compris le sens de la fable, réinstalle Reineke en toutes ses anciennes dignités, l'admet dans son conseil intime, le nomme chancelier de l'empire et lui confie les sceaux. Dès lors, à toutes les réunions des princes, Reineke est le ministre le mieux prisé, et tout est bon, pourvu que ce soit lui qui l'ait conseillé ou résolu.

CHAP. XII. Isengrim est dans un état pitoyable; ses amis l'entourent et le soignent. Giremod surtout est désolée et plus que jamais indignée contre Reineke. Celui-ci, de son côté, remercie le roi, s'humilie, prend congé, et se voit encore comblé d'honneurs. «Depuis ce jour, l'art de Reineke (*Reinkens Kunst*, l'art de renardie), et ceux de l'espèce de Reineke sont bien vus et bien reçus partout chez les princes. Celui qui ne sait pas l'art de Reineke n'est pas fait pour le monde, et sa parole n'est guère écoutée. Mais cet art de Reineke fait parvenir bien des gens; aussi voilà pourquoi il y a aujourd'hui tant de Reineke dans le monde, soit à la cour du pape, soit à celle de l'empereur, bien qu'ils

ne portent pas tous la barbe rousse. Celui qui sait employer l'astuce de Reineke ne tarde pas à réussir. »

CHAP. XIII. Arrivé au château de Malepertus, Reineke remercie et congédie ses amis. Il informe sa femelle *Armeline* de ses succès en tout, de ses dignités, et rapporte que le roi a dit : « Ce que Reineke fait et écrit sera bien fait et bien écrit. » Toute la famille s'en réjouit beaucoup, et Reineke continue de vivre comblé d'honneurs. « Ce livre a été fait afin que tout le monde tende à la sagesse, évite le mal et recherche la vertu. Tel est le sens du poëme et rien autre chose. »

OBSERVATIONS.

Le premier livre paraît incontestablement supérieur aux trois autres. Cette observation a déjà été faite, et l'un des points de cette supériorité consiste dans le plus d'originalité. En effet, un coup d'œil comparatif sur ces différentes parties de l'ouvrage nous fait remarquer que dans la première (qui a été faite sur le travail du prédécesseur de Willems Utenhove, auteur de Madock, c'est-à-dire à peu près la moitié de tout l'ouvrage) il n'y a aucune fable ou apologue général : tous les récits ont pour objet

des aventures convenant exclusivement à la position particulière du renard, et à ses relations habituelles avec le loup et les autres acteurs de cette épopée ; tous les récits ont une empreinte comique et font rire de bon cœur ; aucun n'est emprunté à d'anciennes fables transmises par les littératures de l'antiquité ou par celles des premiers siècles de notre ère. Si tous ne sont pas originaux, ni entièrement de l'invention du prédécesseur anonyme de Willems Utenhove (dont notre texte allemand n'est qu'une imitation), du moins tous appartiennent uniquement et certainement au cycle des aventures et récits traditionnels et populaires qui forment le fond et le sujet de tous les romans du renard et du loup. Il en est tout autrement dans le second, le troisième et le quatrième livre, c'est-à-dire dans la partie où notre poète bas saxon suit l'auteur du Madock. Ici, sans doute, au milieu de la très grande partie des choses qui appartiennent au cycle général des romans du renard, il y en a qui sont dues à l'invention de l'auteur; mais le plan, l'unité et le caractère du récit ne sont pas soutenus comme dans la première partie, et de plus, l'auteur aime à faire entendre des proverbes et des sentences morales; il abonde en réflexions didactiques, en satires et applications

plus directes que celles de son prédécesseur et maître, et il a rempli son ouvrage d'anciennes fables qui n'appartiennent pas en propre aux romans du moyen-âge sur le renard, mais qui ont été puisées à des sources antérieures, et qui ont été conçues et répandues isolément, telles que les fables du cheval et du loup, du loup et de la grue, du renard qui a cent tours en son sac et du chat qui n'en a qu'un, et autres pareilles.

RENART.

L'ouvrage que nous désignons par le titre de *Roman de Renart* est une composition plus vaste que les autres; elle renferme plus de 30,000 vers de huit syllabes à rimes plates, forme ordinaire pour les fabliaux et pour une grande partie du reste de la poésie narrative de la littérature de la France au moyen-âge. Le sujet, l'idée fondamentale, les principaux acteurs sont les mêmes que ceux des poëmes dont nous nous sommes entretenus. Les aventures du poëme latin et du poëme flamand se retrouvent en partie dans le français. Il y en a qui n'y sont pas, telles que celles d'Isengrim avec la truie et sa progéniture, du Reinardus, et celles du trésor du roi Eimery, du miroir merveilleux, d'Isengrim avec le hideux sagouin (*Meerbatze*) du *Reineke*. L'étendue considérable de l'ouvrage

français nous montre assez qu'il doit contenir des aventures absolument étrangères aux deux autres compositions. Là où les sujets sont les mêmes, le récit, l'exposition et les détails diffèrent pourtant toujours plus ou moins.

Dans *Reinardus* et *Reineke* nous avons reconnu des compositions d'un ou de deux auteurs qui ont donné à ces poëmes de l'ensemble, de la suite, de l'unité. Il n'en est pas de même du *Roman de Renart* : c'est ici une agglomération de plus de trente ouvrages inégaux de longueur et de caractère, faits évidemment par différents auteurs, à des dates différentes, le plus souvent sans liaison ni transition, ni rien de ce qui forme un seul corps d'ouvrage, si ce n'est le sujet et le personnage principal. Un petit nombre des récits ayant quelque analogie de caractère, s'attachent l'un à l'autre par quelques mots de transition, par une certaine continuité d'action ; cependant ceux-là même ne se lient pas assez étroitement, et ne font pas, à proprement parler, des corps de poëme à part où une certaine action commence, se développe et s'achève. Le texte même nous désigne trois poètes : Pierre de Saint-Cloud, auteur du récit *C'est de Renart et d'Ysengrim et dou Lyon com il départirent la proie* (onzième de l'édition de Méon); uns prestre de la

Croix-en-Brie, auteur du récit *C'est de l'ours et de Renart et dou vilain Liétart* (vingt-cinquième de Méon), et Richard de Lison, auteur du récit *Comment Renart et Tiberz li Chaz chantèrent vespres et matines* (vingt-huitième de Méon). Mais c'est là aussi à peu près tout ce que nous savons sur les auteurs du *Roman de Renart*. Il en est de cela comme de la plupart des fabliaux : les origines se perdent dans les traditions populaires, dans les contes bleus, les anecdotes familières du vulgaire. Plusieurs versificateurs se sont emparés des sujets, et les ont variés à leur gré à des époques diverses, en diverses contrées, et sans y attacher aucune prétention, aucun nom, aucune importance littéraire. C'est là la cause des nombreuses variantes de tous ces récits, et du défaut de notions sur les auteurs, sur les lieux et les temps auxquels elles sont dues.

Bien qu'il soit impossible d'indiquer nettement l'origine des divers récits, et que, dans la forme où nous les connaissons aujourd'hui, une grande partie ne soit que des versions postérieures de compositions plus anciennes, selon toute apparence la plupart des morceaux qui composent pour nous aujourd'hui le *Roman de Renart* datent du treizième siècle. Quelques uns pourraient bien être du douzième, d'autres sem-

blent ne dater que du quatorzième. Tous appartiennent infailliblement et originairement au nord de la France, à la langue d'oil, à la littérature romane-wallonne, celle des trouvères.

Le mot ou nom de *branche* est adopté et employé pour désigner les divers récits dont se compose l'ensemble du roman. Cette dénomination, en effet, est assez significative par rapport à la nature du tout. Ici les diverses parties ne se rattachent pas comme les anneaux d'une chaîne, ne se suivent pas à la manière d'une rangée de perles retenues par un même fil, ne forment pas le développement successif et nécessaire d'une même idée, d'une narration unique comme les chants dans la conception d'un vrai poëme épique : c'est bien plutôt un faisceau de contes qui tiennent à l'idée principale, au caractère prédominant, au sujet fondamental, comme les branches d'un buisson tiennent toutes à la racine ou au tronc commun, mais qui se divisent et s'écartent aussitôt librement et en grand nombre, qui se courbent, s'allongent et se développent avec des différences infinies, qui varient et qui se couvrent diversement de feuillages et de fleurs.

Le nom de *branche* est également employé par les versificateurs eux-mêmes et par les copistes qui ont ajouté les titres en tête des composi-

tions, quand ils les ont réunies. Toutefois le mot de *roman*, dans le vieux langage, ayant le sens général de conte ou récit, les rimeurs ont souvent intitulé roman chacune de leurs compositions particulières sur Renart, et en conséquence plusieurs des branches sont terminées par un *explicit* ou par un *ci fault li romanz de Renart*. De cette façon, le titre général que les collecteurs des branches éparses, et nous-même d'après eux avons attribué à la collection entière, a été d'abord celui de plusieurs de ces branches en particulier.

Le *Roman de Renart* a été conservé dans plusieurs manuscrits. Paris en possède au moins sept. Plus loin nous ferons de ces manuscrits l'objet d'un examen particulier. Le titre général et la division par branche sont communs à tous ces manuscrits, mais tous ne contiennent pas un même nombre de branches; aucun n'est donc tout-à-fait complet, et aucun ne donne les branches dans le même ordre. Un assez grand nombre des branches commencent par des allocutions, des exhortations aux auditeurs. Les auteurs réclament, en termes précis, l'attention et promettent de l'amusement et de bons récits, nouveau témoignage de la manière dont ces poëmes étaient conçus et produits. Formant

des contes ou romans isolés et complets, ils furent débités de vive voix par les trouvères eux-mêmes ou par les jongleurs. Ce sont là encore des preuves de ce que démontrent d'ailleurs suffisamment la nature, le caractère et le contenu des diverses branches, à savoir que dès l'origine et pendant le douzième et le treizième siècle on n'a nullement eu l'idée ni la prétention qu'il y eût un roman de Renart unique et formant un ensemble complet, et que la réunion des diverses et nombreuses branches éparses en un tout, ou pour mieux dire, en un seul et même livre, a été l'œuvre des versificateurs ou des copistes du quatorzième siècle.

Quelque original qu'il paraisse au premier abord, le *Roman de Renart* n'a été imprimé pour la première fois que de nos jours, par les soins de M. Méon [1]. C'est cette édition qui nous a servi principalement pour le présent travail, et pour le résumé que nous allons donner. Nous

[1] Le *Roman du Renart*, publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi des treizième, quatorzième et quinzième siècles, par M. D. M. Méon, 3 vol. in-8°, Paris, 1826. L'édition a un quatrième volume contenant *le Couronnement de Renart* et *Renart le Nouvel*. A cette publication il faut encore joindre : le Roman du Renart, *Supplément*, *Variantes* et *Corrections*, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi et de la Bibliothèque de l'Arsenal, par P. Chabaille, in-8°. Paris, 1835.

suivrons l'ordre dans lequel l'éditeur a rangé les branches, et quand nous désignerons quelque branche par un numéro d'ordre, ce sera celui de l'édition de Méon. De même que Méon a classé les branches à sa manière, et que les copistes des divers manuscrits ont agi chacun à la leur, de même Legrand d'Aussy [1] a proposé à sa guise encore un autre arrangement des branches entre elles.

Parmi les personnages, Renart et Ysengrin figurent ici, de même qu'ailleurs, comme acteurs principaux, avec le caractère, le naturel, aussi bien que les relations que nous leur connaissons. Dans plusieurs branches, l'un d'eux paraît seul sans l'autre; dans quelques unes leur inimitié semble, en apparence ou de bonne foi, changée en amitié, de la part d'Ysengrin au moins. Souvent Renart est tancé, maltraité et jeté dans les plus grands embarras; mais presque toujours il triomphe, il l'emporte ou s'en tire du moins par sa ruse, son astuce, sa fourberie. L'élément érotique occupe assez de place dans un grand nombre des branches; c'est l'expression du laisser-aller amoureux du moyen-âge, c'est la gaîté, le sans-gêne naïf des mœurs et

[1] *Notices et extraits de la Bibliothèque nationale*, etc., t. V, in-4°, p. 294. Paris, an VII.

du ton qui règnent dans la littérature des trouvères en général; toutefois, en maints endroits, cette gaîté dégénère en licence, en grossièreté rebutante et en sale platitude.

Les diverses branches se distinguent très évidemment dans ce qu'on peut appeler leur caractère : les unes sont purement des fables ou apologues, selon la définition ordinaire de ce terme; d'autres se font remarquer par une grande simplicité dans la narration, par l'empreinte toute naïve de ce qui appartient aux premiers siècles de la littérature du moyen-âge; d'autres sont remplies d'allusions plus directes, d'imitations plus triviales de la vie journalière des hommes; elles sont chamarrées des couleurs de la chevalerie; les animaux y montent à cheval, armés de cuirasse et de lance, parlent et agissent tous de la même manière et sans rester dans le naturel particulier de chacun d'eux. Ces branches-là, selon moi, sont les plus récentes, et ne remontent guère au-delà du quatorzième siècle, ou tout au plus à la fin du treizième [1].

Les branches offrent des différences sensibles de ton, de style, de langue, conséquence et

[1] Nous renverrons volontiers encore une fois aux résumés et remarques de M. Gervinus, dans sa *Geschichte der poetischen National-Litteratur der Deutschen*, th. 1-2.

preuve de la différence d'époques, de provinces et d'auteurs auxquels elles sont dues. Le récit, parfois long, diffus et fort prosaïque, est ordinairement facile, varié, plaisant, spirituel et assez fréquemment même très poétique.

Dans tous leurs dialogues, les animaux s'appellent par les noms propres d'Ysengrin, de Renart, de Primaut, d'Hersent, de Noble, etc., et les noms génériques de Lion, de Leu, de Gorpil, etc., ne sont le plus souvent employés par les auteurs que quand ils parlent eux-mêmes des animaux à la troisième personne.

Nous allons maintenant présenter un exposé succinct du *Roman de Renart*, principalement d'après l'arrangement et l'édition de Méon, de même que nous avons fait pour le *Reinardus* et le *Reineke*.

SOMMAIRE DU ROMAN DU RENART.

1 *a*.

C'est la branche de Renart et d'Ysengrin com il issirent de la mer.

V. 1-748. Seignor, oï avez maint conte
Que maint conteres vos aconte,
Coment Paris ravi Helayne,
Les max qu'il en ot et la paine,

De Tristram qui la chievre fist,
Qui assez belement en dist
Et fables et chançons de gestes :
Romanz du leu et de la beste,
Maint autre conte par la terre;
Mais onques n'oïstes la guerre
Qui tant fu dure de grant fin
Entre Renart et Ysengrin,
Qui moult dura et moult fu dure.
Des deus barons, ce est la pure,
Onques ne s'entr'amerent jor,
Mainte mellée et maint estor
Ot entr'aus deus, ce est la voire :
Dès or comencerai l'estoire
Et de la noise et del content.
Or orrez le conmencement
Par qoi et par quel mesestance
Fu entre eus deus la deffiance.
Or oez, si ne vos anuit,
Je vos conteré par deduit
Conment il vindrent en avant,
Si con je l'ai trové lisant,
Qui fu Renart et Ysengrin.
Je trovai jà en un escrin
Un livre, Aucupre[1] avoit à non :
Là trovai-je mainte reson
Et de Renart et d'autre chose
Dont l'en doit bien parler et ose.

[1] Vraisemblablement du latin *aucupor*, soit dans le sens de chasser aux oiseaux, ou dans celui de duper, attraper, fourber, ce qui s'applique naturellement au renard.

A une grant letre vermoille [1],
Là trovai-je mainte mervoille ;
Se je ne la trovasse el livre,
Je tenisse celui por yvre
Qui dite éust tele aventure ;
Mès l'en doit croire l'escripture :
A desenor muert à bon droit
Qui n'aime livre ne ne croit.
  Aucupre dist en cele letre
(Bien ait de Diex qui li fist metre !)
Come Diex ot de paradis
Et Adam et Evain fors mis
Por ce qu'il orent trespassé
Ce qu'il lor avoit commandé.
Pitiez l'emprist, si lor dona
Une verge, si lor mostra
Qant il de riens mestier auroient [2],
De cele verge en mer ferroient.

Tel est le début de cette branche. Adam frappe la mer de la verge que Dieu lui a remise et fait sortir des flots une brebis ; Ève frappe la mer à son tour, un loup en sort et emporte la brebis dans le bois. Adam s'en fâche, frappe de nouveau, et fait sortir un chien, qui poursuit le loup et sauve la brebis. Tous les animaux

[1] Dans les vieux manuscrits, les ouvrages et les chapitres commencent ordinairement par de grandes lettres initiales peintes en rouge ou en d'autres couleurs. De là aussi l'emploi du nom de rubrique.

[2] Quand ils auraient besoin de quelque chose.

qu'Adam fait paraître successivement sont domestiques et apprivoisés ; Ève, au contraire, n'en fait venir que de sauvages. Enfin :

V. 99. Entre les autres en issi
Le Gorpil[1], si asauvagi :
Rous ot le poil conme Renart,
Moult par fu cointes et gaingnart :
Par son sens toutes decevoit
Les bestes qanqu'il en trovoit.
Icil Gorpil nos senefie
Renart que tant sot de mestrie[2] :
Tot cil qui sont d'engin et d'art
Sont mès[3] tuit apelé Renart.
Por Renart et por le Gorpil
Moult par sorent et cil et cil.
Se Renart set gens conchier[4] ;
Le Gorpil bestes engingnier.
Moult par furent bien d'un lignage
Et d'unes meurs et d'un corage.
Tot ensement de l'autre part
Ysengrin li oncles Renart,
Fu, ce sachiez, moult fort roberre,
Et par nuit et par jour fort lerre.
Icelui Leu senefia,
Qui les brebiz Adam roba,
Tot cil qui sorent bien rober,

[1] Le renard.
[2] Science, savoir.
[3] Désormais, maintenant, dorénavant.
[4] Tromper, duper.

Et par nuit et par jor embler [1],
Sont bien à droit dit Ysengrin.
Cist furent bien endui d'un lin,
Et d'un pansé et d'un corage,
Larron furent tuit d'un aage,
Et Ysengrin apele l'on
Le Leu par iceste acoison [2].

Dame *Hersent* est femme du loup; elle est *mestre abaeresse,* savante à aboyer. La *Gorpille*, sa sœur, appelée *Richout*, *Richeut*, *Richeuz*, femme du Gorpil, est *mestre lecharesse*, forte en gourmandise. Renart est fait neveu d'Ysengrin; celui-ci oncle de Renart.

V. 171. A Renart puet-l'en bien aprendre
Grant sens qui bien i velt entendre :
Car cil Renart nos senefie
Ceus qui sont plain de felonie,
Qui ne finent del agaitier
Con puissent autrui engingnier [3];
Ne jà le fel liez [4] ne sera
Le jor q'autrui n'engingnera.
Al engingnier li sont onni [5]

[1] Enlever, voler, ravir.

[2] Raison, motif.

[3] Qui ne cessent d'épier (de guetter) comment ils puissent tromper autrui.

[4] Content, joyeux.

[5] Égaux.

180. Privé, ou estrange ou ami :
Jà un sol n'en espargnera,
Jà si chier ami ne sera.

L'auteur, sur l'exemple de l'âne de Balaam, s'autorise à faire parler Renart et Ysengrin :

V. 235. Or avez bien oï atant
Conment il sont venu avant
Renart et Ysengrin li Leus,
Or redevez oïr des deus,
Si vos conteré de lor vie
Ce que j'en sai une partie.

L'auteur commence alors par raconter comment Renart, venant voir les loups dans leur tanière et contrefaisant le malade, vole trois jambons à Ysengrin et à sa femme Hersent.

Renart s'égare ensuite dans une haie près d'une fosse obscure, et

V. 348. Là il avint une aventure
De qoi il li anuie et poise,
Qar par ce conmença la noise
Par mal pechié et par déable
Vers Ysengrin le conestable [1].

[1] Ailleurs c'est Renart qui est fait connétable de la maison et de la table du roi Noble, le lion ; dans le manuscrit 195 C, les deux derniers vers que nous venons de citer se lisent ainsi :

Par mal pechié, par déablie,
Vers Ysengrin, qu'il contralie.

Renart descend dans la caverne où Hersent vient d'accoucher de quatre *loviax*, louveteaux, lui fait l'amour de son plein consentement, compisse, bat et injurie les petits et mange la viande qu'il trouve à sa portée[1].

Huit jours après, autre aventure pareille : Ysengrin et Hersent surprennent Renart dans un clos et des broussailles ; il s'échappe par un trou. Hersent, qui veut le poursuivre, ne pouvant passer, se trouve prise. Renart alors revient sur ses pas et fait son plaisir d'elle à plusieurs reprises et presque aux yeux d'Ysengrin, qui accourt. Ysengrin, furieux, ne délivre Hersent qu'à grand'peine[2]. Elle s'excuse sur ce qu'on lui a fait violence, et ils résolvent d'aller se plaindre à la cour du roi, *à la cort Noble le Lion*.

La première branche finit là. On y distingue facilement deux parties ; la première jusqu'au vers 234, contenant le récit de l'apparition en ce monde de Renart, d'Ysengrin et des autres bêtes, ne se trouve que rarement dans les manuscrits, et ce récit n'entre dans aucune des versions sur le renard en d'autres langues. La

[1] Allusion à ceci est faite à la branche 9[e], vers 3560, et autre part encore. Conférez aussi *Reinardus*, liv. III, fable 4.

[2] Autrement, dans *Reineke*, liv. I, chap. 13.

seconde partie contient des aventures répétées et variées plus souvent.

1, *b*.

De l'andoille qui fui juye (jouée) es marelles[1].

Cette branche, de 131 vers, n'est pas dans l'édition de Méon ; tirée du seul manuscrit 195 C, elle a été imprimée dans le Supplément de M. Chabaille.

Renart en quittant Hersent se trouve auprès d'une croix posée sur le tombeau d'un homme assassiné ; au pied de la croix il y a une table en pierre où les bergers ont tracé un *marregler*. Quatre animaux, *Fremiz Fremonz* (l'âne), *Blans li hermines, Thieberz li Chaz* et *Ros li Esquiriaux* (l'écureuil), sont autour pour jouer une andouille trouvée. Renart paraît, chacun s'enfuit ; le chat grimpe à la croix et y emporte l'andouille. Renart, après quelques ruses vaines, monte sur une planche, saute en bas et fait semblant de tenir quelque chose sous la patte. Sur la question du chat il fait accroire à celui-ci que c'est une souris ; ce mot fait oublier la proie au chat, il lâche son andouille, et Renart s'en empare aussitôt.

[1] Jeu dans lequel chaque joueur a trois jetons qu'il faut placer en ligne sur une espèce d'échiquier.

2.

Si coume Renart manja le poisson aus charretiers[1]. (v. 749-916 ; 168 v.)

Vers l'hiver, Renart, affamé, est dépourvu de toute provision. Il voit passer dans un chemin des marchands avec une charrette pleine de poissons ; alors il contrefait le mort, de façon que l'un d'eux le jette dans la charrette ; il y mange des harengs, se charge de quelques anguilles et s'en va en se moquant effrontément du marchand[2].

V. 901. Et vint à son ostel tout droit
Où sa mesnie[3] l'atendoit
Qui assez avoit grant mesese.
Renart i entre par la hese,
Encontre lui sailli sa fame
Hermeline la preude dame,
Qui moult estoit cortoise et franche,
Et Percehaie et Malebranche
Qui estoient ambedui frère.
Cil se lievent contre lor pere
Qui s'en venoit les menuz sauz,
Gai et joienz et liez et bauz,

[1] Grimm, dans son *Reinhart-Fuchs,* fait des branches 2, 3 et 4 une seule branche n° 2.

[2] Dans *Reineke*, liv. I, ch. 3, Ysengrin mange les poissons que Renart a jetés en bas.

[3] Maison, famille.

Les anguilles entor son col;
Mès qui que le tiegne por fol
Après lui a close la porte
Por les anguilles qu'il enporte.

3.

Si coume Renart fist Ysengrin moine. (V. 917-1130; 214 v.)

Renart fait mettre les anguilles à la broche. Ysengrin passe, alléché par l'odeur, et demande du dehors qu'on lui en donne. Renart lui fait accroire que ce mets n'est que pour des moines, et lui propose d'entrer dans la communauté. Ysengrin y consent, afin d'avoir de quoi manger. Renart lui donne un morceau comme pitance et puis lui fait la tonsure avec de l'eau bouillante, qui lui enlève le poil et la peau de dessus la tête.

Cette branche est animée et bien racontée.

4.

Si coume Renart fist peschier à Ysengrin les anguiles. (V. 1131-1266; 136 v.)

La branche précédente se termine en annonçant que Renart et Ysengrin arrivent près d'un vivier, et celle-ci contient ce qui s'y passa.

L'eau du vivier est gelée, excepté dans un trou où les paysans mènent boire les bestiaux. Un seau y a été laissé. Ysengrin demande à Renart de le lui attacher à la queue et de l'enfoncer ensuite dans l'eau, afin que les poissons y viennent. La queue cependant est prise par l'eau qui congèle. Le matin, *messire Costant Desgranges, un vavassor bien aaisié*, sort pour chasser; lui, *li veneor*, ses braconniers, et ses chiens se jettent sur le loup. Le maître tire son épée pour le tuer, mais il glisse et tombe au premier coup; le second, au lieu de trancher la tête, coupe la queue au loup, qui s'enfuit et échappe enfin après force morsures des chiens [1]. La branche finit ainsi :

V. 1262. Atant s'en va et dist et jure
Que de Renart se vengera
El premier lieu qu'il le verra.
Ici prent ceste branche fin,
Mès encore i a d'Isengrin.

Les branches 2, 3 et 4 ne contiennent en effet qu'une aventure chacune; elles sont immédiatement liées ensemble par des transitions, et

[1] Dans *Reineke*, liv. IV, ch. 1, c'est la femme du loup qui est prise, et Renart en profite pour lui faire violence.

ont peu de rapport avec la première; aussi n'est-il guère question, en ces trois petites branches, d'aucune ancienne rancune d'Ysengrin envers Renart.

5.

Si coume Renart prist Chantecler le Coc[1].
(V. 1267-1720; 454 v.)

Renart s'approche d'une ferme, *vile*, où il y a des coqs et des poules dans un enclos entouré de buissons et de ronces qui en défendent l'entrée; il se blottit dans les choux. Le coq Chantecler le Fier en est vainement averti par la poule Pinte; l'incrédule s'endort et rêve du renard:

V. 1380. Et el dormir qui li plesoit
Conmença li Cos à songier
(Ne m'en tenez à mençongier,
Que il songa, ce est la voire,
Trover le poez en l'estoire)
Que il véoit ne sai quel chose.....

Lorsque Renart s'élance, le coq échappe et s'envole sur un tas de fumier; Renart fait le doucereux, lui persuade d'essayer de chanter les yeux clos, aussi bien que son père *Chanteclin*,

[1] Branche 3 de Grimm.

puis le saisit par la gorge et l'emporte. Le maître du logis, le *vilains Costant Desnoes*, et sa femme sortent, s'écrient, courent et lancent le chien *Malvoisin*. Le coq s'envole alors, se perche sur un arbre et se moque du renard, qui est contraint de s'en retourner à jeun.

Cette branche n'est liée ni à la précédente ni à celle qui suit. Le récit est un peu traînant. Ysengrin n'y figure point du tout.

6.

C'est le desputement[1] *de la Mesange*[2] *avec Renart*. (V. 1721-2502; 782 v.)

Renart, s'efforçant de persuader à la mésange, perchée sur un arbre, qu'elle est sa commère et que Noble, le lion, a fait jurer la paix à tous les animaux, l'engage à venir le baiser; il offre même de fermer l'œil pour ne pas l'effrayer. L'oiseau descend en effet, mais il se joue de Renart à l'aide d'un peu de mousse qu'il tient au bec et que Renart happe au lieu de croquer l'oiseau, qui ne se laisse point attraper. Un *convers* (frère lai) survient et fait lâcher deux

[1] Dispute, contestation.

[2] Petit oiseau de l'espèce des passereaux.

chiens sur Renart, qui lui font courir de grands dangers.

Trouvant ensuite Tybert, le chat, Renart l'engage à s'associer à lui contre Ysengrin. Quand ils sont entrés dans un sentier, Renart veut faire tomber Tybert dans un piége fait d'un morceau de bois de chêne fendu, mais Tybert l'y fait prendre lui-même [1]. Des mâtins arrivent et puis survient un *vilains* qui veut le tuer avec une hache; par mégarde il rompt le piége, et Renart, bien que meurtri et maltraité par les chiens, parvient à s'échapper.

Renart fait une nouvelle rencontre de Tybert, et se proposant de le décevoir cette fois par ruses et douces paroles, il discourt longuement avec lui. Ils trouvent une andouille, Tybert la saisit pour montrer comment il faut la porter, et tout à coup il s'élance, grimpe sur une croix et se moque de Renart, qui est encore obligé de s'enfuir devant des chiens qui accourent.

Ici encore Renart est partout victime. Dans

[1] Il est ici question d'aller à cheval, et de la qualité du cheval de Tybert; cependant cela paraît n'être qu'une façon de parler et de plaisanter, sans porter atteinte au caractère du récit en général.

les branches 5, 6, 7 et 8, le loup ne paraît point du tout. Les vers 1725 et suivants :

Que qu'il se plaint de la losenge,
A tant es-vos une Mesenge
Sor la branche d'un chesne crués
Où ele avoit repost ses oés,

font allusion à quelque contre-temps arrivé à Renart, mais ne lient pas cette branche plus à la cinquième qu'à une autre branche quelconque. Celle-ci est terminée par une expression de colère de la part de Renart :

V. 2498. Moult menace Tybert et jure
A lui se voudra acoupler
Se jamès le puet encontrer.
Esforciez est vers lui la gherre,
Ne velt mès trives ne pès querre.

Les manuscrits offrent pour cette branche des variantes à remarquer.

7.

C'est de Tybert le chat et des deux Prestres.
(V. 2503-2660; 158 v.)

Voici absolument une continuation de la branche précédente, et faite par le même auteur;

c'est le même chat dans la même situation; aussi Grimm les a-t-il réunies en une seule. On n'y voit figurer ni loup ni renard.

V. 2503. Tybert le chat dont je ai dit,
Doute Renart assez petit,
Ne quiert avoir treves ne pès.
Es-vos deus prestres à eslès
Qui en aloient au saint sane,
Li uns ot une viez balcane
Et li autres ot desoz soi
Un souef anblant palefroi.

Turgiz de Lonc-Buisson et *Rufrangiers,* les deux prêtres, apercevant le chat, se disputent à qui en aura la peau pour s'en faire un bonnet. Turgiz cède; Rufrangiers se met debout sur sa selle pour atteindre le chat; celui-ci le renverse, lui déchire la figure et la nuque, et saute sur le cheval, qui, étourdi, retourne grand train à l'hôtel du curé. La femme du prêtre, *fame au provoire,* est occupée à faire des bûches dans la cour; le cheval la culbute et entre à l'écurie avec le chat sur le dos. Les prêtres, remis de leur frayeur, s'imaginent avoir été assaillis par le diable.

8.

Si coume Renart coupa à Tybert la queue.
(V. 2661-2994; 334 v.)

Au printemps, Renart, affamé, sort de Malpertuis :

V. 2668. De Malpertuis s'en issi fors
Grant oire trestout eslessié,
Si s'en feri en un plessié :
Moult ot le cuer vain et iré.
Tybert li chaz a encontré,
Meintenant l'a à reson mis,
Tybert, fet-il, biax doz amis,
Quel vent vos maine, dites-moi?

Le nom de Malpertuis s'offre ici pour la première fois. Tybert, que Renart rencontre, l'engage à l'accompagner. Ils entrent dans une maison, où Tybert veut boire du lait qui se trouve dans un pot placé au fond d'un coffre; Renart tient le couvercle pendant que Tybert se désaltère à loisir ; mais quand il veut en sortir, Renart laisse tomber le couvercle de manière qu'il coupe la queue au chat.

De là ils vont au poulailler prendre Pinte, la poule, et Chantecler, le coq. Quand Renart tient le coq, Tybert lui fait ouvrir la gueule pour parler; aussitôt le coq chante et éveille le *vilain*

Gombaud, qui se hâte de ranimer le feu, de faire amener ses chiens et de les mettre aux trousses des deux voleurs.

V. 2897. Lors sot Renart trop pou d'aguet
(Alors Renart sut trop peu de ruses).

Dans cet épisode le chat est présenté comme plus rusé que Renart, et comme l'emportant sur lui; ailleurs Renart va prendre sa revanche. Quelques manuscrits portent, à la fin de cette branche, de petites variantes qui semblent l'unir à la suivante.

9.

Si coume Renart fist Primaut, le frère Ysengrin, prestre. (V. 2995-3685; 690 v.)

Un prêtre passant dans une plaine perd une boîte remplie d'oublies; Renart les trouve et en mange, puis :

V. 3019. Atant s'en monte un tertre haut,
Garda avant, si vit Primaut
Le leu qui fu frère Ysengrin,
Qui s'en venoit tot un chemin
Et de tost aler s'esvertue.
Si voit Renart, si le salue :
Sire Renart, bien veniez-vos.

Primaut, Diex benéie vos,
Fet Renart, et bon jor aiez :
Dont venez-vos si eslessiez?

Primaut reçoit quelques oublies et en demande davantage; Renart lui persuade qu'il les a prises dans une église, et offre de l'y conduire. Là Primaut mange d'abord de nouvelles oublies, puis il aperçoit une huche, l'ouvre et y trouve du pain, du vin, de la viande et du poisson; Renart et Primaut mangent et boivent copieusement, et Renart excite Primaut à boire afin de s'en faire un jouet. Le loup, dans son ivresse, veut chanter la messe, mais Renart lui fait observer qu'il doit d'abord être tonsuré et ordonné prêtre. Renart lui rase la tête, l'aide à se revêtir des vêtements de cérémonie du prêtre, trouvés dans une armoire, et lui fait sonner les cloches, puis il s'esquive en bouchant le trou par où ils ont passé. Primaut hurle à tue-tête devant l'autel; le prêtre s'éveille et y accourt avec son clerc, son chapelain et sa femme. Le prêtre, croyant voir le diable, s'évanouit; le clerc jette l'alarme dans la ville, en s'écriant que le diable est à l'église et vient de tuer son maître. Les habitants accourent au nombre de quatre cents; ils entrent en masse avec le prêtre, qui s'est remis; on saisit et on rosse le loup, qui saute enfin

par une fenêtre et gagne le bois en emportant les vêtements sacerdotaux, et en promettant de se venger du prêtre et de se plaindre de Renart *devant dant Noble, le lion*. Renart, à force de mensonges, persuade à Primaut qu'il est innocent, et, sur sa proposition, ils résolvent d'aller le lendemain matin vendre ensemble les vêtements, au nez même du prêtre, à la foire.

Il y a quelque confusion lorsque Primaut dit, au vers 3545 : Foi que je doi Hersent *ma fame*, au lieu de : Hersent *ma belle-sœur*[1]. Un peu plus loin il dit cependant, v. 3560 :

Bien déusse estre chastiez,
Tant a fete honte à mon frère ;
Mès foi que doi l'ame mon père,
Je l'en feré le cuer douloir
Se je le tiens en mon pouvoir.

Primaut, qui est le héros de la neuvième et de la dixième branche, ne paraît plus ailleurs.

[1] A la vérité, cette mauvaise leçon est corrigée par le manuscrit 98-14, où le vers 3545 se lit ainsi :

Par la foi que doi à ma fame,

et par un autre manuscrit, qui, pour le même vers, donne celui-ci :

Foi que doi Hermengart ma fame.

Si son nom se trouve une fois dans la vingt-troisième branche, c'est par accident ou par confusion seulement. Il n'y a de Primaut, ni dans le latin, ni dans le flamand, ni dans l'allemand.

La manière et la narration de cette branche et de la suivante sont assez longues et prolixes. Dans le *Reinardus*, liv. III, Renart reçoit des pâtés d'un cuisinier, en réserve quelques uns pour Ysengrin, se dit lui-même religieux, introduit Ysengrin au couvent, et s'esquive pour aller compisser les louveteaux et caresser la louve. Dans le *Reineke*, liv. I, chap. 17, il n'est question ni d'oublies ni de pâtés; en faisant une courte confession, Renart avoue seulement avoir fait attacher Ysengrin à la corde des cloches, au couvent d'Elkmar.

10.

Si conme Renart et Primaut vendirent les vestemens au prestre por un oyson (jeune oie). (V. 3685-4850; 1166 v.)

Continuation de la branche précédente :

V. 3685. Entre Renart et dant Primaut
Jurent ensemble en un gaut [1]
Jusqu'à tant que l'aube creva

[1] Renart et Primaut couchèrent ensemble dans un bois.

Et que le souleil haut leva.
Lors se sont andui esveillié,
Si ont moult bien apareillié
Conme marchéanz lor fardel,
Et Primaut a pris un hardel,
Et si l'a à son col pendu.
Andui s'en vont col estendu
A la foire, si font grant joie.
Si conme il vindrent enmi la voie,
Si voient venir un Provoire
Qui estoit méuz à la foire
Por achater un vestement.

Ce prêtre allait en même temps dîner chez un confrère, et portait avec lui *un oison*. Les deux aventuriers se donnent pour *marchéanz d'Engleterre* et troquent les vêtements contre la volaille. Arrivés au bois, Primaut s'en empare cependant seul, et Renart ne peut que le maudire et jurer de se venger. Toutefois, pendant que Primaut se dispose à manger, un vautour, *voltor Mouflart*, passe, s'abat et lui enlève l'oison, qu'il se met à dévorer sur un arbre, en n'offrant à Primaut que les os.

Renart voit passer des marchands de poissons; il contrefait le mort, se fait jeter dans la charrette, mange cette fois seulement une douzaine de harengs et n'emporte qu'un seul hareng frais au moyen duquel il veut tromper Primaut, qu'il

va trouver. Primaut repentant lui demande pardon et lui raconte sa mésaventure; ils se réconcilient. Primaut voulant imiter Renart pour avoir également des harengs, est rossé et s'enfuit sans rien emporter [1].

Renart propose à Primaut de le conduire manger les jambons d'un paysan. Le trou ne leur permet de passer que bien juste; Renart parvient à sortir le premier, mais Primaut, bourré de lard, n'y peut réussir. Renart le tire d'abord par les oreilles, puis il va chercher une corde qu'il lui passe autour du cou, et lui écorche impitoyablement la nuque en tirant. Enfin, le paysan, *vilain*, s'éveille et Renart s'enfuit; Primaut, réduit aux abois, renverse le vilain et lui enlève un morceau de chair des fesses. La fermière survient alors et ouvre la porte pour appeler ses gens; Primaut s'échappe aussitôt et va offrir la chair du vilain à Renart, qui la refuse.

Renart persuade à Primaut d'aller prendre des oies chez un prêtre; celui-ci pourtant est attentif, et ses chiens se jettent sur le loup. Plein d'in-

[1] Autre variante : cfr. la branche 2e, où Renart est seul à profiter de son adresse, et le *Reineke*, liv. I, ch. 3, où Renart, de concert avec Ysengrin, contrefait le mort, se fait jeter dans la charrette, et jette les poissons à bas; mais Ysengrin les mange tous et n'en laisse pour Renart que les arêtes.

dignation, Primaut menace de battre Renart, qui parle alors d'aller (v. 4664) *clamer au Roi et à la Roïne et à touz*, cherche à le payer de belles paroles, et lui annonce que s'il est tué il a des enfants qui ne tarderont pas à le venger. Néanmoins Primaut le terrasse; Renart, épouvanté, parlemente et menace de nouveau d'aller (v. 4720) *au Roi clamer et à mes fils et à ma fame et à la Roïne ma dame*. Primaut s'effraie, pardonne, et offre même de jurer nouvelle amitié, à condition que Renart ne le trompera plus. Celui-ci accepte. Pour aller jurer en lieu saint, Renart attire Primaut dans un piége, où celui-ci est pris, et le traître déclare que c'est parce qu'il est parjure que Dieu le punit.

Renart ne cache pas sa joie d'avoir fait attraper Primaut; il abandonne celui-ci, va prendre une oie et s'en retourne à *Malpertuis sa tesniere*. Sa femelle et ses petits viennent joyeusement à sa rencontre, et

V. 4843. Renart à Hermeline conte
Con il a fet à Primaut honte,
Et qu'il fist à Tybert le Chat
Sa queue perdre par barat
En la huche où humoit le let.
Cele s'en rit, grant joie en fet,
Avis li est tout a trouvé
Qant son baron a recouvré.

Bien que les trois dernières des dix branches dont nous venons de résumer le contenu ne se rattachent pas absolument à la première, et qu'elles ne paraissent guère faites par le même auteur, il y a cependant une certaine connexité entre elles et des réminiscences de l'une à l'autre. Les autres branches peuvent être regardées comme des intercalations, et semblent presque appartenir à un cycle différent. Néanmoins on ne saurait guère leur assigner d'autre rang que celui qu'elles occupent ici.

11.

C'est de Renart et d'Ysengrin et dou Lyon com il departirent la proie. (V. 4851-6360; 1510 v.)

La branche commence par ces vers :

Pierres qui de Saint-Clost fu nez,
S'est tant traveilliez et penez
Par proiere de ses amis,
Que il nos a en rime mis
Une risée et un gabet
De Renart qui tant set d'abet,
Le puant nain, le descréu,
Par qui ont ésté decéu
Tant baron que n'en sai le conte :
Dès or commencerai le conte,

Se il est qui i voille entendre.
Sachiez moult i porra aprendre,
Si con je cuit et con je pens,
Se à l'escouter met son sens.

Ajoutons ici les derniers vers de la branche :

V. 6354. Atant est le conseil remès,
Si vet Renart à son repere,
Et Ysengrin son chier compere
Est retornez à son manoir.
Ici fait Pierres remanoir
Le conte où se volt traveillier,
Et lesse Renart conseillier.

Ou autrement, suivant une variante :

Et Ysengrin le deputaire
Est venus à son domicile,
Sa femme trueve et sa famile.
Ichi fait Perrins remanoir
Le livre de Renart pour voir
Duquel s'est volus travillier :
Ysengrin laist à consillier ;
Se par ce meschiet Ysengrin,
Li blames en ert sus Perrin.
Chi faut li romans de Renart,
Bien li chiet cui sa fraude n'art.

D'abord, à la vérité, l'auteur semble parler de Pierre de Saint-Cloud à la troisième personne; mais le reste prouve assez que cette onzième branche est précisément le poëme entier et isolé

de ce même Pierre de Saint-Cloud, fort souvent mentionné ailleurs comme auteur principal ou unique du poëme de Renart. Ysengrin vient remplacer définitivement Primaut, et le lion va paraître pour la première fois.

L'auteur débute par une de ces descriptions de la saison et des lieux, si communes dans les poésies du moyen-âge, mais qui ne se trouvent guère dans les morceaux précédents.

V. 4865. Ce fu en mai en cel termine
Que la flor monte en l'aube-espine,
Prez reverdissent et li bos,
Et oisiax chantent sanz repos
Et toute nuit et toute jor,
Que Renart estoit à sejor
A Malpertuis sa forteresce,
Mès moult estoit en grant destrece
Que de garison n'avoit point.

Renart dans son Malpertuis est fort dépourvu de vivres, et, comme lui, sa femelle en a grand besoin, car elle porte encore des petits. Renart, en partant, traverse le bois et arrive dans un pré qu'il compare en beauté au paradis; il s'achemine vers une ferme, *vile*, séjour d'un propriétaire excessivement riche en toute chose, du nom de *Butors li Maires* (Bertoult). Renart guette le coq

et le manque[1]. Chanteeler chante alors et fait du bruit; le vilain arrive, aperçoit le renard, jure de le prendre, saisit et tend ses rets au dessus des choux où Renart s'est caché. Renart, en effet, est pris, mais il mord l'homme au pied et à la main si cruellement, que celui-ci s'humilie au dernier point, prie Renart de prendre tout ce qu'il a, et même de le faire son homme-lige. Renart, dégagé du filet, fait faire serment et hommage en bonne forme, à genoux, au vilain, qui jure par *sa suer dame Litouis de la Monjoie,* et se fait apporter le coq noir, avec lequel il s'en va tranquillement. Cependant le coq prie Renart de lui chanter une chanson pour qu'il meure plus doucement; Renart y consent; aussitôt le coq bat des ailes et va se percher sur un arbre. Renart reconnaît trop tard qu'il aurait mieux valu se taire, et rappelle un souvenir de l'antiquité, en disant :

V. 5472. Sages fu Catons et recuiz,
Qui ensaigna son filz petit
Q'à son mengier parlast petit.....

Des chasseurs et des chiens arrivent; Renart se cache dans un trou pendant qu'ils pas-

[1] Le sujet et les descriptions ont de l'analogie avec ceux de la cinquième branche.

sent, puis il s'enfuit au bois fort chagrin de s'être laissé duper par un simple petit coq de ferme, et dit :

V. 5568. Ne vodroie qu'il fust séu
Por l'ennor de Costentinoble
Dedenz la Cort mesire Noble ;
Foi que je doi touz mes enfanz,
Je en seroie trop dolenz.
Se nus hons le me reprochoit,
Nel' vodroie por riens qui soit.

A peine a-t-il fait quelques pas

V. 5586. Qant se prent à aparcevoir
Mon Seingnor Noble et Ysengrin
Qui venoient tot le chemin
Très parmi le bois déduiant.
Es Renart cele part venant,
Et dist et pense en son corage
Qu'il fera Ysengrin domage
Se il puet en nule maniere.
Atant s'en vint à bele chiere
Devant le Roi, si le salue :
Or ça que bien soit hui venue,
Fet Renart, ceste compaignie.
Li Rois ne puet tenir ne rie
Qant il voit Renart devant lui :
Bon jor, fet-il, aiez-vos hui,
Renart, barat qu'alez querant?

Renart s'excuse de ne pas les suivre, parce

que Noble doit mieux aimer avoir ses grands seigneurs avec lui :

V. 5618. Miex amez la grant baronie
De vostre Cort avecques vos,
Si con est sire Bruns li Ors,
Baucent et Rooniax li vautres [1],
Seingnor Ysengrin et ces autres;
N'avez cure de povre gent.

Renart ajoute qu'il n'ose les accompagner, parce qu'Ysengrin le hait et l'accuse d'avoir forfait envers sa dame, ce dont il jure être innocent. Noble, persuadé, dit :

V. 5672. Foi que doi Saint Pere de Rome
Je conois bien Renart à tel
Que nel' féist por le chastel
L'Emperéor Otovien.

Ysengrin veut bien y croire aussi, et Noble fait la paix entre eux, mais

V. 5698. Ne donroie pas une prune
En cele pès, se Diex me gart,
Voirs est que c'est la pès Renart
Qui onc ne fina de trichier,
Encor ne le velt pas lessier.

Sur la demande du lion, Renart doit les con-

[1] L'ours, le sanglier et le chien de chasse pour courre les bêtes noires.

duire où ils pourront s'emparer de quelque proie; il les mène vers un pré où paissent un taureau, une vache et son veau. Envoyé en avant pour s'assurer qu'il n'y a ni chien de garde ni bouvier, Renart trouve un paysan (*vilain*) endormi sous un orme; il monte sur les branches et fait tomber ses ordures sur l'homme; celui-ci s'éveille, jure et va se laver à un fossé de vingt pieds de profondeur. Renart saute sur lui par derrière, le précipite dans l'eau, le fait aller trois fois au fond, et le noie enfin en lui jetant des mottes de terre et une grosse pierre.

Noble fait grand éloge de sa conduite et charge Ysengrin de faire le partage de la proie. Ysengrin décide que le lion prendra le taureau pour sa part et la génisse pour la lionne, *la dame Orgueilleuse,* que lui-même aura le veau, et que Renart (v. 6088, *Cil garz rous de pute pel qui n'a de cel viande cure*) ira chercher de la nourriture ailleurs. Noble, qui aurait voulu le tout, est mécontent et applique à Ysengrin un soufflet tel qu'il lui écorche la joue et en fait ruisseler le sang; puis il ordonne à Renart de faire le partage; celui-ci adjuge le taureau au lion, la vache à la lionne et le veau à leur enfant nouveau-né; pour Ysengrin et Renart, ils doivent aller chasser où bon leur semble. Noble

étant enfin satisfait, veut savoir de Renart qui lui a enseigné à partager, et le rusé matois répond *que c'est ce vilain à calotte rouge, clerc, prêtre, cardinal ou pape*, c'est-à-dire le loup dont la tête est rouge de sang. Noble vante l'esprit de Renart, et lui dit ainsi qu'à Ysengrin d'aller chasser de nouveau, tandis qu'il fait son dîner de la proie. Renart, afin de railler Ysengrin, demande quelque chose pour celui-ci. Noble s'en amuse d'abord, mais il finit par les renvoyer, en les menaçant de les faire mettre tellement aux prises que l'un déchirera les membres de l'autre. Quand ils s'éloignent ensemble, Renart fait semblant d'avoir grande compassion d'Ysengrin et de vouloir l'aider à se venger de Noble. D'abord Ysengrin se méfie et craint que Renart ne rapporte ses paroles à Noble, mais enfin il prie Renart de le conseiller et de l'aider à se venger. Renart le promet *par le baron saint Lienart*, mais il remet la chose au lendemain, et le récit finit là.

La conduite de Renart à l'égard du bouvier est bien peu vraisemblable, peu dans la nature du renard. Ce personnage ne se trouve non plus dans aucune des autres versions de cette branche. La grandeur de la proie est égale-

ment démesurée ; il est plus simple, ailleurs, de faire partager seulement un veau ou un porc. L'idée saillante du partage est bonne ; mais, du reste, toute cette narration-ci est trop longue, trop hors du naturel, trop dénuée d'esprit, de sel et de comique.

Dans le *Reineke,* liv. III, chap. 13 (ainsi que d'après lui dans la version de Goethe, chant 10e), nous avons vu Ysengrin faire d'abord le partage d'un cochon, et puis Renart celui d'un veau, dont il destine une moitié au lion, une autre à la lionne, les entrailles aux lionceaux, la tête au loup et les pieds seulement à lui-même.

M. Chabaille, d'après le manuscrit 7218, a fait imprimer *la Compaignie Renart*, court récit de 72 vers seulement[1]. Noble, Renart et Ysengrin très affamés se trouvent ensemble. Renart le flagorneur propose au lion d'aller à la chasse en société. Le taureau, la vache et le veau étant pris tout près du bois, Ysengrin désigne aussitôt le premier pour le lion, la seconde pour lui-même et le veau pour Renart. Le roi lui assène brusquement un coup de patte à la tête, tel qu'il lui en enlève le cuir, et qu'Ysengrin se

[1] Chabaille, *Supplément au Roman de Renart,* p. 107, et Robert, *Fables inédites des douzième, treizième et quatorzième siècles*, *et Fables de La Fontaine*, t. I, p. 32.

retire. Il remet le partage à Renart, qui adjuge de suite le taureau au lion, la vache à la lionne et le veau à leur fils, et dit avoir appris à partager *de ce bachelier-là qui fait le fier parce qu'il porte la calotte rouge.*

Cette petite fable renferme la pointe. Il reste incertain si c'est là l'original ou bien le résumé de toute la branche de Pierre de Saint-Cloud.

12, *a.*

Si conme Ysengrin parti la terre[1] *aus deus moutons.* (V. 6361-6454; 94 v.)

Les premiers vers :

Or vos redirai d'Ysengrin
Qui se remist en son chemin,
Car il s'en voloit repairier [2],

rattachent, à la vérité, cette branche à quelque autre, mais ils ne la lient pas plus à la onzième qu'à bien d'autres.

Le loup trouve dans un pré deux moutons qui se battent.

V. 6369. L'un fu Belin, l'autre Bernart,
Moult les amoit sire Tiehart :

[1] Partagea le champ.
[2] Rentrer chez lui.

Au chief du champ s'esbanéoient
Et de lor cornes se hurtoient.

Au lieu de s'effrayer du loup, ils lui demandent de partager le pâturage entre eux, et proposent que la plus grande portion appartienne à celui qui courra le plus vite et arrivera le premier auprès de lui. Ysengrin accepte. Ils accourent et enfoncent, chacun de son côté, leurs cornes aux flancs d'Ysengrin, qu'ils laissent ensuite dans un état pitoyable et maudissant la folle pensée qu'il eut de se faire arbitre.

Les derniers vers,

V. 6453. Ceste branche est bone et petite
Et bien fete, s'ele est bien dite,

sont vrais, car c'est en effet une petite branche spirituelle et plaisante.

Dans *Reinardus*, liv. I, f. 3, il y a l'aventure analogue des quatre béliers à plusieurs cornes, mais *Reinaert* ni *Reineke* n'ont point cette fable, non plus que *Reinhart*.

12, *b*.

Si conme Renars menja dant Pinçart le hairon et fist à peu noier le Vilain. (309 v.)

C'est la seconde des branches qui n'entrent

point dans l'imprimé de Méon. Tirée du manuscrit 195 B, M. Chabaille l'a insérée dans le *Supplément au Roman de Renart*, p. IX et p. 1.

L'auteur commence par dire que le conte de Pierre de Saint-Cloud doit être bien connu, mais qu'il veut encore y ajouter, puisque le sujet est vaste. Lui, il veut versifier, car ceux qui content en prose n'y entendent rien.

V. 1. Signor, oï avés assés
Et ans et jors a jà passés,
Les aventures et le conte
Que Pierres de Saint-Cloot conte
De Renart et de ses affaires.
Tels i a qu'il ne prise gaires
Ne l'aventure ne le conte,
Car il ne sevent que ce monte;
Mais qui bien i vorroit entendre,
Grant savoir i porroit aprendre
Et oïr mainte bone exemple;
Car la matère est large et ample.
Tout cil qui en content sans rime
Ne sevent pas vers moi la dime:
Il le vous content à envers,
Mais je l'vous conte par rime et par vers.

La scène se passe en Angleterre. Un jour Renart voit un héron prendre des poissons dans une rivière; afin de s'approcher de lui et de le prendre à son tour, il bâtit une espèce de

radeau de fougère et s'y blottit. Pour empêcher l'oiseau de s'effrayer et de s'envoler, il fait flotter vers lui, à l'aide du courant, d'abord une feuille de fougère, puis toute une brassée; ensuite, sur son radeau, il se laisse aborder lui-même, saisit le héron, l'emporte à terre et le croque. Après cet exploit Renart va se coucher sur une meule de foin; pendant qu'il sommeille, l'eau de la rivière gonfle, l'entoure et va l'entraîner. Heureusement un vilain vient à passer dans un bateau, et veut monter sur la meule pour s'emparer du renard; mais celui-ci saute légèrement dans le bateau, pousse au large et laisse le vilain près d'être submergé sur le foin.

Cette branche est bien racontée; l'expédient dont Renart se sert pour surprendre le héron est nouveau et bien imaginé; le reste a de l'analogie avec des épisodes de la vingt-neuvième et de la trente et unième branche et avec d'autres aventures.

13[1].

Si comme Renart fist avaler Ysengrin dedenz le puis. (V. 6455-7026; 572 v.)

L'auteur exhorte d'abord les personnes qui l'entourent à bien écouter; comme elles ne veulent pas de sermon, mais des choses plaisantes, il leur en dira sur le compte du renard, qui pourront également les instruire et les amuser.

Renart, en grande détresse, parvient à s'introduire dans la grange d'un monastère, y mange deux poules et en emporte une troisième. Désireux d'étancher sa soif, il voit un puits, aperçoit son image dans l'eau, la prend pour sa femme, lui parle, entend revenir le son, pose le pied sur l'un des seaux et descend alors malgré lui. Ysengrin arrive, croit voir sa femme Hersent avec Renart, leur parle, et entend, comme Renart, le son remonter du puits. Renart lui fait accroire qu'il est mort et entré dans le ciel aux pieds de Jésus-Christ, lui vante l'abondance et la magnificence du paradis où il se

[1] Branche 9e chez Grimm.

trouve, et demande hypocritement pardon à Ysengrin de ses torts envers lui :

V. 6731. Je vos pri, biau compere douz,
Que me pardonez les courouz
Que l'autr'ier éustes vers moi ;

Il lui affirme n'avoir point fait l'amour à sa femme ni outragé ses enfants, et prétend s'être confessé à un vieux lièvre, à une chèvre barbue, à *Hubert l'Escofle*, le milan [1], etc. Ysengrin, désirant jouir également de la félicité céleste que Renart lui décrit, fait des prières et d'autres préparatifs pour y parvenir ; puis, suivant le conseil de Renart, il se place dans l'un des seaux, descend, et remonte ainsi Renart, qui s'est mis dans l'autre. Le matin, les moines arrivent, retirent le loup, le rouent de coups et le laissent à moitié mort. Ysengrin rencontre son fils, qui jure de le venger de Renart,

V. 7013. Qui devant moi croissi ma mere,
Si compissa moi et mon frere.

Ysengrin, de retour chez lui, appelle des médecins, se fait guérir et songe à se venger de Renart.

---

[1] Cfr. la branche 31°, et le *Roman de Renart le Contrefait*.

C'est ici une branche supérieure, comique et naïve; le récit est vif et animé, et il n'y a rien de trop. Telle qu'elle est, elle fait partie du cycle des compositions sur Renart et Ysengrin, mais elle ne se lie avec aucune des autres; cependant elle a des points de contact avec plusieurs, en particulier avec la première et la dixième, moyennant des ressemblances de style, des réminiscences, des mélanges, des besoins et fourberies de Renart avec les mentions des dogmes du christianisme, de Jésus, du paradis, de l'enfer et des moines.

Dans *Reineke*, c'est Gieremuth, la femelle du loup, qui descend au puits, seulement parce que Renart lui assure qu'il y a mangé force poissons. Le récit, au lieu d'être capital, n'est qu'épisodique et se trouve mêlé aux plaintes sur Renart; aussi est-il inférieur et bien plus court.

Dans *Reinardus* cette aventure ne se trouve point du tout.

Dans le *Supplément au Roman de Renart*, p. 113, M. Chabaille donne une variante de 278 vers, depuis le vers 6605, où Renart arrive au puits, tirée du manuscrit 195 B.

14.

De l'Ours et du Lou et du Vilain qui monstrerent lor cus. (V. 7027-7186; 160 v.)

Quoique cette branche débute par une réminiscence :

V. 7030. Et se volez je parleré
Conment avint à Ysengrin
Qui se leva par un matin,
Dame Hersent l'ot bien gardé
Et de ses dolors respassé,

elle ne tient guère aux autres. Et si l'on considère son dénuement d'esprit et sa plate grossièreté, on est d'autant plus fondé à la regarder comme intercalée. Aussi bien l'ours y est appelé *Patous*, et non pas *Brun ;* et ce récit ne se trouve dans aucune des autres versions du roman.

Un vilain ramasse un jambon tombé de la charrette de deux reclus ; le loup survient et en demande sa part ; un ours vient faire pareille demande. On convient de suspendre le jambon à un hêtre jusqu'au lendemain, et de le livrer alors en entier à celui des trois qui pourra montrer le plus large derrière. A la place du vilain, sa

femme se présente, et en montrant la plus large fente, d'un commun accord elle emporte le butin.

15.

De Renart, si coume il conchia le Corbel du froumage. (V. 7187-7382; 196 v.)

Le corbeau, *dant Tiecelin li Corbiax*, fils de *Rohart*, vole un fromage à une vieille femme qui en avait à garder, et se perche sur un hêtre au dessous duquel Renart se tient caché. Renart, à force de flatteries, persuade au corbeau de chanter; le fromage tombe. Pour s'emparer encore du corbeau lui-même, Renart dit avoir la jambe cassée[1], et le prie de venir enlever le fromage, qui lui pue au nez; le corbeau, descendant en effet, échappe à son ennemi au prix de quelques plumes.

16.

C'est de prestre Martin et du lou Ysengrin. (V. 7383-7520; 138 v.)

Le prêtre Martin a des brebis qu'il soigne de

[1] Réminiscence de la branche 6e, où le chat fait prendre le renard au piége.

près, mais le loup les convoite également. Martin creuse une fosse où il attrape le loup; le prêtre s'y rend pour le tuer à l'aide d'une massue, mais Ysengrin saisit et attire la massue; la terre manque sous les pieds de Martin, qui roule alors dans la fosse auprès d'Ysengrin; celui-ci lui saute aussitôt sur l'épaule et s'échappe.

Cette petite aventure est amusante et très bien dite. Elle n'est nulle part ailleurs, et n'a aucune liaison avec les branches précédentes, mais la branche suivante y fait suite.

17.

C'est de la Jument et d'Ysengrin. (V. 7521-7610; 90 v.)

V. 7521. Or vos dirai conment avint
A Ysengrin qant la nuit vint....
7541. Dame, dist-il, eschapez sui
De males mains où anuit fui:
Prestre Martin un engin fist
Por prendre moi et si me prist;
Toute une nuit fui en prison.

Là-dessus Ysengrin fait la réflexion qu'il est imprudent d'aller seul, et veut engager la jeune jument *Rainsant* à lui tenir compagnie. Celle-ci

consent ; elle le prie seulement de lui tirer une épine de son pied de derrière, et lorsqu'Ysengrin s'approche, elle lui applique un grand coup sur la tête et s'enfuit :

V. 7609. Issi (ainsi) se demente Ysengrin,
Ici prent ceste branche fin.

Voilà encore un petit récit divertissant et très bien fait. Il se trouve également dans le roman allemand (*Reineke*, II, 6; Goethe, 8), mais autrement, ainsi que dans *Renart le Contrefait*, où Renart engage Ysengrin à lire sur la plante du pied de la jument le prix du poulain qu'elle consent à vendre.

18.

C'est li songe Renart si conme Ysangrin le bati[1]. (V. 7611-8220; 610 v.)

Or vos redirai de Renart
Le rous, le fel, le de put art ;
En sa chambre fu o sa fame
Hermeline la bone dame :
Renart si se fu endormiz,
Que moult estoit souef ses liz.

Renart rêve qu'il lui arrivera malheur, et Her-

[1] *Bati*, probablement trompa ; de *baster* dans le sens de tromper.

meline le rassure en lui recommandant de faire toujours le signe de la croix avant de sortir. A peine parti, il attrape une corneille en contrefaisant le mort et en faisant voir son v.. [1]. Puis Ysengrin le rencontre, l'accable de coups, et menace *par Dieu le père en qui je croi,* dit-il, de se venger de toutes les injures faites à lui, à sa femme Hersent et à leurs petits. Il se sent cependant touché au cœur, et à force de prières et de supplications Renart échappe, à condition de procurer à Ysengrin le jambon que porte un vilain qui passe, et dont Ysengrin ne lui donne ensuite rien que la ficelle qui a servi à le suspendre [2].

Renart, en attendant qu'il puisse se venger, va prendre des rats chez un prêtre. Il rencontre un grillon, *Frobert,* avec lequel il cause longuement. Le grillon refuse d'entendre la confession de Renart, sous prétexte qu'il vient d'autres prêtres auxquels il pourra se confesser ; ce sont des chiens de chasse qui surviennent et qui poursuivent Renart. Le grillon est un clerc chantant que Renart voudrait dévorer, afin que par là il possédât et sût en même temps toutes ses

[1] Dans *Reineke,* II, i (Goethe, 7), c'est sa langue que Renard fait sortir de sa bouche. De même dans le *Renart,* branche 29e, vers 22,848.

[2] Ceci ressemble à *Reinardus,* I, i.

chansons. Renart parvient à rompre les chiens et revient enfermer Frobert dans son trou. En attendant, les chiens atteignent Ysengrin et le maltraitent, à la grande satisfaction de Renart.

Cette branche se rattache encore aux premières par des réminiscences, des conformités de tournures et de caractères, et par la réunion de plusieurs aventures. Renart finit par promettre qu'à l'*Acension* il vendra cher à Ysengrin le jambon dont celui-ci ne lui a laissé que la ficelle. Le personnage du grillon Frobert est dans *Renart* seul et dans *Renart le Contrefait.*

19[1].

Si conme Ysengrin s'ala plaindre de Renart à la Cort le Roi. (V. 8221-9648; 1428 v.)

Ysengrin dans son repaire, tout pensif de la honte que Renart lui a faite en la personne de Hersent et de leurs petits, consulte ses amis sur ce qu'il doit faire. On est d'avis qu'il faut aller se plaindre devant le roi Noble, le lion. Ils s'y rendent en effet, et trouvent le roi en cour nombreuse et plénière. Ysengrin se plaint de ce que

[1] C'est la 15e branche chez Grimm.

Renart a fait violence à son épouse et compissé leurs petits. Hersent atteste la vérité de l'accusation. Noble, peu disposé à y faire droit, sourit et demande à Hersent si elle n'a pas aimé Renart, puisqu'elle est allée seule avec lui, ou bien pourquoi Ysengrin n'a pu la défendre s'il a été avec eux. Le lion, ne trouvant pas le crime d'amour très grand, et désirant empêcher le combat, voudrait différer, mais Ysengrin insiste. Le lion consulte *Chameus*, le chameau, qui est là en qualité de légat du pape, sur ce qu'on aurait pensé d'une telle cause en son pays. Chameus répond, dans un mélange de latin, de langue d'oc et de langue d'oil, que le roi doit juger sévèrement pour maintenir la loi, mais qu'ensuite il peut faire grâce. Le roi renvoie la cour, en ordonnant aux *plus vaillanz et graignors bestes* d'examiner la plainte et de prononcer le jugement. Alors s'assemblent Brichemers, le cerf, Bruns, l'ours, et Baucent, le sanglier; Platiaus, le daim [1], se joint à eux. On disserte beaucoup sur le cas; Bruns raconte comment un jour l'accusé l'a fait attraper chez Costant Desnoes, où Renart eut une poule et Bruns des coups [2]; il rappelle éga-

[1] Peut-être est-ce seulement une seconde manière de désigner le cerf.

[2] Aventure qui n'a été racontée ni détaillée nulle part ailleurs.

lement les perfidies de Renart envers le chat Tybert, la corneille, Tiercelin et la mésange, qu'il voulait baiser en Judas. Le singe Cointeriaus se met à pallier le crime de Renart, mais Bruns s'en indigne davantage. On convient enfin qu'Ysengrin doit prouver le fait par d'autres témoins encore, ou bien se contenter que Renart lui fasse amende et jure la réparation et la paix ; et pour épargner au roi Noble même la peine de présider, on nomme pour cela le mâtin Roonel, chien de *Frobert de la Fontaine.* Noble en est fort satisfait et ordonne à *Grimbert le Tesson* (taisson, blaireau) d'aller mander Renart et autres.

Ysengrin convient avec Roonel que celui-ci s'étendra comme mort dans un fossé, et que Renart devra jurer son innocence sur la dent de Roonel, qui alors le retiendra jusqu'à ce que d'autres chiens l'aient assailli. Le chameau (chamez) est appelé *Musarz ;* le léopard, le tigre, la panthère, le singe, *Rouselez li Escureus,* écureuil, *dame Gente la Marmote, Corte la Taupe, danz Pelez li Raz, dans Galopins li Lievres,* tous s'y rendirent. *Li putoiz qui Foinez ot non,* fouine, y porte le *gonfanon,* étendard. Renart et Ysengrin, chacun de son côté, réunissent tous leurs amis. Les compagnons de Roonel sont cachés. Brichemers préside.

Renart s'aperçoit que Roonel n'est pas mort ; il dissimule toutefois et prétend seulement devoir manger avant de faire son offrande et de jurer. Il se rappelle que *dant Frobert, uns riches hons c'on dit Desnoes*, a trois oies grasses, et invite Bruns et Tybert à s'y rendre avec lui pour lécher du miel dans le lardier. Renart enferme les deux autres; Bruns est rossé et Tybert perd la queue. Renart s'empare d'une oie et nargue ses compagnons, qui promettent bien de se venger. Les autres animaux, qui attendent, sont en partie attaqués de même par les paysans, qui se sont mis à poursuivre les trois voleurs.

La fraude de Roonel est mise à nu, et Renart se refuse à prêter serment lorsqu'on lui présente de nouveau cette prétendue relique. Il s'enfuit, et l'on se met vivement à le poursuivre. Il est mordu et pelé, mais il finit pourtant par regagner son Malpertuis.

Ysengrin au désespoir prend de nouveau les animaux à témoin de la perfidie de Renart et de ce qu'il a refusé de faire le serment. Grimbert parle en faveur de Renart et fait ressortir la fraude d'Ysengrin et de Roonel. Toutefois Ysengrin se réserve de se plaindre de rechef à la prochaine cour du roi.

Tout ce récit, parfois d'une longueur un peu traînante, est d'une grande simplicité. En plusieurs points il se rapporte aux altercations antérieures entre Renart et Ysengrin; toutefois c'est une composition à part dont l'auteur a connu les branches précédentes et y rattache assez étroitement son récit, mais qui ne les suppose pas familières à ses lecteurs ou auditeurs. Il se rencontre en quelques endroits avec les récits de *Reineke,* tels que la plainte d'Ysengrin, le plaidoyer du singe, le gros chien, etc.; mais le français est beaucoup plus développé, plus compliqué, et les détails sont différents.

20 [1].

Si coume Renart conchia Brun li Ours du miel.
(V. 9649-11958; 2310 v.)

Perroz, qui son engin et s'art
Mist en vers fere de Renart
Et d'Ysengrin son chier conpere,
Lessa le miez de sa matere,
Quant il entr'oblia les plez
Et le jugement qui fu fez
En la Cort Noble le Lion
De la grant fornication

[1] Branche 16e chez Grimm.

Que Renart fist, qui toz max cove,
Envers dame Hersent la love.
Ce dist l'estoire es premiers vers
Que jà estoit passez yvers
Et l'aube-espine florisoit
Et que la rose espanisoit
Et près fu de l'Acension,
Que sire Noble le Lyon
Toutes les bestes fist venir
En son palès por Cort tenir.
Onques n'i ot beste tant ose
Qui se tardast por nule chose
Qu'ele n'i viengne hastivement,
Fors Dans Renart tant solement,
Le mal laron, le sodoiant
Que tuit li autre vont huiant,
Et encusant devant le Roi
Par son engin, par son desroi.
Et Ysengrin qui pas ne l'aime,
Devant toz les autres se claime
Et dist au Roi : Biax très doz sire,
Car me fai droit de l'avoutire
Que Renart fist à m'espousée
Dame Hersent, qu'ot enserrée
A Malpertuis son fort repere
Quant il à force li vost faire.
A force li fist-il li rous,
Dolenz en sui et coroçous,
Et conpissa toz mes Loviax
Icist gieux ne fu mie biax.
Renart prist jor de l'escondire

Qu'il n'avoit pas fait l'avoutire :
Quant li Saint furent aporté,
Ne sai qui li ot enorté,
Il se retraist mout tost ariere,
Si se feri en sa taisniere.

Le lion, souvent qualifié *emperere,* pense que l'affaire est peu importante, assez ordinaire, et ne vaut guère la peine qu'Ysengrin fasse tant de bruit ; mais *Bruns li Ours* lui persuade de veiller au maintien des lois et à la paix générale, et de ne pas pardonner à Renart, qui trompe tout le monde. *Bruianz* d'abord et puis Grimbert le Tesson prennent le parti de Renart, disent qu'il n'a rien fait à Hersent que par amour, et que celle-ci ne se plaint pas non plus que Renart lui ait fait aucun mal ni dommage. Hersent prétend qu'elle est innocente et que

V. 9801. Onques Renart de moi ne fist
Que de sa mere ne féist.

Fromont li Asnes (ailleurs Thimers ou Bernart l'Arceprestre), représenté comme bien bête, croit tout de suite aux paroles de Hersent. Grimbert et *li Connins,* le lapin, se joignent à l'âne pour demander au roi de faire venir et prendre à merci Renart, qui doit se justifier. Discussion. Noble n'est guère disposé à faire appeler Re-

nart en justice, ni à permettre qu'Ysengrin l'attaque et rompe ainsi la paix générale.

Cependant Chantecler, Pinte, Noire, Blanche et Rossete apportent une poule tuée par Renart, se plaignant de lui et affirmant qu'il a mangé plusieurs des leurs, nourris et engraissés par *Gonbert de Fresne* ou *du Plessié*. Noble se fâche alors, et toute la cour tremble (v. 10041 et suiv.; peinture excellente) ; *Coarz*, le lièvre, en a deux jours la fièvre. Sur l'ordre du roi la poule est solennellement enterrée. Par miracle le lièvre guérit de sa peur en s'endormant sur la tombe de la poule, et le loup, d'après le conseil de Roonel, se rétablit par le même moyen.

Alors Bruns est député vers Renart pour le mander à la cour. Dans un excellent dialogue (v. 10188), Renart excite son goût pour le miel. L'ours s'écrie aussitôt :

V. 10237. Nomini Pastre Christum fil,
Dist li Ors, par le cors Saint Gil,
Cel miel, Renart, dont vos abonde?

Il demande instamment d'y être conduit ; Renart l'emmène et le fait prendre par les pattes et le museau dans une pièce de bois de chêne fendue appartenant au forestier *Lanfroi*. Bruns, couvert de sang, ne s'en tire, en laissant la peau

de son museau, que quand Lanfroi et d'autres gens viennent pour l'assommer; il s'enfuit droit *en la chariere où li Lion tint Cort pleniere*[1].

Noble, indigné du tour joué à Bruns, ordonne sur-le-champ à Tybert, le chat, d'aller lui chercher Renart :

V. 10446. Alez-moi à Renart viaz,
Dites moi le rox deputaire
Qu'il me viengne en ma cort droit faire,
Si n'i aport or ne argent,
En la presence de ma gent,
Ne parole por soi deffendre,
Mès la hart à sa gole pendre.

Le chat aperçoit l'*Oisel Saint-Martin*, ce qui lui semble d'un mauvais présage[2]; il arrive tout craintif devant le trou de Renart, qui, toutefois, lui fait bon accueil. Convoiteux de

[1] Ici rien du bain de l'ours dans le fleuve, où il nage et où Renart vient se moquer de lui, comme cela est raconté dans le *Reineke*. L'auteur énumère les vilains qui arrivent avec Lanfroi pour attaquer l'ours, et auxquels il donne des sobriquets à presque tous sans exception. Ce sont à peu près les mêmes personnages qui se trouvent mentionnés dans la 19e branche. Dans *Reineke*, les noms et les rôles sont changés; mais il est assez curieux, entre autres, que le vers 10393 :

Cil qui fet pingnes et lanternes,

réponde au vers 804 du *Reinaert :*

Eens houtmakigge van lanternen.

[2] Comme dans *Reinaert* et dans *Reineke*.

rats et de souris, et rassuré par Renart, Tybert se laisse prendre au lacs tendu pour attraper Renart chez le prêtre, lequel tenait chez lui une concubine qui lui avait fait dépenser son bien et lui avait donné un fils, *Martinet d'Orliens*. On vient assaillir le chat et le battre ; il se défend, coupe la corde du lacs à l'aide de ses dents, mord le prêtre entre les jambes, lui arrache un des *pendants*, et s'enfuit. Renart s'est esquivé au premier bruit.

Tybert va droit se plaindre au roi. Celui-ci s'indigne et envoie aussitôt Grimbert avec une lettre chez Renart. Grimbert, parent et ami de Renart, s'y prend plus adroitement que les autres. Renart se soumet en effet et confesse à Grimbert d'avoir eu des relations avec Hersent, d'avoir fait tomber Ysengrin dans une fosse à loup, de l'avoir fait prendre à un piége, de lui avoir fait manger du jambon à l'excès, afin qu'il ne pût sortir du trou par où il était entré, de lui avoir fait pêcher la lune à la fontaine, de l'avoir trahi devant la charrette aux poissons, d'avoir fait prendre le chat au lacs, d'avoir fait battre tous les animaux qu'Ysengrin avait réunis pour lui faire prêter serment[1], etc. Grimbert

[1] Cette confession est plus générale et plus concise que celle de *Reineke;* elle est différente de détails, et plus courte. Quel-

absout Renart après la confession (v. 10833), *moitié romanz, moitié latin*. Renart prend congé de sa femme et de ses enfants, leur recommande de défendre le château envers et contre tous et fait sa prière. Malgré sa dévotion, en passant devant une grange où il y a des poules, il est fort tenté d'en prendre quelqu'une.

Arrivé devant le roi, Renart parle audacieusement, comme s'il était complètement innocent et qu'on l'eût calomnié en tout. Grimbert plaide sa cause. Toutefois Noble est inflexible, et sur l'avis des autres bêtes, il ordonne que Renart soit exécuté. L'accusé est saisi, maltraité et sur le point d'être pendu au haut d'un rocher; mais alors il s'humilie et supplie le roi, et Grimbert se joint à lui. Renart offre de prendre la croix, d'aller outre mer, etc. Le roi lui accorde sa demande, quoiqu'il dise :

V. 11152. Qant reviendroit si seroit pire,
Qar tuit ceste costume tienent,
Qui bon i vont, mal en revienent [1].

Renart fait le fier devant tous, excepté devant

ques unes des aventures n'ont pas été racontées ailleurs, telles que celle de la fosse au loup et celle de la pêche de la lune.

[1] C'est ici, au vers 11168, que finit toute conformité entre ce récit et celui de Reineke flamand et allemand.

le roi et la reine, *ma dame Fière l'orgellouse*, qui lui recommande de prier pour eux, et lui fait don de son anneau.

V. 11206. Renart mist l'anel en son doi
Et puis a pris congié au Roi:
Le cheval fiert des esperons,
Fuiant s'en va les granz trotons;

Il découvre Coart, le lièvre, dans la haie où celui-ci s'est caché, et l'emporte; puis, monté sur une hauteur au dessus de la vallée où se tiennent le roi et la cour, il jette en bas la croix, le bourdon et l'écharpe. Coart s'échappe et court raconter au roi comment Renart tient sa promesse de pélerinage : tous les animaux se mettent à ses trousses. L'auteur en fait l'énumération; entre autres, *Tardif*, le limaçon, porte l'enseigne, le gonfanon. Renart réussit cependant à gagner Malpertuis.

Noble et tous les autres animaux assiégent le château-fort, imprenable à moins de trahison ou de disette. Renart monte dans la tour et fait entendre à tous comment il les a trompés successivement. Noble jure de ne pas s'en retourner qu'il n'ait pris le château et fait pendre Renart. Celui-ci vante la force des remparts et l'abondance des provisions, dont il a pour sept ans, etc.

Pendant six mois, tous livrent chaque jour des assauts, mais toujours en vain. Un soir où tout dort, Renart sort et attache chaque animal par la queue, le pied ou le cou à quelque arbre, et fait son plaisir de la lionne. Toutefois il a oublié de lier Tardif, le limaçon, qui va détacher les autres et qui retient Renart par la patte, jusqu'à ce qu'ils viennent le faire prisonnier. Noble lui fait bander les yeux, mettre la hart au cou et livrer aux injures et aux mauvais traitements des autres bêtes. La lionne, cependant, a pitié de lui et regrette qu'il ait son anneau ; elle donne en secret à Grimbert, pour Renart, une lettre, *brief*, qui doit le préserver de la mort, et exige qu'il vienne plus tard lui parler en secret. Sur le point d'être pendu, Renart, d'après l'exhortation de Grimbert, dispose de ses biens ; il négocie son pardon et offre de se faire moine et reclus. En ce moment sa femme Hermeline et ses enfants arrivent avec un grand convoi :

V. 11805. Un somier tot chargié d'avoir
Ameinent por Renart avoir.

La dame intercède, offre ses trésors au roi et demande instamment la délivrance de son époux. Le roi, qui ne se montre sévère que pour satis-

faire les autres barons, se laisse toucher et pardonne encore.

Cependant on voit venir *Chauve la Soriz et Pelez li Raz ses mariz que dant Renart ot estranglé* et toute leur race, dont Renart a fait grand massacre. Nouvel éclat contre Renart. Il grimpe sur un arbre. Le roi fait apporter des cognées pour abattre l'arbre. Renart saisit un caillou, le lance à la tête de Noble et s'enfuit pendant que les autres s'empressent autour du roi blessé, et tous s'écrient :

V. 11945. Que jamès ne l'enchauceront [1],
Que ce n'est pas chose avenable [2],
Ainz est un rain à vif déable [3].

Le roi se fait soigner pendant huit jours,

V. 11957. Et Renart einsi s'en eschape,
Dès or gart bien chascun sa chape [4].

Dans un récit de ce genre il est impossible qu'il n'y ait pas des passages et des mots assez scabreux; mais ils se trouvent toujours employés

[1] Poursuivront.
[2] Possible.
[3] Progéniture du diable vivant.
[4] Cape, manteau.

franchement, ingénument et sans recherche ni affectation. C'est peut-être la branche la mieux racontée de toutes. Le récit des faits est assez rapide et précis; les conversations et les discussions, quoiqu'un peu longues, sont piquantes et spirituelles; les raisonnements et les portraits sont bien faits. Les animaux sont présentés chacun avec leur caractère particulier : le lion, qui fait le roi, est hautain, se fâche, menace, veut pourtant bien contenter tout le monde et se décharger sur les autres des devoirs et des décisions pénibles; la lionne est vaine et orgueilleuse, sensible à la flatterie et à l'amour, etc.; le cerf est grand-juge, légiste, discoureur; le sanglier fait le secrétaire du roi. Quand il s'agit d'aller vite, les animaux sont tous censés être à cheval ou à mule et presser leur monture à coups d'éperons, ce qui est une empreinte des mœurs chevaleresques du temps où la composition a été faite.

L'adultère de Renart avec la louve, et les autres affronts qu'il a faits à Ysengrin forment toujours la grande question d'où naissent les aventures incidentes. Les vers du commencement, cités ci-dessus, rapportent cette branche à la dix-neuvième, et l'y rattachent presque comme une suite, quoique du reste elles soient

bien distinctes et qu'elles appartiennent à deux auteurs différents. Le trouvère, en prétendant que Pierre de Saint-Cloud a négligé le meilleur de la matière, offre une curieuse analogie avec l'auteur flamand du *Reinaert*, qui se réjouit également de ce que son prédécesseur lui a laissé de quoi composer encore sur Renart.

La première partie de cette branche a beaucoup de conformité avec le commencement du *Reinaert* et du *Reineke* (liv. I, chap. 1-23; Goethe, chants 1-4), encore que les détails diffèrent essentiellement. Ces différences consistent, par exemple, en ce que le taureau et d'autres pensent avec le lion qu'il ne vaut guère la peine de s'occuper de la plainte d'Ysengrin, que Renart a fait bien d'autres tours pareils, qu'on doit arranger ces affaires-là soi-même, que Hersent ne vaut guère mieux que Renart; en ce que l'ours offre de son propre gré d'aller chercher Renart; que Hersent prétend être pure depuis son mariage, il y a dix ans, et ne permettre la plainte d'Ysengrin que parce que celui-ci est toujours jaloux, etc. Dans le *Reineke* se trouve ensuite (liv. I, chap. 24-31; Goethe, chant 5) le conte mensonger du trésor du roi Emery à Husterlo et à Krekelborn, en Flandre, qui est absolument étranger au *Roman de Renart*, et de-

puis le vers 11169 la narration française s'écarte entièrement du flamand et de l'allemand, lesquels n'ont nulle part rien de ce que contient la seconde partie de cette branche. A la vérité, l'arrivée de Hermeline avec une forte somme (v. 11805), moyennant laquelle le roi est adouci et Renart racheté de la potence, rappelle l'idée générale d'un trésor qui influe sur la résolution du souverain; mais il y a fort loin de là au trésor imaginaire de Reineke.

Il n'est pas impossible que la conformité dont nous venons de parler puisse fournir quelque renseignement sur la prétention de Henri d'Alcmar d'avoir traduit du français.

Les variantes sont assez nombreuses pour cette branche, mais non pas très importantes.

21 [1].

C'est si conme Renart fu Tainturier. (V. 11959-12508; 550 v.)

Li Rois a fet son ban crier,
Par tot plevir et afier
Que qui porra Renart tenir,
Que ne le face à Cort venir,

[1] Branche 17e chez Grimm.

Ne roi ne conte n'i atende,
Mès erroment le prengne et pende.
De ce fu moult pou à Renart,
Fuiant s'en va en un essart.....

Renart, évitant d'être aperçu d'aucune autre bête, adresse effrontément une prière à Dieu,

V. 11976. Qui de tans perilz m'a geté [1]
Et m'as soufert tans malz à fere
Que je ne déusse pas fere,...

et lui demande de le garder désormais et de le rendre méconnaissable aux yeux des autres animaux; puis il s'incline vers l'orient, se frappe un coup sur la poitrine, se signe et continue sa marche. Il arrive auprès de la maison d'un teinturier occupé à auner le drap qu'il va teindre en jaune, et qui a laissé sa fenêtre ouverte. Renart saute par la fenêtre et tombe dans la cuve pleine de couleur jaune. Le vilain l'ayant entendu, Renart lui fait accroire qu'il est du métier, demande à être retiré de la cuve, et promet d'instruire le teinturier dans le fin du métier. Echappé du danger, il avoue au vilain qu'il n'entend rien à la teinture, qu'il a été sur le point de se noyer, mais que Dieu l'a sauvé. La couleur est bonne; elle a bien pris sur lui et le

[1] Retiré.

déguisera suffisamment. Il s'enfuit charmé de ce résultat.

Renart rencontre Ysengrin qui ne le reconnaît pas. Pour mieux soutenir l'incognito, Renart estropie son jargon, prétend être de Bretagne, parler anglais, être jongleur et avoir été dépouillé et privé de son instrument. Il salue Ysengrin du mot de *Godehelp*, se donne le nom de *Galopins*, et dit :

V. 12149. Je fot savoir bon lai breton
Et de Merlin et de Foucon,
Del roi Artu et de Tristan,
Del Chievre-foil, de Saint Brandan.
Et sez-tu le lai Dam Iset?
Ia, ia, dist-il, godistonet,
Je fot saver, dist-il, trestouz.

Ysengrin demande s'il ne peut lui donner des nouvelles du traître qui, l'autre jour, s'est joué de la reine et du roi, et qui a tant de torts envers Ysengrin. Renart fait l'ignorant. Ysengrin l'invite à se rendre à la cour du roi en sa qualité de jongleur ; il s'excuse sur ce qu'il n'a point de vielle. Ysengrin s'offre à lui en faire avoir une chez un certain vilain. Ysengrin entre par la fenêtre, qu'on a laissée ouverte, prend la vielle et la présente à Renart ; celui-ci fait aussitôt clore la fenêtre et enferme Ysengrin. Le vilain s'éveille;

Ysengrin le mord aux fesses ; mais à son tour un mâtin saisit Ysengrin aux testicules et les lui arrache. Quand d'autres personnes viennent au secours du vilain et que la porte s'ouvre, Ysengrin se sauve en renversant le vilain dans une mare fangeuse, dont on a de la peine à le retirer.

Ysengrin, désolé d'avoir perdu *sa chose*, revient enfin chez lui. Sa femme Hersent l'accueille bien d'abord, mais lorsqu'elle s'aperçoit qu'il ne peut plus *la chose fere* et qu'il a perdu la *coille*, elle est désolée et devient furieuse. Ysengrin cherche à lui faire accroire qu'il a prêté la *coille* à une *Nonein* (religieuse), mais elle ne se laisse pas apaiser, et finit même par abandonner son époux sans qu'il ose en murmurer. La branche finit par les vers suivants :

V. 12501. Dame Hersent est noble et fiere,
Et toz jors a esté legiere,
Cointe et plaine de grant orgoil.
Des quatre piez feri le soil
Et a torné le cul au vant ;
A Deu, fet-ele, vos conmant,
Drece sa poe, si se seigne,
Vet s'en, conment que li plet pregne.

Ailleurs la dame Hersent n'est guère noble et fière de naturel ni de conduite. Malgré les traits

de ressemblance évidents et incontestables entre cette branche et la précédente, sans doute elles sont dues à divers auteurs. Le caractère général y diffère; le récit est moins piquant, moins varié, plus plat ici que dans la vingtième branche. Celle-ci paraît ancienne; elle ne se trouve ni dans *Reinardus*, ni dans *Reinaert*, ni dans *Reineke*.

22.

Si conme Renart fu Jugléeur. (V. 12509-12986; 478 v.)

Or vos dirai de l'autre part
La contenance de Renart
Qui Ysengrin engingnié a
Par son anglois que il parla,
Et s'en ala par le boscage
Qant Ysengrin laissa en gage.
Moult s'esbaudist, moult se conforte
Por la viele qu'il enporte;
Va s'en à tote la viele,
D'Ysengrin n'oï plus novele.
Tant fist Renart denz quinze dis
Fu bien de la viele apris;
Sages en fu et escolez,
Onc ne fu tex barat trovez.
Einsi s'en va par la contrée
Tant qu'il a sa fame trovée;

O lui menoit un jovencel
Que prendre voloit de novel :
Cosin Grinbert le Tesson fu.

Un peu plus bas, Renart appelle le jeune taisson *Poncet* et *Poinciax*. Tout le monde a dit Renart mort. Tybert le chat prétend l'avoir vu pendu aux fourches. Hermeline n'est donc pas si blâmable de vouloir épouser son cousin ; mais on apprend, à cette même occasion, qu'ils se sont déjà aimés long-temps à l'insu de Renart ; ce qui n'est dit ni supposé nulle part ailleurs. Renart dissimule ; les fiancés ne le reconnaissent pas et l'invitent à leurs noces ; il accepte et dit :

V. 12621. Fotre merci, dist-il, bel sir,
Moi saura fere ton plesir,
Moi saver bon chançon d'Ogier,
Et de Rolant et d'Olivier,
Et de Charlon le ber chanu [1],
Dont vos est-il bien avenu.
Entre ses denz dist li maufez [2],
Et vos estes mal asenez [3].

Quand ils sont arrivés à la tanière, tous les autres animaux, Tybert, Brun, Hersent, etc., y viennent pour la noce. Après avoir bien mangé,

[1] Charles le seigneur aux cheveux blancs.
[2] Méchant, mauvais diable.
[3] Adressé, enseigné.

tous s'en vont, excepté Hersent, qui prépare le lit nuptial, et Renart. Celui-ci sait qu'à une lieue de là est la *tombe d'une martire dont vos m'avez bien oï dire, de Coupe qui là gisoit,* qui opère des miracles [1], et où l'on a tendu des lacs et un broyon; il fait accroire à Poincet que s'il veut y aller en pélerinage il engendrera un fils le lendemain. Poincet y consent, se laisse guider et prendre au piége; d'abord Renart se moque de lui, puis il est assailli, meurtri, déchiré par un *vilain, uns anemis frere Guillain et quatre gaignons.* De retour auprès de Hermeline, Renart se fait connaître, la gronde, l'injurie, la maulit, la frappe; il n'épargne guère Hersent non plus, et finit par les chasser l'une et l'autre. Les deux femelles en viennent à s'avouer et à se reprocher mutuellement leurs adultères, et bientôt elles se battent en furieuses. *Un pelerin, sains homs et prêtre,* survient; il les apaise, leur fait demander pardon à leurs mâles et les réconcilie tous. Dès lors Renart raconte à Hermeline les aven-

[1] C'est bien de la poule *Pinte,* de la 20[e] branche, qu'il s'agit. Le *vos m'avez bien oï dire* semblerait à la vérité signaler le même auteur pour les deux branches; mais d'autres considérations ne permettent pas de le supposer, et du reste l'auteur de la 22[e] branche a pu chanter cela ailleurs, et non pas dans la 20[e] branche précisément.

tures qu'il a eues, comment il tomba dans la cuve, se joua d'Ysengrin, etc., et séjourne ensuite long-temps chez lui.

V. 12983. Ci faut Renart li Teinturiers
Qui tant sot de mavès mestiers,
Et la tençon [1] de Hermeline
Et de Hersent qu'est sa voisine.

L'un des manuscrits (195 B) est terminé par ces mots: *Explicit de Renart con il fu teinz en jaune.*

Cette branche est étroitement liée à la précédente, la vingt et unième. Plusieurs passages, ainsi que la fin, fournissent même des raisons assez fortes de n'en faire qu'une seule. Les deux branches paraissent également anciennes; celle-ci est aussi plus plate et plus traînante que la vingtième. Ce qui a été remarqué sur le ton, le récit et l'auteur de la vingt et unième s'applique encore à la vingt-deuxième. Si l'on osait regarder la vingtième branche, telle que nous la connaissons aujourd'hui, comme un remaniement plus récent et plus spirituel d'un original antérieur, on pourrait supposer que les branches

[1] Querelle.

vingt et une et vingt-deux ont eu une conformité et une liaison plus complètes avec cet ancien original de la vingtième.

Renart se divertit pendant quinze jours avec la vielle qui lui a été donnée. Il y a en cela quelque chose de poétique, mais aussi d'assez contraire au naturel de Renart, tel qu'il est caractérisé par le reste.

Plusieurs considérations portent à faire regarder la vingtième branche, *Comment le renard trompa l'ours du miel*, comme la principale de toutes les rapsodies sur le sujet du renard, comme le noyau du cycle, pour ainsi dire. La dix-neuvième s'y lie souvent ; la vingt et unième et la vingt-deuxième, marchant inséparablement ensemble, s'y rattachent plus fréquemment encore. Du moins nous ne connaissons aucun manuscrit où les branches vingt, vingt et une et vingt-deux ne se suivent pas immédiatement. Le plus souvent aussi [1] ces trois branches sont placées à la tête des recueils qui forment le *Roman de Renart*. Cet arrangement mérite sans doute d'attirer l'attention, mais il fait naître des embarras, des anachronismes et des invraisemblances dans le reste du récit. Quelques copistes ou quelques

[1] Dans les cinq manuscrits des sept qui seront mentionnés plus loin.

collecteurs, et Méon avec eux, ont voulu remédier à cet inconvénient en établissant un autre ordre des branches entre elles.

23[1].

Ci conmence le Pelerinage Renart, si con il ala à Rome. (V. 12987-13464; 478 v.)

Renart, en paix à Malpertuis, se dit las de ses exploits, odieux aux hommes et aux bêtes, et disposé à quitter son métier. Il vante cependant un peu ses tours contre les poules et les poussins, et nous ramène aux aventures de la branche vingt :

V. 13029. Mainte en ocis en tel maniere,
Une en fis-ge porter en biere
Devant Dant Noble le Lion,
Que je ocis en traïson ;
Mès icele me fu tolue,
S'en dut ma gole estre pendue.

Il n'eut jamais rien que le bien d'autrui, et prie Dieu de l'avoir en merci :

V. 13035. Onc vaillant l'éle d'un pinçon
N'oi-je voir se de l'autrui non :
Ce poise moi, or m'en repent,

[1] Branche 18e chez Grimm.

Biax sire Diex omnipotent,
Aiez merci de cest chaitif,
Ce poise moi que je tant vif.

Cependant Renart rencontre un *vilain* qui lui demande pourquoi il pleure. Le voyant disposé à la confession et à la pénitence, le vilain le conduit chez un saint ermite. Renart se confesse à celui-ci d'avoir dévoré des poulets en glouton, d'avoir juré foi à Ysengrin et lui avoir donné Hersent, puis de l'avoir joué en le faisant moine et sonneur de cloches, et en le faisant presque assommer, de l'avoir conduit à la pêche et de l'avoir fait rosser, de l'avoir fait prendre en un piége, où il resta trois jours et perdit un pied, d'avoir lié Hersent à la queue d'une jument, et de l'avoir livrée à la honte [1], etc. L'ermite lui enjoint de faire le pélerinage de Rome, et de se confesser au pape même.

Renart désire avoir de la compagnie pendant son pélerinage, et n'ose suivre le grand chemin, parce qu'il craint pour sa peau. Il trouve un troupeau de brebis et persuade à *Dan Belin le Moton* d'aller aussi à Rome en pélerinage pour

[1] Dans la branche 25e, vers 17132 et vers 17277, Hermeline se lie à la queue d'un âne; mais nulle part il n'est question d'attacher Hersent à la queue d'un cheval.

sauver sa toison et sa vie ; il cite la Bible à l'appui de ses arguments :

V. 13231. En lor chemin en sont entré,
Mès il n'orent gueres erré
Quant trovent Bernart l'Arche-prestre
En un fossé les chardons pestre.

En promettant à l'âne beaucoup à manger et sans peine, Renart le décide également. Pendant qu'ils traversent un bois ils aperçoivent *grant plenté de Cers, de Bisses et de Deins.* Vers le soir, Belin et Bernart regrettent leur gîte et leur toit. Renart les conduit alors à l'*ostel Primaut* [1]. Ils s'y restaurent, boivent de la bière (*cervoise*) et se mettent à chanter. Attiré par le bruit, le loup arrive avec Hersent, qui l'excite en particulier à se venger de la perte de son pied. Grande frayeur chez les pélerins. Renart ferme cependant la porte, place l'âne tout contre, laisse passer seulement la tête d'Ysengrin et la fait écraser à coups de cornes par le mouton. Hersent va chercher du secours, et en attendant les trois pélerins s'éloignent ; les loups les suivent à la piste. Afin de les fourvoyer, et pressés par

[1] Excepté les branches 9e et 10e, c'est ici le seul endroit où revienne le nom de Primaut ; aussi un peu plus bas le loup est indifféremment appelé Ysengrin, comme à l'ordinaire.

le danger, Renart, Belin et Bernart grimpent à grand' peine dans un arbre touffu. Leurs efforts réussissent, mais Belin et Bernart ne tardent pas à se repentir de leur entreprise et à regretter leurs brebis et leur étable ; ils résolvent de s'en retourner. Voulant descendre de l'arbre, ils tombent à terre, et dans leur chute Belin écrase deux loups et Bernart quatre ; les autres loups s'en effraient et prennent la fuite. Renart s'écrie après eux et descend en triomphe. Belin et Bernart étant décidés à revenir chez eux, Renart renonce de même à son projet :

V. 13455. Il a el siecle meint prodome
Qui onques ne furent à Rome :
Tiex est revenuz des sept sainz [1]
Qui est pires qu'il ne fu ainz [2].
Je me voil metre en mon retor,
Et si vivrai de mon labor
Et gaaignerai léelment,
Si ferai bien à povre gent.
Lors ont crié : Outrée, outrée !
Si ont fete la retornée.

---

[1] Cloches.
[2] Auparavant.

Cette branche paraît complète en elle-même, indépendante et détachée du reste. Le pèlerinage, malgré quelques différences assez sensibles, est celui de l'*Isengrimus* et du *Reinardus*, liv. III, fab. 1, dont il a peut-être existé une variante dans le *Reinhart*[1]. Il n'y en a rien dans le *Reineke*.

24.

C'est la Bataille de Renart et d'Ysangrin.
(V. 13465-15308 ; 1844 v.)

Mesire Nobles li Lions
O soi avoit toz ses barons
A icel terme et à cel point
Que li Leus fu en si mal point,
Que il ot la queue perdue[2].
V. 13470. Trois jors ot jà sa Cort tenue,
Bien l'ont li baron maintenue.

Tous les animaux sont assemblés, excepté Renart ; ils font grand bruit et se divertissent. Ysengrin arrive sans queue et avec une tonsure ; on se moque de lui.

V. 13490. Atant vint Ysengrin li cous,
Entre eus se tint tot en apert,

[1] Grimm, p. CXXVIII.
[2] Branche 4e.

Son cul aporte descovert,
Qar ne l'avoit de coi covrir.
Et qant il le voient venir,
Si le conmencent à gaber :
Einssi ne devez pas aler,
Biau sire, covrez vostre tro;
Estes-vos de l'Ordre Saint Po
Qui aportez si grant coronne [1] ?
V. 13500. Ysengrin nul n'en aresonne,
Ançois passe outre et va tot droit
Là où Mesire Noble estoit.
Illec se met agenoillous,
Claime soi de Renart li rous
Par qui il est si atornez.....

Ysengrin se plaint ainsi à Noble, et celui-ci envoie Grimbert chercher Renart ; en attendant les autres chantent et dansent. Renart arrive tout effrayé ; les offensés accourent pour se plaindre ; Grimbert encourage Renart, et lui dit entre autres :

V. 13609. Fortune secort les hardiz
Si conme conte li escriz.

Renart s'humilie devant Noble, qui le menace terriblement, et lui reproche ses méfaits envers autrui. Renart s'efforce de se disculper, vante ses travaux et ses voyages à Rome, à Salerne, à Montpellier, afin de chercher des remèdes pour

[1] Branche 3ᵉ.

Noble même[1]. Grimbert l'appuie. Noble lui coupe la parole et raconte les forfaits de l'accusé. Renart a fait prendre au lacs le chat qui mordit le prêtre entre les jambes[2]; déchirer le museau de l'ours à la poutre de chêne fendue[3]; il a trahi la Mésange[4], Pinte la poule[5], le corbeau avec le fromage[6]; il a fait prendre Roonel le mâtin au piége[7]; assailli le lièvre, au lieu d'aller en pélerinage[8]; quand les animaux l'assiégeaient, il leur a lié la queue, il a voulu attenter à la pudeur de la lionne, et n'a été retenu que par le limaçon; aussitôt qu'Ermeline a eu obtenu son pardon, Pelez le rat est venu se plaindre, et Renart a fini par décocher un violent coup à la tête de Noble même[9].

V. 14107. Renart, tot ce avez-vos fait,
Qui biau ce est, mal dehet ait!
Tot jors nos avez fet moleste,

[1] Dans le *Roman de Renart*, il n'est question de ces prétendus voyages qu'à la 26e branche, celle de Renart médecin.

[2] Branche 20e.

[3] Branche 20e.

[4] Branche 4e.

[5] Branche 20e.

[6] Branche 15e.

[7] Branche 26e.

[8] Branche 20e.

[9] Branche 20e.

De vos se plaint chascune beste;
Mès par ma barbe, se je puis
Et je en mon conseil le truis,
Qant vos de moi departirez,
Jamès beste n'atraperez.

Renart soutient son innocence envers tous, et offre de la prouver, si ce n'est autrement (v. 1428), *O par juise, o par bataille.* Puis viennent des plaidoyers de part et d'autre entre Ysengrin et Renart sur les tours connus, tels que l'adultère [1], le puits [2], la pêche [3], l'ivresse dans une cave [4], la tonsure avec l'eau chaude [5], l'échec d'Ysengrin voulant faire le mort pour avoir les anguilles du charretier [6]. Ysengrin finit par demander *la bataille,* et Renart y consent. On fait les préparatifs et les cérémonies d'usage;

[1] Branche 1re.

[2] Branche 13e.

[3] Branche 4e.

[4] *Reinardus,* liv. III, f. 3. Quoique cette version ne se trouve point dans l'imprimé de Méon, il faut pourtant que l'ivresse et les extravagances d'Ysengrin dans la cave d'un couvent où il s'est fait introduire par Renart, qui le fait moine, aient été connues et racontées dans quelque composition française. Puisqu'au vers 14409 et suivants il n'est question d'aucun couvent, il est possible aussi que ce ne soit point ici une allusion, mais tout bonnement le bref récit lui-même. (Voy. pourtant la branche 9e.)

[5] Branche 3e.

[6] Branche 6e.

Ysengrin se fait armer de toutes pièces; Renart se fait raser col et barbe. Hermeline et Hersent, pleines d'inquiétude, prient l'une et l'autre pour Renart. Une tentative de réconciliation est faite par Brichemer le cerf, Baucent le sanglier, Bruiant le Tor et le léopard; Ysengrin s'y refuse. Le roi fait appeler un chapelain, Belin le Moton [1]. Ysengrin et Renart jurent l'un et l'autre qu'ils sont innocents. Pendant le combat, Ysengrin menace et fait sonner de grands mots; Renart est sage et rusé: il applique d'abord un coup de son bâton d'aubépine sur la tête d'Ysengrin et puis il lui casse le bras gauche. Ysengrin est éperdu; Renart le jette sous lui et le mord. Cependant le hasard fait entrer la patte de Renart dans la gueule d'Ysengrin, qui se met à la serrer tellement que Renart, vaincu par la douleur, n'a d'autre ressource que de faire le mort. Ysengrin le laisse alors comme tel. Noble ordonne qu'on le pende (V. 15086). En attendant, Renart revient à lui, et pour prolonger sa vie il demande à se confesser. Belin reçoit sa confession [2].

[1] Belin n'est pas mort et sa race n'est pas extirpée comme dans le *Reineke,* où Belin a apporté la tête de Lampe, le malheureux lièvre.

[2] Dans le poëme allemand, liv. IV, ch. 7, 9, 12, Goëthe,

Heureusement pour Renart, un moine, le frère Bernard, vient à passer par là en revenant de Grant-Mont. Il intercède, sollicite et obtient la grâce de Renart, l'emmène, le guérit et le fait moine en son couvent. Renart observe toutes les pratiques de son nouvel état, malgré les fréquentes tentations auxquelles l'expose son vrai naturel.

V. 15181. Bien retient ce c'on li enseigne,
Ne fet pas sanblant qu'il se faigne :
Les signes fet del moniage,
Moult le tienent li moine à sage,
Chier est tenuz et moult amez.
Or est frere Renart clamez,
Et si fet moult le papelart
Tant que s'en puisse issir par art.
Moult est Renart de bel servise,
V. 15190. Volentiers vet à seinte Iglise.
Sovent li menbre des jelines
Dont il selt [1] rungier les eschines.
A peine tient estacions,
Car sovent a tentacions.

Un riche bourgeois vient malheureusement un jour offrir quatre chapons gras au couvent. Re-

ch. 11, 12, Reineke triomphe complètement, et Noble le remet en pleine faveur. Le moyen par lequel Reineke triomphe est tout-à-fait étranger au français.

[1] Il avait coutume de (*solet*).

nart ne résiste plus au désir de manger de la chair : à la nuit, il va dévorer l'un des chapons, égorger les autres et les mettre en réserve pour le jour suivant ; mais le larcin est découvert, et Renart est ignominieusement chassé du couvent :

V. 15255. A Renart ont tolu les dras [1],
Congié li donent, tot fu gras ;
Ne demandoit nule autre riens
Ne mès qu'il fust hors de lor meins.
A merveille lié s'en fesoit,
Car li Ordres li desplesoit :
Tornez s'en est par un chemin,
Encor nuira à Ysengrin
Que il het de trestot son cuer,
Amer nu porroit à nul fuer.

Enchanté de revenir chez lui, Renart se propose de jouer de nouveaux tours aux autres animaux, qui regrettent de ne l'avoir pas réellement pendu.

V. 15300. Encore metra à malaise
Mon seignor Ysengrin le Leu
Se il en puet venir en leu :
Or se gart bien Dant Ysengrin
Et Rooniax et Tiecelin,

[1] Ils enlevèrent les habits à Renart.

Bruiant li Tors, Tybert le Chat;
Se Renart sot onques barat
Il lor fera, que que il tarde,
Tel saut dont ne se prendront garde.

Malgré quelques longueurs, le récit et les dialogues de cette branche sont vifs et bien faits. La branche paraît isolée et tout-à-fait indépendante des autres ; elle présente un tout complet et à part. Aussi aucune phrase ne la lie aux branches précédentes, bien que celles-ci ne soient pas non plus désavouées ni contredites nulle part. Les tours déjà connus de Renart sont ici racontés assez longuement, ce qui serait une singulière répétition si cette branche n'avait pas fait primitivement un poëme à part.

Seulement, depuis le combat en champ clos entre Ysengrin et Renart, tout est nouveau et appartient exclusivement à cette branche. Puisqu'on y trouve non seulement des aventures racontées dans les branches précédentes, mais encore des allusions à des sujets qui se reproduisent dans des branches suivantes, tels que Renart médecin, Rooniax au piége, etc., sa place n'a pu être fixée ici suivant aucun ordre chronologique de composition.

Dans l'un des manuscrits cette branche est

terminée par ces mots : *Ici faut le romanz de Renart.*

Il n'y a pas mal de variantes à cette branche.

25 [1].

C'est de l'Ours et de Renart et dou vilain Liétart. (V. 15309-17870 ; 2562 v.)

V. 15323. Il avint ancienement,
Se l'escriture ne nos ment,
Qui aferme le conte à voir,
C'uns vilains qui moult ot avoir,
Tenanz, esparnables et riches
Plus que Constanz Desnoes riches,

et qui est appelé *Liétart,* possède huit bons bœufs, dont *Rogeus* ou *Rogel* est le meilleur. Un jour Liétart, irrité de la lenteur de celui-ci, souhaite que le loup ou l'ours l'emporte. Bruns li Ors, qui l'a entendu (v. 15390), vient demander Rogel. Sur les instances de Liétart, Bruns accorde un délai jusqu'au lendemain (v. 15680). Liétart se désole. Renart arrive (v. 15780) et gagne la confiance dn vilain en lui racontant ses fourberies commises envers Ysen-

[1] Branche 20e chez Grimm.

grin et autres. Sur la promesse que Liétart lui fait de lui livrer son coq blanc, *Blanchet*, Renart promet à son tour de donner du cor et de crier tant lorsque Brun se présentera, que l'ours, effrayé, prendra ce bruit pour la chasse du seigneur[1] et demandera à être caché dans une *roie*, sillon ou fossé, et à être couvert de terre; Liétart pourra alors le tuer à son aise et tirer profit de la peau et de la chair salée, bien que ce soit là enfreindre le droit de chasse du seigneur. Brun arrive (v. 16080), et tout se passe comme Renart l'a conseillé et prédit. Avec le secours de sa femme, Liétart transporte le corps de l'ours dans sa maison pendant la nuit. Renart vient chercher la récompense convenue (v. 16400). La femme du vilain conseille à celui-ci de demander un délai à Renart, sous prétexte que le coq est trop vieux, trop dur, et que les poussins ont besoin d'être engraissés, et de lâcher ensuite les trois mâtins de la maison contre Renart. Liétart se conforme en effet à l'avis de sa femme, et Renart ne rentre à Malpertuis et auprès d'Hermeline (v. 16772) qu'après avoir été fort maltraité. Il raconte son ac-

[1] Vraisemblablement le fameux comte Thibaud de Champagne et de Brie, mort en 1252.

cident à Hermeline, qui l'encourage. Renart jure de ne jamais agir honnêtement, puisqu'il a été si méchamment joué, cette seule fois qu'il s'est conduit avec loyauté.

Au bout de huit jours, Renart va voler les traits (courroies) du vilain (v. 16944) pour que celui-ci ne puisse plus labourer. Liétart se lamente, et *Timer ses asnes Espanois* (v. 16997) vient le consoler et lui promettre, moyennant quelques rations d'orge, de lui livrer à la fois les courroies, Renart et Hermeline. Timer, en effet, va contrefaire le mort devant Malpertuis. Pour traîner le cadavre de l'âne dans leur demeure, Hermeline et puis Renart s'y attachent avec des courroies; toutefois Renart soupçonne la fraude et se fait détacher (v. 17160), sous prétexte de ne pouvoir supporter la mauvaise odeur qui sort du derrière de l'âne; il trahit sa femme et il a peur à l'excès; Hermeline le lui reproche. Enfin l'âne se relève et entraîne la pauvre Hermeline jusque chez le vilain, qui s'en réjouit, et va prendre son épée pour la tuer (v. 17315), mais il coupe par mégarde la cuisse de Timer, que Hermeline se hâte de rapporter à Malpertuis.

Un jour que la chaleur a fait endormir Liétart (v. 17390), Renart emmène sa charrue et ses

bœufs dans la forêt, et revient frapper le vilain jusqu'à lui casser son bâton sur les reins. Liétart jure de lui apporter le coq Blanchet et dix poussins, et Renart lui rend son attelage. Sans rien dire à sa femme, Liétart met la volaille dans un sac pour l'emporter; mais la femme, qui conçoit des soupçons, l'en retire et la remplace par un des mâtins, qui maltraite encore Renart le lendemain, lorsque Liétart lui remet le sac.

Renart, indigné, résout de ne plus se laisser jouer ainsi. Il va de nouveau trouver Liétart au bois (v. 17590), lui demande comment il a osé s'approprier la venaison du seigneur comte, et le menace de le dénoncer et de le faire pendre. Liétart, effrayé, s'humilie sottement devant Renart, lui apporte le coq et les dix poussins, fait tuer les trois mâtins, et invite Renart à venir le voir aussi souvent qu'il voudra; Renart use si largement de l'invitation que Liétart ne peut plus garder ni oies, ni coqs, ni poules.

Renart a d'abord la bonne idée de tromper l'ours, mais du reste il se laisse constamment duper lui-même par l'imbécile vilain et sa femme, jusqu'à ce que, à la fin seulement, il lui impose par la menace de la dénonciation, et commence

à profiter, même à abuser de ce dernier triomphe.

Cette branche est pleine de longueurs et de répétitions ; quoiqu'elle ne soit pas précisément mal écrite, elle est sans valeur ni caractère poétique distingué. Le récit, assez prolixe, assez peu attrayant et assez peu assaisonné de traits d'esprit, est semé de proverbes et de dictons. Ainsi, par le style et la manière même, cette branche s'écarte beaucoup des précédentes. Il semble que par la bouche de l'ours et du renard, et par la conduite de Liétart le vilain lui-même, l'auteur se soit plu à faire ressortir la bassesse et la vulgarité de caractère des roturiers, *vilains*, en général.

Le sujet de cette branche n'a été traité ni dans le *Reineke* allemand ni ailleurs.

Cette branche paraît tout-à-fait indépendante et sans liaison avec les branches précédentes ou suivantes. Le petit nombre d'allusions aux aventures de Renart avec Ysengrin et autres se rapportent à la manière dont ces aventures ont été racontées dans les autres branches du texte français même, de façon qu'il paraît clairement que parmi les traditions et compositions sur Renart, l'auteur n'a connu que celles qui ont existé de son temps en français et dans la France

même. On ne voit figurer ici ni Ysengrin, ni d'autres animaux de la fable, excepté les seuls Brun, Timer, Renart et Hermeline.

L'auteur, bien qu'il ne se nomme pas, se désigne au commencement et à la fin de la branche :

> Uns Prestres de la Croiz en Brie,
> V. 15310. Qui Dame Diex doint bone vie
> Et ce que plus li atalente,
> A mis son estude et s'entente
> A fere une novele branche
> De Renart qui tant sot de ganche.
>
> . . . .
>
> V. 17858. De Renart encor vos contasse
> En bon endroit, mès moi ne loist,
> Car autre besoigne me croist :
> A autre romanz voil entendre
> Où l'en porra greignor sens prendre,
> Se Dex plest et se Dex m'amende ;
> Jà de Clerc qui reson entende
> N'en serai blasmez ne repris.....

Les variantes sont assez étendues, mais sans offrir des différences essentielles.

26.

C'est la branche de Renart si come il fu Mires.
(V. 17871-19768; 1898 v.)

V. 17871. Se or vos voliez tesir,
Seignor, jà porriez oïr,
S'estiez de bone mémoire,
Une partie de l'estoire
Si com Renart et Ysengrin
Guerroierent jusqu'à la fin.

Grande cour et nombreuse assemblée de tous les animaux auprès du roi Noble, au temps de la Pentecôte. Renart seul est absent.

V. 17900. Mais li Chastelains de Val-gris [1],
Dant Renart de qui toz max sort,
N'ert pas adonc venuz à Cort.

Le roi commence par se plaindre lui-même de ce que Renart lui désobéit et ne comparaît point, malgré une dizaine de sommations; il demande conseil sur ce qu'il doit faire. Ysengrin, poussé par son propre ressentiment, excite encore l'indignation du roi contre Renart, qui dédaigne

[1] Le nom de Malpertuis est remplacé en cette branche par ceux de Val-gris et de Théroane ou Térouane (vers 18216, 19744). Toutefois une des variantes offre également celui de Malpertuis.

ses ordres réitérés ; il conseille de confisquer les biens de Renart et de le faire emprisonner lui-même. Le chat, voulant se réserver à lui seul la vengeance de sa honte, plaide la cause de Renart ; il propose d'envoyer encore des ambassadeurs et de ne pas juger uniquement d'après la vieille animosité du loup :

V. 18050. Por ce me sanbleroit raison
Qu'ainçois en féissiez esgart,
Féissiez semondre Renart
Par uns de vos pers et mander.
Ne déussiez pas connmander
A semondre par un garçon
Tel chevalier ne tel baron.

Le roi adopte l'avis de Tybert et désigne Roonel pour porter ses lettres à Renart et l'inviter à venir se défendre.

V. 18133. Et se cest mandement refuse
Et par ses vanvoles s'escuse,
De la moie part le desfie,
Si l'apele de felonie.

La femme de Roonel s'efforce en vain de le détourner de son message, et lui dit entre autres :

V. 18172. Manbre-vos de Tybert le Chat
A qui fist panre tant mal mors,

Et de Belin et de Brun l'Ors
A qui il fist perdre la pel
Des orailles dusc'au musel.

Renart, qui se dotoit de guerre (v. 18218), a réuni des charpentiers et beaucoup d'autres ouvriers pour mettre son château en bon état de défense. Il nie d'abord devant Roonel d'avoir reçu aucun mandement antérieur et se dispose sur le champ à suivre le messager. Il conduit cependant Roonel à travers une vigne où il y a un piége (un nœud coulant), lui fait accroire que c'est là un sanctuaire, l'y fait attraper et pendre et ensuite impitoyablement rosser par les vilains, qui le laissent enfin pour mort. Par la prise de Roonel, Renart prétend ironiquement reconnaître qu'il a voulu le trahir, car

V. 18450. ..... ainz Dant Nobles li Lions
Ne fist de larron son mesage,
Tant le sai à preuz et à sage.

Renart revient surveiller de nouveau la fortification de son château, afin d'être en mesure de résister à une attaque de la part du lion; il assemble des soldats à pied et à cheval, tant que toute la vallée en est couverte, et il fait placer des armes sur les murs.

En attendant le retour de Roonel, Noble va

s'ébattre avec Brichemer le Cerf, Ysengrin, Grimbert le Tesson et Belin le Moston, ses quatre barons de distinction et de confiance, auxquels il communique le projet d'aller attaquer Renart dans sa forteresse, puisqu'il l'a mandé cinq ou six fois vainement. Là-dessus Roonel arrive et fait son triste rapport. Noble consulte les animaux. Ysengrin voudrait faire pendre Renart sur-le-champ. Belin, le sage, fait observer que Roonel a pu mal faire son message, qu'il faudra y envoyer encore une fois, en choisissant quelqu'un plus habile, qui sache parler *romanz et latin;* il vote pour Brichemer, et en effet celui-ci est chargé d'une nouvelle ambassade.

D'abord les sergents et hommes d'armes de Renart (v. 18964) défendent à Brichemer l'entrée du château-fort, mais Renart paraît et se déclare prêt à le suivre. Bientôt il le mène auprès d'une ferme d'où le vilain sort avec ses trois mâtins, le poursuit et le met dans le plus grand embarras.

Instruit de ce nouvel outrage, le roi tombe malade de colère et de chagrin. On envoie vainement chercher des médecins de tous côtés. Grimbert va secrètement avertir le renard de l'état des choses et en obtient la promesse qu'il ira guérir le roi. Avant de partir, Renart ordonne

à sa femme et au *senechax* de ne laisser entrer personne au château pendant son absence (v. 19220). Il se met à la recherche d'herbes salutaires pour le roi et en trouve dans un jardin. Pendant sa course il est à cheval :

V. 19287. Renart s'en vet à esperon,
Moult ot en lui noble baron.

Il aperçoit un pélerin endormi auquel il enlève sa besace, des remèdes [1] et sa robe de pélerin. Arrivé à la cour du roi, il fait la moue aux autres animaux et les nargue. Le lion, d'abord fort en courroux, s'apaise volontiers quand il apprend, selon ce que dit Renart, que celui-ci a couru pendant trois mois pour lui chercher un remède; qu'il a *esté par tot Moriane* (en Savoie), *en Lombardie et en Toscane* (v. 19375), et qu'à Salerne un sage lui en a fourni. Roonel l'accuse de mensonge et dit que *onques ne passa Otrante.* Renart répond qu'il était absent de sa demeure à l'arrivée de Roonel, que celui-ci a voulu faire la cour à Hermeline et qu'elle s'est simplement vengée du traître. Le chat témoigne encore en faveur de Renart.

[1] Entre autres de l'*aliboron*, de l'ellébore, propre à échauffer, à guérir les fièvres, à faire purger, etc. (V. 19309).

Le roi se plaint d'un violent mal de tête ; Renart examine son urine et reconnaît qu'il a la fièvre. Pour opérer la guérison, Renart exige la peau du pauvre loup, que l'on écorche pour envelopper chaudement le lion ; il fait briser les cornes du cerf et enlever une courroie de sa peau, demande la peau du chat, qui échappe cependant, et se fait servir en maître par Roonel, Grimbert et Belin. Enfin il fait boire au roi la potion au moyen de laquelle celui-ci parvient à éternuer, péter, suer [1], et ensuite à guérir complètement. Renart est honoré et nommé conseiller, et comme il demande une escorte pour que Brichemer et Ysengrin ne l'assaillent point, Noble le fait reconduire glorieusement.

V. 19738. Lors fait monter cent chevaliers,
Bien sont fervestu et armé,
Si lor a Renart conmandé
A garder con son cors demaine.

Ainsi Renart a réussi à se jouer de toutes les autres bêtes, sans être attrapé lui-même par aucune :

V. 19764. Or est Renart joienz et liez
Q'afolé a ses anemis.
Lors sejorna, ce m'est avis,

[1] Effet de l'ellébore qui est un purgatif.

À son chastel une grant pose,
Qar aséur issir n'en ose.

Cette branche aussi est une composition entièrement indépendante et sans liaison directe avec aucune des précédentes. On remarquera en général que toutes les branches, depuis la vingt-troisième jusqu'à la dernière, forment ainsi des poëmes à part qui pourraient se détacher et s'isoler à volonté.

Il y a apparence qu'au nombre des compositions récentes il en a existé une autre sur ce même sujet et antérieure à celle-ci. Les allusions à d'autres aventures que celles qui sont racontées dans cette branche même sont très rares, presque nulles. La langue y est très incorrecte, très irrégulière ; l'orthographe est extrêmement variée ; il y a des formes et des mots qui ne se trouvent guère dans les morceaux précédents.

A l'occasion de l'accident arrivé à Roonel dans la vigne, on pourra faire remarquer en général que partout dans les poëmes de Renart, de quelque manière que les animaux soient attrapés et maltraités par les hommes ou par d'autres bêtes, toujours ils en sont quittes pour la perte de quelque membre, ou bien laissés pour

morts ; jamais ils ne sont tués, à l'exception seulement de quelques volailles qui passent par la gueule de Renart.

En général, dans cette branche, il se trouve force traits des idées, des mœurs et du caractère de la chevalerie. Au début même, cette affectation ou orgueil de noblesse et de chevalerie est directement exprimé dans la description de la cour du roi :

V. 17890. Là n'osast pas estre vilains
Que laidement ne fust botez (chassé).
17895. Onc n'i ot se frans homes non.
17898. Einz n'i ot celui qui n'éust
Robe au mains de vair ou de gris.

Les animaux vont à cheval et sont armés de lances, de hauberts, etc.; ils s'ébattent entre eux, parlent de pairs, *pers*, de félonie, d'attaques contre la citadelle de Renart. Il est question de l'état des fortifications de ce manoir, de l'escorte de cent chevaliers, du sénéchal de Renart, etc. Quant au titre de *pers*, on remarquera que nulle part il ne se trouve une distinction bien nette et bien satisfaisante entre les animaux nobles qualifiés de pairs du roi lion, et ceux qui ne sont regardés que comme roturiers, inférieurs, ignobles, et auxquels s'appliquerait,

par exemple, l'épithète de *garçon* employée par Tybert au vers 18055.

Dans l'ancien poëme allemand de *Reinhart*, le roi souffre à la tête de ce qu'une fourmi lui est entrée dans l'oreille, et il meurt d'un poison que Renart lui administre en faisant le médecin. Dans la branche présente de *Renart*, le lion se plaint également d'un mal à la tête, mais le renard le guérit à l'aide d'une potion appelée, dans la langue du poète, *une poison*.

V. 19360. Seront-ce donques les merites
Que je aurai de mon servise,
Que je vos ai la poison quise
Qui bone est contre vostre mal?
19390. Vez la poison ci en present;
Jel' aportai por vos garir.
19696. Et cil de poirre ne se tarde,
Qar la poison le destraingnoit
Qui tot le cors li eschaufoit.

Poison est évidemment employé dans le sens de potion, médecine, ou peut-être de boisson, de breuvage. N'y aurait-il pas quelque raison de soupçonner que la relation d'un empoisonnement du lion, laquelle ne se trouve que dans le seul poëme de *Reinhart*, ait pu naître simplement d'une confusion des mots de poison, po-

tion et boisson dans les plus anciennes traditions ou compositions sur ce sujet[1]?

Le tableau offert en cette branche nous présente encore une fois les animaux assemblés autour du lion en cour plénière, telle que nous l'avons déjà vue en d'autres branches, telle que nous la connaissons dans le *Reinardus* et dans le *Reineke*. L'idée principale est donc analogue; mais dans les trois versions latine, allemande et française, le sujet est traité d'une manière tout-à-fait différente quant à l'exécution, aux personnages et aux détails.

Les divers manuscrits fournissent peu de variantes importantes.

27.

C'est la branche come Renart parfist le c...[2]
(V. 19769-20490; 722 v.)

Après le petit préambule de rigueur, l'auteur entre en matière, en supposant familiers aux lecteurs ou auditeurs les quatre personnages du

[1] Dans le poëme du *Couronnement de Renart* aussi le lion meurt et le renard en est la cause; mais là il n'est question ni de maladie précédente ni de remède physique.

[2] Comme Renart acheva le c...

drame et leurs noms propres. Le début est curieux et caractéristique :

Ce fu li voirs que Chanteclers
Et Ysengrins et Brichemers
Et Dant Renart, si con moi sanble,
Firent un grant essart ensanble [1].
Brichemers as cornes agues
En a les coiches [2] esmëues ;
Chanteclers grata les racines
Et Ysengrin as forz eschines
Et as espaules qu'il ot fors,
En a gité les coiches hors.
Renart qui tot le mont deçoit,
Qui de mal faire ne recroit,
Esta selonc, si les semont :
Or tost, seignor, faites grant mont,
J'esgarderai que nus ne veingne
Qui baston ne espée taingne
Dont il nos puisse faire mal.
Lors garda amont et aval,
Bien sot son cul ariere traire,
Que il n'ot cure d'ovre faire.

Voilà donc les trois animaux qui préparent laborieusement le champ, tandis que le renard les exhorte seulement, se donne l'air de sur-

[1] Défrichèrent ensemble un grand champ.

[2] Broussailles, bruyères. Le manuscrit 7607 porte le mot *couches* (souches?), et le manuscrit 195 C, *roiches*.

veiller le travail et fait le seigneur oisif. Le champ étant labouré, le coq est d'avis d'y semer du chanvre, le cerf y veut de l'orge, et le loup du froment; Renart daigne approuver l'avis d'Ysengrin. Le blé ayant grandi, un jour le loup, bien repu, va s'y reposer; le cerf vient l'y surprendre, mais il se laisse persuader d'entrer également au milieu du blé et de s'y repaître; le coq arrive et finit par agir de la même façon. Le renard les aperçoit et se fâche; mais sur les menaces d'Ysengrin il se contente d'annoncer qu'il va se plaindre au roi et d'y mander les autres:

V. 20075. Je vos envi, sire compere,
Droit à la Cort à l'Emperere,
Vos et voz autres conpaignons,
Là nos departira raissons.

Renart se rend *à la Cort le Roi* et

V. 20088. Là trova-il, si con je croi,
Ysengrin et sa conpaignie
Qui là defors s'estoit logie.

Sans saluer Ysengrin ni sa compagnie, Renart entre le premier par un guichet auprès du roi. Il trouve celui-ci tenant une *bêche* à la main et prétendant s'en servir pour faire des c... Renart s'en émerveille, hasarde l'avis que

les c... faits par le lion sont laids, qu'on pourrait les embellir et mieux imiter la nature. A cet effet il propose de prendre la peau de la nuque et du cou, *chaignon*, d'un cerf pour la plier et lier ensemble, puis la crête d'un coq pour en faire une cloison, ensuite la barbe et la peau de la tête d'un loup, *hure*, pour en garnir le tout. Le roi, enchanté du conseil de Renart, fait entrer successivement Brichemer, Chantecler, et Ysengrin, et les dépouille conformément à la proposition de Renart. Ce sont donc la fourrure et les ornements de tête des trois compagnons dont Renart se plaint qui servent à l'achèvement de la singulière construction du lion. Renart se voit ainsi bien vengé. Le lion est fort satisfait et admire l'esprit de Renart. L'auteur termine en s'écriant que personne ne saurait mieux faire et qu'aucune chose au monde n'est *douce com li c...*

Cette branche n'a de liaison avec aucune autre du recueil; elle est sans analogue dans aucun des autres romans sur le renard; elle paraît assez vieille. Elle est semée de traits d'esprit du vieux et simple genre. La langue y est assez irrégulière. Le récit est assez bien fait et sans

trop de longueurs. Il y est fait allusion aux différends entre Ysengrin et Renart, à la tendresse de Hersent pour Renart, etc., comme à des choses familières aux lecteurs.

La première partie de la branche pourrait former une bonne fable spirituelle et naïve, honnête et décente. La seconde moitié se lie bien à la première, et la complète, à la vérité, d'une manière assez naturelle, mais elle est rebutante de platitude et de grossièreté, et à cet égard elle fait singulièrement disparate.

28.

Comment Renart et Tyberz li Chaz chanterent vespres et matines, par Richart de Lison. (V. 20491-21976 ; 1486 v.)

> Oez une novele estoire
> Qui bien devroit estre en mémoire ;
> Lonc tens a esté adirée (égarée, perdue),
> Mès or l'a uns mestres trovée
> Qui l'a translatée en romanz [1] ;
> Oez comment je la comanz (commence).
> Ce fu en mai au tens novel

[1] *Translater en romanz* pourrait signifier également traduire en langue romane, ou bien transférer, transporter (transformer ?) en conte.

Que Renart tint son fil Rovel
Sor ses jenouz à un matin :
Li enfes ploroit de grant fin (faim)
Por ce que n'avoit que mengier.
Renart le prant à apaier,
Si li a dit : Filz cuers de roi,
Ge vois ou (je vais au) bois de Veneroi [1]
Porchacier à ton cors viande.

Tels sont le préambule et le début assez curieux. Outre les larmes de l'enfançon, les besoins d'Hermeline en gésine poussent Renart ; il va à la chasse, mais aussitôt il est hué et troublé par l'abbé Huon et ses chiens. Il trouve Tybert le chat étendu au soleil sur un rocher, lui persuade de l'accompagner par amitié, et le conduit, tout en causant, vers le *Vernoi.* Ils voient venir *Guillaume Bacon o ses chiens* (v. 20673); Renart s'esquive, Tybert grimpe dans un arbre, où on l'attaque avec des pierres et des bâtons :

V. 20738. Qant uns prestres vint à cheval
Qui ses livres ot fet troser
Por ce que il devoit chanter
A Blaangni por le Provoire
Qui estoit alez à la foire.
Ne savoit d'autres livres rien,

[1] *Veneroi, Vernoi,* aunaie, lieu planté d'aunes, autrefois appelés *vernes.*

N'i conéust ne mal ne bien;
Ce qu'il en set, c'est par autrui,
Por ce les portoit avec lui.
Le Prestre del Bruel avoit non.

Le prêtre aussi se joint aux ennemis du chat, qui le moralise en vain, lui dit d'être charitable et de recevoir plutôt sa confession. Enfin Tybert saute sur le cheval du prêtre, qui avait mis pied à terre, et le fait partir, au grand regret du propriétaire, qui se met à réclamer humblement sa monture et ses livres. Le chat lui dit entre autres :

V. 20863. Avoi! Dant Prestre, dit Tybert,
Tex cuide gaaigner qui pert,
Et autre enborse le gaain.

Tybert l'interroge sur son savoir, et le prêtre répond très mal. Il redemande encore son cheval et ses livres aux passants, qui lui crient injurieusement :

V. 20958. Oez, font-il, est-il bien ivres,
Dant Prestres, il est la feste as fox [1],
Si fera-on demain des chox
Et grant departie à Baieus,
Alez-i, si verrez les jeus.

[1] C'est la fête des fous.

Tybert s'avance à cheval; Renart, en l'apercevant, est étonné et s'écrie :

V. 20998. Il est esléuz à Abé.
Hé ! Diex, et de quele Abaïe?
De Clervaus ne seroit-ce mie?
Nenil, qar il i a Abé.

Tybert chante, et regrette d'avoir perdu Renart. Celui-ci reprend courage. Tybert fait le fier et l'engage à aller chanter la messe, etc., avec lui à *Blaaingnié* en qualité de simple chantre. Renart accepte, se dit fatigué, reçoit la permission de monter en croupe, et prétend alors avoir autant de droit au butin (cheval et livres) que le chat. Ils s'interrogent sur les *set arz* (sept arts libéraux, v. 21204 et ailleurs), et se disputent, à la manière des scolastiques, sur le pain d'orge fait de froment, le pain de froment fait d'orge, etc. Arrivés à la ville, ils prennent leurs livres, laissent le cheval paître et entrent dans l'église pour chanter, au moment où tout le monde en sort sans avoir entendu vêpres. Cependant ils se préparent, chantent vêpres tout au long, se répondent, etc. Puis ils recommencent à discuter sur la part que Renart doit avoir au gain, aux dîmes, etc., en cas qu'il reste avec Tybert. Celui-ci lui propose d'abord un quart, puis il lui accorde la moitié. Renart demande à

manger, mais il ne veut pas manger le pain sur l'autel. Ayant trouvé deux fromages, Tybert distribue au renard le plus vieux et le plus dur, et garde pour lui-même le plus blanc et le plus mou. Pour en tirer vengeance, Renart fait souvenir à Tybert qu'ils n'ont sonné ni vêpres ni vigile. Renart va sonner le premier, fait un nœud coulant, y passe la tête et les pieds de devant, en ayant soin de tenir la corde aux dents. Tybert à son tour fait de même ; mais le traître Renart lui parle, il desserre les dents pour répondre et se sent aussitôt pris par le cou. Renart enlève l'escabeau où ils étaient montés, et Tybert balance en l'air en faisant sonner les cloches malgré lui. Renart se moque à voix basse et longuement de lui, et s'échappe lorsque les gens de la ville arrivent. Les premiers qui se présentent prennent le chat pour un diable et s'enfuient ; les suivants l'assaillent. Un des coups d'épée destinés au chat coupe enfin la corde et donne au pauvre pendu le moyen de s'enfuir. Ayant rencontré Renart, il en est raillé de nouveau. Renart retourne enfin auprès d'Hermeline et emporte, chemin faisant, une oie grasse pour sa nourriture.

Cette branche est également sans liaison directe avec les autres, et n'a pas d'analogie complète ailleurs.

Le récit est étendu et rempli de causeries parfois trop prolixes entre Renart et Tybert ; néanmoins ils ne laissent pas d'être relevés par une aimable plaisanterie, par quelques traits d'esprit, par une naïveté et une simplicité naturelles qui l'animent et qui doivent plaire aux lecteurs. L'auteur n'était pas dépourvu de talent. Ce n'est qu'une suite d'altercations entre le renard et le chat, où celui-ci paraît l'emporter décidément jusqu'à ce que la chance tourne à la fin et que Renart réussisse à faire pendre Tybert et à se tirer lui-même d'embarras.

Point de réminiscences de chevalerie ni allusions aux mœurs féodales. Plusieurs fois, comme ailleurs, il y est question de la *fame* et de la *putain* du prêtre.

La langue, plus régulière que dans la branche précédente, est néanmoins parfois assez difficile à comprendre.

L'auteur se nomme lui-même vers la fin, et de plus tout prouve qu'il était Normand, que le normand est son dialecte, et que c'est en Normandie qu'il a placé la scène de son drame.

V. 21966. Ce vos dit Richart de Lison
Qui connenchiée a ceste fable
Por doner à son Connestable.
Se il i a de riens mespris[1]
Il n'en doit jà estre repris
Se il i a de son langage,
Que fox naïs ne verrés sage
N'il ne velt gerpir sa nature,
Que Diex nostre sire n'a cure.
Toz jorz siet la pome el pomier,
Ne vos voil avant rimoier.

Telle est la fin de la branche. Ailleurs le nom d'une ville de la Bretagne paraît de même ; le chat dit, par exemple :

V. 21053. L'Iglise m'estuet deporter
Jusqu'à huit jors por le Provoire
Qui est alez à une foire
A Dol, ce dient, en Bretaingne,
Jà Dex ne doint que il reviengne !
Robe va querre à sa putein.

Renart dit :

V. 21463. Si vos en apel à Ruen
Devant Dant Huon le doien
Au convent à la confrarie.

Les noms de Huon, de Roen, de Brueil, reviennent plusieurs fois, et, sur la fin (v. 21946),

[1] Variante : Il est Normenz, s'il a mespris.

Renart parle d'avoir recours à *l'Evesque Mon seignor Gautier de Costances* (Coutances) *en sa Cort.*

29.

Conment Renart se muça es piaus[1]. (V. 21977-24344; 2368 v.)

V. 21987. Il avint jà c'uns Chevaliers,
Qui moult estoit preuz et legiers,
Fist fere un chastel bel et noble :
N'ot tel de qu'en Costentinoble.

L'auteur décrit la situation du château, la magnificence du seigneur et de son manoir. Il s'étend longuement sur les détails de la vie journalière du seigneur et des habitants du château, auxquels il fait successivement boire, manger, dormir, laver les mains, recevoir des parents, aller à la chasse, monter à cheval, etc. D'abord le seigneur va chasser : on fait lever un renard qui s'enfuit vers le château et disparaît ; toutes les recherches sont vaines. Le chevalier se lave les mains, fait allumer des chandelles, soupe et se couche. Le lendemain, lever du seigneur, nouvelle chasse, nouveau repas. Deux écuyers

[1] Comment Renart se cacha parmi les peaux.

viennent annoncer la visite du père et des deux frères du seigneur chevalier. Accueil d'usage et repas. Description assez minutieuse des coutumes et usages de la maison et de la chasse. Chasse au cerf; continuation. Chasse au sanglier; quatre chiens y périssent avant que le chevalier parvienne à tuer la bête. Prise, dépècement, transport et apprêt du gibier. Repas, passe-temps, arrivée des bagages et du nain hideux du père. Nouveau régal. Le chevalier va à la rencontre de son père. Nouvelle poursuite du renard, qui disparaît encore. Réception et repas des parents. Renart est découvert parmi les peaux de renard suspendues dans la salle :

V. 22800. A la hardiere[1] moult estroit
Se tint et as denz et as piez.

Il s'enfuit, traverse la forêt, et va se coucher sur une meule de foin en une prairie[2].

Renart, au haut de la meule et aux prises avec la faim, voit venir une corneille; il s'étend sur le dos, laisse pendre sa langue hors de sa gueule[3], contrefait le mort, attrape ainsi la

[1] Crémaillère pour suspendre des hardes.

[2] Conférez avec la branche 18.

[3] Dans la branche 12 *b*, et la branche 31, Renart se couche également sur une meule de foin que l'eau va entourer.

corneille et la dévore. Il s'endort, et cependant l'eau déborde et inonde le pré.

Heureusement un vilain arrive en bateau (v. 22880); Renart le laisse approcher, s'empare de la barque et jette l'homme à l'eau.

Renart aperçoit Ysengrin et Hersent, se teint en noir au moyen d'une herbe dont il est en possession (v. 22986), se déguise ainsi complètement, et offre de leur faire passer l'eau. Il débarque Ysengrin dans une île, où celui-ci est pris dans un piége, reçoit des coups et laisse un pied [1]. Renart, sous les yeux d'Ysengrin, satisfait ses amoureux désirs avec Hersent, descend à terre avec elle et vend le bateau à un vilain au prix de quatre chapons.

Renart trouve Roonel le Mâtin en quête de quelque proie (v. 23118), dit avoir été baptisé du nom de *Chuflés* (ailleurs Choflet, Coflet, Chufé, Cuflet); invite Roonel à manger des raisins, le fait attraper, prendre et battre dans les lacs d'un piége. Roonel va s'en plaindre au roi Lion en sa cour.

L'écureuil (v. 23332), Rossel l'Escurel, l'Escuiroil, vient trouver Renart et l'introduit dans le poulailler d'un *rendu* (religieux), où Renart

[1] En plusieurs endroits il est fait mention de cette fâcheuse perte d'une patte, que le pauvre Ysengrin a dû subir.

mange un chapon et Rossel hume des œufs. Découverts par les gens du logis, Renart est pris pour un diable, à cause de sa couleur noire. Il échappe au prix de quelques coups; mais bientôt il menace de manger Rossel lui-même, et celui-ci court se plaindre également au roi Noble le Lion. A ces plaintes de Roonel et de Rossel se joint encore celle d'Ysengrin pour avoir perdu la patte et s'être vu indignement trahi.

Noble envoie Tybert le Chat (v. 23609) pour mander Chuflés. Celui-ci attire Tybert dans la maison d'un forestier, qu'il dit être la sienne, et où il le fait prendre dans un lacs. Tybert est sur le point d'être tué, mais comme à l'ordinaire, dans tous les cas pareils, au moment décisif Tybert ronge la corde et s'évade.

A cette nouvelle, Noble charge Belin le Moton de la même mission (v. 23760) ; mais Renart le fait poursuivre par un vilain dont il lui a proposé de manger l'avoine.

Enfin dant Bernart l'Archeprestre, Brun l'Ors et Baucent le Sengler (v. 23860) reçoivent l'ordre d'aller à la recherche de Chuflés et de l'amener de force. D'abord plaidoyers, puis combat à outrance de Renart contre Roonel (v. 24016). Tous les préparatifs sont faits, tout le cérémonial d'usage est observé, les combattants sont

armés de boucliers et de forts bâtons. Renart succombe et reste pour mort. Noble ordonne qu'on l'enferme dans un sac et qu'on le jette à l'eau (v. 24282). Cependant Grimbert, qui s'est caché sous le pont par dessus lequel Renart est précipité, le retire de la rivière et le sauve. Renart se lave et redevient roux. Toutes les autres bêtes s'en retournent joyeuses d'être débarrassées de Renart, qui se hâte cependant de regagner Malpertuis.

V. 24339. Atant entra en Malpertuis
Et après lui referma l'uis,
Et sachiez que ce fu savoir.
Ci vos lais de Renart le noir,
En son chastel est enfermez,
Atant est li Contes finez.

Encore une branche tout indépendante du reste et sans analogie complète avec aucune des autres versions sur le renard. Toutefois, ce sont les mêmes personnages, les mêmes noms et caractères des animaux, les mêmes relations antérieures, les mêmes haines, les mêmes parentés, les mêmes allusions qu'ailleurs.

Il n'y a nulle indication précise sur l'auteur. Cependant on pourrait bien supposer la scène placée en Touraine, aux bords de la Loire. Le

château est situé sur une roche, près d'une rivière qui porte des vaisseaux jusqu'à la mer, et où il y a des vignes. On boit des vins d'Anjou, de La Rochelle, du Poitou (v. 22781, Vin burent d'Auçoire et d'Orlienz, et ailleurs). L'orthographe ne laisse pas d'offrir de même quelques particularités : l'auteur écrit, par exemple, mestre, chen, vinnes, néiz, si nos aséon, sivent, lévriers, vencu, acuru, pour maître, chien, vigne, nul, asseyons-nous, suivent, chiens-courants, vaincu, accouru, etc. La règle de l'emploi de l's finale pour marquer le sujet et le régime est observée. Le nom de Renart est employé comme appellatif et accompagné du nom de nombre *un*, dans le vers 22026, ce qui doit être remarqué comme une chose extraordinaire. Les animaux montent presque tous à cheval, etc. [1]. En général quelques tournures du langage, ainsi que

[1] Par exemple :

Vers 23620 Tibert
Tantost conmande qu'en atort
Son palefroi sanz demorer.
23626 Et Dant Tibert meintenant monte.
23631 Tibert s'en vet à esperon,
Moult ot en lui noble baron.
23646 Le cheval des esperons fiert.
23673 Renart monte sor son cheval,
Chevauchant vont le long d'un val
Entre lui et Tibert le Chat.

quelques traits à part, font supposer que cette branche est postérieure à la plupart des autres.

Le récit a beaucoup de simplicité, mais point d'esprit, point de vivacité, point de poésie proprement dite ni d'invention; il ne contient que peu de nouvelles ruses, de nouveaux tours de la part de Renart, qui finit même par succomber entièrement, et ne doit son salut qu'à la prévoyante amitié de Grimbert le taisson.

La première partie de la branche, jusqu'au vers 22811, où Renart est découvert parmi les peaux, s'éloigne presque entièrement du caractère des autres branches: c'est une description de la demeure et de la vie journalière d'un seigneur qui boit, mange, dort, se lave les mains, monte à cheval, reçoit ses parents, va à la chasse, etc. Tout cela peut avoir quelque intérêt historique quant aux renseignements sur la vie et les mœurs du temps, mais ces notions, assez pauvres et insuffisantes en elles-mêmes, sont bien prosaïques et ne donnent aucune valeur poétique à la composition. Lorsque enfin Renart est trouvé parmi les peaux et qu'il s'en-

Vers 23882 Et cil (Bruns, Bernart et Baucens) monterent meintenant
Et s'acheminent sanz noisier.
Tuit troi prenent à chevauchier
Trestuit coste à coste et à destre.

fuit, l'auteur abandonne absolument le seigneur et ce qui l'entoure pour ne plus y revenir du tout, et passe entièrement aux tours que les animaux se jouent entre eux et aux altercations avec un petit nombre de vilains.

Le nom de Malpertuis ne paraît qu'une seule fois, à la fin, au vers 24339, que nous avons cité plus haut.

Deux des manuscrits, 98-14 et 195 B, offrent une variante tellement étendue qu'elle embrasse presque toute la branche (v. 22022 jusqu'à la fin, v. 24344 du texte de Méon); elle est un peu plus longue que l'imprimé. Pour la variante, c'est le même sujet, le même fond d'idées, la même marche; les différences portent sur les détails et sur le texte, mais il n'y a pas de changement essentiel ni très important dans le récit en général.

On ne laissera pas de remarquer la longueur des branches qui sont placées les dernières, et dont la plupart renferment deux mille, trois mille vers, et même davantage.

30.

C'est la Branche de Renart com il fu Empereres. (V. 24345-27782 ; 3438 v.)

Pendant la douce saison, Renart avec ses petits et avec sa femme, qui en porte d'autres encore, se trouve dans la détresse en son fort manoir de Malpertuis. Allant chercher de quoi subvenir aux besoins de sa famille, il rencontre Ysengrin, *qui l'avertit de fuir avec lui devant trestuit li vilain d'une vile.*

Lorsqu'ils sont en sûreté, Ysengrin se met à dormir ; Renart l'attache à un arbre ; un vilain qui passe le roue de coups de bâton ; Renart revient le délier ; Ysengrin, reconnaissant du service rendu, l'emmène, le régale et lui reste dès lors dévoué à toute épreuve. Renart passe au bord d'une fosse où il croît force mûres, et fait de vains efforts pour en atteindre quelques unes.

Renart trouve Roonel (v. 24687) gisant sous un arbre et fort maltraité par un vilain. Sous prétexte de l'aider, il lui passe une corde au cou et le suspend à l'arbre. Le roi Noble arrive avec sa suite ; il fait détacher et soigner Roonel, qui ne le connaît pas, et lui demande qui il est.

Noble le fait emporter chez lui et le fait guérir par

> V. 24876. Li mires qui vindrent de Nimes
> Et de Montpellier par de là [1].

L'auteur passe alors par une transition à autre chose :

> V. 24894. Ici de la Cort vos lairon
> Et qant leus en sera et tans [2],
> Si vos en dirons tot à tans.

Au sommet d'un chêne Renart aperçoit le nid d'un milan, *Escofle*, où il y a quatre petits ; il grimpe aussitôt et les mange [3]. A peine est-il descendu, que le père et la mère le surprennent et l'assaillent à coups de bec et d'ailes ; il réussit à les tuer l'un et l'autre, mais il se couche tout harassé de fatigue et bien aise de s'en être tiré ainsi [4].

Un chevalier qui passe avec son écuyer et son garçon (v. 24970) aperçoit Renart à demi mort, lui fait passer une branche de chêne à tra-

[1] L'université de Montpellier fut établie en 1289. L'École de médecine y avait été fondée depuis un siècle.

[2] Quand il en sera lieu et temps.

[3] Cfr. la 5e partie de *Renart le Contrefait*.

[4] Dans la branche 31, l'Escofle auquel Renart se confesse, prétend être celui dont Renart a mangé les quatre petits.

vers les jarrets, et ordonne au garçon de le porter à la maison. Renart ayant mordu le garçon aux fesses, celui-ci le rejette et retire la branche pour l'en frapper; mais Renart, se sentant libre, s'enfuit au plus vite, trouve une herbe au moyen de laquelle il se guérit, et va poursuivre ses aventures.

Arrivé sous un cerisier, Renart y aperçoit enfin le moineau *Droïn*.

V. 25126. (Renart) bée amont et aval
Tant qu'il choisi sor l'arbre en haut
Le moisnel qui saut et tressaut
De branche en branche moult soé.

Sur sa demande, Droïn lui jette d'abord trois cerises, puis *plein le giron,* de façon qu'il en mange tant qu'il lui plaît. Droïn se plaint de ce que ses neuf petits dépérissent de maladie, et demande conseil à Renart. Celui-ci énumère tous les pays où il est allé il y a seulement deux ans, pour trouver moyen de guérir Noble le Roi, conseille à Droïn de faire baptiser ses petits, prétend à cet effet être lui-même prêtre, se fait jeter les petits en bas de l'arbre et les croque. Le moineau désolé va chercher quelqu'un pour le venger. Après quelques vaines demandes, il aborde le mâtin *Morout,* plus loin Morot, Morhot,

Morhout, exténué de besoin, ayant servi un *mavès vilain* qui craint de mourir de faim, et dont alors Droïn dit qu'il *quide avoir trové herbout* (famine) *por le tens qu'il vait un poi chier* (v. 25362). Droïn, en lui promettant de quoi manger, persuade à Morout de l'aider. Il va voleter devant un paysan qui conduit une charrette de viande et l'attire à l'écart pendant que le chien saisit un jambon, *bacon*, dans la charrette et le mange; puis, pour procurer à boire à Morout, Droïn vole à la tête du limonier d'une charrette de vin; le charretier maladroit, voulant le chasser, fait tomber son coup sur le cheval, qu'il abat raide mort; la charrette est entraînée par la chute du cheval, un tonneau de vin crève et Morout en boit tout son saoul. Droïn se rend au repaire de Renart, l'engage à venir le manger, et l'attire ainsi jusqu'à l'endroit où le chien se tient caché. Morout saute alors sur Renart, le couvre de morsures et le laisse presque mort; alors Droïn vient triompher et se moquer de lui (v. 25708). Là-dessus arrivent Hersent et Ysengrin,

V. 25744. Atant ez-vos Dame Hersent
Sa conmere qui tant l'amoit,
Qui son douz ami le clamoit,
Et Ysengrin aveques lui.

Pleins de douleur et de compassion, Hersent et Ysengrin emportent Renart chez eux, le font guérir par un médecin de Montpellier, le retiennent un mois entier, et ne se séparent de lui qu'à leur grand regret.

C'est en cet endroit (v. 25881) que la branche pourrait se diviser en deux parties : Renart commence à monter à cheval, ainsi que les autres personnages. Tout va prendre une tournure chevaleresque et perdre entièrement le naturel et le caractère de la fable.

Enchanté d'être guéri, Renart pique son cheval, aperçoit celui d'un écuyer qui est descendu pour lâcher de l'eau, et qui porte un tambour et un faucon ; il s'en saisit à la barbe du propriétaire et s'en va. Après avoir rapidement traversé le bois, il découvre des canards dans un marais, les fait lever à l'aide du tambour et s'en fait apporter trois par le faucon.

V. 25952. Mès il n'ot pas granment esté
Qu'il vit le Limaçon venir
La lance el poing, l'escu tenir,
Sor un cheval tot afichié (tout fixé, affermi),
Bien armé, le haume lacié,
Poingnant venoit par un essart.

Le limaçon, *Tardif*, se réjouit de rencontrer Renart pour se venger des nombreux griefs qu'il

a contre lui. Cependant Renart abat Tardif d'un coup de son tambour, s'empare de sa lance et de son cheval, sur lequel il charge ses canards.

Renart est mandé auprès du roi par une lettre que lui remet un messager en lui disant :

V. 26024. Mi sire Nobles li Lions
M'a ci ilec à vos tramis
Con à un des meillors amis
Que il ait et qu'il aime plus.

Renart promet d'obéir. Il rencontre Grimbert, son cousin, et en fait son écuyer; puis Percehaie, son fils aîné, monté sur un cheval, qui lui annonce la mort de sa mère Hermeline. Renart ordonne à Percehaie d'amener ses deux frères à la cour du roi, où il veut les faire armer chevaliers. Renart est accueilli au château. Noble dit qu'il l'a fait appeler

V. 26127. Por paiens qui me font grant gerre.
Il sont jà entré en ma terre,
Et si les conduit li Chameus.
Jà ont de mes chastiax pris deus
Des meillors, des plus fors donjons.
Tant i a des Escorpions,
Oliphanz, Tigres et Yvoires,

Bugles, Dromadères, Guivres, Serpenz, Lesardes et Culovres. Suivant le conseil de Renart, Noble

fait appeler tous ses barons avec leurs gens ; ils viennent tous, excepté le limaçon Tardif, gonfanonier. D'après la recommandation d'Ysengrin même, Renart est nommé à sa place. Il demande au roi de faire ses enfants chevaliers. Le roi le prie de rester pour défendre la reine et le pays. Le roi prend avec lui Percehaie en qualité de gonfanonier pendant la campagne. Renart fait prêter serment de fidélité à tous ceux qui restent avec lui.

V. 26363. (Renart) Fu remès avec la Roïne
Qu'il aime d'amor enterine
Et longement l'avoit amée.

Renart, très content de l'arrangement, jouit librement de ses amours avec la reine, approvisionne et fortifie le château. Le lion part avec son armée, que l'auteur décrit longuement, aussi bien qu'une grande bataille où tous les barons, armés de l'écu et du haubert, sont à cheval et se battent à coups de lance et d'épée, à la tête de milliers de combattants, etc., et où plusieurs périssent [1]. Enfin le roi et Percehaie avec leur ba-

[1] Au nombre des grands et nobles animaux, le cheval seul ne figure pas ici ni ailleurs comme baron, compagnon du roi, ou personnage important de la fable. Il ne fait que servir de monture aux autres bêtes. L'âne remplit le rôle d'archiprêtre.

taillon, décident la victoire. Les ennemis sont poursuivis jusqu'à la mer, où ils s'embarquent. Le chameau est fait prisonnier et écorché vif. Le lion fait enterrer les morts et transporter solennellement sur des bières Chantecler et Espinart, le hérisson.

L'auteur emploie encore une fois une transition d'une forme commode et ordinaire :

V. 26664. Ci ilec vos lairon dou Roi,
Si vos rediron de Renart
Qui moult estoit de male part
Et moult fu plein de fausseté.

Pour se faire *Empereres*, Renart fait apporter par un sergent la fausse nouvelle que le roi a péri pendant le combat, et, dans une feinte colère, il tue le messager d'un coup de bâton, afin de n'être point trahi. Sur une clause testamentaire qu'il a faussement fabriquée, et du consentement de tous, Renart épouse publiquement la lionne, se fait proclamer empereur, fait porter des trésors à Malpertuis, et fait fortifier et approvisionner le château où il demeure. Quand l'écureuil, suivi des convois, arrive pour annoncer la victoire, Renart refuse de le recevoir. Noble avec son armée veut mettre le siége devant le château. Renart le prévient en faisant une sortie.

Percehaie passe de son côté. Combat acharné. Brun li Ors [1] et Bruiant li Tors sont faits prisonniers. Festin et joie au château. Le lendemain nouvelle sortie (v. 27180). Grand carnage; Tybert y périt; Noble blesse Rovel, fils de Renart, et le fait prisonnier. Renart se retire dans une grande affliction; il menace de faire pendre Brun et Bruiant. Échange de ces deux guerriers contre Rovel. Grande joie. Repos de huit jours pour la guérison de Rovel. Troisième sortie (v. 27472). Ysengrin est toujours un des barons les plus fidèles et les plus dévoués de Renart. Grand combat. Noble tue Malebranche, autre fils de Renart. Fureur de Renart. Grand carnage. Enfin les assiégés sont repoussés. Rentrée au palais. Colère et deuil de la mort de Malebranche. Renart et Noble jurent la perte l'un de l'autre. Noble vient camper tout près de la tour. Renart appelle ses deux fils et Ysengrin; tous quatre s'arment et sortent pendant la nuit, surprennent l'ennemi et abattent la tente de Noble; mais ils finissent par être entourés, et Renart est fait prisonnier (v. 27706); alors il s'humilie et demande son

[1] Bruns reparaissant pour secourir Noble, au vers 27204, accuse une singulière distraction, puisqu'il est censé avoir été fait prisonnier la veille; à moins qu'il ne faille prendre Bruns dans le sens collectif de toute la race des ours.

pardon en récompense de ce qu'il a été sept fois pour Noble à *Salerne, à Palerne, en Romanie, en Sarazinois,* et de ce qu'il l'a guéri de la fièvre. Noble pardonne en effet; la paix se conclut, Noble rentre dans son palais; la lionne l'accueille, et l'on cache soigneusement ses amours et son mariage avec Renart, qui retourne à Malpertuis,

V. 27773. ..... Avec mi sire Ysengrin
Qui l'aime de cuer interin,

et dont l'amitié tient désormais jusqu'à la fin et sans nul trouble.

Toute longue et prolixe que soit cette branche, à presque tous les égards, et encore qu'elle offre les mêmes noms propres qu'ailleurs pour désigner les acteurs, elle est indépendante et isolée comme celles qui la précèdent et celles qui la suivent. Il est évident qu'elle est postérieure à la plupart des autres; elle date probablement du quatorzième siècle, ou tout au plus de la fin du treizième, et, dans ce cas, elle serait moins ancienne que le *Couronnement de Renart.* Le nom de l'auteur est inconnu et il n'y en a nulle trace.

Les aventures contenues dans cette branche,

sans être toutes spirituelles, piquantes ou poétiques, sont pour la plupart neuves. Ce qu'il y a de mieux, c'est sans contredit la fable du moineau qui sacrifie stupidement ses petits, mais qui s'en venge adroitement à l'aide du chien Morout. L'idée de se faire roi est aussi la base principale du poëme du *Couronnement de Renart*, mais les deux récits diffèrent complètement. La couleur et le caractère de la seconde partie de la branche sont conformes à ce que l'on trouvera dans le poëme de *Renart le novel*. Cette branche-ci n'est pas la seule où d'abord Renart et Hermeline se plaignent de n'avoir pas de quoi se rassasier, où Renart en promette et parte pour s'en procurer, mais où ensuite il subisse force aventures sans garder le moindre souvenir d'Hermeline, ni songer le moins du monde à lui rapporter à manger pour elle et pour leurs petits. De plus, quand il est question en particulier de Malpertuis, ce château est toujours dépeint non seulement comme formidablement fortifié, mais aussi comme abondamment muni de toute espèce de provisions. C'est une particularité que la vive amitié d'Ysengrin pour Renart. D'abord, à la vérité, Renart lui attire une fâcheuse affaire; mais Ysengrin ignore que Renart en est l'auteur, et il demeure son fidèle et dévoué partisan.

On pourrait à son gré diviser cette branche en deux parties distinctes (au vers 25881), qui n'ont nulle liaison nécessaire, nulle espèce d'analogie. La première rentre dans le caractère des premières branches et de la fable en général ; la seconde s'en écarte tout-à-fait. Dans cette seconde partie, on distinguera encore d'abord la guerre de Noble contre les animaux envahisseurs du dehors, païens ou sarrasins (v. 26466 et autres), et puis la guerre entre Noble et Renart, son vassal félon, qui l'a trahi. L'auteur fait un récit tout militaire et tout chevaleresque, où les animaux vont tous à cheval, armés de lances, de casques, de boucliers, etc., et combattent à la manière des chevaliers, tous absolument de la même façon ; lion, ours, sanglier, chameau, chat, lièvre, corbeau, coq, scorpion, limaçon, sont équipés et agissent de la même manière ; par conséquent ils s'écartent tout-à-fait de leurs caractères et de leurs habitudes et perdent toute vraisemblance. A la vérité, ils conservent des noms divers, mais comme ils se comportent tous de même, tout ce qui tient à la différence du naturel et des qualités des animaux, de leur force, de leur grandeur, etc., tout ce qui fait le fond et l'essence de la fable, est absolument écarté, négligé, effacé. Le roi Noble,

comme ailleurs, joue un rôle pitoyable; partout il menace beaucoup, mais agit peu; il se laisse persuader et jouer, et finit par pardonner et laisser échapper le traître sans punition. Quoique peu étonnant par rapport au reste, il est assez curieux de voir le lion figurer toujours comme roi Noble parmi des animaux originaires de l'Europe et du nord. Ici, dans la guerre de Noble et de ses sujets contre les assaillants étrangers conduits par le chameau, l'auteur fait figurer, à la vérité, des scorpions et des serpents, mais il se tait ou paraît embarrassé pour des noms d'animaux appartenant aux autres parties du globe, lesquels lui sont vraisemblablement inconnus. Ces adversaires, nous l'avons fait remarquer, sont censés être païens ou sarrasins, et la branche se termine ainsi :

V. 27775. Et puis fu si bien du Roi Noble
Que tuit cil de Constantinoble,
Par parole ne par mesdit,
Einsi con l'escriture dist,
Nel féissent au Roi meller
Por rien qu'il séussent parler,
Mès entr'eus moult grant amor ot.
Li contes fenist à cest mot.

En lisant la seconde partie de cette branche, on est fort tenté d'adopter l'hypothèse d'une

allusion directe à des personnages et à des événements historiques du temps de la composition de l'ouvrage, du moyen-âge en général, à quelques conflits réels entre musulmans et chrétiens, entre l'Orient et l'Occident, entre suzerain légitime et vassal félon et rebelle.

Les variantes sont assez nombreuses, sans offrir toutefois aucune différence essentielle dans le récit.

31.

Si comme Renart volt mangier son Confesser.
(V. 27783-28664; 882 v.)

La branche commence par une série de proverbes et de réflexions sur le caractère de Renart, jusqu'au vers 27855.

V. 27783. Foux est qui croit sa fole pense,
Moult remaint de ce que foux pense;
Foux est qui croit fole espérance
Que toz li monz est en balance.
Fortune se jeue del mont,
Li un vienent, li autre vont,
Li un devant, l'autre derriere,
Che est li geux de la chiviere [1].

27834. Jà nus n'aura de lui (Renart) droiture,

[1] C'est le jeu de la civière.

Il prent à tort, il prent à droit,
C'est merveille qu'il ne recroit.

27841. De lui (Renart) ne se puet nus partir
Jusqu'à tant qu'il l'ait fait honir :
Une piece puet-il reignier,
Mès après le fet trebuchier,
Pendre as forche, ou noier en mer,
Ardoir en feu ou essorber[1].

27855. Seignors, se vos volez oïr,
Je vos diré tot sanz mentir
De Renart le Gorpil la vie
Qui tant a fait de lecherie,
Qui tant a homes decéüz,
Que par enging, que par vertuz,
Cent paroles a fait acroire
Dont il n'i avoit nule voire :
Il n'est nus hons que il n'engingne.

Renart va *à la noire Abaïe*, à Compiègne, pénètre dans le poulailler et s'y régale. Un valet, *serjant*, qui s'est relevé la nuit, entend le bruit, bouche l'entrée et va éveiller les moines. Renart n'échappe qu'après avoir reçu force coups. Il court jusqu'à ce qu'il atteigne l'Oise (v. 28000, *tant qu'il vint sor la rive d'Oise*), monte sur une meule de foin et s'y blottit. Pour se soulager, il dresse la queue et laisse échapper sept vents (première grossièreté) en l'honneur de son

[1] Engloutir, noyer.

père, de sa mère, de ses bienfaiteurs et ancêtres, des poules qu'il a mangées, du vilain qui a fait la meule de foin où il est couché, de son amour avec Hersent, et en malédiction d'Ysengrin.

V. 28037. Atant se r'est alé gésir
Que talent avoit de dormir,
Si se conmande as douze Aspostres
Et a dit douze pater-nostres,

par lesquelles il demande des grâces pour tous les pécheurs et félons, du mal pour tous les moines, prêtres, etc. Tel est le singulier mélange des paroles de la religion, de la superstition et de la profanation scandaleuse du moyen-âge. Quand Renart se lève le lendemain matin (v. 28077), il se propose d'aller manger l'oie grasse de *dant Goubert*, mais il se trouve surpris par le gonflement de la rivière, en sorte que la meule est tout entourée d'eau.

Un milan, *Escoufle, Hubert, Huans, Huart, dant Botecus*, vient se reposer sur la meule (v. 28105). Renart fait le souffrant et demande à se confesser à lui. Il s'ensuit alors une longue énumération des péchés de Renart (v. 28141-28272)[1]. Il s'avoue parjure et excommunié pen-

[1] Dans la branche 13e, Renart fait à Ysengrin mention de sa confession à l'Escoufle.

dant neuf ans, sodomite, etc., et prétend être disposé à faire pénitence et à se faire moine ; mais il feint du reste d'avoir un mal au côté qui l'en empêche, puisqu'on ne veut recevoir dans les ordres que des hommes sains; déclare ne savoir pas le latin, ne pouvoir supporter les jeûnes, avoir l'esprit trop enjoué, et en général être incapable de se soumettre aux règles monastiques; d'ailleurs les moines noirs, selon lui, sont trop libertins, et les blancs trop austères; il ne saurait se priver *de Hersent ne de son pertuis*. A propos de ce mot, Renart fait l'éloge du c... comme de la chose par excellence, et de celui de Hersent en particulier, ce qui donne lieu à la longue et obscène discussion suivante, pendant laquelle Renart déclare qu'il ne voudrait être abbé que si Hersent était abbesse.

V. 28271. Qar moult est l'Ordre bone et bele
Qui est de mâle et de femele.

L'Escoufle se met à faire de vifs reproches à Renart, prétendant que Hersent est absolument indigne de son amour et de ses éloges; que c'est une vieille carcasse de quatre-vingts ans, putain à tout le monde, ayant le c... vilain et large à pouvoir y faire entrer un cheval sur ses quatre pieds, etc.; qu'elle est obligée de se coucher

pour que Renart puisse y atteindre, et qu'il ne saurait remplir le c... à moins d'y entrer tout entier. Il lui conseille de prendre une maîtresse plus jeune et plus gentille, telle que Cortoise, la femme de Belin le mouton (v. 28404).

Renart est très irrité d'entendre mal parler de Hersent (v. 28435), jure tout bas de s'en venger et de manger son confesseur, fût-ce chose inouïe jusque là. Il poursuit cependant sa confession, et cite nombre d'abbés et de religieux qu'il affirme être plus pécheurs que lui; il se vante de sa luxure et de sa gloutonnerie, épouvante ainsi le milan, fait semblant de s'en effrayer lui-même et de se pâmer. Quand *li Huans* vient à son aide, il tente de le happer; *Hubert* s'échappe et se signe plus de quatre fois. La confession est reprise néanmoins (v. 28600); Renart avoue avoir un jour trouvé et mangé *qatre huaniax*, petits milans, *qui erent filz Hubert l'Escofle*. L'oiseau dit que ce sont les siens, et qu'il les a cherchés pendant un mois. Il prononce sa malédiction sur Renart. Celui-ci prétend qu'un confesseur, au lieu de maudire son pénitent, doit lui pardonner, et que d'ailleurs il a mangé les petits sans savoir ce qu'il faisait[1].

[1] Selon le récit de la 30e branche, non seulement Renart aurait mangé les petits, mais, de plus, tué les père et mère.—Dans

Le milan pardonne en effet, et Renart promet en récompense de se faire son homme-lige. Pour prêter serment, ils doivent s'entre-baiser; le milan s'approche, et Renart le saisit et le croque à l'instant.

Le récit est animé et comique; la fin est rapide et assez spirituelle. Renart est ici dans son caractère et dans celui de la fable; ce sont les vieilles rancunes, les relations connues, les amours du renard et de la louve, etc. Plusieurs considérations portent à croire que cette branche est antérieure à celles qui la précèdent. Nous nous retrouvons ici sur le vrai terrain de la vieille naïveté, de l'enjouement et de la causticité des Français du moyen-âge. A la vérité, nous y rencontrons aussi toute la franche et plate obscénité qui est si fréquente dans la vieille littérature; toutefois elle y doit moins choquer, moins rebuter, précisément parce qu'elle est sans gêne et sans mauvaise intention; elle n'est point

la 5[e] partie du *Renart le Contrefait*, Renart se trouve de même sur une meule de foin, se confesse à Hubert l'Escofle, reçoit l'absolution, et dévore ensuite Hubert; mais la confession y est toute différente; exempte de platitudes et d'obscénités, elle est pleine de digressions savantes et morales.

d'une équivoque réfléchie et perverse : c'est tout bonnement la franche grossièreté de mœurs, de langage et de conversation, unie à la candeur d'esprit, également propre au moyen-âge de la France.

Cette branche-ci commence par un vol de Renart dans une abbaye noire, et la branche suivante par une invasion dans le poulailler d'une abbaye blanche. En général, ici l'auteur s'attaque de préférence aux moines noirs, bénédictins, de l'ordre de Cluny, et, plus loin, 32e branche, aux moines blancs, augustins, réformés par saint Bernard, de l'ordre de Cîteaux.

Dans le manuscrit 195 B, cette branche est terminée par ces mots :

Explicit la seconde vie
De Renart, où a tant boidie.

32[1].

La mort Renart. (V. 28665-30362; 1698 v.)

Au printemps, comme d'habitude, après avoir souffert pendant la mauvaise saison, Renart sort

[1] Branche 27e chez Grimm.

de son repaire pour recommencer ses exploits contre les autres bêtes :

> V. 28690. Connins, gelines et chapons
> Qui sont d'une Abaïe blanche.

Il dévore un chapon, mais un *Blans Moines* le surprend et l'assomme de coups. Cependant

> V. 28714. Renart l'a par la c... pris
> As denz, et si forment le sache (tire)
> Que uns des pendenz li arrache [1].

En s'enfuyant, Renart rencontre *Coart*, le lièvre, *desor son destrier* (v. 28727), tenant garrotté un *Peletier*, marchand de peaux. Le pelletier avait osé tirer l'épée contre le lièvre ; celui-ci, après lui avoir craché à la figure, l'avoir terrassé et désarmé, allait en faire son rapport au roi. Renart l'en détourne en disant qu'il *N'afiert à home de parage* (v. 28778) d'aller demander justice au lieu de se la faire soi-même, et que lui il aurait préféré se charger de sa propre vengeance. Coart persiste cependant. Ils trouvent le roi en cour plénière, qui

> V. 28818. Cel jor celebroit une feste
> D'une haute Dame honorée,

[1] Cfr. l'action du chat dans la branche 20e; et dans *Reineke*, I, 14.

La suer Pinte, dame Coupée
Qui fu ocise en traïson.

Le roi se réjouit de la présence de Renart, qu'il dit n'avoir pas vu depuis le jour qu'il fit la paix entre lui et son compère [1]. Quand on en vient au jugement du vilain, celui-ci proteste et demande à faire jurer par ses voisins qu'il est homme loyal (v. 28889). Douze hommes jurent, et citent, pour preuve de sa loyauté, qu'un jour ayant gagné un œuf, il l'avait partagé entre tous les treize qu'ils étaient. Le roi l'absout et le vilain part avec ses amis.

Alors le roi donne un repas à la compagnie, et puis on se met au jeu. Renart et Ysengrin jouent ensemble aux échecs; Renart perd, et met pour enjeu *sa c...., ou son v..* [2] (v. 28960) et perd encore. Ysengrin, au moyen d'un grand clou qu'il fait apporter, l'attache alors par la c..... à l'échiquier. Grands cris et grandes douleurs de Renart. La lionne vient le délivrer et le soigner :

V. 28982. Dedenz sa chambre le repost
Et le coucha dedenz son lit.

Renart s'évanouit, prend un bain chaud, de-

[1] Dans la branche 11e, au vers 5650 et suiv., et dans *Renart-le-Nouvel*, branche 12e, dernière du premier livre.

[2] Parties génitales.

mande à se confesser à *Bernart l'Arceprestre.* Il dit n'avoir point de regrets de ses amours avec Hersent, parce que celle-ci en a été bien aise, ni de celles avec la dame Fière, la lionne, parce qu'il l'avait formellement épousée (br. 30), et de n'avoir péché qu'en donnant guérison, *garison à monseignor Noble le Lion* (v. 29064, br. 26). Renart se pâme de nouveau et reste pour mort.

Grande douleur générale. Le roi mande la famille de Renart[1] ainsi que *Grimbert le Tesson,* qui demeurait à *Malbuisson.* On fait toutes les cérémonies d'usage pour l'enterrement solennel de Renart : on allume des cierges, etc., on chante vigiles, où tous les animaux prennent part ; l'un chante le verset, un autre les *respons.* Les vigiles achevées, officiants et assistants rentrent dans la salle, se déshabillent, et on passe la nuit dans la joie, à jouer *as plantées*[2]. Là Frobert le grillon paraît assez fort pour résister aux coups de Baucent le sanglier, et Tardif le limaçon pour donner à Baucent un coup tel qu'il l'abat sur le pavé, etc. (v. 29387). Tout au beau mi-

[1] Cependant, selon la branche 30e, Hermeline devait être morte.

[2] Jeu où l'un des joueurs lève le pied et l'autre y applique un coup ; tous y prennent part successivement.

lieu du jeu on apporte du vin et de la cervoise et on se met à boire.

Bernart l'Arceprestre fait sonner les cloches et porter le corps de Renart devant l'autel de dame Pinte, qui y fit des miracles. Par les ordres de Noble, les barons s'assemblent pour les funérailles. Bernard débite un sermon composé de réflexions sur la mort subite, du panégyrique de Renart, qu'il peint comme l'être le plus vertueux et le plus fidèle, d'une plate justification de l'amour charnel, *f......*, de l'aveu des relations amoureuses entre Renart et Hersent et dame Fière, et d'une exhortation au roi à tout pardonner. Singulière franchise que la mention réitérée du cocuage du roi en sa propre présence et qui reste impassible. Tous ces discours sont d'une platitude rebutante. Après le sermon, Bernard dit le confiteor et prononce l'oraison funèbre. Ensuite Brichemers lit l'épître et finit par absoudre Renart de tous ses vols, trahisons, etc. Alors (v. 29640), *Ferrant li Roncins conmença en haut l'Evangile*[1], profanation aussi sale que le reste à propos du libertinage de Renart avec la louve et la lionne. Bernard chante la messe, et le roi ordonne de transporter le corps à la fosse.

[1] Autrement il est rare, comme nous l'avons fait observer, que le cheval joue le rôle d'un personnage.

Au moment où l'on va pour le couvrir de terre, Renart reprend ses sens, saisit et emporte le coq qui tient l'encensoir (v. 29763).

Chantecler a vainement recours à l'ancienne ruse pour faire parler Renart, mais un vilain vient lancer un chien après lui, et sur l'ordre du roi les autres animaux se mettent à sa poursuite :

V. 29838. Tardiz u premier chief devant,
Qui tint la baniere levée.

Renart est atteint. Le roi s'emporte comme à l'ordinaire. Le fugitif s'excuse sur ce que les autres ont voulu l'enterrer tout vif. Chantecler demande le combat et triomphe. Pour sauver sa vie, Renart contrefait le mort. Chantecler le traîne par la queue dans un fossé, où on le laisse, et chacun s'en va. Rohart le corbeau, et Brune la corneille, arrivent et vont, en triomphant, becqueter la peau de Renart ; mais soudain celui-ci se lève, arrache une cuisse à Rohart[1] et regagne Malpertuis, où Hermeline l'accueille et le soigne.

Rohart se plaint (v. 30161); le roi est furieux. Grimbert et Hubert[2] vont mander Renart. Grim-

[1] Cfr. la branche 29e et *Reineke*, II, i.

[2] Hubert reparaît donc ici, de même que Hermeline, quoique, dans la branche 31e, Renart l'ait croqué.

bert entre à reculons, Hubert reste prudemment dehors. Renart déclare à Grimbert qu'il ne veut plus aller à la cour et le charge de dire au roi que le Corbel Rohart a mis Renart à mort et qu'il est enterré ; pour en convaincre les messagers, Hermeline va leur montrer le tombeau d'un vilain du nom de Renart. Grimbert s'en retourne avec Hubert l'Escofle et Tardif, qui se trouve encore là. Sur la foi de ses messagers, le roi regrette la mort de son meilleur baron, qui s'est perdu par grand péché.... Il rentre en son palais, et le poëme se termine par ces mots :

V. 30360. Ici luec de Renart vos lès
La vie et la procession.
Ci fine de Renart le non.

Malgré son titre, cette branche pourrait aussi bien occuper toute autre place que la dernière, puisque Renart ne meurt pas réellement, mais qu'il contrefait seulement deux fois le mort, et finit par faire annoncer son décès et faire passer le tombeau d'un vilain pour le sien. Pour la composition, cette branche ne se lie à aucune des autres, mais les personnages et les allusions sont analogues. L'auteur rappelle les aventures des branches immédiatement précédentes,

telles que la félonie de Renart envers le lion, ses amours avec la lionne, etc. (cfr. br. 20), comme déjà connues; mais il fait vivre et paraître les animaux que l'on a vu périr dans ces mêmes branches pendant les combats meurtriers ou autrement. La dame Pinte seule est décidément morte, et opère des miracles comme dans la branche 20, où le lièvre est guéri de sa peur en dormant sur sa tombe.

On se retrouve encore ici sur le terrain de la simple et franche grossièreté du moyen-âge, des sales plaisanteries sur les amours charnelles, etc.; mais, à la vérité, les choses se disent et se font d'une manière fort naïve et du ton le plus naturel. Tout se passe entre les animaux et rentre dans le domaine de la vieille fable du renard; néanmoins la plupart des aventures sont nouvelles. A certains égards, on peut faire ici des observations qui semblent peu d'accord avec ce qui vient d'être remarqué. Cette branche ne pourrait guère être des plus anciennes, et elle semble même tenir aux plus récentes en ce qu'elle donne en partie les mœurs chevaleresques à ses acteurs. Par là elle s'écarte même absolument du naturel des animaux qui y sont mis en jeu. Tous sont censés être barons ou hommes liges du roi Noble, mais sans nuances ni distinctions de caractères et de

capacités. En conséquence aussi tous agissent presque de la même façon ; par exemple, Tardif le limaçon porte la bannière, s'élance à la tête des autres et déploie une activité et une force également étranges ; Chantecler le coq, d'abord enlevé par Renart, le défie ensuite en combat singulier, l'emporte sur lui et le laisse pour mort; Frobert le grillon donne aux grands animaux des coups de patte tels qu'il les renverse, etc.

Tel est ce grand et premier recueil que le moyen-âge nous a laissé sous le titre de *Roman de Renart*.

OBSERVATIONS

SUR LE ROMAN DE RENART.

L'examen du *Roman de Renart* nous apprend qu'il y a des branches complètes en elles-mêmes, pouvant former des poëmes à part et plus ou moins indépendantes des autres branches. En général, ces petits poëmes se diviseraient aisément en deux classes distinctes. Quelques uns se lient entre eux et forment un faisceau de deux ou trois branches qui se suivent dans la plupart des manuscrits. Il y en a où Renart paraît seul sans Ysengrin, et d'autres où Ysengrin paraît sans Renart. Plusieurs sont de vraies fables, des apologues proprement dits, qui conservent aux animaux leurs caractères individuels et n'y mêlent point d'autres acteurs ni d'autres mœurs. Il y en a qui, s'écartant tout-à-fait du naturel de la fable, retracent tout bonnement les coutumes et le langage de la chevalerie et de la féodalité; les unes paraissent anciennes, les autres plus récentes. Un certain nombre appartiennent uniquement et en propre au cycle des compositions françaises, et les autres sont communes aux poëmes latins, flamands, allemands.

I. Voici les branches qui forment des morceaux complets en eux-mêmes, et qui pourraient se détacher sans rompre aucune liaison ni faire de lacunes sensibles : 1, 5, 8, 11, 12, 13, 14, 15, 18, 19, 20, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32. Il faut encore y ajouter les deux branches imprimées dans le *Supplément* de M. Chabaille, savoir : *De l'Andoille qui fui juye es Marelles* et *Si conme Renars menja dant Pinçart le Hairon, et fist à peu noier le Vilain,* qui doivent être placées après la 1re et la 12e branche. La branche 8 est rappelée dans les branches 9 et 10, et en effet, dans tous les manuscrits, elle précède celles-ci. La branche 15 se rattache par une allusion à la branche 6. Les branches 21 et 22 suivent, dans tous les manuscrits, la branche 20 ; elles ne s'y lient pourtant que faiblement et pourraient s'en détacher sans nuire à l'ensemble.

Parmi ces morceaux complets, quelques uns se composent distinctement de deux parties, ce qui peut faire supposer qu'ils n'ont pas été faits d'un seul jet ni par un seul auteur, qu'une partie a pu être écrite antérieurement à l'autre, et que le dernier auteur n'a fait qu'une continuation, ou bien qu'il s'est borné à lier ensemble deux compositions antérieures, etc.

Branche 1 : l'introduction explique l'origine des animaux et leur naturel ; à partir du vers 235 seulement commence le récit des aventures. Branche 20 : la première partie (v. 9649-11168) a de l'analogie de sujet et de caractère avec le premier livre de *Reinaert* et de *Reineke;* la suite (v. 11169-11958) est tout originale et toute différente, d'un ton tout chevaleresque ; il y est question de gonfanons, de châteaux-forts, de siéges, etc. Branche 27 : d'abord (v. 19769-20098) une fable charmante du cerf, du coq, du loup et du renard, mais ensuite (v. 20099-20490) un récit rebutant et ordurier qui contraste avec le début. Branche 29 : (v. 21977-22834) longue et prosaïque description de la vie des seigneurs châtelains et de leurs chasses ; puis, jusqu'à la fin (v. 24345), de nouveaux tours d'adresse du renard et la cour du roi Noble. Branche 30 : d'abord des aventures entre Renart et d'autres animaux (v. 24345-25881) ; puis le récit prend un tour et un ton tout chevaleresques et guerriers jusqu'à la fin (v. 27782) : c'est la bataille du lion contre les autres animaux, et puis celle du même lion contre le renard qui s'est emparé de sa capitale, de sa couronne et de sa femme.

II. Plusieurs branches se lient entre elles par

la continuité du sujet, par le ton et le caractère. Les branches 2, 3 et 4 se font absolument suite et forment un ensemble. Renart y triomphe dans ses tours envers le charretier aux poissons et envers Ysengrin, qu'il fait moine et qu'il conduit pêcher sur la glace. Les branches 6 et 7 se lient également. Tybert le chat trompe d'abord Renart et puis les deux prêtres. Les branches 9 et 10 forment un seul récit, c'est la rencontre de Renart avec Primaut, le frère d'Ysengrin. Ce sont les seuls épisodes où figure Primaut. Son nom se retrouve, à la vérité, à la branche 23, mais en passant seulement. Branches 16 et 17 : Récit suivi du loup attrapé d'abord par le prêtre dans la fosse, et puis par la jument, qui lui lâche un coup de pied à la tête. Dans la branche 20, l'auteur rappelle la fin de la branche 19, et dans la branche 21 on rappelle également la branche 20; mais ces transitions ne sont que bien accessoires, et ces branches ne paraissent que très faiblement liées ensemble. Les branches 21 et 22 n'en forment guère qu'une; elles ont beaucoup de conformité de style et de caractère, mais, sous ce rapport, elles diffèrent essentiellement de la branche 20[1].

[1] La distinction que nous faisons entre les branches qui paraissent isolées et celles qui se lient ensemble est fondée,

III. Dans la seule branche 7, il ne figure ni renard ni loup; toutefois, comme elle s'attache à la branche 6, on ne cesse pas entièrement d'être en relation avec le renard.

Les branches 2, 5, 6, 8, 15, 25, 28, 31, ainsi que les deux branches de Pinçart et du Jeu de marelles (voy. Chabaille), nous présentent Renart seul jouant des tours à d'autres acteurs, mais sans rapport avec Ysengrin. Les cinq premières et les deux dernières ont complètement la couleur et la simplicité de la fable. La 25e contient les longues discussions et les différends de Renart avec le vilain Liétart. Dans la 28e, le renard et le chat raisonnent encore longuement et se mêlent de faire les prêtres, de chanter à l'église, etc. La 31e est remplie d'obscénités, et s'écarte beaucoup de l'ingénuité de l'apologue.

Dans les seules branches 12, 14, 16 et 17 Ysengrin figure sans Renart. La 12e contient

d'après la lecture de l'imprimé, sur le contenu et la nature des divers récits. Toutefois, le tableau des manuscrits fera voir qu'à l'aide de grandes lettres ornées, de dessins, d'espaces en blanc, de titres et d'*explicit*, les manuscrits semblent indiquer d'autres divisions et d'autres réunions, dont quelques unes sont mal fondées, quelques unes sont motivées par des variantes du texte, ou justifiées en apparence par des transitions qui diffèrent dans les divers manuscrits.

l'excellente petite fable du partage du champ entre les deux moutons. La 14e est une ignoble saleté qui fait tache dans l'ensemble des épisodes de Renart. Les branches 16 et 17 rapportent spirituellement les deux petites aventures d'Ysengrin dans la fosse aux loups et avec la jument.

IV. Les dix-huit premières branches (suivant l'édition et l'arrangement de Méon) se maintiennent presque constamment sur le ton et dans le caractère de l'apologue, de la fable proprement dite; elles conservent à tous les animaux leur naturel, les font parler et agir selon leurs individualités, leur font seulement jouer des rôles et des personnages conformes à leurs qualités physiques, et, pour les hommes qui figurent avec eux comme acteurs dans ces petits drames, ce ne sont guère que quelques prêtres, quelques vilains, familiers à la sphère d'idées des poètes populaires, et qui conviennent à la simplicité ou à la rudesse des positions dans lesquelles ils se trouvent avec les animaux, leurs interlocuteurs ou leurs vainqueurs. Le caractère de simplicité et de naturel de ces dix-huit branches nous dispose à les regarder aussi comme primitives, comme appartenant de préférence aux premiers siècles des compositions de cette espèce, aux siècles de simplicité dans

les mœurs et dans les idées, aux temps où le sujet n'a pas encore été épuisé, où les versificateurs et leur public n'ont pas encore été blasés sur les tours ingénieux de Renart et la naïveté de la fable.

Dans les branches 21, 22, 23, 24, 25, 27, 28 et 31, les animaux acteurs agissent et parlent encore en grande partie selon leur naturel, mais ces branches ne portent plus tout-à-fait l'empreinte de la fable; ce sont plutôt des récits, des contes versifiés où les animaux des autres branches sont encore en scène, mais où le tout prend un cachet tant soit peu différent.

Les branches qui restent, savoir les 19e, 20e, 26e, 29e, 30e et 32e, toutes assez longues, renferment, à la vérité, des parties qui tiennent à la simple fable, et qui sont teintes d'une couleur analogue à celle qui est commune aux premières branches; mais du reste elles sont remplies d'allusions à la chevalerie et à la féodalité, et retracent les mœurs, les usages et le langage de la chevalerie. Les animaux s'y rassemblent à la cour du roi Noble le lion, tiennent conseil, se divertissent, font le siége du château-fort de Maupertuis, montent constamment à cheval, s'arment à l'instar des chevaliers, parlent tous le même langage, agissent de la même manière,

s'agitent, se battent et triomphent sans aucun égard à leur grandeur, à leurs forces, à leur naturel, à leurs qualités morales et physiques. Ces branches ne laissent pas d'être curieuses, poétiques, spirituelles et plaisantes en maint et maint endroit ; mais elles ne ressemblent plus aux premières, elles forment des poëmes d'un autre style, on dirait presque d'un genre différent.

Il ne sera pas hors de propos de faire remarquer encore ici que dans tout le poëme de Renart, à l'exception de la fable de la jument et du loup, le cheval ne figure guère comme un personnage, un acteur du drame, et qu'en particulier, dans les branches dont nous venons de parler, le cheval ne paraît presque exclusivement que pour servir de monture aux autres animaux, et par conséquent sans jouer aucun rôle individuel ni important dans le récit. On reconnaît par là d'autant plus à quel point les idées et les mœurs de la féodalité ont préoccupé les auteurs et donné le ton à ces dernières branches chevaleresques.

V. Comme il est incontestable que les diverses branches du *Roman de Renart* sont l'ouvrage de divers auteurs sans que l'on soit en état de nommer l'auteur de chacune; de même elles sont

dues à différentes époques sans que l'on soit capable de constater exactement la date de chacune, et elles appartiennent originairement à diverses provinces sans que l'on ait des moyens suffisants pour les désigner toutes.

La branche 3 peut avoir été composée dans la Beauce. Renart y dit être entré dans l'ordre de Tiron. Tiron, en Beauce, est un village où il y eut une abbaye de bénédictins fondée au commencement du douzième siècle. Les branches 5 et 19, à en juger d'après la composition du nom du vilain Costant Desnoes, ont dû avoir été écrites dans la Champagne. Si Pierre de Saint-Clost a vécu dans l'endroit dont il a emprunté le nom, la 11e branche doit appartenir à Saint-Cloud non loin de Paris. La 25e branche est l'œuvre d'un prêtre de la Croiz en Brie. La Croix est une petite ville dans la Brie, province située entre la Champagne et l'Isle de France. Il y est fait mention du fameux Thibaud, comte de Champagne et de Brie pendant la première moitié du treizième siècle. Dans la 26e branche, le chien Roonel va chercher Renart à Théroane ou Térouane, dans l'Artois, et Renart finit par y être reconduit. Renart fait attaquer Roonel dans une vigne, par conséquent dans un pays où il y en a. Richart de Lison, auteur de la 28e branche,

est Normand, et son ouvrage contient tant d'allusions et de noms appartenant à la Normandie que l'on ne saurait douter que ce ne soit dans ce pays qu'il a été écrit. Dans la 29e, la scène se passe en partie dans un château construit au haut d'une roche, sur une rivière qui porte des vaisseaux jusqu'à la mer et entouré de vignes. On y boit des vins d'Anjou, de La Rochelle, du Poitou, d'Auxerre et d'Orléans, etc., ce qui nous fait songer à la Touraine, à la Loire, etc. L'Isle de France sert encore de théâtre aux aventures de la 31e branche; elles ont lieu sur l'Oise, aux environs de Compiègne, etc. Malpertuis, mauvais trou, le fameux château-fort de Renart, n'est autre, selon toute apparence, que Maupertuis, dans la Brie, département de Seine-et-Marne. Ces indications géographiques, on le voit, placent tous les événements, tous les personnages du *Roman de Renart* dans le nord de la France, surtout du côté de la Flandre.

Il n'est guère douteux qu'il n'y ait eu des branches perdues entièrement, et dont l'existence ne nous est révélée que par les allusions qui se trouvent dans ce que nous connaissons; il n'est guère douteux non plus que plusieurs des branches ou des parties de quelques unes des branches du *Roman de Renart* ne soient que

des reproductions, des réminiscences de compositions analogues antérieures, négligées et perdues dès qu'elles ont été remplacées par les versions plus récentes. Quoique nous soyons dans l'impossibilité de préciser exactement la date de cune des branches, quelques indices nous font cependant regarder les unes comme plus anciennes que les autres, et certes il y en a un bon nombre qui remontent au douzième siècle [1].

Les dix-huit branches que Méon, dans son édition du *Roman de Renart*, a placées les premières, ainsi que la branche de l'andouille jouée à la marelle, nous ont paru garder particulièrement le caractère et la simplicité de l'apologue proprement dit, le naturel des animaux, les mœurs et le vrai langage du genre, et cela nous les a fait distinguer du reste. Des considérations pareilles, jointes à d'autres motifs encore, font regarder ces mêmes branches comme plus an-

[1] Conférez : Le Grand d'Aussy, aux *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, V, 294; Raynouard, au *Journal des Savants*, juin 1826; Grimm, au *Reinhart Fuchs*, p. CXCV, CC et suivantes, au *Sendschreiben an Lackmann*, p. 6; J. F. Willem, au *Reinaert de Vos* : « La première partie de *Reinaert* a dû être faite originairement avant la composition de Pierre de Saint-Cloud et autres, mais elle a été précédée par des compositions plus anciennes en français. »

ciennes que la plupart des autres, dans la forme sous laquelle nous possédons aujourd'hui celles-ci. Branche 1: le renvoi au livre intitulé *Aucupre*, et toute la fiction du début me font dater celui-ci du commencement du treizième siècle, ou tout au plus de la seconde moitié du douzième; le reste de cette branche est dû à la même époque et à la même main, mais il a sans doute été écrit sur des traditions déjà répandues auparavant, et prouve par là l'existence de quelque branche antérieure. Branches 2-10; rien n'empêche qu'elles ne soient du douzième siècle, et même composées sur des modèles plus anciens, d'après des relations connues antérieurement. La mention qui s'y trouve assez fréquemment des femmes des prêtres, quoiqu'elle ne soit pas une preuve irrécusable d'antiquité, témoigne cependant en faveur de l'opinion qui fait rapporter ces branches à un siècle où le célibat des prêtres était encore bien loin d'être admis généralement. La 4e branche se termine par ces mots (v. 1265) : *Ici prent ceste branche fin, Mès encore i a d'Isengrin*, preuve que lors de la composition de cette 4e branche d'autres versions sur Renart ont été courantes et communes. La branche 11, ayant Pierre de Saint-Cloud pour auteur, ne saurait être postérieure à la première partie du trei-

zième siècle. Quant à la branche 12, le partage du champ entre les deux moutons qui se ruent sur Ysengrin, sa brièveté et sa naïve simplicité la font regarder comme ancienne. La branche 13 paraît également si simple et si ingénue, que l'on n'hésitera guère à la croire antique. La branche 14 porte de même l'empreinte d'une époque reculée, bien qu'elle soit fort inférieure aux autres et qu'elle fasse disparate par sa platitude. La branche 15 est le sujet antique du renard qui déçoit le corbeau, et conserve le caractère qui lui est propre. Les branches 16 et 17, où l'on voit Ysengrin d'abord avec le prêtre Martin, et puis avec la jument, sont courtes et vieilles de forme et de style. Branche 18 : couleur d'ancienneté, réminiscences d'aventures connues et par conséquent antérieures ; à part, en ce qu'elle donne la rencontre d'Ysengrin et de Renart, comme au début du *Reinardus*, et fait figurer le grillon Frobert, qui ne paraît dans aucune des branches ni des autres poëmes dont il a été question. La 27e branche, quoique l'auteur y suppose connus les différends et les relations entre Renart, Ysengrin, Hersent, etc., sera rangée au nombre des branches anciennes, à cause de la tournure du récit, de tout le caractère de son début, de l'irrégularité du style, etc. La 30e branche sem-

ble non moins ancienne, à en juger d'après le caractère et le ton de toute la narration.

VI. En rapprochant les trois ouvrages de *Reinardus*, de *Renart* et de *Reineke*, on aperçoit, comme nous l'avons déjà fait observer, qu'il y a dans chacun des récits qui ne se retrouvent point dans les deux autres.

Reinardus en a trois à lui, savoir : livre IV, fable 1, où Ysengrin, au lieu d'obtenir vengeance et salaire, est impitoyablement maltraité par le bélier Joseph ; fable 3, où Ysengrin réclame la peau de l'âne Carcophas, jure qu'elle lui est due, est pris dans un piége et obligé de se couper lui-même la patte à l'aide de ses dents ; fable 4, où Ysengrin rencontre Salaura et toute l'engeance des porcs qui le mettent à mort.

Voici ce qui appartient en propre à *Reineke* : livre I, chap. 22-38, les longs mensonges de Reineke sur la prétendue conjuration contre Noble, et le trésor du roi Emery ; le pélerinage commencé par Renart et sa trahison envers Lampe et Bellyn ; livre III, chap. 4, le jugement entre l'homme et le serpent ; chap. 6-11, la description mensongère des joyaux de Renart, tels que la bague, le peigne, le miroir ; livre IV, chap. 3, l'aventure de Renart et d'Ysengrin avec la famille des marmots ou sagouins ; chap. 8, l'expédient

par lequel Renart l'emporte sur Ysengrin dans le combat singulier, et toute l'issue du différend entre Renart et Ysengrin.

Enfin, l'examen du *Roman de Renart* nous apprend qu'il n'y a absolument aucune de ses branches qui ait l'air d'être complètement imitée ni minutieusement ni servilement calquée sur une partie des autres versions anciennes, telles qu'*Isengrimus, Reinardus, Reinhart, Reinaert* et d'autres; qu'il y a des branches uniquement et particulièrement françaises, soit en entier, soit en partie, et qu'il y en a quelques unes dont les sujets sont communs entre *Renart* et *Reinardus* ou *Reineke*. Partout les détails, le ton, la conception et l'exécution diffèrent essentiellement de *Reinardus* et de *Reineke*, et donnent à toutes les branches du *Roman de Renart* l'empreinte d'une composition originale et nationale.

Les branches 1, 9, 10, 14, 15, 16, 21, 22, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 32, ainsi que celles de Pinçart et du Jeu de marelle, sont entièrement et exclusivement au *Roman de Renart;* toutefois, dans plusieurs, on trouve rappelées, comme pour mémoire, les aventures d'autres branches ou d'autres versions.

Dans les branches 18, 20 et 24, il y a des parties considérables qui appartiennent exclusi-

vement au français. Dans la branche 18, c'est tout le personnage du grillon Frobert, son rôle de clerc chantant, de confesseur, et son aventure. Les branches 20 et 24, malgré leurs analogies avec les récits de *Reineke,* s'en écartent sensiblement, et dans la seconde moitié de chacune elles sont exclusivement françaises et diffèrent complètement.

Le partage du champ entre les moutons se lit dans le *Renart* comme dans le *Reinardus,* mais dans la douzième branche du français il est beaucoup plus court et plus simple. Le long récit de Renart et d'Ysengrin au puits, dans la branche 13, n'est point du tout dans le *Reinardus,* et dans le *Reineke* il ne se trouve que brièvement et pour mémoire comme une réminiscence du *Reinhart.* La branche 19 aussi ressemble en quelques points au *Reinhart* et au *Reineke,* mais le français en est cependant différent, et il est beaucoup plus développé, plus compliqué. La 26[e] branche encore, celle du renard médecin du roi, se rencontre pour le sujet et les aventures avec l'idée fondamentale de *Reinardus* et de *Reineke;* mais ce sujet y est traité d'une manière toute différente quant à l'exposition, aux personnages, à toute l'exécution et aux mœurs en général.

VII. Le résumé du *Roman de Renart* nous montre suffisamment que toutes les branches ne tiennent pas ensemble, et que le petit nombre de celles qui sont unies les unes aux autres ne le sont même que faiblement, et plutôt accidentèllement qu'organiquement. Certaines branches répètent ce qui a été dit en d'autres, et n'en forment souvent même que des variantes plus ou moins ressemblantes; plusieurs se contredisent en quelque sorte en donnant des motifs ou des dénouements différents aux aventures analogues, en faisant vivre et reparaître les animaux qui ont déjà péri ailleurs, etc. Quelques unes commencent à la manière de poëmes tout indépendants, d'autres se terminent en indiquant que c'est la fin du roman ou des aventures de Renart.

Après tout ce qui précède, on voudra de nouveau se demander si les branches du *Roman de Renart* se suivent en quelque ordre naturel, poétique, chronologique, raisonnable et nécessaire; s'il y a moyen de les ranger de telle manière que l'action ait une marche, un développement suivi, une catastrophe, et qu'elle fasse corps; si les branches éparses ou réunies sur le sujet de Renart et des autres animaux, et qui sont

publiées aujourd'hui sous le titre de *Roman de Renart*, pourraient jamais faire un tout, un ensemble, un poëme entier avec unité, avec exposition, développement et catastrophe uniques. Certes, il faut répondre hardiment que non. Dans les manuscrits du moyen-âge et dans l'édition imprimée de Méon, la plupart des fables et aventures dont nous avons offert le résumé ci-dessus se trouvent néanmoins rassemblées comme formant un seul corps d'ouvrage ou s'y rattachant du moins, et ces recueils ou rapsodies, comme nous nous sommes permis de les appeler, sont tous désignés par le titre commun de *Roman de Renart*. Quelques notions sur les manuscrits ne seront pas sans intérêt. Ces manuscrits diffèrent assez en ce qu'ils ne contiennent pas tous les mêmes branches ni le même nombre de branches, qu'ils offrent des variantes, non seulement pour des mots et pour quelques vers, mais des variantes très nombreuses et très étendues, même pour les sujets, les narrations et toute la contexture[1], et qu'ils classent les branches dans un ordre tout-à-fait différent. On aura lieu de se convaincre de toute la difficulté

[1] Pour ces variantes, on ne pourra mieux faire que de renvoyer à l'ouvrage de M. Chabaille, formant le complément nécessaire de l'édition de Méon.

qu'il y aurait à fixer les dates et à désigner les auteurs des branches et à les ranger selon l'ancienneté ou les matières, et combien ce serait une tentative pénible, ou peut-être même vaine, inutile, que d'essayer d'y établir une suite, un ordre préférable à celui de Méon, ou bien meilleur que le sien en général, tout étant pris en considération.

MANUSCRITS DE ROMAN DE RENART.

En 1826, lorsque le *Roman de Renart* a été publié pour la première fois, Méon n'a pas eu besoin de puiser ses trente-deux branches dans autant de manuscrits ou de lieux divers. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'il en existe aujourd'hui quelques unes en des manuscrits ou endroits à part. Des copistes du quatorzième siècle ont ramassé et transcrit en un seul manuscrit le plus qu'ils ont pu de compositions versifiées sur le renard et le loup; ils les ont réunies, en grande partie, sans ordre ni méthode; ils en ont formé un seul volume, mais sans être capables d'en composer un ouvrage avec unité et ensemble, sans ranger les branches de la même manière, sans se copier rigoureuse-

ment, souvent sans conserver les mêmes matières ensemble dans les mêmes branches. Il ne faut pas s'imaginer non plus que dans les manuscrits, les branches soient partout nettement indiquées et séparées par des titres, comme dans l'édition imprimée. Souvent le passage d'une branche à une autre n'est presque point marqué du tout, surtout dans les endroits où plusieurs des branches de Méon ont l'air d'être réunies en une seule. Les titres et rubriques ne se trouvent ni partout, ni régulièrement, ni uniformément. Les divisions et séparations que les copistes et rédacteurs ont adoptées sont généralement marquées à l'aide de figures et de grandes lettres initiales coloriées, de quelques mots tracés avec de l'encre rouge, d'un espace en blanc, d'un titre ou d'un *explicit* de la branche précédente. A ces volumineuses rapsodies les copistes ont attribué le titre général de *Roman de Renart*, qui jusque là avait été appliqué à plusieurs des branches en particulier, ainsi que quelques vers et des *explicit* à la fin de plusieurs des branches le prouvent encore. Aucun de ces manuscrits ne contient absolument toutes les trente-deux branches que Méon a insérées dans son édition, encore moins le petit nombre que l'on pourrait trouver et ajouter par la suite (cfr. Chabaille);

chacun en renferme cependant la plus grande partie, de façon qu'ils varient de 20 à 28000 vers environ. Les manuscrits que nous connaissons et sur lesquels nous avons fait notre travail, paraissent avoir été exécutés au quatorzième siècle, et ne remontent guère au-delà. Si l'on avait des manuscrits à part, originaux, d'ancienneté évidemment différente, le caractère, l'écriture et d'autres qualités matérielles pourraient faire juger de l'origine ou de la date plus ou moins reculée de chaque branche; mais comme il ne nous reste que des copies réunies et d'une même écriture, faites après coup et même assez tard, leurs qualités matérielles ne sauraient nous aider en rien à démêler l'origine et l'âge d'aucune des branches du recueil entier, ni l'ordre dans lequel elles devraient se suivre le plus naturellement. Pour les ranger, il ne nous reste en conséquence d'autre moyen que ce que nous serons capable de déduire du contenu, du langage et d'autres qualités intrinsèques. Par tout ce qui précède, il doit donc être suffisamment démontré que ce serait peine perdue que de prétendre classer, fondre et rattacher ensemble, de manière à en former un seul poëme régulier, toutes les branches connues et renfermées dans les volumineux manuscrits du quatorzième siè-

cle. Sans doute il y a des objections raisonnables et des observations critiques fondées à faire, il y a des corrections plausibles à proposer sur l'arrangement préféré par Méon comme sur celui de Le Grand d'Aussy ; mais, tout bien considéré, on ne fera guère mieux, on ne parviendra guère à former un ensemble de toutes ces pièces faites isolément et sans intention d'en composer un tout, d'y mettre de l'unité.

Nous possédons au moins huit manuscrits du *Roman de Renart* proprement dit et tant soit peu complets. Le manuscrit 1699 est au Vatican. D'après le traité de Tolentino de 1795, il passa à la Bibliothèque nationale à Paris. Alors Le Grand d'Aussy a pu l'y consulter, et il en a donné quelques extraits [1]. Les sept autres se trouvent à Paris, savoir : 7607, 7607-5, 1980, 98-14 et 68 à la Bibliothèque Royale, 195 B et 195 C à la Bibliothèque de l'Arsenal [2].

M. Chabaille [3] a donné une table fort curieuse

[1] *Notices et Extraits des manuscrits*, t. V, p. 314. Paris, an V.

[2] Pour les six derniers, je les ai examinés. Le n° 7607, sur lequel il paraît que Le Grand d'Aussy et Méon ont principalement travaillé, a été prêté et absent de la bibliothèque tant que j'aurais été à même d'en profiter, ce qui est pour moi le sujet d'un vif regret.

[3] *Supplément au Roman de Renart*, p. 397.

qui, en suivant l'arrangement de Méon, indique la place de chaque branche dans les divers manuscrits où elle se trouve. A l'aide de cette table et d'après un examen assez détaillé des manuscrits de Paris, nous allons composer un tableau qui montrera combien il y a de branches dans chaque manuscrit, quelles elles sont et l'ordre dans lequel elles se suivent.

I. *Manuscrit n° 7607*. Ce volume a fait partie des manuscrits de Charles IX; vélin, in-4°, 159 feuillets à 4 colonnes.

fol.	col.	au fol.	col.	branche et vers selon l'édit. de Méon.
1 r.	1	4 v.	1	1, C'est la branche de Renart et d'Ysengrin com il issirent de la mer. (V. 1-748; 748 v.)
4 v.	1	6 v.	1	2, Si coume Renart manja le poisson aus charretiers. (V. 749-916; 168 v.)
6 v.	1	7 v.	2	3, Si coume Renart fist Ysengrin moine. (V. 917-1130; 214 v.)
7 v.	2	8 v.	2	4, Si coume Renart fist peschier à Ysengrin les anguiles. (V.1131-1266; 136 v.)
8 v.	2	11 v.	1	5, Si coume Renart prist Chantecler le coc. (V. 1267-1720; 454 v.)
11 v.	1[1]	15 r.	1	6, C'est le desputement de la Mesánge avec Renart. (V. 1721-2502; 782 v.)
15 r.	1	17 r.	1	8, Si coume Renart coupa à Tybert la queue. (V. 2661-2994; 334 v.)

[1] Ne commence qu'au vers 1929 de Méon; sans titre; fait suite immédiatement à la branche 5. Manque donc ici tout-à-fait la rencontre avec la mésange, et le texte passe immédiatement à celle du chat Tybert.

fol.	col.	au fol.	col.	branche et vers selon l'édit. de Méon.
17 r.	1	21 r.	2	9, Si coume Renart fist Primaut le frère Ysengrin prestre. (V. 2995-3684; 690 v.)
21 v.	1	28 r.	1	10, Si conme Renart et Primaut vendirent les vestemens au prestre porun oyson. (V. 3685-4850; 1166 v.)
28 r.	1	36 v.	2	19, Si conme Ysengrin s'ala plaindre de Renart à la Cort le Roi. (V. 8221-9648; 1428 v.)
36 v.	2	50 v.	1	20, Si coume Renart conchia Brun li Ours du miel. (V. 9649-11958; 2310 v.)
50 v.	1	53 r.	1	21, C'est ci conme Renart fu tainturier. (V. 11959-12508; 550 v.)
53 r.	1	56 v.	2	22, Si conme Renart fu jugléeur. (V. 12509-12986; 478 v.)
57 r.	1	66 r.	2	11, C'est de Renart et d'Ysengrin et dou Lion com il départirent la proie. (V. 4851-6360; 1510 v.)
66 r.	2	67 r.	2	7, C'est de Tybert le chat et des deux prestres. (V. 2503-2660; 158 v.)
67 r.	2	68 r.	1	12, Si conme Ysengrin parti la terre aus deux moutons. (V. 6361-6454; 94 v.)
68 r.	1	69 r.	1	14, De l'Ours et du Lou et du Vilains qui mostrèrent lor cus. (V. 7027-7186; 160 v.)
69 r.	2	70 r.	1	15, Du Renart si coume il conchia le corbel du fromage. (V. 7187-7382; 196 v.)
70 r.	1	71 r.	1	16, C'est de prestre Martin et du lou Ysengrin. (V. 7383-7520; 138 v.)
71 r.	1	»	2	17, C'est de la jument et de Ysengrin. (V. 7521-7610; 90 v.)
71 v.	1	72 v.	2[1]	6, Dialogue entre la Mésange et Renart qui veut lui persuader de descendre de l'arbre.

[1] Ce n'est point ici une répétition du feuillet 11, c'est l'aventure qui paraît y manquer, mais qui, chez Méon, forme la première partie, les 207 premiers vers (v. 1721-1928) de la 6e branche.

fol.	col.	au fol.	col.	branche et vers selon l'édit. de Méon.
72 v.	2	76 v.	2	18, C'est li songe Renart si conme Ysengrin le bati. (V. 7611-8220; 610 v.)
76 v.	2	80 r.	2	13, Si conme Renart fist avaler Ysengrin dedenz le puis. (V. 6455-7026; 572 v.)
80 r.	2	85 v.	1	31, Si conme Renart volt mengier son confessor. (V. 27783-28664; 882 v.)
85 v.	2	88 v.	1	23, Ci coumence le Pelerinage Renart, si con il ala à Rome. (V. 12987-13464; 478 v.)
88 v.	1	100 r.	2	24. C'est la bataille de Renart et d'Ysengrin. (V. 13465-15308; 1844 v.)
100 r.	2	104 v.	2	27, C'est la branche come Renart parfist le c... (V. 19769-20490; 722 v.)
104 v.	2	119 v.	1	25, C'est de l'Ours et de Renart et dou Vilain Liétart. (V. 15309-17870; 2562 v.)
119 v.	1	131 r.	2	26, C'est la branche de Renart si come il fu mires. (V. 17871-19768; 1898 v.)
131 v.	1	152 v.	2	30, C'est la branche de Renart com il fu empereres. (V. 24345-27782; 3438 v.)
152 v.	2	159 v.	2fin	32, La mort Renart. (V. 28665-30362; 1698 v.)

Ce manuscrit 7607 manque donc des branches 28 et 29 de l'édition de Méon, savoir : branche 28, Comment Renart et Tiberz li chaz chantèrent vespres et matines (ou autrement, au manuscrit 195 C, Si coume Renart ala en proie), par Richart de Lison (v. 20491-21976; 1486 v.), et branche 29, Conment Renart se muça es piaus (v. 21977-24344; 2368 v.).

II. *Manuscrit* 7607-5. Ancien fonds, vélin, in-4°, 145 feuillets à 4 colonnes. Premier feuillet déchiré. Manuscrit assez défectueux, difficile

à examiner, embrouillé pour quelques uns des récits. Point de titre du tout en tête des branches, ni séparation de toutes les branches de l'imprimé de Méon, mais division en douze parties, marquée au moyen de grandes lettres majuscules initiales. Figures et dessins coloriés ou dorés aux feuillets 20, 35, 48, 55, 65, 76, 85, 93, 100, 114 et 124. Terminé au feuillet 145 recto, 1, par un *Explicit de Renart.*

fol.	col.	au fol.	col.	branche de l'imprimé de Méon.
1 r.	1[1]	13 r.	2	20.
13 r.	2	17 r.	1	21.
17 r.	1	20 r.	1	22. Grande lettre coloriée au fol. 20.
20 r.	1	»	1	1[2].
20 r.	2	23 r.	1	5.
23 r.	1	27 v.	1	6.
27 v.	1	28 r.	2	7.
28 r.	2	34 v.	1[3]	25.
34 v.	1	48 r.	2	25. Grandes lettres color. aux fol. 35 et 48.
48 r.	2	49 r.	2	15.
49 r.	2	51 v.	2[4]	1.

[1] Un feuillet étant déchiré, le manuscrit est lisible seulement au vers 9772, c'est-à-dire au 123e vers de la 20e branche de Méon.

[2] Seulement les 20 premiers vers de la 1re branche de Méon, qui même ne font que la moitié du prologue.

[3] C'est ici un fragment de 1306 vers, depuis le vers 16301 jusqu'au vers 17607 de Méon, à la suite duquel vient immédiatement la branche 25 même, qui se trouve ainsi répétée en partie.

[4] Un fragment d'environ 400 vers répondant à la dernière

fol.	col.	au fol.	col.	branche de l'imprimé de Méon
51 v.	2	52 v.	2	2.
52 v.	2	54 r.	1	3.
54 r.	1	54 v.	2	4.
55 r.	1	64 v.	2	24. Grande lettre coloriée au fol. 55.
64 v.	2	67 v.	2	13. *id.* 65.
67 v.	2	69 v.	1	18.
69 v.	1	75 v.	2[1]	19.
75 v.	2	85 r.	1	28. Grande lettre coloriée au fol. 76.
85 r.	2	90 r.	1	31. Fig. et gr. lettre coloriée au fol. 85.
90 r.	1	93 r.	1	23[2].
93 r.	1	94 r.	2	8. Grande lettre coloriée au fol. 93.
94 r.	2	96 v.	1	9.

moitié de la 1re branche de Méon, depuis 5 vers avant le vers 348 de Méon:

> Là il avint une aventure
> De qoi il li anuie et poise,
> Qar par ce conmença la noise
> Par mal pechié et par déable
> Vers Ysengrin le conestable.

Renart a volé les bacons d'Ysengrin et va se livrer à son commerce adultère avec Hersent.

M. Chabaille paraît avoir une lacune en ne faisant pas remarquer ceci à la page 397.

Dans les manuscrits 195 B et 195 C on retrouvera de même la branche 15 de Méon suivie immédiatement de cette même partie de la branche 1.

[1] A l'aide d'une transition la branche 18 se lie immédiatement à la branche 19, qui, par cette raison, ne commence ici qu'au vers 8251 de Méon, au lieu du vers 8221.

[2] Dans quatre des autres manuscrits, la branche 23 est également placée immédiatement après la branche 31. L'idée générale de faire faire le pélerinage de Rome à Renart immédiatement après qu'il a mangé son confesseur, paraît assez naturelle.

fol.	col.	fol.	col.	br. de l'imprimé de Méon.		
96 v.	1[1]	99 v.	2	10.		
99 v.	2	114 v.	1	29. Fig. et gr. lettre coloriées au fol.		100.
114 v.	1	124 r.	1	26.	*id.*	114.
124 r.	1	145 r.	1	30.	*id.*	124.
145 r.	1 : *Explicit de Renart.*					

Ce manuscrit 7607-5 omet en conséquence les branches 11, 12, 14, 16, 17, 27 et 32 de l'imprimé.

III. *Manuscrit* 1980. Fonds de Saint-Germain, ou 2733 de la bibliothèque de Coislin, vélin, in-4°, 146 feuillets à 4 colonnes. Manuscrit assez vieux, fort abîmé à la première et à la dernière page. Il contient un fragment d'un 147e feuillet. Il y a encore d'autres déchirures et défauts. Le manuscrit offre des variantes nombreuses, et présente seulement vingt des branches de l'imprimé de Méon. Point de titres ni figures peintes en tête des branches. Point de séparations marquées entre les branches. En quelques endroits celles-ci commencent à la vérité par des lettres coloriées un peu plus grandes que celles du commencement de chaque couplet particulier, mais sans distinction prononcée ni désignation de branches.

[1] Se lie au précédent, ce qui est conforme à ce que nous avons fait observer ailleurs d'après la contexture.

fol.	col.	fol.	col.	br. de Méon.	
1 r.	1	17 r.	1	20.	
17 r.	1	21 r.	2	21.	
21 r.	2	24 v.	2	22.	
25 r.	1[1]	27 r.	2	5.	
27 v.	1	30 r.	2	6.	
30 r.	2	31 v.	2[2]	15.	
32 r.	2	32 v.	2[3]	13.	
33 r.	1[4]	33 v.	2	18[5].	
33 v.	2	40 v.	2	19.	
41 r.	1	50 r.	2	24.	Grande lettre au fol. 41.
50 r.	2	56 r.	2	31.	Grande lettre peinte au fol. 50.
56 r.	2	58 v.	2	23[6].	Grande lettre au fol. 56.

[1] Il manque au manuscrit un feuillet avec les 115 premiers vers de la branche, de façon que le texte ne reprend qu'au vers 1382 de Méon.

[2] Le manuscrit 1980 n'a ni la branche 2 ni la branche 4 au complet, mais seulement les premiers vers de la branche 2 et les derniers 59 vers (v. 1208-1267) de la branche 4, lesquels y sont joints à la branche 15.

[3] Ceci n'est qu'un fragment composé des 77 premiers vers de la branche 13, jusqu'au vers 6532.

[4] Ne commence qu'au vers 7965 ; donc manque les 354 premiers vers, avec le songe de Renart proprement dit, la prise de la corneille et la rencontre avec Ysengrin, et ne donne que les 255 derniers vers, contenant la rencontre avec le grillon, etc. La fin se lie à la branche 19, qui suit.

[5] Dans les manuscrits 98-14 et 195 B la branche 18 vient également après la branche 13 et paraît s'y lier. Ces manuscrits font commencer la branche par la rencontre de Renart avec Ysengrin et par une variante conforme au texte latin de ***Reinardus***, cfr. Chaballie, p. 127.

[6] On a déjà fait remarquer le classement de la branche 23 après la branche 31 dans cinq manuscrits.

fol.	col.	fol.	col.	br. de Méon.		
59 r.	1	69 v.	2	28.	Grande lettre au fol.	59.
69 v.	2	85 r.	2	25.	*id.*	69.
85 r.	2	86 r.	2	8.	*id.*	85.
86 r.	2	89 r.	2	9.		
89 r.	2	93 r.	2	10.		
93 v.	1	111 v.	2	29.	*id.*	93.
111 v.	2	123 r.	2	26.	*id.*	111.
123 r.	2	146 v.	2	30.	*id.*	123.

Ce que ce manuscrit a de moins que l'édition de Méon ce sont donc les branches 1, 2, 3, 4, 7, 11, 12, 14, 16, 17, 27 et 32. La moindre étendue de ce manuscrit s'expliquera aisément si en effet il est plus ancien que les autres.

IV. *Manuscrit* 98-14. Supplément français. Manuscrit de Sedan; vélin, in-4°, 157 feuillets à 4 colonnes. Deux paginations, l'une plus ancienne que l'autre, par exemple le feuillet 150 de la plus récente est le feuillet 156 de la plus ancienne. Terminée au feuillet 157 recto, 2, par ces vers :

Chi faut li romans de Renart,
Bien li chiet cui la fraude n'art.

Il y a deux ou trois lacunes, et la double pagination fait naître en plusieurs endroits quelques difficultés à se retrouver. Du reste, beau manuscrit, le mieux et le plus lisiblement écrit de tous; rempli de peintures ou miniatures coloriées et dorées (près de 500), aussi ridicules, à

la vérité, que soignées. Des figures et des lettres illustrées se trouvent au commencement de presque chaque petit couplet, de façon qu'elles n'établissent pas proprement une division suivie. Il n'y a point de titres du tout, ni aucune autre séparation ou désignation nette entre les branches. Celles-ci se suivent donc immédiatement, et même sans que les miniatures soient précisément aux endroits où elles commencent. Bien qu'il y ait un petit nombre de lettres initiales plus grandes que les autres à quelques unes des branches, néanmoins les divisions ne sont que très faiblement indiquées; elles le sont peut-être même sans intention très prononcée de la part du copiste.

fol.	col.	au fol.	col.	br. de l'édit. de Méon.
1 r.	2	19 v.	2	20. Figure et grande lettre au fol. 1.
19 v.	2	24 r.	2	21.
24 r.	2	28 r.	2	22.
28 r.	2	34 r.	2[1]	31.

[1] Les branches 20, 21 et 22 se trouvent partout rangées l'une après l'autre; c'est ici, au seul manuscrit 98-14, que la branche 31 y est jointe. Nous avons fait observer ailleurs que les branches 21 et 22 tiennent essentiellement ensemble, mais qu'elles ne sont que faiblement liées à la branche 20. Au manuscrit 7607 elles forment les branches 11, 12 et 13, et au manuscrit 195 C les branches 10, 11 et 12; mais dans tous les autres manuscrits elles se trouvent placées au commencement de l'ouvrage. Nous savons que la branche 20 est celle qui a le plus d'analogie

fol.	col.	au fol.	col.	br. de l'édit. de Méon.
34 r.	2	38 r.	2	23. Grande lettre au folio 34.
38 r.	2	42 v.	2	13.
42 v.	2	45 v.	2	18.
45 v.	2	51 r.	1	19.
51 r.	2	59 r.	1	28. Grande lettre au folio 51.
59 r.	1	59 r.	1	1[1].
59 r.	1	61 r.	2	5.
{ 61 v.	1	65 v.	2	6.
{ 65 v.	2	66 v.	1[2]	15 et 2.
66 v.	1	68 r.	1	3.
68 r.	1	69 r.	1	4.
69 r.	1	77 v.	1[3]	24.

avec la première partie du premier livre de *Reinaert* et de *Reineke*. Cette analogie a pu faire commencer les manuscrits par la branche 20; néanmoins, comme cette branche suppose bien avérés et bien connus d'avance les faits dont il est question, il paraît y avoir assez de raison pour s'écarter d'un tel arrangement, ainsi que l'ont fait les copistes des manuscrits 7607 et 195 C, et Méon pour son édition.

[1] Seulement les 12 premiers vers du prologue.

[2] A la fin de la branche 6 de Méon proprement dite, c'est-à-dire au vers 2498 de l'imprimé, fol. 65 verso, 2, du manuscrit, on trouve environ 80 vers contenant succinctement ce qui suit: Renart est pris au piége en voulant s'emparer d'un fromage, et une corneille alléchée par l'odeur est sur le point d'être attrapée par Renart. Ceci peut tenir lieu de la branche 15, qui manque autrement à ce manuscrit-ci. Renart tombe malgré lui dans la tanière du loup, au milieu d'Ysengrin et de ses louveteaux; heureux de s'en échapper, Renart rencontre des poissonniers, contrefait le mort, se fait jeter dans leur charrette et s'esquive avec les anguilles, ce qui répond à un des épisodes de la branche 1 et à la branche 2 de Méon.

[3] Le manuscrit 98-14 offre des coupures heureuses et parfois plus de précision que les autres; la branche 24 en fournit plusieurs exemples.

fol	col.	au fol.	col.	br. de l'édit. de Méon.	
77 v.	2	92 r.	1	25.	
92 r.	1	94 v.	2	8.	Grande lettre au folio 92.
94 v.	2	100 r.	1	9.	
100 r.	1	108 r.	2[1]	10.	
108 r.	2	126 v.	2[2]	29.	
126 v.	2	135 v.	1	26.	Grande lettre au folio 126.
135 v.	1	149 v.	2	30.	
150 r.	1	157 v.	2[3]	11.	

[1] Nous avons fait observer qu'il n'y a pas de liaison organique ni de rapport suffisant pour unir absolument la branche 8 aux branches 9 et 10. Quelques copistes les ont cependant liées par des transitions; ainsi le manuscrit 98-14 fait passer immédiatement de l'une à l'autre par les vers suivants :

Fuiant s'en va sans autre plait... Vers 2992, fin de la br. 8.
Paour ha éu des gaignons.
Atant de Renart vous lairons;
N'en dirons or plus, c'est la voire :
Si vous conterons d'un Provoire, etc. . . Vers 2 de la br. 9.

Les branches 9 et 10 paraissent n'en faire réellement qu'une.

[2] La branche 29 se trouve accompagner presque partout les branches 8, 9 et 10, quoiqu'elle n'ait guère d'analogie avec elles. En effet, il y a entre ces quatre branches une certaine relation de suite et d'omission assez curieuse : dans le manuscrit 7607, les branches 8, 9 et 10 se suivent, la branche 29 n'y est pas du tout ; au manuscrit 98-14 elles se suivent toutes quatre et ont l'air de former un chapitre ensemble ; aux manuscrits 7607-5, 1980 et 195 B, elles se suivent également, bien que la branche 29 y soit marquée à part d'une grande initiale ; aux manuscrits 68 et 195 C, elles ont été omises toutes quatre.

[3] La branche 11 est un travail à part et ne se lie nécessairement à aucune autre ; toutefois elle ne paraît guère à sa place à la fin du recueil, et, en effet, aucun des autres copistes ou collecteurs ne l'y a placée non plus.

Voici donc en ce manuscrit 98-14 seulement vingt-deux des branches, rigoureusement parlant; mais les branches 15 et 2 existent en résumé au folio 65 verso, 2, 66 verso, 1; et de la branche 1 il se trouve 12 vers au folio 59 recto, 1, et une réminiscence au folio 66 verso, 1.

Du reste, le copiste du manuscrit a omis les branches, 7, 12, 14, 16, 17, 27 et 32 de l'imprimé de Méon.

V. *Manuscrit* 68 C. (68 Cangé). Vélin, in-4°, 189 feuillets à 4 colonnes. Terminé, au folio 189 recto, 1re colonne, par ces mots d'une écriture plus récente que celle du texte:

Chi faut li romans de Renart,
Bien li chiet cui la fraude n'art.

Très beau manuscrit, précieux par son élégance simple et par les notes, renvois et suppléments faits de la main de l'ancien propriétaire Cangé. Les variantes ajoutées sont tirées, pour la plus grande partie, du manuscrit 98-14. Précédé d'une table faite également avec soin de la main de Cangé, et qui donne un aperçu complet de la division du recueil, etc. En tête des branches il y a des titres à peu près conformes à ceux de l'édition de Méon, et mis en caractères rouges des rubriques. Mais les branches de ce

manuscrit renferment parfois le sujet de plusieurs des branches de l'imprimé, par exemple, la première branche du manuscrit, folio 1-28, contient les branches 20, 21 et 22 de l'imprimé; la 3e branche du manuscrit contient la première partie de la branche 1 de l'imprimé et puis le sujet des branches 5 et 6, etc., les aventures du coq de Costans, de la Losange (mésange), de Thibers et de l'andouille. De même, la branche 7 du manuscrit comprend les branches 15 et 19; la branche 12 du manuscrit, les branches 2 et 3. — Il y a, du feuillet 78 recto, 2, au feuillet 81 recto, 1, une lacune que Cangé a remplie par un sommaire analytique et plusieurs citations des branches 8, 9, 10 et 29, faits sur ces branches dans le manuscrit 98-14, où elles se suivent et forment un chapitre aux feuillets 92 recto, 1-126 verso, 2.

fol.	col.	au fol.	col.	br. de l'édit. de Méon.
1 r.	1	19 v.	2	20. Grande lettre initiale au fol. 1.
19 v.	2	24 r.	2	21.
24 r.	2	28 r.	1	22.
28 r.	1	32 r.	1	15. Titre et gr. lettre initiale au fol. 28.
32 r.	1	34 v.	2[1]	1. *id.* 32.
34 v.	2	38 r.	1	5.

[1] Seulement le contenu des 336 premiers vers de la branche 1 de Méon. De là le copiste passe immédiatement au vers *Puis avint choses que Renart*, le 1267e de Méon, et qui commence sa branche 5.

fol.	col.	au fol.	col.	br. de l'édit. de Méon		
38 r.	1	43 v.	2	6.		
43 v.	2	45 r.	1	7.	Titre et gr. lettre initiale au fol.	43.
45 r.	2	46 r.	1	12.	*id.*	45.
46 r.	1	47 r.	2	14.	*id.*	46.
47 r.	2	51 v.	2[1]	15.	*id.*	47.
52 r.	1	61 v.	2[2]	19.		
61 v.	2	74 r.	2	24.	*id.*	61.
74 r.	2	78 r.	2[3]	23.	*id.*	74.
81 r.	1	99 v.	1	25.	*id.*	81.
99 v.	1	111 v.	1	28.	*id.*	99.
111 v.	1	113 r.	1	2.	*id.*	111.
113 r.	1	114 v.	2	3.		
114 r.	2	115 v.	2[4]	4.	Grande lettre initiale au fol.	114.
116 v.	1	121 v.	2	27.	Titre et gr. lettre initiale au fol.	116.
122 r.	1	127 v.	1	31.	*id.*	122.
127 v.	1	128 v.	2	16.	*id.*	127.
128 v.	2	129 v.	1	17.	*id.*	128.
129 v.	1	132 v.	2[5]	18.	*id.*	129.
132 v.	2	145 v.	1	11.	*id.*	132.
145 v.	1	161 r.	2	26.	*id.*	145.
161 r.	2	189 r.	1	30.	*id.*	161.

[1] Au manuscrit, cette branche porte en tête le titre suivant en rouge : *C'est la branche come Renars dut jurer le sairement à Ysengrin;* donc c'est le sujet de la 19[e] branche qui a dû le fournir.

[2] Nulle autre part les branches 15 et 19 ne sont jointes ensemble, et, en effet, ni la matière ni la contexture ne semblent les unir.

[3] Les feuillets 78 recto, 2—79 verso, 2, sont occupés par le résumé des branches 8, 9 et 10, et les feuillets 79 verso, 2 — 80 verso, 2, par celui de la branche 29.

[4] Ici comme ailleurs les branches 2 et 3 vont ensemble ; la branche 4 les accompagne, mais toujours moins indissolublement.

[5] Au manuscrit 68 cette branche 18 porte le titre : *C'est la branche de Ysengrin et de Renart et dou Gresillon.*

Divisé en 20 branches seulement, ce manuscrit 68 contient donc néanmoins la matière des 27. Proprement dit, il lui manque les branches 8, 9, 10, 29 et 32, mais Cangé, par son résumé, a suppléé à l'absence des quatre premières. Ayant puisé ses variantes et suppléments au manuscrit 98-14, selon toute apparence, la raison de ce qu'il ne fait aucune mention de la branche 32, c'est qu'elle y est omise.

VI. *Manuscrit* 195 B. (à la Bibliothèque de l'Arsenal : 317, Belles-lettres françaises). Vélin, in-4°, 170 feuillets à 4 colonnes de 40 vers chacune, ce qui fait en tout environ 27800 vers. Manuscrit assez beau, et assez régulièrement écrit, quoiqu'avec beaucoup d'abréviations. On n'y trouve aucune espèce de titre ni de miniatures; il y a seulement de grandes lettres initiales en rouge et en noir, qui servent d'indication et de séparation. Le mot d'*estoire* est fréquemment employé pour *branche*. Le recueil est divisé en 19 chapitres, indiqués par l'écriture d'une main moderne, répondant aux grandes majuscules initiales, et offrant encore la jonction des branches 20, 21 et 22, des branches 2, 3 et 4, des branches 8, 9 et 10, des branches 13, 18 et 19.

Une main moderne également a ajouté en

notes la concordance de ce manuscrit avec le texte imprimé de Méon. Ce volume renferme seul la branche *Si conme Renars menja dant Pinçart le Hairon et fist à peu noier le vilain,* qui n'a été connue de Méon qu'après avoir publié son édition. Le manuscrit se termine d'une manière à peu près conforme à l'imprimé, par les vers suivants :

Ci iluec de Renart vos lais
La vie et la confession.
Ci fine la procession.
Explicit li romans de Renart.

	fol.	col.	au fol.	col.	br. de l'édit. de Méon.
Ch. I.	1 r.	1	14 v.	1	20.
	14 v.	1	17 v.	2	21.
	17 v.	2	20 v.	1	22.
Ch. II.	20 v.	1	30 v.	2	24.
Ch. III.	30 v.	2	35 v.	2	31.
Ch. IV.	35 v.	2	38 v.	1	23.
Ch. V.	38 v.	1	42 r.	1[1]	13.
	42 r.	1	44 v.	1	18.
	44 v.	1	50 v.	1	19.
Ch. VI.	50 v.	1	59 v.	1	28.
Ch. VII.	59 v.	1	. . . . .		1[2].
	59 v.	2	62 r.	2	5.
	62 r.	2	66 v.	2[3]	6.

[1] Dans ce manuscrit la branche 13, de Renart et d'Ysengrin au puits, se trouve répétée et variée au feuillet 76 recto, colonne 2.

[2] Seulement les 22 premiers vers du prologue de la première branche de Méon.

[3] Au manuscrit 98-14, à la vérité, la branche 5 suit égale-

	fol.	col.	au fol.	col.	br. de l'édit. de Méon.
Ch. VIII.	67 r.	1	67 v.	2	7.
Ch. IX.	68 r.	1	68 v.	2	15.
	68 v.	2	71 r.	1 [1]	1.
Ch. X.	71 r.	2	72 r.	2	2.
	72 r.	2	73 r.	2	3.
	73 v.	1	74 r.	2	4.
Ch. XI.	74 r.	2	76 r.	2 [2]	
Ch. XII.	76 r.	2	78 v.	2 [3]	13.
Ch. XIII.	78 v.	2	92 r.	2	25.
Ch. XIV.	92 r.	2	94 r.	2 [4]	8.
	94 r.	2	98 v.	1	9.
	98 v.	1	105 r.	1	10.
Ch. XV.	105 r.	1	124 r.	2 [5]	29.

ment la branche 28, mais, du reste, nulle autre part elles ne vont ensemble ; et, en effet, elles ne paraissent avoir aucune relation l'une avec l'autre. Nous avons fait remarquer ailleurs qu'il n'y a pas non plus de liaison naturelle et nécessaire entre les branches 5 et 6.

[1] Ce n'est encore ici qu'à peu près la dernière moitié de la branche première, telle que Méon la donne.

[2] Branche qui ne se trouve pas chez Méon, mais que M. Chabaille seul a fait imprimer dans le *Supplément au Roman de Renart*. Nous en avons placé un sommaire dans notre résumé, après la branche 12.

[3] Cfr. la note ci-dessus au feuillet 42 recto, 1. La version du chapitre XII est un peu plus succincte que celle du chapitre V.

[4] Le vers 2994e et dernier est encore suivi de ceux-ci :

> Atant de Tybert vous lairons,
> Que riens plus ne vous en dirons
> Cose qui soit sansé ne voire ;

ce qui semble séparer les branches 8 et 9 plutôt que les réunir.

[5] Le manuscrit 195 B offre des variantes assez nombreuses pour la branche 29.

	fol.	col.	au fol.	col.	br. de l'édit. de Méon.
Ch. XVI.	124 r.	2	135 v.	2 [1]	26.
Ch. XVII.	135 v.	2	156 v.	1	30.
Ch. XVIII.	156 v.	1	165 v.	2	11.
Ch. XIX.	165 v.	2	170 r.	2 [2]	32.

Ainsi, dans ce manuscrit, la branche 13 est répétée; les branches 1 et 32 n'y sont qu'à moitié ; il s'y trouve, en général, le sujet des vingt-sept branches de Méon et d'une branche qu'il n'a pas. Manquent les branches de Méon 12, 14, 16, 17 et 27.

VII. *Manuscrit* 195 C. (à la Bibliothèque de l'Arsenal, 60, Belles-lettres françaises). Vélin, in-4°, 123 feuillets à 4 colonnes de 40 vers chacune, ce qui fait en tout environ 19700 vers. Moins beau, moins bien conservé que le précédent. Les titres, au commencement des branches, ne sont qu'en très petit nombre; mais les *explicit*, à la fin des branches, sont assez nombreux [3]. Il y a des lettres majuscules initiales et

[1] A la fin de cette branche on lit: *Ici faut la fusique Renart.*

[2] Dans l'imprimé de Méon, cette branche a 1697 vers; dans ce manuscrit-ci il n'y en a que 716. Les 981 vers, depuis le vers 29334 jusqu'au vers 30315, ont été omis, ce qui fait plus de la moitié de la branche. Du reste cette branche ne se trouve qu'aux manuscrits 7607 et 195 B.

[3] Il est à remarquer cependant que ces *explicit*, là où plu-

coloriées partout où on a voulu indiquer des séparations de branches; sous ce rapport elles s'accordent avec les titres et les *explicit;* en conséquence, et comme il n'y a point d'autres indices de séparation, il semble qu'on ait voulu faire marcher ensemble les branches 5, 6, 7, 15, 1 et 19, les branches 20, 21 et 22, et les branches 2 et 3. Ce manuscrit seul renferme la branche *de l'Andoille qui fui juye es marelles*, que Méon n'a pas fait imprimer. Ce manuscrit est donc divisé en 19 branches, de même que le manuscrit précédent a été divisé en 19 chapitres.

fol.	col.	au fol.	col.	br. de l'édit. de Méon.
1 r.	1[1]	. . . .		1.
1 r.	1	3 v.	1	5.
3 v.	1	7 v.	1	6.
7 v.	1	8 v.	1	7.
8 v.	1	9 v.	1	15.
9 v.	1	11 v.	2[1]	1.

sieurs branches se trouvent réunies, se rapportent exclusivement à la dernière de celles qui ont été jointes ensemble, savoir, à la 19e et à la 22e. A la fin des branches 2 et 3 il n'y a que les mots d'*explicit* seuls, sans aucune indication du sujet.

[1] Seulement les 20 premiers vers du prologue.

[2] Comme aux manuscrits 7607-5 et 195 B, de même ici nous ne trouvons que la dernière partie de la branche 1 de Méon : il y a ici les vers :

Là li avint une aventure
Qui moult li vint et pesme et dure,

ce qui répond au vers 348 de Méon. Ce n'est que dans les trois

fol.	col.	au fol.	col.	br. de l'édit. de Méon	
11 v.	2	19 r.	1[1]	19.	
19 r.	1	28 v.	1	24.	Grande lettre initiale coloriée,
28 v.	1	37 v.	1[2]	28.	*id.*
37 v.	1	40 v.	1	23.	*id.*
40 v.	1	53 r.	2	20.	*id.*
53 r.	2	56 v.	1	21.	
56 v.	1	59 r.	2[3]	22.	
59 r.	2	60 r.	1[4]	16.	*id.*
60 r.	1	60 v.	1[5]	17.	*id.*
60 v.	1	61 r.	2[6]	12.	*id.*
61 r.	2	62 r.	2[7]	14.	*id.*
62 r.	2	63 r.	1[8]		*id.*
63 r.	1	67 r.	2	27.	*id.*
67 r.	2	76 r.	1[9]	11.	*id.*

manuscrits 7607-5, 195 B et 195 C que la branche 1 suit la branche 15, et que l'on passe immédiatement de l'une à l'autre.

[1] A la fin on lit : *Si vient comant Renart dut jurer le Sairement à la volunté Roonel le mastin* : *Explicit commant Renart.* Nulle part ailleurs cette branche n'est liée à la première; toutefois elle n'est pas absolument dénuée d'analogie avec celle-là.

[2] Le manuscrit porte en tête de cette branche : *Si come Renart ala en proie.*

[3] A la fin : *Explicit de Renart com il fu teinz en jaune.*

[4] *Explicit de Renart et de prestre Martin.*

[5] *Explicit d'Ysangrin et de la jumant.*

[6] Les branches 16, 17, 12 et 27 de Méon ne se trouvent que dans les trois seuls et mêmes manuscrits 7607, 68 C et 195 C.

[7] *Explicit.*

[8] *Explicit de l'Andoille qui fui juye es marreles.* Branche que Méon n'a pas imprimée dans son édition, que M. Chabaille a insérée au *Supplément au Roman de Renart*, et dont nous avons donné un sommaire ou résumé après la branche 1.

[9] *Explicit dou Coq qui barata Renart.* Ceci ne fait donc

fol.	col.	au fol.	col.	br. de l'édit. de Méon.	
76 r.	1	80 r.	1[1]	31.	Grande lettre initiale coloriée.
80 r.	1	83 v.	2	13.	*id.*
83 v.	2	94 r.	2[2]	26.	*id.*
94 r.	2	103 v.	2[3]	25.	*id.*
103 v.	2	104 v.	2[4]	4.	*id.*
104 v.	2	105 v.	2	2.	*id.*
105 v.	2	106 v.	2[5]	3.	
106 v.	2	123 r.	2[6]	30.	*id.*

Ce manuscrit contient donc vingt-six des branches de Méon et, de plus, une qu'il n'a pas connue; il y manque six des branches de Méon, savoir: les branches 8, 9, 10, 18, 29 et 32.

allusion qu'à la première aventure de la branche, et ne rappelle pas la seconde, qui partout ailleurs fournit le titre de la branche.

[1] *Explicit la confession de Renart.*

[2] *Explicit de Renart qui devint Mire.*

[3] *Explicit de Renart et de Liétart.* Vers la fin de la branche il y a une couple de vers de moins qu'ailleurs.

[4] *Explicit de Renart qui fist peschier Ysangrin.* C'est ici le seul endroit où la branche 4 soit rangée à part avant les branches 2 et 3, au lieu de les suivre immédiatement, et même d'y être jointe.

[5] *Ex....pli....cit....*

[6] *Explicit de Renart si conme il fu emperières.*

COURONNEMENT DE RENART.

Méon, dans son édition, après le *Roman de Renart* proprement dit, en a fait imprimer un autre intitulé *Roman du Couronnement de Renart*. Sans doute cet ouvrage appartient au même cycle de fictions que le précédent, mais, du reste, c'est un poëme tout à part, en 3398 vers de 8 syllabes, à rimes plates, incontestablement composé pendant la seconde moitié du treizième siècle. L'idiome aussi est particulier et plus difficile à comprendre que celui de la plus grande partie du précédent.

Les dernières branches du poëme principal, nous l'avons fait observer, s'éloignent assez, et de plus en plus, de la fable primitive du renard et du caractère populaire de celle-ci. Le poëme du *Couronnement* s'en écarte bien davantage encore. Renart, à la vérité, est toujours le principal personnage, mais ce n'est plus un renard malin qui joue des tours d'adresse et de méchanceté à d'autres animaux, conformément à son naturel et à celui de ces autres animaux mêmes. On dirait que, dans le *Couronnement*, Renart n'est plus l'animal rusé, mais que c'est une indi-

vidualité humaine ; il paraît ne pas agir par instinct ou inspiration du moment, mais il a un projet arrêté, un but éloigné; il travaille sourdement et de longue main à y parvenir; il raisonne, il joue l'homme sage ou prudent, et fait toute autre espèce de personnage humain ; il moralise, ou du moins il expose directement les leçons à tirer de sa conduite, de ses réflexions, de ses raisonnements. Les anciennes aventures et relations entre Renart, Ysengrin, Hersent, Noble, Orgueilleuse, etc., ne sont ici pour rien. L'épouse de Renart s'appelle Ermenjart, Ermen, Erme, au lieu d'Hermeline.

Nous allons donner le sommaire du roman du *Couronnement,* et ensuite nous y ajouterons quelques observations.

SOMMAIRE

DU COURONNEMENT DE RENART.

1.

Le Couronnemens Renart, qui par son engin Rois est coronés. (V. 1-2795.)

Le préambule (v. 1-140) après des réflexions morales sur les conséquences des richesses, nous

apprend qu'aussi long-temps que vécut feu le comte Williaume de Flandre, Médisance, Envie et Orgueil n'eurent aucun accès à sa cour, mais qu'ils s'évertuèrent tant qu'enfin ils amenèrent sa mort en un tournoi. Vient ensuite l'éloge du comte qui aurait dû être roi, et à qui il fut fait plus de tort, selon l'auteur, qu'à *Piercheval, à Gavain, à Bohort, à Yvain, à Lanselot, à Tristran*. L'auteur l'offre en exemple pour servir d'instruction :

V. 133. Pour sa valour veil par example
Moustrer aucuns une voiz ample,
Que moult doi-on amer signour
Qui prodom est hui en cest jour ;
Voit-on sovent poi amender
De signorage remuer,
Ausi com vos dirai avant,
S'oïr volés icest Roumant.

Dans les vers 141-252, Renart se trouve à *Malpietruis*. Son épouse *Ermengart*, ailleurs *Erme*, qui est orgueilleuse et furieuse envers les pauvres gens, lui demande pourquoi il n'est pas roi depuis long-temps, et l'exhorte à se faire couronner. Renart s'excuse sur la difficulté, sur ses travaux, sur son âge, sur la mort qui peut le surprendre. Erme tâche de le persuader. Un *Cucu*, coucou, vient prédire à Renart qu'il vivra

encore treize ans. Il promet alors de travailler à faire déposer Noble et à s'emparer de la couronne. Ils conviennent cependant du secret.

Vers 253-429. Renart part de chez lui; il rencontre l'âne Timer mangeant des chardons, et s'étonne de ce qu'il porte toujours le blé sans en goûter jamais ; à quoi Timer répond :

V. 282. Saches de voir et soies fis
Mius aim chardons sans cop ferir
Que blé avoir et moi laidir.
Mius aim chardons à mon voloir
Que que dou blé à rechevoir.
Se j'avoie de blé cent muis,
Si aroie-jou mes deduis
Soventes fois entre chardons.

Renart excite cependant la convoitise de Timer, l'emmène pour qu'ils chantent ensemble dans une église et qu'il ait la moitié de l'offrande. Quand ils arrivent à la porte de l'église, on y est au milieu de l'office ; l'âne se met à braire et reçoit force coups pour sa peine ; le renard s'esquive en se moquant de lui. Timer débite alors une longue kyrielle de réflexions morales et de proverbes instructifs applicables à son aveuglement et sur ce qu'on ne doit pas quitter le bien qu'on a pour convoiter quelque chose de mieux.

Vers 430-542. Renart rencontre un vilain portant des *andoilles*. A condition que celui-ci lui pardonnera ses larcins, il lui promet un trésor en pierres précieuses, et le fait grimper sur un arbre où il doit les trouver dans un nid d'oiseau[1]. Le vilain n'y trouve rien ; mais en attendant Renart s'en va emportant les andouilles. Le vilain en tire la même morale que l'âne a prêchée à l'occasion des pertes que nous attire la convoitise[2].

Vers 543-892. Renart, allant chercher le lion, rencontre en route Ysengrin, qui, dans le dessein de lui jouer un tour, se vante faussement d'avoir mangé des *anguilles cuites* enlevées à une femme conduite par un prêtre, qu'Ysengrin dit avoir jeté dans un bourbier. Le loup l'invite à manger. Renart l'accuse de mensonge ; Ysengrin insiste ; Renart refuse, prétend se ren-

[1] Le vilain demande (v. 470) *Qui les i mist*, et Renart répond : *li grans tresors Otheviens i vi porter*. Les citations du *trésor d'Othevien*, *Ottovien*, ou *Octavien*, si fréquentes chez les trouvères, sont tirées sans doute du *Livre des haulx fais et vaillances de l'empereur Ottomen* (Ottovien) *et de ses deux fils*, dont la *Protypographie, par M. J. Barrois*, Paris 1830, in-4°, signale deux exemplaires sous les n° 905 et 1839.

[2] Ces deux aventures de Renart, avec l'âne et avec le vilain (v. 253-542), semblent former des récits à part empruntés ailleurs, ou du moins tels qu'ils peuvent être séparés du reste, ce qui est appuyé par leur nature et par les vers 253 et suivants :

dre à *Guirnomaisnil* (v. 637)[1], et assure que les astronomes ont vu déjà plusieurs fois une étoile qui annonce que le roi doit bientôt souffrir et qu'il aura un merveilleux héritier. Ysengrin et Renart s'en vont ensemble à travers l'herbe et les bois. Ysengrin se fourre dans un piége (v. 685); un louvetier, *loviers*, qui chasse les loups, arrive pour s'emparer de lui. Renart promet cent écus au louvetier s'il veut lui livrer le loup. Ysengrin est lié et bâillonné, et tous trois cheminent ensemble. Arrivés à une mare, Renart et Ysengrin la traversent, mais le vilain y reste enfoncé jusqu'à la ceinture. Les deux compères le raillent, l'outragent et débitent des sentences morales sur la convoitise punie[2] (v. 809). Ysengrin rend grâce à Renart; celui-ci l'engage

Ce fu au tans noviel d'esté
Que Renars ot l'ivier esté
En Malpiertruis le sien manoir,
Hors isi pour lui fer valoir, etc.

Mais, d'un autre côté, ces récits peuvent être considérés comme des épisodes convenables, et ils ne laissent pas d'être attachés au reste par la suite même des vers cités, et par les suivants :

V. 543. Apriès cestui fait chevauçoit
Renart qui le Lion cueroit
En un liu et puis en un autre.

[1] *Guirnomaisnil, Grenomaisnil, Grignomaisnil,* résidence du lion, signifiant, selon toute apparence, grande maison, grande ferme, métairie, grand village.

[2] Encore la convoitise punie.

à ne rien dire sur son séjour ni sur l'étoile fatale quand il arrivera auprès du roi. Ysengrin s'y rend néanmoins avec le dessein de se venger de Renart et de satisfaire sa vieille rancune.

Vers 892. Ysengrin arrive auprès de Noble le lion, s'entretient avec lui, l'instruit de son danger en lui révélant que Renart se propose de le détrôner et de l'exiler du royaume. Noble s'en effraie, prétend finir ses jours à Malrepair, où il naquit, dans la pauvreté comme Dieu le voulut, et ordonne à Ysengrin d'aller convoquer tous les grands barons pour la Pentecôte. D'après cela, Ysengrin croit Noble informé de l'étoile dont Renart a parlé, et va divulguer le secret à tout le monde. Vers 1020, Ysengrin rencontre Renart ; ils se font des reproches mutuels et se séparent.

Vers 1080. Renart descend vers un château où il y a *Jacobins et Freres Menos*[1], s'adresse au prieur et demande à être admis à prendre l'habit. Le prieur l'accueille bien ; il consulte

[1] Deux ordres mendiants rivaux. Les Jacobins étaient Dominicains, prédicateurs ou Augustins ; les frères Mineurs étaient Franciscains, Cordeliers. Les uns et les autres datent du commencement du treizième siècle. Plus tard on verra les Jacobins et les frères Mineurs figurer encore au poëme du *Nouveau Renart*, branches 36 et suivantes.

les frères et les rend favorables à Renart, en leur exposant combien ils profiteront de sa ruse et de son adresse, et comment ils ne peuvent faire une meilleure acquisition qu'en admettant Renart parmi eux; aussi tous y consentent [1]. En attendant, Renart est allé chez les *Frères Menors*, et les Jacobins se trouvent déçus (v. 1180). Tou-

[1] Voici en quels termes le prieur expose les avantages de la fraternité de Renart:

V. 1136. Ne nos faut el entre nos tous
Fors que Renart à compaingnon.
Arons d'ore en avant paingnon,
Et pains, fouache et encor vins,
Poissons de mer, tenres pouchins,
Lus et saumons et venisons
Ne nos faura tant que l'aions
Aveuques nos, ce sachiés tuit,
Ou jà sachiés n'arons refuit
Pour chose nule que nus sache,
Tant meste qu'il veule la chape
Corte et estroite à poil locu
Ne die bien de Fernagu,
Ne de Guilliaume au cort nés,
De Saint Jehan qui décolés
Fu pour voir dire et mis à mort,
Ne pour Jhesu qui fu à tort
Mis en la crois pour nos pechiés.
Avant cascuns tous depechiés
Seroit que nous puissons durer,
Se Renart n'avons au disner
Et à toutes eures dou jour.
Entré somes en grant dolour,
En grant paine somes entré
Se Renart n'avons encontré,
Par coi o nos frere se tengne
Et dou barat cascun aprengne.

tefois Renart consent à appartenir aux uns et aux autres (v. 1220), et à les conseiller également. Tous en sont satisfaits, et les deux ordres se réconcilient. Renart vécut ainsi une année en les instruisant (v. 1234) *Coment cascuns se maintenist en cours de Contes et de Rois*. Puis il déclare vouloir se rendre auprès de l'*orgueillous Noble le Roi qui ert enfers* (infirme, malade) (v. 1257).

Renart, habillé en grand-clerc, amène avec lui un des frères, se fait annoncer auprès du roi en qualité de prieur des Jacobins de Saint-Ferri (v. 1285), et comme étant venu pour lui rendre la santé. Dans une harangue remplie de proverbes sur les vicissitudes humaines il avertit Noble

V. 1296. Que nos avons véu les singnes
Que morir vos covient vias (promptement);

et que la mort doit le frapper le lendemain même de la Pentecôte, ce qu'il prétend lui prouver en montrant l'étoile de Vénus visible même en pleine lune. Le roi, qui veut mourir

V. 1336. Povres et nus et saintement
Ausi come font maint pardome,

désigne le léopard pour lui succéder. Renart objecte qu'il faut en nommer un autre où le génie

prédomine et non pas la force ; et en faisant semblant de n'avoir jamais vu Renart, il en amène adroitement le plus grand éloge. Afin qu'on prie pour qu'il soit fait un bon choix, Renart fournit pour texte un éloge de la pauvreté comme unique voie et pont de salut (v. 1484)[1]. Ensuite tous demandent au faux prieur de leur nommer un seigneur; il s'y refuse en leur proposant de tenir parlement eux-mêmes pour en désigner un. On adopte son avis. Noble attendrit tout le monde par sa touchante résignation à la mort. Renart prend congé (v. 1650), et Noble le prie instamment de revenir vers l'Ascension pour assister à l'élection ; il le promet et se retire auprès des Mineurs (Franciscains) et des Jacobins (Dominicains) sans avoir été reconnu ni s'être démasqué. L'auteur ajoute :

V. 1668. Si me veil ore à tant taire
De Renars ici orendroit.
A Isengrin revient or droit

[1] A ce sujet Renart parle beaucoup de *nates*, probablement nattes, comme emblème de la pauvreté des ordres mendiants. Les Franciscains, frères Mineurs, et les Dominicains, Jacobins, couchaient sur des nattes. Un fameux chapitre des Franciscains, tenu en 1219, et où il y en eut 5,000 d'assemblés, fut appelé Chapitre des Nattes.

Li Contes qui ne faut ne ment,
Si vos dira asés briément
Coment il depuis esploita
Qu'en la lande Renart laissa.

L'auteur veut donc revenir à Ysengrin. A cette occasion il fait une espèce de nouvelle introduction, de telle sorte qu'il y a tout lieu de regarder ceci comme le commencement d'une branche.

V. 1675. Honour doinst Dìus à cui m'apui
Tant que venir peuisse au Pui
Où on coronne les biaus dis;
Mais ne sai où, car tous mesdis
Est coronés en Cort de Roi,
Et je pour çou à ce m'apoi
Que pour itant que coroné
Sont li mesdit, encore né
Ne sont pas cil qui ont corone
A ciaus dounée cui jou done
Honor et pris, sens et louenge.

Puisque la médisance est couronnée auprès du roi, l'auteur se demande si ceux-là sont morts à qui il accorde son estime. Il faut le penser, sinon Renart n'aurait pas de couronne, au lieu que son art est employé à lui en faire obtenir une qui ne se perdra pas, mais qui est plutôt affermie par les plus preux qui soient au royaume *Despuis le bon Conte Guillaume*. Puis

V. 1698. Si m'entendés ore coment
Ma matere veil atraper.
Ensi com m'oïstes conter
Des remprosnes Dant Isengrin
Et de Renars le sien voisin,
Qui onques pais n'orent ensamble,
Si vos dirai, si com moi samble,
Com Isengrin se departi,
Mainte contrée puis vierti
Par delà mer et par deçà.
Que vos diroie? Il asambla
Tous les barons qui Prince furent
Des biestes qui quatre piés urent,
De cascune maniere, Conte
Ou Duch ou Prince mis ou conte
En romanch ou en droit latin,
Pour çou que toutes ne destin
A roumanchier, car ne porroie
Se toutes les or vos nomoie.....

Ysengrin va donc mander tous les grands barons parmi les animaux quadrupèdes. L'auteur se met en devoir de les énumérer longuement (v. 1720-1825) par ordre alphabétique, moitié en roman, moitié en latin, les noms surtout en latin; il y ajoute quelques mots sur l'animal ou son pays, et remplit ainsi le vers. Il y a également des animaux véritables et des animaux fabuleux, tels que *Pégase*, *Tragelaphus* (moitié cerf, moi-

tié bouc), etc. Les noms sont en partie corrects, en partie tronqués, défigurés ou romanisés arbitrairement, ce qui les rend, pour la plupart, presque inintelligibles [1]. Tous paraissent à *Malrepair* devant le roi, faible et malade; le saluent et témoignent leur compassion. Le lion se plaint d'être forcé de mourir et de les abandonner à la Pentecôte ; il les exhorte à prendre un autre roi qui puisse les défendre et maintenir la paix entre eux. Arrive *Dame Ierme*, *feme Renart* (v. 1882), tenant entre ses bras son jeune fils *Renardiel ;* elle annonce que Renart a affublé un habit court, car pour ceux qui doivent mourir il est

[1] Par exemple :

V. 1720. A l'Asne primes me doi traire,
Car c'est commencemens par A,
Aper, aloy, anabula,
Alches, ana et ahuné,
Cil furent primes asamblé...
1749. Furunculus et felena
Furious aveus amena.
Feles finge grant gent avoient,
Glis et gali les conduisoient,
Geneta, guesses n'i faillirent...
1766. Lucius qui home ne doute
Menoit o lui leucroceca,
Uns riches Cuens dans Locusta.
1814. Tragelaphus qui bien sa part
Tenoit aveuch trogoditré,
Talpa sour le destrier monté
Venoit aveuch unicornis,
Ursus veseutés et urnis
Demandoient moult Dant Renart.

dangereux de s'en revenir dans le siècle. Il ne vient donc pas, mais il envoie son fils pour que le roi en dispose. Ysengrin se met à accuser Renart de mauvaise volonté; le roi se fâche de ce qu'il veut chercher querelle à dame Ierme devant lui, et lui ordonne de nouveau d'aller quérir Renart. Ysengrin s'y refuse (v. 1991). Le roi demande au léopard et au tigre d'en tirer vengeance, mais aucun ne veut s'en mêler. Enfin, l'*Ireçons*, le hérisson, se présente et écorche le museau à Ysengrin à l'aide de ses épines, et le *Moutons* vient lui appliquer un coup de tête à la poitrine, tel qu'il tombe à la renverse demi-mort (v. 2077). Alors les autres blâment Ysengrin d'avoir désobéi. Sur leur exhortation et celle de *Dame Hierme*, il va aussitôt à Saint-Ferri chercher Renart chez les Jacobins et le mander à *Malrepair*, où la cour l'attend. Renart convient avec le prieur de dire qu'il n'a été que cinq jours et demi dans les ordres, afin qu'on ne découvre pas que c'est lui qui est venu déjà une fois auprès de Noble. Ils arrivent ensemble, et le prieur dit que Renart a été pendant les cinq jours et demi absorbé en prières pour le roi. Renart ajoute qu'il a pris l'habit, etc., parce qu'il ne saurait supporter de voir mourir le roi. Celui-ci propose le fidèle hérisson pour héritier, mais sur l'objec-

tion de Renart, il se borne à demander que Renart et le prieur aillent sur-le-champ arranger l'affaire (v. 2230)[1].

Renart exhorte les autres à se conformer au commandement du roi. En reconnaissance de la fidélité du hérisson et du mouton envers le roi, on veut que ces deux personnages désignent son successeur, mais sans pouvoir se faire couronner eux-mêmes. Moutons propose la chèvre; Ireçons se récrie, vote pour Renart et l'emporte. Ils vont annoncer ce résultat à Noble et aux autres (v. 2400).

Étant tombé d'accord, on s'adresse au prieur. Il accepte en faveur de son frère Renart, fait un petit sermon en l'honneur de celui-ci, et lui remet la couronne. Selon lui, Renart l'a gagnée pour s'être abstenu de toutes les brouilleries et

[1] Il paraît qu'ici, comme au vers 1675, l'auteur a voulu établir un repos et une troisième branche. Voici les vers qui suivent et qui portent à le croire :

V. 2231. Ce fu droit à l'Asencion
Qu'il avoit grant dissencion
A Malrepair ens el Palès :
Moult i a de bons, de malvès,
Qui chascun voroit apeser.
Renars qui miu savoit parler,
Vint droit au Roi et li a dit :
Sire, à moi un tout seul petit
Entendés. . . . .

de l'ingratitude des aûtres, et pour avoir la sagesse de ne jamais rien entreprendre sans le mettre à fin.

V. 2529. Mais Renart, si com dit avons,
Qui en la Court n'eut ses talons
Quant li despis et li outrages
De ciaus cui jou ne tieng à sages
Fu fais, enporte la courone,
Non pas sans plus, çou est la some,
Dou tout pour çou, mais pour itant
C'on le trueve le plus sachant
De toutes choses où il neut,
Nus autres dechevoir ne peut,
Ne il onques choses ne prist
Que il à chief bien ne méist,
Et teus hom doit porter corone,
Pour coi sachiés ses drois li done,
Et jou si fach et l'Ireçons
Méisme, autresi li Moutons.
Si vos dreciés et le prendés
Com vo singnor et couronés.

Renart fait quelques façons, mais cède assez complaisamment. Le léopard, le loup et le lynx (grandeur ou noblesse, force et prévoyance, regard pénétrant) lui posent la couronne sur la tête. Ireçons et Moutons veulent se prévaloir de la part qu'ils ont eue à l'élévation de Renart, mais celui-ci les fait ignominieusement chasser

de sa présence, et ils vont demander vainement protection à Noble, qui reconnaît dorénavant son impuissance [1].

A la cour tout le monde présente ses hommages à Renart; les cadeaux qu'on lui offre, il les refuse, mais sa femme et son fils les acceptent. Les grands animaux figurent comme grands dignitaires. Il y a repas splendide; l'hypocrite prieur y assiste. Timer vient chanter avec accompagnement de harpe. Noble s'en trouve mal et veut qu'on le porte à l'église; l'on y chante vigiles. Le hérisson et le mouton reviennent tout affamés demander l'aumône. Chacun retourne à son hôtel. Noble meurt et est enterré. Envie, orgueil et astuce, *renardie*, élèvent ainsi les méchants et font périr les bons; c'est ce qu'on vient de voir.

L'auteur promet de fournir de plus quelques renseignements sur le gouvernement de Renart.

[1] Encore un repos et une espèce de début qui semblent indiquer le commencement d'une quatrième branche :

V. 2650. Atant li contes ci nos dist
Que li jours de la Pentecoste
Fu lendemain, dont cascuns jouste
Delès le roi Renart se tint :
Chascuns l'encline, cascuns vint
A lui et li portoit offrande.

2[1].

Ce est isi come Renart fu coronés à Roi et il se parti de Mal-repair. (V. 2795-3398 ; 604 v.)

Huimais me plaist que je vos die
Du roi Renart que Diu maudie,
Coment de Mal-repair parti.
Quant le Lion ont enfoui,
Chascuns Prinches l'aséura,
V. 2800. Et puis maint riche don douna
As grans singnors ; mais ainc à povre
Ne douna or, argent ne covre, etc.

Autant Renart est généreux envers les grands, autant il est dur envers les petits. Il s'en va dans un autre château.

V. 2809. De Mal-repair Renars parti
Droitement à Grenomaisnil
Un sien chastiel[2] torna son frain
Une matinée moult main.

[1] D'après ce qui a été remarqué il se pourrait que ce fût ici la cinquième branche et non pas la seconde.

[2] Des différents endroits de ce poëme où il est fait mention du *Grenomaisnil,* il résulte évidemment que l'on entend par là un domaine royal, et non pas une propriété de Renart. Ce nom ne paraît que dans le poëme du *Couronnement de Renart.*

Le hérisson et le mouton se présentent de nouveau. Ils sont sermonnés et éconduits par le castor.

Vers 2901. Renart fait fortifier Grenomaisnil, part pour Jérusalem, fait ses offrandes au saint sépulcre, acquiert une grande réputation dans toute l'Asie et comble de joie tous les traîtres et tous les médisants. De là il va à *Toulete* (Tolède) (v. 2949). Personne ne sait plus que lui de nécromancie et d'enchantement. Puis il passe en France et se rend droit à Paris, où on le reçoit encore comme une vieille connaissance et avec de grands honneurs; il y donne le ton en toute chose. Sa réputation *de sens, d'avis et de falourdes* (v. 2989) s'étendit même jusqu'à Rome.

V. 2990. Nus autres Rois ne faisoit bordes
Ester pour voir [1], mais ce fist-il;
Ne fust nus drois qu'ens el peril
Par son sens ne féist vierser
Tant savoit-il très biel parler
Et ramener uns drois avant
Qui moult sont souef et plaisant
Delitable à toute gent.

[1] Aucun autre roi ne faisait passer des mensonges pour des vérités, mais c'est ce qu'il fit.

Le pape même finit par le mander :

V. 3010. Ensi li Papes oï tant
De Renart que par leitres fist
Mander ce Roi c'à lui venist
Par le conseil des Chardenaus.

Le messager

V. 3017. Trova le Roi droit as Prescheurs [1],
Ensi com des Freres Meneurs [2]
Venoit, où mese avoit oïe,
Dont jou, sachiés, ne me dout mie.

Renart, extrêmement flatté de l'invitation, fait de riches cadeaux au messager. A Rome, on le reçoit avec la plus grande distinction. Le pape l'embrasse et prétend apprendre de lui à se conduire, puisque Renart sait tout faire ;

V. 3060. Car on m'a dit chastiaus ne tours
Ne se pueent tenir à vos
Que ne tournés tout au desous
Çou qui au deseure doit iestre.
D'un huis vos faites bien feniestre,
Et d'un viés pot un nuef chaudron,
De chauces ausi chaperon,
Et de moufles housiaus à chievre,
D'un porch-espin faites un lievre
Et d'une grue un hireçon.

[1] Dominicains.
[2] Franciscains.

Renart n'avoue pas tout, mais il dit pourtant:

V. 3072. Voirs est dou Mouton fa-ge un priestre
Et un abé d'un cornabus,
D'un mais loudier bien un renclus
Et un evesque d'un guinau.

Il expose aussi la difficulté qu'il y a à se procurer les moyens, à préparer et employer l'onguent nécessaire, et à cette occasion, il joue beaucoup sur les mots de *l'ongement*, *longement*, *l'onguement*, *longuement*, *l'ongnement* et *manière*. Enfin le pape, ainsi que tout le monde, exprime sa joie de la visite de Renart et du profit qu'il va tirer de ses leçons.

Renart passe en Angleterre et de là en Allemagne, où il est si bien connu, et où ses ruses sont tellement appréciées qu'aucun homme ne pouvait les ignorer. Tels s'en mêlent cependant qui ne savent guère réussir.

V. 3159. . . . . En Alemaingne
Vint à moult grant compaigne,
Car jà estoit de si grant pris
Renardie, que n'ert empris
Nus hom qui ne l'avoit aprise.
Pour çou disoit que moult pau prise
L'oume qui dou Renart ne seit
Ne doit-on tenir à seneit;
Home qui Renart ne conoist

Jà à nul jour as chieus ne voist :
Car s'il i va et nel conoisse,
Jou me dout mout que ne le coisse,
Par coi il tost l'avera mors
Anchois qu'il jà il l'aie amors.

L'auteur veut en revenir à Malpertuis avec Renart à la fin de son roman. A l'occasion du souvenir des treize ans que le coucou a accordés à Renart, il fait observer que celui-ci a conduit son entreprise à fin, et qu'en général Renart ne commence jamais rien sans l'achever, comme le font trop souvent les autres.

Renart revient à *Guirnomaisnil* et y est reçu par les grands, qu'il accueille, et par les pauvres, qu'il rebute :

V. 3223. Quant tout le paiis eut chierchiê,
Vers son chastiel s'est adrechié
Guirnomaisnil, dont la courone
Movoit que ci endroit vos nome.
Quant il là vint grant gent i ot
Qui l'atendoient, qui ains pot
A lui parler pour besoingnier.
Ce furent Duc, Conte et Princhier,
Bourgois et dames et riche home.
Se jou dire en veil la soume
Onques povres, foibles ne vieus
N'i peut parler, fors envieus;
Orguis, mesdis et fausetés

L'avoient si pris de tous lés
C'à poines povoit-il mergier.

L'orgueil, la médisance et la fausseté se sont donc entièrement emparés de Renart. Les pauvres raisonnent et moralisent longuement (v. 3244-3323) sur l'argent, qu'ils n'ont pas, que la cour convoite, et qui peut tout faire, excepté ressusciter un mort ; sur la mort qui leur a enlevé leur bon seigneur pour leur donner un roi indigne tel que Renart, et sur la bonne renommée, qui vaut mieux que la vie d'un méchant homme.

Dans la péroraison (v. 3324), l'auteur oppose encore à ce méchant Renart l'honorable et digne seigneur comte Guillaume. Il ne s'étonne pas si le marquis de Namur, probablement son frère puîné, partage ses sentiments ; cependant il ne peut garantir qu'il ne se soit jamais laissé influencer par *renardie*, qui l'a entouré. C'est parce que Guillaume a été homme d'honneur que l'auteur lui a dédié son prologue et toute la narration de Renart. Renart est allé partout, il est connu par toute la terre, et partout on a besoin de *renardie :*

V. 3388. ...... Nus né puet, ce poise mi,
Au jour d'ui venir à maistrie
Se il ne siet de Renardie.

OBSERVATIONS

SUR LE COURONNEMENT DE RENART.

La lecture de ce poëme dispose au premier abord à le considérer comme une allégorie suivie ou bien comme une allusion complète à des événements véritables, contemporains de l'auteur ou peu antérieurs à son époque. Il n'est pas impossible qu'avec des connaissances historiques plus vastes, et à l'aide de recherches plus laborieuses que les miennes, on ne soit capable de trouver la clef de l'énigme; cependant aujourd'hui, dans les pays dont l'histoire a pu être familière à l'auteur, nous ne voyons guère d'événements réels dont la narration du *Couronnement de Renart* puisse être une peinture fidèle. Nous sommes donc tenté de regarder ce poëme comme une pure fiction allégorique, où l'auteur s'est plu à semer des allusions à quelques traits de l'histoire de son pays et de son temps.

On demandera volontiers à quelle époque, en quel pays, en quel dialecte et par quel auteur ce poëme a-t-il été composé, et quels sont les personnages véritables dont il y est fait mention?

Nous allons tâcher d'éclaircir un peu ces questions et d'arriver à quelque résultat.

I. Assez communément on a attribué le *Couronnement de Renart* à Marie de France; mais, selon toutes les relations, Marie de France a dû vivre pendant les dernières années du douzième siècle et la première partie du treizième, et le *Couronnement de Renart* n'a guère été composé que pendant la dernière moitié du treizième siècle. Marie de France a dû naître en Picardie[1], et l'auteur du *Couronnement de Renart* nous paraît appartenir à la Flandre. Marie de France a dédié ses poëmes à un certain comte, vraisemblablement Guillaume-Longue-Épée, un des princes de l'Angleterre, et le comte Guillaume dont il est question dans le *Couronnement de Renart* ne peut être autre qu'un comte de Flandre.

Recourons d'abord aux propres paroles mêmes de Marie de France pour constater quelques

[1] *L'Évangile as fames*, satire ingénieuse, publiée par M. A. Jubinal dans ses *Jongleurs et Trouvères*. Paris, 1835, in-8°, p. 26, lève tous les doutes à cet égard:

Marie de Compiegne le conquist oultremer.
L'euvangille des femmes si est et bonne et digne;
Femme ne pense mal, ne nonne ne béguine,
Ne que fait le renart qui happe la geline,
Si com le raconte Marie de Compiegne.

faits concernant ce poëme. Le prologue des *Lais* se termine de la manière suivante[1] :

V. 43. En l'honur de vos, nobles Reis,
Ki tant *estes* pruz è curteis,
A ki tute joie s'encline,
E en ki quoer tuz biens racine,
M'entremis de Lais assembler
Por rime faire è reconter.
En mun quoer penseie è diseie,
Sire, ke vus presentereie;
Si vus les plaist à receveir,
Mult me *ferez* grant joie aveir.
A-tuz-jurs-mais en serai lie.
Ne me *tenez* à surquidie,
Si vos os faire icest present.
Ore *oez* le comencement.

Ces vers sont bien certainement adressés à un roi, à un roi vivant et contemporain de l'auteur, et rien ne s'oppose à ce que ce roi soit Henri III d'Angleterre (1216-1272).

L'auteur se nomme lui-même ; il se nomme *Marie* dans le préambule du Laï de Gugemer :

V. 5. Oiez, Segnurs, *ke dit Marie*
Ki en sun tens pas ne s'ublie.

[1] *Poésies de Marie de France*, par Roquefort, 2 vol. in-8°. Paris, 1820, t. I, p. 44.

Le prologue des fables de Marie de France nous apprend que c'est un contemporain, homme de grande distinction, qui a engagé l'auteur à traduire les fables, et que cet auteur est une femme, puisque les adjectifs qui se rapportent à lui se trouvent ici, comme ailleurs, au féminin :

V. 27. A moi qui la rime en doit feire
N'avenist noient à retreire,
Plusurs paroles que i sunt.
Meiz ne purquant *Cil m'en semunt*
Ki Flourz est de Chevalerie,
D'anseignemenz, de curteisie ;
E quant *tex Hum* m'en ad *requise*,
Ne voil lessier en nule guise
Que n'i mette traveil è peine ;
Or ke m'en tiegne pur *vileine*,
Mult deit fère pur sa preière.

Voici, de plus, la *conclusion* qui se trouve à la suite des *fables* :

Au finement de cest escrit
K'en Romanz ai turné et dit,
Me numerai par remenbraunce ;
Marie ai num, si *sui de Fraunce*.
Puet bien estre ke Clers plusur
Si prenreient sor eus mun labur ;
Ne voil ke nus sor lui le die :
Cil uvre mal qui sei ublie.
Pur amur le cumte Willaume,

Le plus vaillant de cest *royaume,*
M'entremis de cest livre feire
E *de l'Angleiz en Roman treire.*
Ysopet apeluns ce livre
Qu'il traveilla et fist escrire;
De Griu en Latin le torna.
Li rois Henris qui moult l'ama
Le translata puis en *Engleiz*
E jeo l'ai rimé en Franceiz
Si cum gel' truvai premièrement.
Or prie à Dieu omnipotent
Que tel œuvre me laist enprendre,
Avant que puisse l'ame rendre,
Là-suz en Paradiz tut dreit:
Dites *amen* ke Deus l'ottreit.

Les passages de ce morceau nous font voir que les fables (ou *proverbes*) ont été traduites de latin en anglais par un roi Henri, soit Henri III ou Henri Ier, surnommé Beau-Clerc, et de là en français (roman wallon, langue d'oïl) par Marie qui est de France, en faveur d'un comte appelé Guillaume, très vaillant, et appartenant à un royaume. Vraisemblablement le pays en question doit être l'Angleterre, puisqu'il s'agit de la langue anglaise; ce ne peut être ni la Normandie ni la Flandre, puisque ni l'une ni l'autre n'ont porté le titre de royaume. Par cette même raison, le comte Guillaume, qui est dit apparte-

nir à quelque royaume, ne peut être d'aucun de ces deux pays. De plus, ce ne peut être le comte *Guillaume-Longue-Épée* du dixième siècle, premier de ce surnom, fils de Rollon, premier duc de Normandie ; car les qualités de vaillant et de fleur de chevalerie ne conviendraient guère au caractère ni à la conduite de celui-là. Ici rien ne porte non plus à appliquer les paroles de l'auteur au comte *Guillaume*, fils de Robert-Courte-Heuse, fils aîné de Guillaume-le-Conquérant. Ce prince de Normandie, surnommé *Cliton*[1] et *quenz gentilz*[2], fut fait comte de Flandre en 1127 par le roi de France Louis-le-Gros, pour le dédommager de la perte de la Normandie; mais il mourut, en 1128, par suite d'une blessure qu'il se fit au doigt pendant le siége du château d'Alost.

Nous tirons du *Purgatoire de Saint-Patrice*, autre poëme attribué à Marie de France, les passages suivants :

[1] Le mot de Clito ne signifie guère autre chose sinon fils de roi, et il paraît avoir été assez fréquemment employé en ce sens; cfr. *Matthæus Parisiensis, in vitis*, p. 29; *in auctar. Addit.*, p. 158; *in Gloss.*, p. 185; *Opera, Parisiis*, 1644, in-folio.

[2] Robert Wace, *Roman de Rou*, I, p. 355, édition Pluquet. Rouen, 1827, in-8°.

V. 3. Voil *en romanz mettre* en escrit
Si cum li Livres le nus dit; etc.
V. 9. Uns *prudom* m'ad piéça *requise*
Pur ço m'en sui ore *entremise*,
De mettre mei en cel labur,
Pur révérence, è pur s'onur.
E si lui plest, è il le voille,
K'en ses bien-faiz tuz-jurs m'acoille,
Dirai-ço ke j'en ai oï;
Beau-pière, or entendez ici.

Et puis la fin du poëme (v. 2297-3302) :

Jo Marie ai mis en mémoire
Le livre de l'Espurgatoire,
En romanz k'il seit entendables
A laïe genz è convenables ;
Or preïom Deu ke pur sa grace
De nos pechiez mundes nus face.

Marie s'est donc encore nommée comme auteur, et les participes au féminin indiquent de plus son sexe. Il n'y a pas plus d'indication précise de l'époque qu'ailleurs ; mais comme Marie a versifié sur la demande d'un *Prudom*, d'un *Beau-pière*, elle a satisfait aux vœux d'un contemporain, que celui-ci soit le père d'un mari ou bien quelque religieux. Puisque Marie juge à propos de dire qu'elle est de France, il faut en conclure qu'elle a écrit hors de ce pays. Dans le *Purgatoire* il ne s'agit ni de Normandie

ni de Flandre, mais des pays tenant à l'Angleterre. La fable du Purgatoire de saint Patrice n'a été imaginée qu'au douzième siècle, et la version française de Marie de France a été faite et connue avant 1245 [1].

Les poëmes connus de Marie de France, savoir les Lais, les Fables et le Purgatoire, sont tous des imitations ou des traductions; par là il nous paraît d'autant moins probable que la fiction du *Couronnement de Renart* fasse exception et soit due à Marie de France. Celle-ci s'étant nommée positivement dans les Lais, les Fables et le Purgatoire, il est de toute probabilité qu'elle se fût également nommée dans le *Couronnement de Renart*, si elle en était l'auteur. Henri III régna depuis 1216 jusqu'en 1272. Henri II Plantagenet, mort en 1189, eut de la belle Rosamonde Clifford un fils naturel appelé Guillaume-Longue-Épée, comte de Salisbury, assez fameux chevalier, combattant à la bataille de Bouvines en 1214, et mort en 1226. L'auteur des Fables, des Lais et du Purgatoire, né en France, et passant ses jours en Angleterre, a donc fort bien pu travailler sur les instances et en l'honneur de ce

[1] *Notice sur le Purgatoire*, dans les *Poésies de Marie de France*, par Roquefort, t. II, p. 403.

comte Guillaume-Longue-Épée, et dédier en partie ses ouvrages à Henri III. Si c'est Henri Ier (1100—1135) qui est censé avoir traduit Esope de latin en anglais, et qu'on veuille supposer Marie de France vivant de son temps et lui adressant ses ouvrages, on ne pourra absolument pas faire du personnage qui l'a engagée à écrire le comte Guillaume Cliton, dépossédé de ses pays et fait comte de Flandre, en 1127, pour quelques mois seulement, par la compassion d'autrui; mais puisque Marie de France a traduit le *Purgatoire* pendant la première moitié du treizième siècle, elle n'a guère pu être contemporaine de Henri Ier.

II. Dans le *Couronnement de Renart*, il est surtout question des Frères Mineurs (Franciscains) et des Jacobins (Dominicains). La fondation de ces ordres ne remonte que jusqu'au commencement du treizième siècle. Il a fallu quelque temps avant qu'ils en vinssent au degré de relâchement et de perversité et aux jalouses dissensions que l'auteur du poëme nous dépeint. Cette considération nous fournit un motif de plus de ne placer la composition du *Couronnement de Renart* que dans la seconde moitié du treizième siècle.

III. Le surnom de Longue-Épée n'a pas été propre à une ou deux personnes seulement. Peut-être le fils du duc Rollon de Normandie l'a-t-il porté le premier. Au douzième siècle, nous le voyons devenu héréditaire dans une famille, non seulement pour les hommes mais pour les femmes mêmes. Le fils naturel de Henri II [1], Guillaume-Longue-Épée, mort en 1226, eut un fils appelé de même, mort en 1250, laissant un fils du même nom et surnom et une fille appelée Éla Longue-Épée [2]. Le fils naturel de Henri II, en épousant Elisabeth Devrieux, fille du comte de Salisbury, devint comte de Salisbury et de Romare. C'est bien ce Guillaume-Longue-Épée

[1] *Percy's Reliques of ancient english poetry*, v. 2, p. 143, chanson de la *Fair Rosamond*. Rosamonde Clifford, gardée dans une espèce de labyrinthe, morte en 1177 par suite des excès jaloux de la reine Eléonore, eut de Henri II deux fils: William-Long-Sword, fait comte de Salisbury par son mariage, et Geoffroy, sacré évêque de Lincoln en 1182.— Dans *Hume's History of England*, à la fin du premier volume, il est fait mention des deux fils de Henri II et de Rosamonde Clifford, dont l'aîné, surnommé *Longsword* (*so called from the sword he usually wore*), épousa Ela, fille et héritière du comte de Salisbury.

[2] *Tableaux généalogiques et historiques de l'empire britannique*, par le baron de Reden. Berlin, 1830, in-folio, tab. V. dynastie Plantagenet.

que Mathieu Pâris appelle *Wilhelmus Comes Sarisberiensis, ipsius regis avunculus, etc.* Selon ce même chroniqueur, Guillaume eut un commandement à la bataille de Bouvines, en 1214, et y fut fait prisonnier. Une dizaine d'années après il essuya un naufrage, passa pour mort, reparut, fut empoisonné, mourut réellement et fut enterré en 1226. Son épitaphe consacre sa réputation et son surnom :

Flos comitum Willelmus obiit, stirps regia, Longus
Ensis vaginam cœpit habere brevem [1].

Sans aucune explication ultérieure sur la famille de ce comte Guillaume-Longue-Épée de Salisbury, oncle du roi Henri III et mort en 1226, Mathieu Pâris (p. 491, 524, 525, 529, 534, 558 et 572) fait une mention assez détaillée d'un autre Guillaume comte de Salisbury, évidemment fils du précédent, auquel il attribue constamment le surnom de Longue-Épée, et qu'il fait également parent du roi Henri III. Ce *Wilhelmus Longaspata, cognatus regis, filius comitissæ et abatissæ de Acoca Halo,* prit la croix en 1247, suivit Saint-Louis en Egypte et

[1] *Mathæi Parisiensis opera.* Parisiis, 1644, in-fol. p. 174-175, 226-227.

accompagna Robert d'Artois, frère du roi, dans sa folle entreprise devant Massoure, en 1250. Le prince s'y noya, et Guillaume y périt lui-même en martyr après avoir vaillamment et glorieusement combattu[1]. En ne considérant que les dates seules, le comte Guillaume du *Couronnement de Renart* pourrait être ce personnage. Mais comme celui-ci n'a point été comte de Flandre, qu'il n'est pas mort dans un tournoi et qu'aucune autre circonstance ni considération n'appuie une telle supposition, il n'y a guère de motif de s'y arrêter. Il ne paraît pas que Mathieu Pâris contienne rien de plus qui éclaircisse directement la question du comte Guillaume des Lais et des Fables de Marie de France et de celui du *Couronnement de Renart*[2].

Joinville, en racontant la bataille de Massoure

[1] Le manuscrit Julius A V de la bibliothèque Cottonienne, au Musée Britannique, contient sur la bataille de Massoure et sur ce personnage, une pièce en vers Alexandrins que M. A. Jubinal a insérée dans son *Nouveau recueil de Contes, Dits, Fabliaux, etc.* Paris, 1842, t. II, p. 339-353.

[2] Si l'on veut consulter Mathieu Pâris, il faut être sur ses gardes et ne pas oublier que cet auteur fait mention de deux Guillaume-Longue-Épée, comtes de Salisbury. — Roquefort (Poésies de Marie de France, Notice, p. 20), en citant Mathieu Pâris, indique les pages 491, etc., ce qui pourrait faire tomber dans une erreur grave et porter à confondre deux personnages différents, le père et le fils.

et la mort de Robert d'Artois, ne dit rien sur aucun Guillaume Longue-Épée et n'y mêle pas non plus le comte de Flandre; mais il ne fait aucune observation sur le titre de comte de Flandre, dont il qualifie la personne qu'il désigne ainsi, et il parle constamment d'elle après le récit de l'affaire de Massoure[1], ce qui s'oppose à toute confusion entre le comte Guillaume Longue-Épée, qui y périt, et Guillaume de Flandre, fils aîné du comte de Dampierre et de Marguerite-la-Noire, comtesse de Flandre.

Les notions précédentes démontrent suffisamment que le fils naturel de Henri II, Guillaume Longue-Épée, mort en 1226, est la personne qui a fait écrire Marie de France, et dont cet auteur a fait une mention très honorable lors de la publication de ses Lais et de ses Fables.

IV. L'auteur du *Couronnement de Renart* a pris pour patron et instigateur de son poëme un certain Guillaume, bon, honorable, preu et vaillant chevalier, son seigneur, ayant dû être roi,

[1] *Mémoires de Joinville*, Edit. Pétitot. Paris, 1819, p. 263, et ailleurs.

mais ne conquérant guère que de la gloire, jadis comte de Flandre, tué en trahison dans un tournoi, servant de modèle à un certain marquis de Namur. En effet, l'histoire de la Flandre offre un personnage auquel ces détails s'appliquent parfaitement ; ils doivent par conséquent aider à fixer le pays et l'époque de la composition du poëme.

Quand le prince danois Charles-le-Bon, comte de Flandre, eut été tué, en 1127, un parti espérait voir le comte Guillaume d'Ypres lui succéder dans la souveraineté de la Flandre ; mais à l'aide de la protection du roi de France, Louis-le-Gros, Guillaume de Normandie, surnommé Clito, fils de la sœur de feu le comte Charles-le-Danois et de Robert Courte-Heuse de Normandie, fut nommé comte de Flandre[1]. Toutefois, ni Guillaume d'Ypres ni Guillaume de Normandie ne pourrait être le comte Guillaume du roman du *Couronnement de Renart*, par cette seule raison que l'auteur étant fort occupé des Frères Mineurs et des Jacobins, établis seulement au treizième siècle, n'a guère pu parler avec regret d'aucun des personnages du commencement du

[1] *Allgemeine Geschichte der vereinigten Niederlande.* In-4°, 1756. Vol. Ier, p. 301, 347, 352 et 376.

douzième siècle comme de ses seigneurs contemporains.

Baudoin, élu empereur de Constantinople en 1204, fut comte de la Flandre et du Hainaut. Après sa mort, ses deux filles, Jeanne et Marguerite, gouvernèrent successivement la Flandre. Jeanne épousa le prince Ferdinand de Portugal, qui fut fait prisonnier à la bataille de Bouvines. Marguerite, surnommée la Noire, fut donnée d'abord au comte Bouchard d'Avesnes ; ce mariage fut dissous et elle épousa le comte de Dampierre, dont elle eut trois fils : Guillaume, Gui ou Guido et Jean[1].

Dans la suite, l'aîné, Guillaume, comte du chef de son père et héritier du comté de Flandre par sa mère, porta le titre de comte de Flandre; c'est ainsi que le qualifie Joinville, qui fait fréquemment mention de lui dans la relation de la croisade de Saint-Louis, à laquelle Guillaume assistait. Marguerite, dans ses diverses transactions avec les d'Avesnes, enfants de son premier mariage, acquit le marquisat de Namur dans le Hainaut moyennant 60,000 marcs, et en in-

[1] *Geschichte der Niederlande*, von Kampen, p. 99. — *Le livre de Baudoyn, conte de Flandre*, publié par Serrure et Voisin. Bruxelles, 1836, in-8°, p. 138 et suivantes.

vestit son fils puîné Gui. Après la mort du comte Guillaume de Dampierre, en 1241, Marguerite gouverna la Flandre jusqu'à son décès, en 1280, et de son vivant ses fils furent appelés comtes de Flandre. Le fils aîné prit d'abord une part active et salutaire au gouvernement. En 1248, il assista à la croisade de Saint-Louis en Égypte. D'abord il fut fait prisonnier; et à peine de retour dans sa patrie, il mourut l'an 1251, selon les uns de maladie, selon d'autres pendant un tournoi dans le Hainaut, à *Traisegnies*, où il fut jeté à terre et foulé aux pieds des chevaux [1]. En effet, si Guillaume

[1] *Zwölf Bücher Niederlaendischer Geschichten*, von Leo. Halle, 1832. Vol. Ier, liv. 1er, chap. 1er, p. 109, et ailleurs.

Matthæus Paris., L. III, p. 594, G : Et (Joannes) precavens sibi ad roborandum partem suam, neptem tunc ducis Brabantiæ, sororem videlicet Willielmi de Hollandiâ, sibi duxit in uxorem, per quam sibi tantum robur accrevit, quod Willielmus postea in quodam torniamento extitit interfectus. Et frater suus, qui ei sic debuit succedere in comitatum Flandriæ, cum multis Francigenis obiit interemptus... P. 395, C :... Flandriæ Margarita...., prior enim natu filius ejus, per illam peremptus est; alter, crure mutilatus.

Philippe de l'Espinoy, dans ses *Recherches des Antiquitez et noblesse de Flandre*, Douay, 1631, p. 16, et Oudegherst, dans ses *Chroniques et Annales de Flandre*, Anvers, 1571, f. 188, font mourir Guillaume de maladie ; mais *le livre de Baudoyn de Flandre*, p. 144, J. Meyer dans ses *Commentarii sive Annales rerum Flandricarum, libri XVII*, Antwerpiae, 1561, f. 76, Sanderus, dans sa *Flandria illustrata*, La Haye, 1730, v. I,

s'est rendu à Trasegnies dans le Hainaut, auprès de son frère utérin Jean d'Avesnes, son compétiteur et son adversaire déclaré, et qu'il y ait péri par suite de quelque accident ou autrement, on s'explique facilement que l'auteur du Couronnement de Renart l'accuse d'avoir été trop loyal et trop confiant, et attribue sa mort à quelque félonie de la part de la famille d'Avesnes.

D'après tout ceci, il paraît y avoir la plus grande probabilité que le comte Guillaume dont il est question dans le poëme du Couronnement de Renart, n'est autre que le comte Guillaume de Dampierre ou de Flandre, fils aîné de Guillaume de Dampierre et de Marguerite de Flandre, et mort en 1251; que le poëme, n'ayant été fait qu'après son décès, a été composé en Flandre pendant la seconde moitié du XIIIe siècle, et que par conséquent il n'a pu être écrit en faveur d'aucun Guillaume Longue-Épée, ni du fils du duc Rollon, ni de celui de Henri II, ni de son petit-fils le chevalier croisé, mort à Massoure avec le comte Robert d'Artois, non plus que

p. 61, et *l'Art de vérifier les dates*, réimprimé et continué par Saint-Allais, 1819, article des comtes de Flandre, le font périr par accident ou trahison au tournoi de Trasegnies dans le Hainaut, 6 juin 1251.

pour Guillaume, fils de Robert Courte-Heuse de Normandie, nommé comte de Flandre.

V. Les paroles et les éloges du prologue du Couronnement de Renart, vers 1-140, s'appliquent sans difficulté à Guillaume fils aîné de la comtesse Marguerite de Flandre, et fournissent même d'autres preuves encore à l'appui de notre hypothèse.

Pour la noble chevalerie
Qui *jadis* fu si ensauchie [1]
En France et en toute Bretaigne,
En Engleterre, en Alemaigne,
Par tout l'Empire et le Roiaume,
Dou *preu vaillant Conte Williaume*
Qui *jadis fu Contes de Flandres,*
Pour le grant non dont nus eschandres [2]
Ne fu de lui, dont vilains dis
Fust onques contés ne oïs,
M'est pris talens et volentés
Que pour çou qu'il fu si senés,
Si larges, si preus, si cortois,
Par raison deuist iestre Rois,
Et si fust-il mais que la mors

[1] Exaltée.
[2] Scandale, esclandre.

Le prist pour ce qu'il s'ert amors
A çou qu'ele het et despite [1].

Après des remarques sur la cupidité de son temps, l'auteur continue :

V. 51. Cil ne fu mie ensi hués
Dont j'ai dit [2], mais *plus regretés*
C'onques ne fu mesir Gavains,
Pour çou que li Cuens morut ains
C'avoirs montat en si grant pris.
Si l'ai-jou en mon conte pris
Pour doner exemple d'onour
A son linage qui la flour
Ont aveuc aus de tout le monde, etc.
V. 74. *Ne povoit l'ostel aporchier*
Mesdis, envie ne orgeus,
Que tous jours ne fussent escheus [3]
De sa Court, tant com il vescui,
Cil troi traïtour que jou di,
Si qu'en la fin tant pourcacierent,
V. 80. Alerent, vinrent, chevaucierent,
Que la mort au Conte troverent,
Et fisent tant qu'il la proverent
A un tornoi où li Cuens fu [4].

[1] La mort le saisit précisément parce qu'il s'était attaché à ce qu'elle hait et méprise.

[2] Celui que j'ai nommé ne fut jamais ainsi raillé, mais il fut plus regretté que jamais ne fut...

[3] Exclus, bannis.

[4] Commentarii sive Annales rerum Flandricarum, lib. XVII, auctore Jacobo Meyero Baliolano (Antwerpiae, 1561), f. 76.

V. 94. Celui jour covint devier
Joie et solas des trois larrons
Qui sour le Conte à esperons
Vinrent puignant plus que le pas.
Là endroit eut un felon cas,
Où orguis vint et feillonie,
V. 100. Mesdis qui o li eut envie,
Ne feri mie à gabelés, [1]
Quant eu poi d'eure font les és
Del escu au lion voler
En pieches, celui revierser
Qui ainc puis ne fu ou cheval.

L'écu au lion est celui des comtes de Flandre. Robert Ier, mort en 1093, porta déjà quelquefois le lion en son écu; depuis le XIIe siècle il y a été d'un constant usage [2]. Le vers 103 vient de nous montrer notre comte Guillaume portant *l'escu au lion*, puisqu'on le lui fait voler en pièces, et fournit ainsi une preuve de plus que ce Guillaume doit appartenir à la Flandre et non à aucun autre pays ni famille.

[1] Par plaisanterie.

[2] Conférez Recherches des Antiquitez et noblesse de Flandre, par Philippe de l'Espinoy. Douay, 1631, p. 14.

Le Livre de Baudoin, comte de Flandre, publié par Serrure et Voisin. Bruxelles, 1836, p. 7, 12, 71 et 138.

Carl Danske, Greve af Flandern (Charles-le-Danois, comte de Flandre) af Wegener. Kjobenhavn, 1839, p. 7, 12 et 32.

V. 124. Or li doinst Dius là[1] tel manoir
Par coi l'arme[2] ne soit perie,
Car jou di sa chevalerie,
Sa renomée et ses boins los
Là où il gist, *mime si os*[3]
Valent moult mius, ce m'est avis,
C'uns empereres vilains vis[4],
Et dont puis qu'il vaut mius tous mors
C'uns vilains à cui sui amors[5].

L'épilogue (v. 3324-3398), au premier aspect, ne laisse pas de paraître problématique en quelques endroits. Cependant en y regardant de près, on pourrait sans doute, non seulement parvenir à l'expliquer de manière à ne pas contredire le prologue ni notre hypothèse sur le comte Guillaume et sur l'auteur, mais encore y trouver de nouveaux arguments en faveur de celle-ci.

V. 3324. Ha ! Cuens Guillaume, *conquerant*
N'estiés mie que d'onor,

[1] En l'autre monde.

[2] L'âme.

[3] Même ses os.

[4] Vivant.

[5] Vraisemblablement, le comte Guillaume de Hollande, élu roi d'Allemagne en 1248, beau-frère et soutien de Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, fils aîné du premier mariage de la comtesse Marguerite de Flandre, compétiteur et adversaire constant de Guillaume et des autres enfants du mariage de sa mère avec le comte Guillaume de Dampierre. Cfr. Leo, Zwölf Bucher Niederlaendischer Geschicten, v. I, p. 107.

A droit on vos tint à singnor,
Et çou fu drois, à mon avis.

Il ne conquit que de la gloire, et l'on eut raison de le regarder comme le vrai seigneur, c'est-à-dire par rapport à la rivalité de Jean d'Avesnes, et à ce que la Flandre était gouvernée par sa mère, dont il était l'appui immédiat et l'héritier présomptif.

V. 3328. N'est merveille se *li Marchis*
De Namur de çou vos resanble,
Car onques jour, si com moi sanble,
N'eut que faire de renardie,
Mais sans faille jou ne di mie
C'aucune fois ne puet bien iestre
Que Renars ait dedens son iestre
Esté par aucune manière
De ciaus qu'il savoit lour maniere,
Qui bien s'i sont arenardi.

Gui ou Guido, frère de Guillaume, fut fait marquis ou margrave de Namur. L'auteur pense que bien qu'il n'eut jamais recours à la ruse, il ne prétend pas que jamais il n'y ait eu quelque finesse dans sa conduite, à l'instar de ceux qu'il savait être familiers avec l'astuce.

V. 3338. Ha! *sire Cuens,* ce poise mi
Que tant ne savés dou Renart

Par coi séussiés tempre ou tart
Qui cil sont de coi je paroil[1], etc.

Voilà pourquoi l'auteur avertit que ceux qui jouent aux échecs ne voient pas toujours les bons traits qu'aperçoivent ceux qui sont derrière ou à côté, et que les déloyaux font aux généreux telle perfidie dont on parle mal par tout l'empire et tout le royaume. Ceci doit être encore une allusion historique aux circonstances de la vie de Guillaume et des autres fils de sa mère.

V. 3360. Et pour çou *dou* Conte Guillaume
Qui ceste honor eut encharcie,
Pris mon prologue com Marie
Qui *pour lui traita* d'Izopet,
Et pour itant ici fin met
De Renart qui est couronés,
Isi com vos oï avés,
Que confremés fu de par Rome
Si que partout porte couronne
En Franche, etc.

Savoir : Et pour cela je pris (commençai) du comte Guillaume (j'imaginai sur le comte Guillaume; je dédiai au comte Guillaume), qui au-

[1] Seigneur comte, je suis fâché que vous n'ayez connu assez Renart pour avoir compris tôt ou tard qui sont ceux dont je parle, etc.

rait recherché cet honneur (l'honneur d'accueillir l'ouvrage, ou l'honneur de bien faire), mon prologue de même que Marie, qui en son honneur traduisit Esope. Par cette raison je termine ici mon conte sur Renart (l'astuce personnifiée), qui est couronné et confirmé par Rome de telle façon qu'il porte partout couronne, etc. Le *pour lui* s'explique en lui donnant le sens de *un personnage tel que lui*, ou bien en supposant vraisemblable et nullement étonnant pour le XIIIe siècle, que l'auteur, par défaut de renseignements littéraires et historiques exacts, ait pu confondre le comte Guillaume auquel Marie de France a dédié ses fables, avec son propre comte de Flandre dont il a parlé dans son prologue. Par le *com Marie*, il faut entendre que de même que Marie a voulu enseigner au moyen de ses fables et fictions à elle, de même l'auteur du Couronnement de Renart prétend instruire par les siennes.

V. 3376. Que vos diroie? N'est contrée
En tout le monde où on abite
Que Renars n'ait home tout cuite [1],
Qui de lui tingne aucune chose.
Et qui choser [2] m'en vieut, si chose:

[1] Entièrement, tout-à-fait.
[2] Blâmer, contester.

Car ne l'di pas pour celi rien
Que jou sache home terrien
Qui de renardie se melle,
Mais li consaus si li droit melle
A çou que je conferm cest conte
V. 3386. Que je *traitié pour le bon Conte*
Ai isi com avés oï,
Que nus ne puet, ce poise mi,
Au jour d'ui venir à maistrie
V. 3390. Se il ne seit de renardie;
Et pour itant sachiés vorroie [1]
Mon singnor méise en la voie
Par coi il séust plus des chiens [2]
Qu'il ne face, si seroit biens
A ciaus qui n'aiment for le droit,
Et pour çou veil ici endroit [3]
Raconter pour coi m'entremet
Des bons proverbes d'Izopet.

N. B. Suivent, dans le manuscrit, les fables d'Esope par Marie de France.

Voici comment nous traduirons littéralement ce morceau final : Que vous dirais-je? Il n'y a contrée dans le monde habité où Renart ne domine tout-à-fait l'homme qui tient quelque chose de lui. Et me blâme qui voudra (de ce que j'avance)? car je ne le dis pas par la raison que je

[1] Voudrais.
[2] Chiens, canaille, méchants.
[3] Je veux maintenant.

connaisse aucun homme qui se mêle de fourberie; mais l'avis concerne exprès la confirmation du discours (conte, leçon) que j'ai traité ici, comme vous venez d'entendre, *pour le bon comte*, savoir, que nul ne peut, j'en suis fâché, aujourd'hui devenir maître à moins qu'il ne s'entende à l'astuce. Et sachez que par cette raison je voudrais que *mon seigneur* fût mis en voie de savoir sur les méchants plus qu'il ne sait, ce qui tournerait au profit de ceux qui n'aiment que la droiture; telle est précisément la raison de ce que j'ai voulu raconter pourquoi je m'occupe des bons proverbes d'Esope.

Le comte Guillaume de Flandre est mort; le prologue nous en a informés. En rapprochant les vers 3338, *sire Cuens*, 3360, *dou Conte*, 3386, *pour le bon Conte*, 3392, *mon singnor*, nous remarquerons que l'auteur apostrophe le comte Guillaume, et en parle comme ayant été son contemporain, qu'il lui a pourtant survécu, qu'il a composé le poëme après son décès, et qu'il s'adresse à quelques uns des survivants, tels que Gui de Dampierre, frère de Guillaume, à ses maîtres vraisemblablement parents et successeurs de Guillaume, et se trouvant en des conjonctures pareilles. Quant au sens des derniers vers, 3396-98, l'auteur s'y occupe des proverbes, c'est-

à-dire il a fait quelque chose d'analogue, ou bien il va peut-être les transcrire, et c'est ce qu'il fait sans doute pour instruire son seigneur et le monde d'une manière semblable à celle d'Esope et de Marie de France, qui a marché sur les traces de celui-ci. Quant à ce que, dans le manuscrit, les Fables de Marie de France suivent immédiatement le Couronnement de Renart, d'après ce qui précède, c'est là une circonstance toute fortuite, ou du moins qui ne décide rien dans la question sur l'auteur du roman du Couronnement de Renart : si les Fables ont été écrites par Marie de France pour William Longsword, elles l'ont été long-temps, — 30 à 50 ans, — avant le Couronnement de Renart, et l'auteur de celui-ci a pu vouloir tout simplement et naturellement expliquer le motif qui l'a porté à les copier et à composer son poëme à lui dans un esprit et une intention analogues.

VI. Les noms mentionnés dans un ancien poëme n'autorisent pas absolument à en déduire le pays de la composition et de l'auteur. Toutefois les connaissances géographiques des versificateurs du XII et du XIIIe siècle n'ont guère été

étendues, et il est sans doute bien permis de faire quelques conjectures sur le pays de l'auteur d'après les noms de lieux qui paraissent lui être les plus familiers. Dans les Fables, les Lais, le Purgatoire de Marie de France, l'auteur se renferme constamment dans les limites de la grande et de la petite Bretagne, de la Normandie et de la France d'alors proprement dite. Le Couronnement de Renart, au contraire, nous transporte vers la Flandre et nous restreint à ce pays et aux contrées voisines. Outre les noms de Rome, de Jérusalem et de quelques autres villes éloignées et qui ne prouvent rien, nous rencontrons ceux de Flandre, de Namur, de Gand, de Douai, de Cambrai et de Thérouenne [1]. Renart se fait annoncer auprès du Lion comme prieur de Saint-Ferri [2]. Les critiques et éditeurs du roman de Renart ont suffisamment revendiqué pour les pays en question, les endroits de Malpertuis et Malrepair. Quant au nom de Grenomaisnil, Grignomaisnil, Guirnomaisnil, que nous avons traduit par *grande maison,* d'après *greins, greindre* et *maisnil,* qui ont cette signification, nous

[1] En Artois, département du Pas-de-Calais, Vieille-Flandre.

[2] Probablement dans la Lorraine, ce pays ayant eu plusieurs ducs du nom de Ferri.

n'hésitons pas à l'attribuer également aux mêmes contrées, d'autant plus que les noms géographiques d'une formation analogue y paraissent encore communs, tels que *Maisnil-en-Vespres*, *Neuf-Maisnil*, etc. En conséquence nous ne balancerons pas à voir en ceci un motif de plus de faire naître le trouvère aux mêmes contrées où il a placé la scène de son poëme, et de penser que l'auteur des Fables, des Lais et du Purgatoire, c'est-à-dire Marie de France, ne pourrait être en même temps celui du Couronnement de Renart. Marie se disant de France, et ayant vraisemblablement été attirée en Angleterre par la dynastie normande, est picarde, comme on l'a vu, et non flamande, au lieu que l'auteur du Couronnement de Renart a dû appartenir aux provinces du nord-est.

VII. Un léger examen du style, de la langue et de l'orthographe fera remarquer des différences notables entre les ouvrages de Marie de France et le Couronnement de Renart, et prouvera également que Marie de France ne saurait être l'auteur de l'un et de l'autre à la fois. Dans Marie de France, on trouve parfois des mots évidemment anglais ou d'origine normande, tels que

sigle pour *voile*, *hafne* pour *port*, etc. L'auteur du Couronnement de Renart se plaît tout particulièrement à jouer sur des mots et à amplifier longuement certaine idée qui lui passe par l'esprit, par exemple, au mot d'*avoir* dans le vers 25 et les suivants, de *natte*, vers 1487, de *longuement*, vers 3079 et suivants et ailleurs [1]. A moins que des copistes n'aient tellement altéré l'orthographe et la langue des manuscrits primitifs, qu'on n'en puisse absolument rien conclure, les fragments que nous avons transcrits plus haut suffiront pour faire juger de la différence à cet égard entre les poésies de Marie de France et le Couronnement de Renart. Dans le Couronnement de Renart il est fait un fréquent usage de *mie* pour la négation *pas;* du double *w*, de la terminaison *oier* dans les verbes, par exemple, *loier*, *ploier* pour *lier*, *plier*; de la terminaison *ou* dans les monosyllabes, par exemple, *jou*, *çou*; de l'*u* pour l'*l*, par exemple, *teus* pour *tel*; du *c* pour *qu*, par exemple, *c'on*, *pourcoi*, au lieu de *qu'on*, *pourquoi*; de *sace* pour *sache*, de *fa-ge* pour *fais-je*; de *pou* et *poi* pour *peu*; de *valour*, *signour*, etc. Ces particularités, et d'autres pareilles, tiennent

[1] Pareille manie des jeux de mots est familière, entre autres, au trouvère Rutebeuf.

sans doute aux dialectes limitrophes de la Flandre, tels que le lorrain, le rouchi, l'artésien, et donnent lieu de croire que l'auteur a dû appartenir à la Flandre ou plutôt même à quelque autre province du nord-est de la France [1].

VIII. D'après ce qui a été exposé ci-dessus, tout concourt donc à prouver deux choses, savoir : d'abord que l'auteur des Fables, des Lais et du Purgatoire, publiés par Roquefort en 1820, est bien Marie de France, vivant au XIIe et au XIIIe siècle et dédiant ses ouvrages à Guillaume Longue-Épée, fils naturel de Henri II, et mort en 1226; ensuite que le Couronnement de Renart est l'œuvre d'un auteur jusqu'ici inconnu, de la seconde moitié du XIIIe siècle, composant à l'instar de Marie de France et d'Esope, et en l'honneur du comte Guillaume de Flandre, fils aîné de Guillaume de Dampierre et de Margue-

[1] A cet égard on ne trouvera que peu de renseignements bien précis ou satisfaisants dans l'ouvrage, du reste fort curieux, de J. F. Schnakenburg, intitulé *Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France*. 8°, Berlin, 1840. Pour décider bien nettement ces questions de dialectes et de patois, il faudrait posséder l'admirable érudition de M. Pierquin de Gembloux.

rite comtesse de Flandre, croisé avec Saint-Louis en 1248, et mort, au tournoi de Trasei-gnies dans le Hainaut, en 1251.

IX. Roquefort établit que le comte Guillaume qui a inspiré Marie de France, n'est autre que Guillaume Longue-Épée, fils naturel de Henri II[1].

Legrand d'Aussy a pensé que le personnage de Guillaume chez Marie de France a été Guillaume, seigneur de Dampierre, époux de Marguerite de Flandre, et père du comte Guillaume de Flandre, mentionné ci-dessus. Nous savons à quel point cette opinion est erronée; aussi Roquefort l'a-t-il réfutée en motivant sa réfutation[2].

Méon, au sujet du Couronnement de Renart, fait du *Guillaume jadis comte de Flandre*, Guillaume de Dampierre, fils de Marguerite, comtesse de Flandre : jusque là nous sommes d'accord; mais il attribue le poëme du Couronnement

[1] *Poésies de Marie de France*, publiées par Roquefort. Paris, 1820, 2 v. 8°. Notice sur Marie de France, t. I, p. 20.

[2] Cfr. Roquefort, *Poésies de Marie de France*, t. I, Notice, p. 17 et suiv., et Legrand d'Aussy, *Fabliaux*, t. IV, p. 151, 169 et suiv.

de Renart à Marie de France; c'est là une erreur: nous croyons l'avoir démontré [1].

L'abbé de la Rue rejette l'avis de Legrand d'Aussy, par les mêmes motifs que Roquefort, et celui de Méon, d'après lequel Marie serait auteur du Couronnement de Renart. Il s'attache à l'idée que le seigneur pour qui Marie de France a rimé est Guillaume Longue-Épée, fils naturel de Henri II [2].

Robert attribue le Couronnement de Renart à quelque auteur inconnu de la Flandre ou de la Normandie, et en date la composition de la fin du XIIIe siècle; mais il fait vivre Marie de France pendant la première partie du XIIe siècle, et fait de son Mécène et du comte Guillaume de ses poëmes le comte Guillaume d'Ypres qui avait disputé la Flandre à Charles-le-Bon (le Danois) en 1119, qui poursuivit les meurtriers de celui-ci en 1126, s'attribua le titre de comte de Flandre, en fut dépouillé par Guillaume de Normandie, surnommé Clito, soutenu par Louis-le-Gros, et se retira en Angleterre, où il s'attacha

[1] Le *Roman de Renart*, publié par Méon. Paris, 1826. T. I, avertissement, p. vj-x.

[2] *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères*, par l'abbé de la Rue. Caen, 1834, 3 vol. 8°, T. III, p. 70, 100.

au parti d'Étienne [1]. Les notions et les observations qui précèdent suffiront, à notre avis, pour éclairer sur ce point et réfuter l'opinion de Robert, bien que nous ne nous refusions pas à reconnaître que ses assertions aient quelque chose de spécieux.

MANUSCRIT DU COURONNEMENT DE RENART.

A ce que nous sachions, il n'existe qu'un seul manuscrit du poëme du Couronnement de Renart. Il se trouve à Paris, à la Bibliothèque du Roi, sous le nº 7534-3-3. Il est en parchemin, in-4º, de 18 feuillets à 4 colonnes, contenant 3398 vers de 8 syllabes. Il est assez bon et complet, l'écriture en est assez petite. Au feuillet 15 verso, première colonne, le manuscrit porte l'indication d'un second livre, et le titre à l'encre rouge tel que nous l'avons transcrit plus haut. Au feuillet 9 verso, deuxième colonne, au vers 1675, ainsi qu'au vers 2230 et 2650, il y a également une grande lettre initiale, mais sans couleur rouge ni séparation. Dans le manuscrit, le poëme du

[1] *Fables inédites des* XIIe, XIIIe et XIVe *siècles, et Fables de La Fontaine*, par Robert, Paris, 1825, 2 v. 8º. T. I, p. cxviij, cliv et suiv.

Couronnement de Renart est suivi immédiatement des Proverbes d'Ysopet, par Marie de France, même avec cette espèce de transition que forment les derniers vers ci-dessus transcrits. D'autres ouvrages ont encore été reliés avec celui dont nous nous occupons. Au bas des feuillets du Couronnement de Renart on a écrit une partie du roman de *Constans*, en prose, fait par un nommé Butor, suivant les ordres de Gui, comte de Flandre et marquis de Namur, frère puîné du Guillâume du Couronnement de Renart. Le roman de Constans a été commencé en 1294. Il est curieux, peut-être même n'est-ce pas sans intérêt ni sans intention que le roman composé à la demande de Gui a été inscrit sur les mêmes feuillets qui contiennent le poëme fait en l'honneur de son frère aîné Guillaume. On pourrait s'en autoriser davantage pour regarder ce Guillaume comme celui à qui l'auteur du poëme en fait honneur. La réunion dans un même manuscrit des deux romans et des Fables de Marie de France, si elle n'est pas toute fortuite, peut être déduite de la confusion de Marie de France avec le véritable auteur du Couronnement de Renart, ou bien en être une raison.

RENART LE NOUVEL.

Dans son édition du roman de Renart, Méon a inséré non seulement le *Couronnement de Renart*, mais il a publié aussi pour la première fois, d'après les manuscrits, *Renart-le-Nouvel* ou Novel, ou le Nouveau Renart, autre poëme du même cycle et parent des précédents, mais du reste indépendant et à part, comprenant 8048 vers de 8 syllables à rimes plates, divisé en deux livres et en 38 branches, composé par Jacquemart Gielée de Lille, en 1288. L'idiome et les noms géographiques cités dans l'ouvrage témoignent à la vérité en faveur de la Flandre et des pays limitrophes. C'est l'auteur lui-même qui se nomme à la fin de l'ouvrage, et indique le lieu et la date de sa composition.

V. 8015. Ce nos dist Jakemars-Gielée, etc.
8032. En l'an del Incarnation
Mil et deus cens et quatre vins
Et huit fu chi faite li fins
De ceste branche, en une ville
Que on apiele en Flandres Lille.

L'exactitude de la date est assez appuyée par les événements auxquels l'auteur fait allusion,

tels que la mort de Philippe III le Hardi, et par les noms qu'il cite à la fin de l'ouvrage : vers 7562, l'évêque de Tournai, Michel de Warenghien, mort en 1291; vers 7573, l'évêque d'Amiens, Guillaume de Mâcon, et vers 7578, l'évêque d'Arras, Guillaume de Sisi.

Le *Renart-le-Nouvel* n'est nullement une agglomération de branches sans liaison ni unité et souvent même discordantes, tel que le *roman de Renart* proprement dit, il n'en forme pas non plus précisément une continuation; seulement il en suppose connus les personnages et une partie des récits. Dans *Renart-le-Nouvel,* la fiction a de l'unité, tout marche, tout se tient et forme un ensemble, et l'auteur est censé être le même pour tout l'ouvrage. Toutefois il n'échappera guère à l'attention du lecteur que, de même qu'il a été remarqué dans les poëmes de Reinaert et de Reineke, la première partie, le premier livre, pourrait être considéré comme un poëme entier et achevé, et que le reste, bien que joint à l'aide d'une transition soignée et assez naturelle, prête assez à se faire regarder comme une composition postérieure, ajoutée et soudée après coup.

Dans le nouveau Renart, la haine entre Ysengrin et Renart, leurs relations, leurs querelles et

une grande partie des aventures des précédents poëmes sont regardées comme des données, et servent de motifs et de ressorts; mais elles n'y forment nullement le sujet. Ysengrin n'y est qu'un personnage secondaire. Le sujet, c'est la révolte de Renart contre Noble, leur lutte et leur réconciliation, c'est la révolte du mal contre le bien, et la corruption de celui-ci, qui, en consentant à fraterniser avec celui-là, finit par tomber dans le vaste et pernicieux domaine du péché originel. Renart devine le méchant naturel d'un des fils du roi Noble, le séduit et l'entraîne à tous les vices; il lutte contre Noble, se soumet en apparence, et se fait combler d'honneurs et de confiance; la fraude se découvre cependant, la paix est rompue, nouvelle lutte, nouvelle réconciliation et nouveaux honneurs; voilà comment l'épopée du premier livre se répète à peu près dans le second.

Ce n'est qu'en un petit nombre d'endroits que l'auteur du nouveau Renart se laisse aller à la fable proprement dite, au simple apologue; la plaisanterie, l'enjouement spirituel ou piquant, l'abandon naïf de maint auteur du moyen-âge, aussi candide d'esprit que rude de mœurs, ne règnent guère non plus dans le nouveau Renart. Le langage y est ordinairement grave, le carac-

tère sérieux, le ton et les mœurs y sont chevaleresques. Les animaux qui y jouent un rôle sortent fréquemment, presque constamment de leur naturel pour parler, agir et figurer tout-à-fait à la manière des hommes; ils ont les armes, les coutumes, les mœurs et le langage des nobles chevaliers et des grandes dames.

Les traits d'érudition scolastique, les réminiscences de la mythologie et des littératures anciennes classiques ne sont que peu nombreux et très confus. Cependant, le lecteur ne pourra guère s'empêcher de sourire en voyant Renart comparé, quand il veut faire le médecin, à la fée Morgane, à Galien, à Hippocrate, à Virgile, à Aristote, et quand il combat, à Hector, à Achille, etc.; en voyant Proserpine, éprise d'un fils du lion, se servir de Lucifer pour messager entre eux, etc. En maint endroit le lecteur est frappé des traits et allusions qui prouvent que les idées du temps et de l'auteur ont été empreintes de notions vagues sur l'Orient et sur les croisades, autant que des mœurs et des pratiques de la chevalerie de l'Occident au moyen-âge.

La première partie du poëme, selon toute apparence, est tout bonnement une fiction fantastique, libre, sans allusion historique directe ni

personnelle. Vers la fin du poëme, dans les dernières branches, qui d'ailleurs ne tiennent que faiblement au reste, ne sont qu'une espèce d'appendice, et pourraient aisément s'en détacher; les vers sont remplis d'allusions ouvertes et positives aux différends du clergé, des jacobins et des cordeliers, à Philippe IV le Bel, aux templiers et aux hospitaliers. D'abord la narration est animée, nourrie et sans aigreur; mais à mesure qu'on avance, l'allégorie se montre plus fréquente et plus longue, elle devient satirique et affligeante, et verse un blâme amer sur la perversité des hommes, en particulier sur celle du clergé. L'auteur, désolé de cette corruption universelle, laisse cependant percer partout son esprit pieux, son désir et son intention de corriger les pervers, d'exhorter à la foi et de ramener le monde à Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SOMMAIRE

DU ROMAN DE RENART LE NOUVEL.

Dans un court prologue, v. 1-42, l'auteur annonce que, comme le monde est plein de fausseté, de convoitise et de méchanceté, il lui plaira de

raconter une branche de Renart dans laquelle plusieurs personnes pourront prendre exemple, pourvu qu'elles soient assez raisonnables pour cela :

V. 39. Et pour çou que tant monteplie
Renars, me plaist que vous en die
Une branche où plusiour poront
Prendre example s'en eaus senz ont.

1

Li Parlement et li Concille le Roi Noblon.
(V. 43-210; 168 vers.)

Le début, comme à l'ordinaire, place le lecteur et le récit au temps de la Pentecôte :

V. 43. En may c'arbre et pré sunt flori
Et vert de fuelles, que joli
Fait es selves et es foriès,
Que cil oisiel cantent adiès,
C'amoureus cuers fait nouviaus sons,
Mesire Nobles li Lyons
Tint Cort par grant sollempnité
Au jour de sa nativité,
Ce fu au jour de Rovisons [1].

Cette branche ne contient que l'énumération de ceux qui viennent tenir cour auprès du roi.

[1] Jour des Rogations, immédiatement avant l'Ascension.

Nous sommes ici ramenés à tous les animaux, à toute la nomenclature du premier roman de Renart. Avec Noble, son épouse et leurs trois petits, ce ne sont cependant pas seulement les animaux d'Europe, leurs femelles et leurs jeunes: Renars li *Houpius*, *Pinçars* et *Primaut* fils d'*Ysengrin* et de *Hiersens*, li chevaus *Moriaus* et *Ferrans* li ronchis, *Chantecler*, *Pinte*, *Couart* le lièvre, *Pelés* le rat, etc.; mais de plus quelques animaux d'Asie et d'Afrique : *Verdiaus* li papegais, li olifans *Fortins* de Perse, *Dezdaigneus* li ostrisses (autruche), *Hardis* li lupars cousins *Nobles*, et sa femme dame *Harouge*, *Malegrape* li griffons de Frise, l'*Unicorne* rinocerons, etc. Toutefois ce ne sont que de grands et hauts seigneurs, rois, princes, comtes ou au moins marquis; le commun peuple fut si nombreux que l'on n'eût pu entendre Dieu tonner.

V. 203. Li plus povres que j'ai nommés
Estoit quens u dus apielés,
Empereres, Rois u Marchis :
Ne fai mention des petis
Ne des chevaliers d'un escu.
Li conmuns pules si grans fu
C'on n'i oïst pas Dieu tounant
Ains mais ne vit nus peule tant.

2

Einsi com Rois Nobles fet Orgueil son fil chevalier et Renart et Ysengrin li chaucent les esperons à genoulz. (V. 211-314; 104 vers.)

Noble fait annoncer qu'il veut faire son fils *Orgueil* chevalier. Tout le monde l'approuve. Lucifer a fait cadeau à Proserpine des armes dont il s'est armé en paradis contre le Christ, ce qui fut cause que Dieu l'a mis au puits d'enfer [1]. Du fond de l'enfer, Proserpine chérissant Orgeuil, et malgré la jalousie de Pluton, fait présenter cette armure en cadeau à Orgeuil par Belgibus (Belzébut), et lui fait mander son salut [2], Orgeuil est revêtu et armé de toutes pièces, Renart lui chausse un éperon et Ysengrin l'autre. Cependant tout ce dont on l'affuble n'est fait que de fausseté, cruauté, vanterie, dédain, etc. [3], et au milieu de la cérémonie on va entendre chanter

[1] Luciflers ki soi en arma
En Paradis encontre Crist
Dont Dieus el puc d'Infier le mist,
Ensamble od lui ceus de sa part;
Prions à Dieu k'il nous en wart.

[2] V. 248. Salus. A tel saint tele offrande.

[3] V. 302. Orghius fu montés premerains,
En son puing ot de fauseté
Lance à un fier (fer) de cruauté.
En son (au sommet de) sa lance ot un pignon (bannière)
De boisdie (fraude, perfidie).

la grande messe par l'archeprêtre Timer (l'âne).

On ne peut s'empêcher d'être frappé ici de cette singulière confusion d'idées et de choses, de paganisme et de christianisme.

3

Einsi comme li fil Renart et li fil Ysengrin jousterent à la quintaine [1]. (V. 315-361; 47 v.)

Grande joute arrangée pour le nouveau chevalier et les jeunes des autres animaux. *Lioniaus*, le cadet des lionceaux, gagne le prix, les petits d'Ysengrin sont près d'en avoir. Orguel en est jaloux et indigné, mais il dissimule. Puis grand et solennel repas.

4

Einsi conme Renart et Orguiaux consoillent. (V. 362-688; 327 v.)

Renart, qui a *eu ses volontés de Hiersent* et a fait Ysengrin *wihot* (cocu), a été long-temps en *faide* (guerre) avec celui-ci, et le hait au fond du cœur, bien qu'il n'y ait qu'un mois que *li Rois* les a apaisés et qu'ils fassent semblant d'être amis. *Orguel* (*Orgius*, *Orghius*, *Orghieus*,

[1] Poteau avec un écu suspendu, etc.

Orghilleus, *Orgeus*) lui confie son chagrin et le consulte. Renart l'exhorte à se venger des fils d'Ysengrin, lui conseille de faire publier un tournoi et de choisir ses chevaliers. Orguel assemble en effet ceux-ci, dont chacun amène quatre écuyers; il leur promet de grands dons, et leur enjoint de tuer les fils d'Ysengrin.

Description de la magnificence de l'équipage du roi et de tous les chevaliers pour le tournoi, et du tournoi lui-même, avec énumération de tous ceux qui y prennent part et qui s'y distinguent. Il y a là le plus grand mélange d'animaux différents, tels que Nobles et Tardius le limaçon, Renart et Ysengrin, Desdaigneus l'autruche, Pelés le rat, Tybert le chat, Fortin l'éléphant, Malegrape le griffon, Espinars le hérisson, Timer l'âne, Duuins la colombe, Frobert le grillon, Chantecler le coq, Hubiers le milan, etc., agissant tous de la même manière, figurant tous comme de redoutables chevaliers, de hauts et puissants seigneurs. Le roi a encore besoin du soutien du colimaçon Tardif et de ses deux fils Noblet et Lionel. A la fin Renart et Ysengrin se rencontrent, ils se combattent d'abord en vrais chevaliers, mais Renart se voyant près de succomber, tire un poignard aigu appelé miséricorde, et le plonge jusqu'au manche dans le corps d'Ysengrin.

5.

Si ke Renars navre Ysengrin parmi le cors. (V. 689-936; 248 v.)

Renart, après avoir mortellement blessé Ysengrin, tue également par trahison et par félonie, mais secrètement, Primaut le fils d'Ysengrin [1]. Le roi en est furieux et jure de faire pendre le traître quel qu'il soit. Ysengrin revient à lui et révèle que c'est Renart qui a commis le crime. Le roi fait alors chercher Renart; mais il s'est déjà éloigné avec sa femme, ses petits et tout son train.

Renart se réfugie au château de son cousin Grimbert, dont il fait fermer la porte et lever le pont, puis il se cache dans le donjon. Désolé de ne pouvoir le trouver, le roi regrette de ne l'avoir pas fait pendre plus tôt, se reproche la fâcheuse aventure, et rappelle que bien des fois Renart a mérité la mort : il a tué *dame Coupée*, il a *honni Ysengrin et sa femme;*

1 V. 704. Com cil ki point n'est des loiaus,
Ains est plains de desloiauté,
Dont cil sont tous desloiauté
Des loiaus ki Renart soustoistent,
Car par Renart l'autrui convoitent
A avoir par male raison :
En Renart n'a fors traïson.

V. 805. En ma Cort bieste
N'a à cui il n'ait fait molieste.

Primaut est enterré avec grande pompe dans un sarcophage de marbre; Ysengrin est soigné. Renart se retire à Malpertuis, château-fort situé sur un roc, enclos de triples murs et de fossés pleins d'eau, bien garni de tout, ayant four et moulin, blé, pain, farine, chair et vin, etc.

V. 861. Se il ont cuer d'iaus bien deffendre
N'est hom el mont ki les puist prendre
Se ce n'estoit par traïson ;
Et si ot une tel maison
Si soutil (n'en mescroie nus),
C'onques li maisons Dedalus
Ne fu tele ne si soutius :
Car tant est diverse que cius
Ki i entre n'en set iscir,
V. 870. Ains li estuet en fin morir.
C'est li lius de perdicion,
Cius entre ens ki fait traïson,
Ne qui sour autrui a envie,
Ki boise ne fait trecerie,
Ne ki het la gent sans raison :
Cius entre dedens la maison,
S'est de la maisnie Renart.
Je prie à Dieu k'il nous en wart.
Renars el mont a moult des siens
V. 880. Cui il a çaint de ses loiiens,
K'il n'est qui en sace le conte :

Priès que tout li Roi et li Conte
En sont et ausi li Clergiés
Par Renart, c'est moult grant pitiés.
Tout juent de la fauve asnesse
Et de Ghillain sa conpaignesse[1].

Renart fait tout piller et dévaster autour du château. Les paysans[2] s'en plaignent au roi Noble, qui là-dessus va assembler son armée, établir, fortifier son camp et assiéger Malpertuis.

6.

Si ke li Rois Nobles asaut Malpetruis. (V. 937-1098; 162 v.)

Noble fait livrer un grand et général assaut, où l'on emploie feu grégeois, dards turcs, toute espèce de machines de guerre, échelles, pont volant, tour à trois étages, etc. Vains efforts, les assiégés déjouent toutes les tentatives. Noble accablé de chagrin se retire dans son camp. Pendant la nuit Renart fait une sortie, jette l'alarme parmi les assiégeants et rentre aussitôt en emmenant prisonnier Orguel le fils du roi.

[1] Cfr. la fin du poëme.

[2] Les paysans sont assez singulièrement placés au milieu des animaux, à moins que par le mot de *paysan* l'auteur ne veuille dire les *animaux paysans*, par opposition aux *animaux grands seigneurs*.

7.

Einsi comme Renart et sa gent en moinent pris[1] *Orgueil, fil le roi Noblon.* (V. 1099-1204; 106 v.)

Orgueil se laisse volontiers emmener; malgré sa tristesse apparente, il suit Renart de cœur joyeux. En revanche *Rousiel*, l'un des fils de Renart, est demeuré prisonnier dans le camp de Noble.

Renart va visiter Orguel, et ils se jurent amitié. Renart fait voir à Orguel d'abord le château-fort et puis sa maison, construite de trahison, de haine, d'envie, de flatterie, et partout tendue de drap d'or; il l'y fait accueillir par six princesses, maîtresses de la maison, savoir : Colère, Envie, Avarice, Paresse, Luxure et Gloutonnerie, qui lui font des cadeaux précieux; ce qui rentre encore tout-à-fait dans le domaine de l'allégorie.

8.

Einsi com Renart couronne Orgeuil, si font sis dames, Avarice, Accide, Ire, Envie, Luxure, et Gloutonnie. (V. 1205-1481; 277 v.)

Renart fait couronner Orgueil roi et chef de tous les vices, et suivant le conseil de Lucifer,

[1] Emmènent Orgueil prisonnier.

Proserpine, par galanterie, lui envoie un sceptre d'or pour qu'il soit roi en ce monde, car le père faisant racheter son fils en croix, fait aller Orguel en enfer [1].

Les six dames expliquent à Orguel comment elles règnent dans le monde et sur les hommes [2]; elles avouent y avoir pourtant seize adversaires, dont elles nomment les quatorze suivants : repentance, confession, humilité, sobriété, abstinence, largesse, virginité, chasteté, tempérance, sens, raison, concorde, silence, paix. Elles proposent à Orguel d'aller parcourir le monde, son empire.

[1] V. 1215. (Proserpine) Un septre d'or pour signourie
Li envoia par druerie,
Por çou que Rois et Emperères
Soit el monde, et çou que li Peres
Fist en Crois son fil racater
Fait Orghius en infier aler.
Par le conseil de Lucifier
Fu li septres tramis d'infier
A Orguel, ki moult en mercie
Proserpine sa ciere amie.

[2] V. 1263. Li clergiés
Est tous d'avarisse takiés
Et de se fille convoitise
Ki en lor cuers sen fu atise.
Li prince, et li conte et li roi
Sont prièsque tout de nostre loi.
Par les grans avons les petis,
Ensi est li mondes honnis;
Tous est li mondes enmondés,
Ne savons nus i soit mondés.

Suit alors un long jeu de mots sur monde, monder (purifier), enmonder, démonder, remonder, etc.

Renart le fait accompagner, conseiller, guider par son fils Malebranche. Orguel pense être surtout bienvenu, *wileconme*, *waleconme*, avec son cortége auprès des riches, des princes, comtes, rois, du pape, des cardinaux, du clergé, etc. D'après cela l'auteur (v. 1388 et suivants) prie Dieu de nous garder d'Orgueil et de Renart, afin que nous soyons mis au ciel avec son fils.

Renart revient alors à l'affliction sur la captivité de son fils Rousiel, et prétend le sauver à lui seul. Il se teint le visage en gris, se déguise en Frère Mineur ou Cordelier [1], se rend auprès du camp du lion, crie à l'aide comme s'il était attaqué, tombe dans le fossé, et demande d'être conduit devant Noble, à qui il prétend être envoyé de la part du pape.

9

Einsi comme Renart vint devant le Roi en abit de frere Meneur. (V. 1482-1841; 360 v.)

Renart conduit devant le roi, qui l'accueille

[1] Conformité avec le Couronnement de Renart. — Nouveau jeu de mots sur conforter (comme fort), etc.

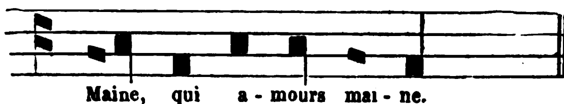
V. 1440. Si gent vont pour lui larmoiant,
Et il les apaise et conforte,
Et lor dist qu'il soient com forte
Gent, car petit vaut desconfors,
Mais cas cuns se tiegne comme fors.......

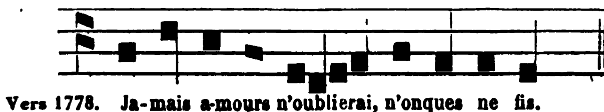
avec vénération, se dit *frère Jonas de Digon*, peut-être Dijon, et propose de prêcher. Grimbert le blaireau vient demander que les prisonniers soient confessés. Sous la garde de Roonel son geôlier, le roi fait amener Rousiel, et l'exhorte à dire ce qu'il ferait de lui à sa place. Rousiel n'hésite pas à déclarer qu'il serait pendu le lendemain. Là-dessus Noble rappelle tous les méfaits de Renart contre Coupée, Brun, Tybert, Hubert, Ysengrin, la Lionne, etc., aventures tant de *Renart* que de *Renart-le-Novel*, et prétend que Rousiel doit payer pour les crimes de son père ; sur quoi Rousiel annonce hardiment que sa mort sera vengée, et Noble indigné le renverse d'un coup de patte. Renart fait la proposition de conduire tous les prisonniers en pélerinage dans la Terre Sainte; il prêche l'indulgence au roi; mais c'est en vain, Noble s'obstine à vouloir les faire périr. Alors Renart se borne à demander à les confesser, ce qui lui est accordé. Il les avertit, et la nuit, pendant que Roonel dort, il les délivre secondé par Grimbert et les ramène à Malpertuis, où ils entrent tous en chantant. Le roi, dans sa colère, applique à Roonel un coup de patte tel qu'il manque de le tuer; mais aussitôt il lui pardonne cependant sur l'intercession du griffon Malegrape. Dans la prison on trouve outre les fers des évadés

les sandales de Renart (v. 1827, les soumieles dou Cordelois). Noble découvre par là que c'est Renart qui l'a déçu, et que *Grinbiers li taissons ses cousins* l'a aidé.

Ce morceau est le premier où il y ait quelques lignes de notes marquant l'air des deux chansons que l'auteur fait chanter par les prisonniers quand ils rentrent à Malpertuis ; nous les donnons comme exemples :







10.

Einsi comme Rois Nobles assaut Maupertuis et com si fil se font lever à glaives[1] *sur les murs, et Renart et si fil leur sont venu au devant.* (V. 1842-2341; 500 v.)

Le roi fait livrer un grand assaut général, vers 1842-1956. Dans la plus grande partie du reste de l'ouvrage actuel les personnages agissent absolument à la manière chevaleresque; cependant ici l'auteur s'écarte de sa marche, et fait combattre et attaquer les animaux selon leur espèce, et avec leurs armes naturelles : le chat et le singe grimpent, les cochons fouillent, le mouton heurte, le cheval rue, l'âne brait, les oiseaux volent, etc., ce qui ne laisse pas de contribuer à la vivacité et à l'originalité de ce passage.

Les assiégés résistent, Renart lui-même blesse de son glaive plusieurs des assaillants. Le roi fait sonner la retraite; Renart demande et obtient une trêve de deux mois, pendant laquelle on se fortifie des deux côtés de toutes les manières.

Le roi, s'abandonnant aux conseils d'Ysengrin,

[1] Vers 1939, *as glaives* par les combattants.

retranche imprudemment un tiers de la solde à son armée ; mais dès lors aussi un tiers de ses combattants et des plus braves le quittent. Là-dessus l'auteur moralise sur les pertes causées par l'avarice, et sur le danger qu'il y a à se laisser guider par de mauvais conseillers doués seulement d'un esprit borné, servile et ladre.

Renart, au contraire, est très généreux et magnifique, il s'ensuit qu'il lui arrive une foule d'animaux d'Asie et d'Afrique, et de plus tous les illustres champions qui ont quitté le roi à cause de son économie intempestive. Au nombre de ceux qui, de l'Orient, viennent se mettre à la solde de Renart (v. 2070) se trouve *Cérastes* le serpent cornu qui se nourrit de préférence de chair d'oiseaux, *li Cos Basiles*, le basilic, qui tue les gens de son regard, et *li dragons* brûlant de combattre. Renart devient dix fois plus fort que le roi. On avertit celui-ci qu'il a été mal conseillé, et on lui propose de faire sa paix avec Renart; mais il s'y refuse hautement. En attendant, arrive de la part de Renart un messager qui demande la bataille pour le lendemain, ce que le roi octroie sur-le-champ.

Renart exhorte ses guerriers, leur promet l'abandon du butin, des dédommagements à ceux qui n'en auront point, et un prix d'un *besan* à celui

qui tuera un fuyard des leurs, *Car uns fuians desconfiroit tout une ost* (v. 2206). Description de l'ordre de bataille des deux armées. Le roi fait d'abord chanter la messe dans la sienne. Il ne laisse pas d'avoir peur, et il se retirerait volontiers, ne fût-ce la honte qui en rejaillirait sur lui.

Cependant Renart se met à réfléchir, il prend en considération qu'il y aura pour lui plus de sécurité et plus de profit à céder et à se réconcilier qu'à résister; il pense qu'il ne manquera pas de se venger d'Ysengrin, qu'il ne tardera guère à devenir grand-maître de l'hôtel du Roi, et en cas que celui-ci meure bientôt, souverain bailli, tuteur des enfants, ou bien même roi; en conséquence il se détermine à aller demander sa grâce au roi.

11.

Einsi comme Renart vint à merci au roi Noblon et se mist à genoulz, et li Rois descendi dou cheval, et l'en leva et puis le baisa. (V. 2342-2446; 105 v.)

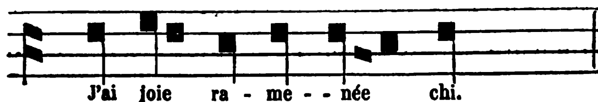
Renart va en effet faire sa soumission au roi, qui enchanté, descend de cheval, relève Renart, l'excuse volontiers et pardonne à lui et à tous

ses partisans. A cette heureuse nouvelle, la *Roine* et *dame Emmain feme Renart* arrivent chacune de son côté sur des palefrois, et sont galamment reçues par Renart et le roi. On fait préparer à Malpertuis les plus grandes réjouissances en l'honneur du roi : tenture de tapisseries dans les rues, repas, joutes des jouvenceaux, procession du clergé au devant de leurs majestés, désarmement général. Il se trouve ici encore deux airs notés :

V. 2379. Cele part s'en vient la Roïne
Sour un palefroi de ravine [1],
De joie çantant le grant cors :



V. 2444. Et Renart lors prent à canter
Ce motet basset et sieri :



[1] Rapide, impétueux.

12.

Einsi comme li Rois Nobles appaisa Renart et Ysengrin, et les fist entrebaiser. (V. 2447-2630; 184 v.)

V. 2447. Quant dite fu celle cançons,
Un més ferant des esporons
Envoie à Malpertuis avant
Ke tout viegnent petit et grant
Contre le Roi et la Roïne.

Tout le monde va au devant du Roi. Celui-ci s'aperçoit qu'Ysengrin s'est retiré à cause de sa rancune envers Renart ; il le fait mander, et réconcilie ces deux personnages. Celui que le roi envoie *s'en vient droit à Ysengrin*, et lui parle *en roumans sans mot de latin*, v. 2483. Tout se passe suivant l'usage de la chevalerie ; le caractère et le naturel des bêtes n'y sont pour rien. Solennelle et pompeuse entrée à Malpertuis, et grandes réjouissances [1]. Renart fait de magnifiques présents à tout le monde : au roi, aux dames, aux chevaliers, aux écuyers, etc. ; il maintient et accroît par là encore sa réputation de riche et généreux sei-

[1] V. 2510. Li auquant contoient de gieste,
Dansent, tument, espringhent, balent ;
Et cil baceler legier salent,
Et li plus fort gietent le piere.
Il n'est gius de nule maniere
C'on n'i péust véir juer.

gneur. Le cadeau fait au Roi consiste dans un échiquier d'une valeur de mille marcs d'argent; la Reine reçoit un anneau dont les pierreries valent *tout le trésor de Lombardie*, et Renart lui chante une chanson tendre. Le repas se fait; aux jeux tous chantent depuis Noble, la Reine, Renart, Hiersent, Harouge, dont les airs se trouvent indiqués et notés. Puis le souper, le coucher, et le lendemain les adieux.

Ici finit la première partie de l'ouvrage; la suite porte le titre de *second livre*. Il se pourrait même que ces deux parties eussent été d'abord deux ouvrages séparés que l'on a réunis après coup et joints par une transition convenable. Le premier livre se termine ainsi:

V. 2623. Il s'en vont, Renart les convoie
Jusque à une fourkie voie,
Et puis retorne à son manoir
A cuer plain de mauvais voloir,
Si que vous orés chi apriès.
Tous jours fu à mal faire engriès;
Conment ouvra puis vous dirai
Le prologhe enconmencerai.

Explicit li premiers livres de Renart le bareteur.

Le livre suivant commence en effet par un prologue.

C'est li secons livres. Prologue de 44 v. (V. 2631-2674.)

L'auteur moralise : au lieu d'être tout en Dieu, amour et charité, on s'attache à l'or et à l'argent; le clergé est pire que le reste, prêchant le bien, il ne le fait guère; tournons-nous donc vers Dieu et ses apôtres qui prêchèrent et firent également le bien, et tenons-nous-en à eux. — Comme il est bien affligeant que *Renart* règne dans le monde, l'auteur veut en dire une branche précisément pour le chasser de notre cœur.

V. 2668. Mais pour lui [1] encacier dou regne,
C'est fors des cuers, vous en dirai
Une branke, car trop d'ire ai
Sour lui, et pour çou faite l'ai.
Pluiseur, ne sai u cler u lai,
Se Dieu plaist, en amenderont
Et Renart d'iaus encaceront.

En cet endroit le mot de *renart* est donc pris tout-à-fait dans le sens abstrait de *renardie*, méchanceté mondaine. Dans les rimes l'auteur s'amuse encore à jouer sur les mots de *monde* et de *confort*.

[1] Renart.

13

Ainssi comme li Rois Nobles va chacier, montez à cheval et autres bestes avoec lui et Renart. (V. 2675-2835; 161 v.)

Au printemps, Nobles li Rois en allant à la chasse fait retentir les bois de ses accents amoureux. Il est épris de *Harouge feme au Lupart*; le Léopard étant à *Constantinoble*, elle habite le château *Roial-Roion*, et elle a donné à Noble un rendez-vous dans son jardin, dont elle lui a remis la clef.

Ainsi Noble, qui du reste joue le rôle d'un honnête personnage, à ses faiblesses joint encore un amour adultère, et fait voir à quel point ces amours illicites tiennent aux idées et aux mœurs de ces temps.

Noble rencontre Renart, qui lui rend hommage. Le roi l'accueille et lui accorde la charge de sénéchal, dont il a dépouillé Ysengrin, parce que celui-ci a mal administré et a fait perdre au roi ses partisans. On chasse, on soupe, et Renart accompagne Noble dans son expédition amoureuse et nocturne. Sous prétexte d'éviter que le roi se compromette, et pour se reconnaître d'abord, Renart se fait donner la clef, entre chez la *Luparde* et ferme la porte. Pour charmer son

attente la Luparde s'est mise à entonner une chanson langoureuse dont les deux premiers vers sont notés au texte.

14.

Einsi com Renart est avec la Luparde et l'acole et li Rois l'atant de fors l'uis. (V. 2835-3054; 220 v.)

Renart surprend Harouge et en fait son plaisir malgré elle; puis il lui fait accroire que son *maris li Lupars* a découvert l'intrigue et a emprisonné Noble, lequel a envoyé Renart pour l'avertir. La Luparde éperdue s'enfuit avec Renart, qui l'égare et la conduit à Malpertuis. Noble se morfond et s'impatiente :

V. 2882. Flament seut, si cria waskarme!
Hiere Renart, goude Kenape [1].

Croyant Renart assassiné, le roi s'en retourne chez lui et se renferme pendant huit jours. Renart las de sa nouvelle maîtresse, lui avoue la fraude; elle en est au désespoir et s'en retourne à *Roial-Roion* après avoir tout appris à *Ermeline feme Renart*. Renart va à la cour, en fait accroire à

[1] Nous pensons : Il sut le flamand et cria vacarme ! Seigneur (ou écoute) Renart, mon bon garçon (ou écuyer).

Noble, et reçoit de nouvelles faveurs. L'auteur gémit sur la propagation de la méchanceté :

V. 2977. Au jor d'ui a Renars
De ce monde bien les deus pars
Des laies gens et dou Clergié, etc.
V. 2997. Moult devons ce Signeur [1] amer
Et pour s'amour Renart bouter
En sus de nous. Dex le nos doinst,
Et tous nos peciés nos pardoinst.
V. 3024. Ainc mais à Cort n'ot tant de gent,
Car quatre lieuwes environ
Ne véist-on se biestes non [2].

Renart est comblé des plus grands honneurs.

15.

Einsi com Belins li moutons vint devant le Roi et aporta son aignel mort, et si vint Beline la berbis et Chantecler le coc et Pelez li ras et Chenue la soriz. (V. 3055-3166; 112 v.)

Au beau milieu de la fête, Belins, Chantecler et Pelez viennent se plaindre qu'Ysengrin, Hubert et Mitous, fils de Tibert, ont dévoré leurs petits [3]. Noble s'indigne, Renart l'excite, Mitous et Hubert sont pendus, Ysengrin n'est sauvé

[1] Jésus.
[2] A quatre lieues à la ronde on ne vit qu'animaux.
[3] L'agneau est appelé Giermete.

que parce que Tiesselins vient dire que l'agneau n'a pas été tué par Ysengrin, mais par son fils Pinçars, lequel par conséquent est pendu.

Renart se met cependant en embuscade, dévore le fils de Chantecler, fait poursuivre et maltraiter Ysengrin et Hersent par deux mâtins, rencontre Tibert dans l'affliction, le flatte et le console tout en songeant à lui jouer quelque tour.

16.

Einssi com Renart s'en fuit au bois à tout un oison cuit, et Tyebers li chaz remest en la maison, si i fu laidement batu. (V. 3167-3298; 132 v.)

Renart et Tibert vont au butin ensemble. Renart sent le rôt, ils entrent dans un garde-manger, *dépense*; tandis que Tibert s'amuse à vider un pot de crême, Renart emporte une oie rôtie, laisse retomber la porte, et s'en va au bois manger le rôt. Tibert miaule, attire les gens qui sont au jardin, *garding*, reçoit des coups, s'approche trop du brasier, va communiquer le feu de son poil à la paille et incendie la maison. Sauvé à grand' peine, il arrive auprès de Renart, qui s'est tranquillement endormi; Tibert le gronde et menace de se plaindre à la cour; Renart

se moque de lui. Un abbé de Cîteaux vient à passer avec six moines et deux convers,

V. 3276. Lors atant ont de lonc coisi
Venir de Cistiaus Dant Abbé
Sour un grant palefroi monté :
Od lui des moines sis au plus,
Et avoec deus convers barbus.

L'un des convers porte un héron attaché derrière lui sur son cheval. Renart et Tibert prétendent que c'est pécher de la part des religieux que de manger de la viande, et projettent de s'en emparer.

17.

Einsi conme Renart se coucha où chemin conme mort, et un convers de Citiaux qui avoit un hairon troussé darriers lui descendi et prist Renart et le lia avec le hairon. (V. 3299-3366; 68 v.)

Renart s'étend comme mort près du chemin; le convers le prend et le lie au héron de telle manière que l'étreinte et le trot du cheval le font presque mourir. Passant devant un arbre où Tibert se tient, Renart crie au secours ; Tibert saute sur la croupe du cheval, qui s'emporte; convers, chat et héron tombent, et Tibert emporte le héron sur un arbre. Enfin la courroie se rompt, Renart tombe aussi, arrive sous l'arbre

où Tibert a grimpé, et le salue en flamand (v. 3366 : En flament haut le salua).

Ce n'est ici qu'une variante de la branche seconde et d'autres du premier Renart ; aussi, comme dans ces branches, Renart est désigné par les noms de *Goupil* et *Goupius*. En rentrant tout-à-fait dans l'apologue, cette branche sort donc du caractère général du poëme de Renart-le-Nouvel.

18.

Ensi conme Tibers li chaz est montez seur un arbre à tout le hairon, et Renart est par desous, si parole à lui. (V. 3367-3390; 24 v.)

Renart et Tibert se saluent en flamand.

V. 3367. Goude jouk hiere goudendast.
Tibiers li respont en soumat,
Goude kenape willeconme [1], etc.

Renart demande la moitié du héron, mais Tibert refuse, attendu que Renart ne lui a rien donné de l'oie rôtie. Ainsi même ces petites branches épisodiques sont parfaitement liées l'une à l'autre et font un seul ensemble.

[1] Bon jeune homme, bon jour. — Bon garçon, soyez le bienvenu.

19.

Einsi conme uns Bouchers qui menoit un buef et un tor et deus chiens, avisa Renart, si le fist pillier au chiens qui moult le domagerent. (V. 3391-3464; 74 v.)

Un boucher qui passe lance ses deux chiens sur Renart, qui n'arrive qu'avec beaucoup de peine à Malpertuis, où tout le monde le reçoit bien, excepté sa femme, encore jalouse de l'aventure avec Harouge. Renart la bat, lui coupe les cheveux, et la chasse; elle va porter plainte au roi, et divulguer tout le scandale. Grand vacarme; *Hardis li lupars* est furieux, ce n'est qu'à grand' peine qu'il consent à accepter l'excuse et l'amende du roi, à condition que celui-ci l'aidera à se venger de Renart, et qu'il ne recommencera pas son commerce avec Harouge.

20.

Ainssi conme Ysengrin li leus et li Quos et Tybers li chaz se vindrent plaindre au Roi. (V. 3465-3545; 81 v.)

Au beau milieu de la discussion arrivent le loup, le coq et le chat; ils viennent se plaindre de nouveau de Renart. Noble menace aussitôt de le faire pendre, fait crier son ban, rassemble

une nombreuse armée (v. 3493, ducs, contes, princes et casés, bourgois, citoiiens et fievés!) et marche contre Malpertuis. Le roi confie encore l'avant-garde et le gonfanon à Tardif le limaçon, et donne l'arrière-garde au léopard. Renart se plaint d'avoir été trahi par sa femme et d'être surpris à l'improviste et sans avoir son château pourvu :

V. 3540. Pris m'a au pet enmi la voie
Sans pourvéance. . . . .

21.

Einsi comme li rois Nobles fait assaillir Maupertuis. (V. 3546-3648; 103 v.)

L'auteur nomme les animaux assaillants. Roi et Lupars sont blessés à l'assaut. Roi fait sonner la retraite. Renart demande une trêve de quinze jours, que le roi est bien aise d'accorder. Renart parle d'aller par tous les pays lever des troupes auxiliaires. En attendant *Duuin le colon* vient apporter un message de la part du roi.

22.

Si comme Rois Nobles envoie son mès à Renart.

Lettre très formelle en prose de la part du roi, et puis trente-quatre vers, vers 3649-3682.

La lettre contient d'abord force injures plates contre Renart, puis la promesse de lui accorder sa grâce s'il veut venir la demander, faire amende et donner satisfaction; sinon, guerre et destruction à jamais. Le style est ampoulé et la lettre est datée d'une façon singulière : *Ces letres furent faites par grant esgart de nous et de no conseil et kierkies* (*chargée, donnée en charge*) *l'an ke Phasiphé li Roïne feme le Roi Minos engenra d'un tor Minotaurum par le conseil Dedalus, witante nuef, el mois que li lousignos trait à air.*

Renart est choqué du ton de la lettre et de l'humiliation qu'on exige de lui. Il envoie *Wauket le Gai* (geai) avec une autre missive en réponse au roi.

22.

Si conme Renars envoie ses lettres au Roi Noblon par Wauket li ghai son mesagier. (Lettre en prose, et puis vers 3683-4096; 414 vers).

La lettre de refus de Renart est audacieuse et méfiante ; Renart prétend être innocent et prouver son innocence en portant un fer à cheval au sommet d'une lance; sinon il défie le roi et les siens. L'épître est terminée aussi singulièrement

que l'autre : *Ces letres furent kierkies l'an ke li mousson se conbatirent as mouskerons, sietante et set, el mois que li pouchin devienent poulet.* Il y a quelque apparence que ces lettres sont interpolées.

La lettre de Renart met le roi en grande colère; Wauket effrayé s'envole sans prendre congé, va faire son rapport à Renart, et conseille la soumission. Renart n'y consent pas; il encourage son monde [1], et promet, en cas de besoin, de les embarquer tous dans un grand et merveilleux navire muni pour tenir la mer pendant douze ans.

Renart décrit en détail le navire et les matériaux qui ont servi à le construire (vers 3773 et suivants); dans une longue et complète allégorie, c'est une ironie, une satire générale et spéciale des plus amères, suivie de réflexions sur le monde, le péché et le salut; tous les vices et péchés entrent dans la composition du navire de Renart. En voici quelques traits :

V. 3773. Li fons est de male pensée,
Et s'est de traïson bordée,
Et clauwée de vilounie,

[1] Nouveau jeu, pendant quatorze vers, v. 3731 et suiv., sur les mots et rimes de fin, finer, finement, etc.

Et de honte très bien poïe.
De trecerie en est li mas;
Par ceste nave est Nobles mas,
Car li sigles est de boisdie [2]

L'ancre est de malice et de foi-mentie, les gens de toutes les classes, clercs et laïques, aiment à y loger; la sentine est de désespoir sans repentir; déloyauté y fait la sentinelle; la proue est forgée de félonie, de fierté, de cruauté et de fausseté; le navire est enveloppé d'un drap gris tissu d'hypocrisie, de paresse, et de mauvaise vie; pour amiraux il a le pape et les cardinaux, pour équipage des clercs, des prêtres, des moines de toute espèce, des Jacobins prêcheurs et des frères mineurs; il a le vent propice de péché pour se rendre en enfer auprès de Proserpine afin de s'y charger d'Orguel, petit-fils du roi Noble. D'après ces renseignements les partisans de Renart cessent d'avoir peur.

L'auteur avertit cependant que tout chrétien doit s'alarmer de la marche de ce navire, qui mène à la mort :

V. 3905. Li nave en coi tant visces a
Est nos cors ki par le mer va

[1] Appuyé.
[2] Le roi sera vaincu par ce navire, car les voiles sont de fourberie.

Dou monde ù a perilleus vens:
Poi i regardent mout de gens,
Car se no nave où monde fent,
Dont va no nave malement,
Car la mors n'espargne nului.

Rien n'étant plus certain que la mort, il faut donc, pour Dieu, prendre bien garde où nous mène le vent de péché ; de façon que nous devons agir selon les paroles des prêtres, et non d'après leurs œuvres :

V. 3925. Faisons les dis des marouniers [1]
Non les oevres, k'il n'est mestiers, etc.

Enfin, pour être sauvés, tenons-nous-en aux vertus, à la vraie foi, à Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Au vers 3961, l'auteur revient à Noble, remis de sa blessure, ainsi que le Léopard. Réjouissances, et puis nouvel assaut. L'attaque est vive et meurtrière; Renart est sur le point d'être accablé ; mais en ce moment Noble, à la vue de son fils jeté à bas par Renart, et qui s'est cassé les deux bras en tombant, ordonne de cesser le combat. Renart se décide à se réfugier sur son navire, mais d'abord, pour donner le change, pendant la nuit, il fait une sortie, jette l'alarme au

[1] Prêtres, marins ou mariniers du navire de Renart.

camp, et emmène un certain nombre de prisonniers.

24.

Einsi comme Renart ist de Maupertuis entre[1] lui et sa gent, et entrerent en une nef en mer. (V. 4097-3384; 288 vers.)

Renart s'évade à travers un souterrain avec ses gens, ses prisonniers et tout son bagage, embarque tout et fait voile. Arrivé près de Proserpine, celle-ci charge « Renart le Goupil » de son fils « Orghilleus » qu'elle a eu d'Orguel, fils de Noble[2]. Le fils de Proserpine est allégoriquement vêtu de force vilaines qualités :

V. 4115. Orghilleus son fil c'ot d'Orguel
Ki warlouskete[3] un peu del oel
Par fiertet, et s'estoit viestis
D'uns dras trop desguisiés, partis
De despit encontre desdaing, etc.

Il est reçu avec beaucoup de respect dans le vaisseau. On fait voile et on arrive en Norvège,

[1] Sans doute *entre* doit être pris dans le sens d'*ensemble*, de façon qu'entre lui et sa gent soit pour lui et ses gens ensemble, ou bien lui avec ses gens.

[2] C'est le premier endroit où il est question de cette paternité d'Orguel, et à la vérité, d'après la marche du reste du récit, son fils a dû grandir bien vite.

[3] Louche.

« Noireweghe, » où l'on rencontre « Martin le singe et Cointeriel, » son père, qui ont été bannis par Noble pour avoir été favorables à Renart, v. 4013. Celui-ci les accueille, et ils lui recommandent l'ours blanc,

V. 4168. Ki plus blans est que flors de lis;
Plonkier set très bien et noer [1],
Ne vit fors de poisson de mer.

Renart enrôle à son service ce « Blancart » et les prisonniers, qui lui jurent fidélité. Il va se rendre en Orient pour y trouver le serpent « Cérastre», qui participe du naturel de Renart, et en général pour recruter du monde.

Noble s'empare de Malpertuis; irrité de n'y rien trouver et de ne pas découvrir, par où les assiégés se sont échappés, il veut le faire démolir; sur la prière d'Hermeline, qui demeure auprès de la reine depuis la mauvaise conduite de Renart, il le conserve, se contente d'y mettre garnison, « warnisons, » et congédie du reste son armée.

Le Roi se retire en son château de « Roche-Gaillart, » et y confie au Léopard qu'il soup-

[1] Il sait très bien plonger et nager, et ne vit que de poisson de mer.

çonne que Renart s'est enfui par mer, et qu'il est d'avis de le poursuivre dans un navire qu'il a fait construire, et dont il fait la description dans les vers 4265-4360. Ce navire est l'antithèse de celui de Renart; il est composé de vertus et de bonnes qualités. La description, quoique allégorique et analogue à l'autre, est belle et pleine de traits poétiques :

V. 4265. Li fons est de boine pensée
Et s'est de fine amour bordée,
Et clauwée [1] de courtoisie,
De raison ricement poiie.
Li mas en est tous de pité,
Et li sigles d'umelité, etc.

Le navire est fortifié de concorde et de paix. L'ancre est de repentir, forgée de confession candide, trempée de satisfaction dans l'eau de dévotion.

V. 4291. No [2] santine est de boin espoir,
Dedens fait cler ne mie noir :
Je le fis de misericorde
Carpenter toute par concorde.

La garde est faite par loyauté. Au haut du mât de patience, il y a un pommeau, « pumiel, » doré, étincelant d'innocence, et sur le pommeau

[1] Cloué.
[2] Notre.

un grand aigle merveilleusement beau, appelé charité et couvert de saintes vertus; en regardant cet aigle on peut aller sûrement par mer, et sans y fixer les yeux, nulle âme ne peut aller vers Dieu. La charité est capable de voler plus haut qu'aucune autre vertu, ainsi que l'aigle sait s'élever plus haut que d'autres oiseaux. Renart ne saurait nous résister, car nous avons le bouclier de sobriété, dont nous nous couvrons contre son dard de tentation. Ce bouclier est garni d'abstinence; les bords du navire sont couverts de virginité, et le navire est plein de la grâce divine.

La description étant terminée, Waukés et deux autres oiseaux viennent apporter un message de la part de Renart.

25.

Si conme Renart envoie Roi Noblon ses letres.

D'abord une longue épître en prose, et puis 62 vers, les vers 4385-4446.

La lettre de Renart est aussi formelle et aussi insolente que la précédente. Renart annonce qu'il se dédommagera de la prise de Malpertuis, qu'il a reçu de son seigneur et parent Cérastac, dans l'Orient, au delà de la mer, un château appelé Passe-Orguel, et ces vastes dépendances,

qu'il est préparé à recevoir le Roi en ennemi, que le singe et les prisonniers se sont attachés à lui. Qu'il est prêt à se justifier quant aux amours avec Harouge, et que le Roi seul en est coupable.

Le Roi plein de colère défie Renart et lui fait dire qu'avant un mois il ira l'assaillir. Les messagers remettent des lettres à la lionne, à la léoparde et à la louve, qui conviennent de se les lire mutuellement.

26.

La letre d'amors ke Renart envoie la Roïne dame Orgilleuse feme au Roi Noblon. Lettre en prose suivie de 22 vers (v. 4447-4468).

La lettre contient une très respectueuse déclaration d'amour, et une demande de merci et des ordres de la lionne. L'amour de la dame pour Renart s'est refroidi; elle se rit de la lettre, et chante une chanson amoureuse conforme à la circonstance.

27.

La letre d'amors ke Renart envoia à dame Hiersent la Leuve. (V. 4469-4514; 46 v.)

Dans cette lettre d'amour en vers, Renart

rappelle les amours de Tristan et d'Yseult, de Pyrame et de Tisbé, et demande merci comme à la lionne. Hersent, qui en est émue, s'égaie pourtant en chantant une chanson d'amour.

Les premiers vers de ces chansons sont indiqués avec la musique. Les trois dames lisent elles-mêmes leurs lettres à haute voix, au lieu que le Roi et Renart font lire les leurs par des clercs.

28.

La letre ke Renart envoia à Harouge le Luparde. Lettre en prose, suivie des vers 4515-4770 (256 vers).

La lettre est tendre et respectueuse. Renart demande pardon de sa conduite au jardin, et renouvelle la demande des bonnes grâces de la dame. Celle-ci chante une chanson.

Les trois dames, regrettant Renart, tirent au sort pour décider qui le gardera ; il échoit à Hersent, qui en paraît bien aise. Elles chantent encore d'autres couplets, dont les premiers vers et la musique sont marqués.

Les trois dames s'accordent pour faire ensemble une lettre par laquelle elles informent Renart qu'elles sont instruites de sa conduite

à leur égard, et qu'elles sont convenues de le laisser à Hersent seule. Renart n'en est guère content; il fait confidence de l'affaire à Grimbert, qui l'instruit de la double faculté de l'aimant, c'est-à-dire d'attirer le fer et de faire révéler aux femmes tous leurs amours secrets quand on le place sous leur chevet la nuit. Dans son dépit, Renart se propose, dès le lendemain, de se déguiser en marchand avec une vingtaine des siens, de se rendre ainsi au camp du roi, de persuader à celui-ci, au léopard et au loup de faire l'expérience de l'aimant, de se venger par là de leurs dames, et même de les emmener avec lui, s'il se peut, ainsi qu'il le pense.

29.

Ainsi que Renart vint devant le Roi Noblon, li disiesme de compaignon en guise de fusicien (V. 4771-4928; 158 vers.)

Renart et les siens arrivent en effet auprès de Noble. Renart se présente comme physicien très instruit, parle de la fatale propriété de l'aimant, d'Artus et de Merlin, se dit élève de *Morghe la Fée, de Galiiens, d'Ypocras, de Virgille, d'Aristote*, et se donne le nom de *Ginemans*. Il fait faire l'expérience de l'aimant par les trois maris; ceux-ci découvrent la vérité, s'en indignent,

maltraitent leurs femmes et les chassent. Renart les attire jusque dans Passe-Orguel, où il les accueille et en fait son plaisir. La nouvelle en arrive à Noble, qui en est au désespoir, invoque les saints de France, et se prépare à partir pour attaquer Passe-Orguel.

30.

Si ke les deus naves s'entrencontrent en mer, li nave le Roi et li Renart. (V. 4929-5212; 284 v.)

Un vent propice conduit le Roi vers Passe-Orguel; Renart en est informé, fait également voile et va à sa rencontre. Renart fait plonger Blancart afin de percer et de couler le navire du roi. Le lièvre Couart, quia l'œil au guet, s'en aperçoit et donne l'éveil; la loutre se jette à l'eau, et blesse Blancart, qui, dès lors, est fait prisonnier et mis en garde dans la sentine; les trous sont bouchés. Alors les navires s'approchent, s'entrechoquent et commencent un assaut général. Renart frappe vaillamment.

V. 5048. Com se ce fust li bons Ectors [1],
U Accilles u Thidéus
Ki d'Escalidone fu Dus
Ki devant Tebes fu ocis.

Les fils de Noble sont comparés à *Rollans;* No-

[1] Hector.

bles à *Judas Macabés*. Tous les animaux combattent comme des héros avec des pierres, des flèches, des armes chevaleresques et autres; le coq par exemple :

V. 5111. Ausi est Cantecler li cos,
Ke Percevaus ne Lanselos [1]
Ne Gauwains, ne li preus Tristrans,
En un jour nus d'eus si vaillans
Ne fu conme Cantecler fu.
Car si esporon sunt agu,
Et si ongle dur et taillant.
Dou biek va merveilles faisant;
Un des fius Renart creva l'oel,
Et puis li dist par grant orguel :
Or aras-tu millor visée.
Adont i ot moult grant risée
Des gens le Roi et grant lééce
De çou dont Renart ot tristrece.

Ainsi l'enjouement et la raillerie sont mêlés au sérieux, le naturel des animaux est mêlé au cérémonial chevaleresque et au caractère guerrier du récit. A propos de ce qu'un jeune fils de Renart se cache pour attraper le coq, et de ce qu'en lui perce de bonne heure le naturel rusé, *car ortie c'ortiier doit tempre ortie*, v. 5141 (car ortie qui doit piquer pique de bonne heure), l'auteur fait une digression sur ce que les parents négligent

[1] Perceval ni Lancelot.

trop souvent d'instruire leurs enfants dans es choses de la foi, et sur la pernicieuse coutume de mettre les enfants en nourrice, quelquefois chez des femmes de mauvaise vie, au lieu de les élever soi-même et chrétiennement; ce qui le porte à raconter qu'une femme à qui le lait faillit, obligea son nourrisson à téter sa truie qui venait de mettre bas.

31.

Si ke li norice fist un enfant alaitier le truie et leur non. (V. 5213-5664; 452 vers.)

Ce n'est ici absolument que la continuation immédiate de la branche précédente. L'enfant nourri du lait de cochon prit le naturel de cet animal, ce qui doit servir d'avertissement à l'humanité perverse qui trop souvent néglige l'éducation des enfants.

Renardiel, fils de Renart, guette, atteint et maltraite *Cantecler le coq*. En général, le combat des équipages des deux navires est sanglant. *Orgilleus* veut tenter un coup décisif pour faire chavirer le vaisseau du Roi; mais un coup de vent gonfle la voile du vaisseau royal et rejette Orgilleus :

V. 5314. Or dirai ki est cil dous vens
Ki le sigle d'umelité

Bouta dont Orguel a maté :
Çou est grace ki vient de Dieu.

Renart en est épouvanté ; une tempête sépare les combattants, rejette Renart vers l'Orient, et le vaisseau du Roi vers l'Occident. Renart se signe, invoque les saints, confesse son tort envers Noble, promet de se croiser, se fait asperger d'eau bénite, et fait chanter solennellement des vers qui appartiennent au rit catholique.



L'orage se calme ; Renart rentre à Passe-Orguel, reprend ses esprits et son impiété, oublie ses promesses et recommence sa vie antérieure. L'auteur en fait application aux hommes, et les sermonne sur ce qu'après les périls ils oublient trop souvent tout, jusqu'à Dieu, Jésus, etc. ; il leur montre les bêtes en exemple, car une fois attrapées, elles ne se laissent plus prendre. Vient ensuite l'aventure d'un bourgeois qui fait garder un poulet rôti par son singe. Renart li *goupius*

trompe le singe et emporte le poulet; mais quand le bourgeois répète l'expérience sur un second poulet, le singe en effet ne se laisse plus duper une seconde fois.

Pendant l'orage, Noble et ses gens ont invoqué Dieu; le calme étant revenu, ils ignorent où ils sont, mais Noble fait déployer la voile, un vent propice se lève et les conduit vers Passe-Orguel, où le navire aborde avec tant de violence qu'il s'enfonce une vingtaine de pieds dans le sable du rivage.

32.

Si que li Rois Nobles arriva à Passe-Orguel ù Renart estoit. (V. 5665-6082; 418 vers.)

Noble débarque avec les siens; il fait établir, retrancher et approvisionner son camp. Renart se décide à faire attaquer les fourriers du Roi conduits par le jeune *Leoniaus*. Il fait mettre en embuscade ses fils avec quatre mille guerriers. Leoniaus, qui s'aperçoit de l'embuscade, ne s'en effraie point; il encourage les siens, leur fait faire leurs prières et leur confession; puis il les range en bataille et attend valeureusement l'attaque. L'auteur raisonne assez longuement sur les vertus et les vices des hommes. Dans la première attaque de Percehaie, Leoniaus et les siens triomphent.

Roussiaus vole au secours de son frère, et joute entre autres contre *Coullés li bievres*[1]; puis viennent Grimbert et son fils Malapiers, chacun avec une troupe de mille combattants. Accablés par le nombre, la moitié des fourriers de Noble sont tués, les autres sont faits prisonniers. Renart, tout en menaçant de les faire pendre, rend justice à leur vaillance, puisque, n'étant que sept cents, ils ont tant résisté à quatre mille, et ont fait mordre la poussière à deux mille deux cents. La nouvelle arrive à Noble; tous s'écrient : A l'assaut! et s'y précipitent à qui mieux mieux.

33.

Si ke Rois Nobles asaut Passe-Orguel et Timers li asnes escumenie Renart. (V. 6083-6646; 564 vers.)

L'âne Timer, caricature du clergé, ne sachant pas combattre autrement, excommunie Renart avec toutes les cérémonies d'usage. Toutefois Renart s'en moque; lui et les siens huent Timer. Le Roi fait renouveler l'assaut. Le fils du Roi serre tellement Renart entre ses bras qu'il se pâme; le fils de Renart frappe le jeune lion d'un coup d'épée tel qu'il tombe avec Renart

[1] Le castor, fiber; vers 5988.

dans le fossé. Renart, aussitôt qu'il se voit au milieu des ennemis, s'enfuit vers le bois; tous le poursuivent et lui déchirent la fourrure; alors, il urine sur sa queue, en fouette les autres aux yeux, les aveugle, et parvient à se sauver. C'est là le vieux trait du renard luttant contre le loup et les chiens, et encore un des cas où l'auteur passe de l'allégorie et de la chevalerie au naturel des animaux qu'il a choisis pour ses acteurs.

Noble et les siens, désolés que Renart se soit échappé rentrent au camp, soupent, se couchent, entendent la messe le lendemain, et tiennent conseil. Wauket arrive en messager demander une trêve d'un mois, ce que Noble accorde, satisfait de trouver moyen d'enterrer les morts et de rassembler ses forces. Noble s'informe de son fils et des autres prisonniers. Les assiégés réparent le mur, et Renart va au plus vite quérir du secours auprès du serpent *Cérastre à Fierfilleus castiel*, v. 6243 et s., du *Dragon à Roce-Ardant en Éthiopie*, du coq *Basile au castiel assés felon, c'on apieloit Perdicion*, dans *l'Occident, l'Orient, le Septentrion, la Turkie, la Barbarie, l'Aise* (Asie), et de toute part on accourt en foule [1].

[1] Cfr. le premier livre, dixième branche.

Renart désirerait cependant se réconcilier avec le roi. Dans ce but, il fait sortir de prison Lionel, le Bievre et les autres prisonniers, et leur fait beaucoup d'amitié. Il fait venir également la reine Lionne, Harouge et Hersent, élégamment vêtues, qui demandent à Lionel des nouvelles de leurs maris, jouent l'innocence, justifient Renart, et prétendent que, par juste vengeance, celui-ci a vilainement trompé leurs maris à l'aide de l'aimant. Au banquet, Renart leur fait chanter successivement à tous des chansons (notées) qui font allusion à la position de chacun. Puis il montre toutes ses forces et ses armements. Devant Lionel, à force de mensonges et de détours, il explique sa conduite, se justifie de toutes les méchancetés dont on l'accuse, exprime son secret désir de se réconcilier avec Noble, offre à Lionel de le laisser retirer librement avec les grandes dames et tous les autres prisonniers, et le prie d'aller disposer le roi son père à la paix. En effet, le cortége arrive auprès de Noble; son fils rapporte tout ce qu'il a vu et tout ce que Renart lui a fait accroire, répète la justification des dames, s'en déclare le champion, plaide la cause de Renart, et obtient le consentement du Roi à la paix.

Renart vient se soumettre et demander merci,

et la paix est conclue entre tous. A l'entrevue paraît la *dame Ghile*, v. 6602 et suiv., nouveau personnage allégoriquement vêtu de tout ce qui tient à la ruse, à la fourbe, au mensonge, qui composent en même temps ses attributs. Elle monte la mule appelée *Fauve*, faite, dotée et calquée sur le modèle de sa maîtresse. C'est la dame Ghile qui cette fois signe la paix, fait rentrer Renart à Malpertuis, et fraternise avec lui.

34.

Si ke Renart et Rois Nobles s'entrebaisent par pais faisant. (V. 6649[1]- 7052; 404 vers.)

A l'occasion de la paix entre Roi et Renart, l'auteur fait d'abord quelques réflexions générales sur la perversité du monde, v. 6649-6715. Cette transition est curieuse parce qu'elle tient au caractère de l'ouvrage, et qu'elle offre de l'analogie avec le prologue qui fait la liaison du premier livre, c'est-à-dire de la douzième à la treizième branche.

Noble, Renart et leurs soldats s'entrebaisent, et la paix devrait régner; mais on ne saurait s'y fier, car tous sont pervertis; ceux qui avaient

[1] Dans ce numérotage de l'imprimé il y a une légère erreur de deux vers. Cette branche-ci commence proprement dit par le 6647e vers.

coutume d'être des agneaux sont devenus loups, le clergé, malgré son extérieur dévot, ne renonce guère à ses vices ;

V. 6633. Il nous dient : Ciessés d'embler [1],
Et il vont méismes reuber [2].
Il nos loent humelité,
Et il ont orguel en cierté [3].

Il faut donc nous en tenir à Dieu pour éviter Satan qui s'avance avec la mort :

V. 6679. Soions soigneus de nous garder,
Li mors vient, nous n'avons k'ester ;
Avoec li vient Satans li leus,
De nous mengier tous familleus.
De devot cuer merci crions
A Dieu, et nous merci arons.

Le Roi, en signant la paix avec Renart, a cédé nos corps au vice, et a renoncé à la vertu. Jésus, par son incarnation, a fait quelque chose de semblable, mais il nous a rachetés sur la croix ; par conséquent, il faudra que nous l'aimions ; mais Renart ne craint guère Dieu ni son fils. Voilà donc l'explication de toute l'allégorie de la paix entre Noble et Renart, entre le bien et le mal, entre la vertu et le vice, entre la foi et l'impiété.

[1] De dérober.
[2] Piller.
[3] En grande affection.

Renart invite Noble à venir cimenter la réconciliation à Passe-Orguel, ce que le Roi accepte. Aussitôt l'ours Blancart, qui avait été retenu prisonnier à bord, vient annoncer au Roi que son navire a été enlevé au ciel par une nue, et que lui-même s'en est échappé en se jetant à la mer. C'est la perte du navire des bons, lorsque ceux-ci fraternisent avec les méchants, perte irréparable à moins d'une grâce particulière de Dieu. Ainsi, aux allusions et applications spéciales et de détail, le poète a mêlé des allégories et allusions universelles de morale et de religion chrétienne. Noble est désolé ; Renart s'efforce de le consoler. Dame Ghile amène Orghilleus, fils de Proserpine et d'Orguel, et le présente à Noble son grand-père, *taion*, qui l'adopte.

Tous les grands personnages des deux armées font leur entrée solennelle à Passe-Orguel. Plus d'une quarantaine de femelles viennent ainsi successivement descendre de leurs palefrois, et un mâle, mari ou courtisan, court en amant courtois aider chacune à mettre pied à terre, et lui chante quelque chanson amoureuse, à laquelle la dame répond par un couplet. Quelquefois c'est seulement l'un ou l'autre qui entonne une chanson. De cette façon, on trouve cités et notés ici les deux ou trois premiers vers de quarante-six

diverses chansons d'amour du temps; et l'on apprend à connaître non seulement l'existence de ces chansons, mais de plus le système de la musique du moyen-âge [1].

A la fin, le serpent *Cérastes*, v. 7042, et le coq *Basiles* avec les leurs viennent faire leur soumission au *Roi Noblon.*

Cette branche a encore cela de particulier que l'action n'y marche presque pas. Les réflexions, les descriptions des cérémonies et les citations de chansons la remplissent presque entièrement.

[1] Ici comme ailleurs les chansons varient dans les divers manuscrits, et outre les 46 du texte, l'imprimé, dans des notes, en indique encore 28 autres comme variantes tirées des divers manuscrits. Il paraît donc que les copistes les y ont mises et variées arbitrairement et à leur gré. — Pour expliquer et faire bien comprendre le système de notation de ces chansons du treizième siècle et ses rapports avec le système de nos jours, il faudrait sans doute de longs commentaires ou un traité complet qui, je l'avoue, est tout-à-fait hors de ma portée, et pour lequel je renverrai à d'autres mieux instruits sur ces matières. Voyez entre autres *Essai sur la musique ancienne et moderne*, par De La Borde, Paris, 1780, 4 vol. in-4°; les ouvrages de M. Bottée de Toulmon et le travail de M. Perne, à la fin des *Chansons du Châtelain de Coucy*, publiées par M. Fr. Michel. Paris, 1830, gr. in-8°.

35.

Si ke Renart et li Rois Nobles sient au mengier par pais, et Timers li asnes rasost[1] *Renart, k'il avoit eskuménié.* (V. 7053-7336; 284 v.)

L'âne vient absoudre Renart et tous ceux de son armée, *tous ciaus de s'ost*, et chanter le *Te Deum*. On se met à table; le Roi est assis au haut bout entre dame Ghile et Orgilleus. Renart commence par chanter, et puis il y a des chansons à chaque mets ou entremets. Le lendemain le Roi veut s'en retourner. Tous s'embarquent dans le navire de Renart, qui est assez grand pour contenir tout le monde; le Roi s'y trouve mieux que dans le sien.

V. 7112. Tout ramentevoir ne vous puis,
Mais tant vous di-je que li Rois
Prise plus le nave vint fois
Des visces, et si l'aime plus
Que cele qui fu des viertus.
Ensi est de nous au jour d'ui,
Helas! mors n'espargne nului.

Noble, en fraternisant avec Renart, s'est perdu. C'est là le péché originel, la corruption de l'humanité. L'auteur fait souvenir que quand la mort nous prend, les vers ont le corps, les héritiers

[1] Absout. *R'assolt*, absout, acquitte.

ont le bien, et l'âme va où il plaît à Dieu, et il ajoute :

V. 7140. Fuions Renart que c'est no[1] mors,
Car il eslonge[2] de Dieu l'ame,
Et le met en la puant flame
D'Infier dont Dame Dieus nos gart.

Après une longue navigation, ils arrivent à Malpertuis, où ils sont parfaitement reçus par la femelle du renard *k'en baptesme avoit à non Erme;* Noble la réconcilie avec Renart. Au bout d'un mois, chacun voulant rentrer chez soi, Renart paie généreusement son monde, et les comble tous de richesses et de cadeaux, et Noble l'institue maître de son conseil, ainsi que malheureusement il arrive trop souvent de nos jours :

V. 7171. Et li Rois Nobles Renart fist
Signor de ses consaus et dist
K'il gouvernast son règne et lui.
Hélas ! ensi est au jour d'ui,
La gent font mais[3] Renart signeur
Par quoi tout va mais à doleur.

Il s'agit de récompenser l'équipage du navire, c'est-à-dire pape, cardinaux, évêques, prêtres, clercs, moines, car,

[1] Notre.
[2] Eloigne.
[3] Désormais, maintenant.

V. 7229. Le nef de Renart,
C'est cist mons[1] qui va male part.
Renart si est li anemis
Qui tous les a à ses laz[2] pris.

Après avoir tenu conseil, ceux-ci demandent en fief Convoitise, en héritage Avarice, et pendant la vie Mesquinerie, v. 7253. Renart l'accorde et leur donne de plus sa sœur germaine dame Ghile, et Orghilleus, le fils de Proserpine. Tout le clergé l'en remercie à genoux.

V. 7269. Hé! las Clergiés, que respondrés
Au grant jour quant vous i venrés
Devant le face Jhesu-Cris.....

L'auteur interpelle et menace le clergé et le monde sérieusement et avec une certaine onction religieuse et poétique. Le clergé demande encore de fraterniser avec Renart : *K'il soient de sa confrairie.* Renart y consent et ajoute à ses dons celui de son vêtement d'hypocrisie :

V. 7325. Et avoec, lor dist, je vous doins,
Car bien voi k'il vous est besoins,
Mon gris drap fait d'ypocrisie,
C'on ne connoisse vo voisdie[3].

[1] Monde.
[2] Piéges.
[3] Afin que l'on ne connaisse pas votre duplicité.

36.

Si ke li Jacopin et li frere Menu sont demoré à conseil, et ne vont mie al autre clergié. (V. 7337-7402 ; 66 vers.)

Les Jacobins prêcheurs de l'ordre de Saint-Dominique, et les Frères Mineurs sont pauvres, et diffèrent en cela du reste du clergé :

V. 7337. Li frere Menu demourerent,
Et li Jacobin point n'alerent
En haut orguel[1], povreté ont;
Rice as povres contraire sunt
Com li triacles[2] au venin.

Les Jacobins tiennent conseil et conviennent qu'ils ont besoin de l'astuce, *renardie*, car il n'y a pas d'autre moyen de devenir riche :

V. 7356. Vous n'aurés jà un pain vaillant
En cest siecle sans renardie,
Car li gent sont plain de boisdie,
De mal art et de traïson, etc.

Ils s'adressent donc à Renart pour qu'il prenne l'habit de leur ordre. Renart s'excuse sur ce qu'il

[1] Compagnie de Satan.

[2] Thériaque, contre-poison. Le manuscrit 7218, conservé à la Bibliothèque du Roi à Paris, contient une satire allégorique intitulée de *Triacle et de Venin*, que M. A. Jubinal a publiée dans son *Nouveau Recueil de Contes, Dits, Fabliaux, etc.*, 2 vol. in-8°, Paris, 1839 et 1842, t. I, p. 360.

a trop d'occupations ailleurs, et leur offre son fils Renardiel, qu'ils revêtent de l'habit de leur ordre, et font grand-maître et provincial. Par là ils ont abandonné la pauvreté et se sont élevés jusqu'aux richesses, *en haut orguel*, comme les autres.

Les Cordeliers, Frères Mineurs, de l'ordre de Saint-François, pensent et agissent comme les Jacobins, et admettent dans leur ordre *Roussiel*, autre fils de Renart.

37.

Si ke li frere Menu viestent de lor Ordne Rousiel fil Renart, et en font custode de lor Ordne. (V. 7403-7638; 236 vers.)

Roussiel promet aux Frères Mineurs de les faire enrichir et honorer à l'égal du reste du clergé; mais comme les coutumes et règles de l'ordre s'y opposent, il ne peut y parvenir qu'avec peine et peu à peu.

Les deux frères Renardiel et Roussiel, à la tête des deux ordres qui jusque là étaient divisés, s'entendent pour les mettre d'accord. Ils leurs représentent qu'ils mourront toujours de faim tant que les prélats leur disputeront le droit d'entendre des confessions, d'imposer des pénitences, de donner des absolutions, et d'assister à la ré-

daction des testaments, et leur persuadent de revendiquer leurs droits. De là naissent de vifs plaidoyers et de grands troubles du temps du pape Nicolas et du roi Philippe [1].

V. 7525. Frere Menu et Jacobin
En menerent moult grant hustin
Au tans que Pape Nicolon
Fu, et au tans Roi Phelippon,
Ki peres fu raportés mors
D'Arragon, et en fu li cors
Mis en l'eglise Saint-Denis
Delès son père Loéys
Ki Damiete conquesta,
Et tant sainte Eglise ensaucha [2]
Et à Paris as Préeceurs [3]
Fu li cuers mis, etc.

En faisant remettre le cœur de Philippe III le Hardi aux frères prêcheurs Jacobins, le roi prouva son amour pour cet ordre et pour l'Église. L'auteur informe le lecteur que du temps où eurent lieu les fameux plaidoyers en faveur des prétentions des Jacobins et des Cordeliers, le *maistre Mikius* (*Michel*) *de Warengien* (1284-1291), *le maistre Willaumes de Mascons*, *et*

[1] Philippe IV le Bel, 1285-1314, et Nicolas, 1288-1292.
[2] Éleva, exalta.
[3] Aux Prêcheurs.

le maistre Willaumes de Lisi, étaient évêques de Tournai, d'Amiens et d'Arras.

L'auteur revient à Renart, qui veut imiter ses deux fils devenus moines, afin que Dieu lui fasse merci au jour du jugement. Il se rend avec une mine dévote auprès d'un pauvre et saint ermite, feint de vouloir se faire religieux, et demande d'être reçu en confession.

Le tableau des intérêts des Jacobins et des Cordeliers, contenu dans cette branche-ci, paraît une allusion directe aux faits historiques de la fin du treizième siècle.

38.

Einsi com Renart se confesse à l'ermite en un hermitage. (V. 7639-8048; 410 vers.)

Renart confesse brièvement et en gros la méchanceté, le meurtre, la luxure, la trahison, et demande l'absolution et un refuge auprès de l'ermite. Il désire pourtant connaître d'abord les statuts de l'ordre de celui-ci, et quand il apprend que l'ermite vit isolé, porte une naire de poil velu sur sa chair nue, marche nu-pieds, se nourrit de légumes et d'eau, récite son psautier tous les jours, et dit matines à minuit, il renonce à son projet, en disant que les ordres ne lui conviennent pas.

De retour à Malpertuis, il y est parfaitement bien reçu par tous les siens, et félicité de sa résistance contre Noble et de la paix qu'il a su faire. Sa réputation est répandue en deçà et au delà des mers, parmi les païens et les chrétiens. Partout il exerce son empire, rien ne peut réussir ni prospérer sans lui; les vrais prud'hommes que Dieu aime sont tenus ici-bas pour fous, hypocrites et bigots, et ceux qui portent Renart au cœur, ceux-là seuls sont regardés comme prud'-hommes.

La renommée de Renart étant parvenue jusqu'à Acre, les Templiers et les Hospitaliers veulent également l'attirer à eux, s'en disputent la possession, et conviennent d'aller à Rome et de s'en remettre à la décision du pape. Celui-ci s'adresse à Renart, qui lui offre d'abord un fils qu'il a eu de Hersent pendant sa jeunesse. Le pape l'accepte avec beaucoup de reconnaissance. Le lendemain, les Templiers plaident d'abord leur cause, vantent les services qu'ils rendent à l'Église et à la chrétienté en les protégeant et les défendant en Orient, et demandent que Renart demeure avec eux. Renart désire entendre aussi les Hospitaliers, et promet de se livrer à ceux qui ont le plus besoin de lui, pourvu qu'il puisse le faire ayant encore sa femme vivante. Le pape

lui en accorde la permission en riant. Les Hospitaliers à leur tour font valoir leur ancienneté sur les Templiers, le puissant soutien que la chrétienté trouve en eux, et l'immense utilité de leurs hospices. Le pape déclare qu'il faut que l'une des parties perde. Mais Renart n'est pas embarrassé; il offre d'appartenir aux uns et aux autres ; du côté droit, il portera l'habit des Hospitaliers et se fera raser la barbe ; du côté gauche, il sera vêtu en Templier, et gardera la barbe longue, et il saura bien les régir tous. De cette façon tous sont contents ; on revêt Renart, le pape l'investit, les deux ordres lui prêtent serment d'obéissance, et se réjouissent de le posséder.

Là-dessus arrive *Fortune* sur un palefroi, pompeusement vêtue et parée. Elle salue Renart et offre de le couronner et de l'élever au haut de sa roue :

V. 7953. Car tu l'as trop bien desiervi [1]
Car nus n'est riens encontre ti.
Tout sunt mais Renart et Renardes,
Clerc et lai, witart et witardes [2],
Viel et jouene, grant et petit.
Montés, bien l'avés desiervi.

[1] Mérité.
[2] Déhonté, méprisable.

Renart refuse dans la crainte que la roue ne tourne et le jette en bas. Fortune le rassure en disant que jamais sa roue ne tournera plus, puisque Renart a aboli la vraie foi, que Fausseté a pour jamais abattu Loyauté, que Renart a fait triompher Orgueil sur Humilité. Elle encourage Renart à monter, car à sa droite il aura Orgueil, et à sa gauche dame Ghile, Fausseté son cousin germain et fils de son oncle Tromperie et de la dame Fourberie, qui est cruelle, félonne et méchante. Loyauté est à jamais anéantie. Renart, couronné d'orgueil, vêtu mi-partie en Templier et en Hospitalier, monte alors sur la roue, accompagné de Fourbe, *Ghile*. Ses fils et héritiers présomptifs viennent s'asseoir sur la roue à ses pieds.

Dieu ne voulant pas l'empêcher, Renart est couronné comme un roi, Fausseté dicte les jugements et les lois, et Fortune a fixé sa roue de manière qu'elle ne tournera plus.

V. 8011. Jamais n'en ert Renart mis jus,
Se Dieus nel' fait ki maint lassus [1] :
Car au tans ki orendroit va,
A tous jours mais i demourra,
Ce nos dist Jakemars Gielée,
Car vraie fois est adossée [2]

[1] Qui demeure là haut.
[2] Oubliée, abandonnée.

Au jour d'ui et humilités,
Et entre piés gist loiautés,
Et carités est refroidie,
Et larghece est des cuers banie,
Et li visce sunt de grant fuer,
Car il sunt mais en cascun cuer,
S'en ont encacié les vertus.

L'auteur termine le poëme en disant que son ouvrage a été fait à Lille en Flandre, l'an 1288, et en priant Dieu de nous délivrer de Renart et de tous les autres vices.

OBSERVATIONS

SUR RENART-LE-NOUVEL.

I. *Caractère des acteurs.* Dans le poëme du Nouveau Renart, il y a, quant au caractère des acteurs, quelque chose de suivi, d'assez bien soutenu, et qui porte à supposer chez l'auteur une intention réfléchie, un accord consciencieux entre la conception fondamentale du poëme et l'exécution des parties, le naturel et le rôle des acteurs.

Le Roi et son adversaire principal, par leur entourage, par leur conduite, par leur manière

d'agir et de penser, répondent assez complètement à leurs noms de Noble et de Renart. Noble est bien ici la même individualité que nous avons trouvée dans tous les poëmes de ce cycle : partout c'est un personnage illustre et vénérable, grave et réfléchi ; ici comme ailleurs, il est constamment juste, honnête et indulgent, mais du reste assez irrésolu et dépourvu de fermeté, éclatant à tout propos en belles promesses ou en menaces terribles, et les oubliant bientôt, faisant l'important, se laissant persuader et apaiser, ou bien même attraper à l'amorce de ses conseillers, de ses flatteurs ou de ses adversaires, et finissant toujours par se contenter de l'apparence, et se complaire au semblant d'hommages et d'honneurs qu'on lui rend. Bien que Noble pèche et se pervertit, je n'ai pas hésité à l'appeler honnête, car en effet lorsqu'il veut se laisser aller à son amour adultère pour Harouge, il est d'une candeur, d'une timidité, d'une niaiserie, qui prouvent au fond son ingénuité, et qui lui font aisément pardonner sa faute, que d'ailleurs il regrette amèrement, et dont il demande sincèrement pardon ; et lorsqu'il se laisse séduire par les flagorneries de l'infernal Renart, et qu'il s'abandonne à la jouissance du luxe et à l'attrait éblouissant du pernicieux navire de Renart, c'est presque à son

insu, et entouré, obsédé par tous les vices et tous les genres de corruption, il ignore, pour ainsi dire, encore le vice, et demeure presque innocent. — Noble confie constamment sa principale bannière à Tardif le limaçon. Est-ce que ce ne serait pas là le symbole de la sage lenteur qui caractérise presque toujours le principe monarchique, le monarque par naissance et par droit de succession? En effet, ce gonfanonier, type de lenteur et de circonspection, finit toujours par atteindre le but et triompher.—Les animaux qui accompagnent Noble sont d'un naturel doux, honnête : le lièvre, la loutre, le castor. C'est la colombe Dunin qui lui sert de messager. Les léopards Hardi et Harouge sont francs et droits. Ysengrin est un fidèle et vaillant serviteur; ses avis ne valent rien à la vérité : un jour il fait déserter les troupes du roi, parce qu'il lui a conseillé d'en diminuer la solde; mais les mauvais conseils ont été donnés par bêtise et non par méchanceté ni arrière-pensée. L'âne Timer, infiniment sot, mais de bonne foi, appartient au Roi. L'ours blanc Blancart, fort et redoutable, n'est ni adroit ni rusé; embauché d'abord par Renart, fait prisonnier du Roi à la première rencontre, il fait sa soumission et se réfugie humblement auprès du Roi aussitôt que le navire des vertus, où

il est retenu et presque oublié, est enlevé par une nue.

De son côté, Renart est la fidèle personnification de la ruse et du mensonge, de la perversité et de la dépravation. C'est le suppôt de l'enfer, l'allié de Proserpine et de Satan ; c'est le serpent qui infecte tout de sa bave, qui introduit le mal dans le monde et l'y fait triompher. Renart est fort, il a des richesses, des alliés, une armée puissante ; mais c'est pourtant toujours par la fourbe qu'il se guide et qu'il triomphe; il s'enfuit aussitôt qu'il y a quelque danger à craindre, il se déguise et en impose pour tromper et réussir ; il se donne l'air humble et repentant par calcul, quand il croit s'en tirer par là à meilleur marché et s'insinuer plus avant dans les bonnes grâces de son débonnaire et loyal adversaire et suzerain. Renart ne se contente pas de tramer la perte du Roi, il séduit son épouse et attire son fils dans ses filets de perdition. De même que dans les autres poëmes du renard, Grimbert le blaireau est cousin de Renart et lui demeure fidèle plutôt par alliance de famille que par aucune conformité réelle de façon de penser. Mais le singe avec son fils, animal souple, méchant et difforme, trahit Noble, et se fait commensal de Renart, auprès duquel il est mieux à sa place à

la vérité. Pour se fortifier, Renart recherche l'alliance de Céraste et de Basile. Le premier est un serpent, par conséquent d'un naturel conforme à celui de l'astucieux Renart; il est fabuleusement riche et puissant, et cède à Renart le château de Passe-Orgueil, c'est-à-dire vraisemblablement le temple d'un orgueil, d'une vanité tellement mondaine et monstrueuse qu'elle surpasse même la vanité infernale dont le lionceau Orgueil est le représentant. Le coq Basile n'est guère autre que le fameux Basilic, espèce de lézard, animal fabuleux dont le seul regard assassine, et dont l'alliance, par conséquent, est encore un autre compromis avec la méchanceté, le meurtre, les puissances infernales.

II. *Sujet et idée fondamentale.* Dans le premier et principal *roman de Renart*, nous avons dû reconnaître un recueil de fables et de contes divers, une réunion et une rédaction de compositions déjà anciennes en partie, et conservées par tradition sans doute autant que par écrit, la plupart du genre populaire, d'une teinte enjouée, faites pour divertir et pour exciter le rire plutôt

que pour instruire gravement, remplies d'une douce ironie plutôt que d'une satire amère, sérieuse et didactique. Il en est autrement du roman de Renart le Nouvel; celui-ci appartient à la vérité au cycle des poëmes sur la vaste fiction ancienne et commune des animaux, mais il ne tient qu'accessoirement et pour ainsi dire accidentellement aux fables précédentes, aux contes traditionnels et joyeux sur Ysengrin et Renart, Hersent et Hermeline, etc. Ici les querelles, les jalousies, les railleries entre Ysengrin et Renart, se continuent et servent de motifs et de ressorts à l'action, mais elles ne forment plus le sujet ou la base principale. Ysengrin, d'ailleurs, nous l'avons fait remarquer, ne joue guère ici qu'un rôle secondaire. La lutte s'engage d'une manière plus directe, plus saillante et plus durable entre Renart et Noble, le roi même, et c'est cette lutte-là qu'il faut plutôt considérer comme le sujet, proprement dit, du Nouveau Renart. Toutefois, au fond de ce sujet, on aperçoit sans peine dans l'auteur l'intention de peindre la lutte entre le bien et le mal en ce monde, l'effet du péché originel, la propagation et le triomphe du mal parmi les hommes. L'auteur paraît poser le lion, le Roi Noble, comme représentant de la bonté et de la loyauté, mais en même temps de la bon-

homie débonnaire et crédule qui se laisse facilement mener, et qui, par une tolérance trop indulgente envers le mal et la mauvaise foi, perd toute estime et tout respect, et finit par se trouver malgré lui et presque à son insu dominé par le mal et vaincu par les méchants et les vices qui usurpent sa place et son autorité. Renart, au contraire, paraît être là comme le principe du mal, le vice personnifié, l'esprit mondain, l'impiété l'emportant de plus en plus sur la croyance, sur la vertu, sur tout le genre humain, et régnant enfin dans ce monde de perdition. Sans doute l'auteur, en peignant le triomphe successif de la scélératesse, ne s'est point proposé de retracer une image abstraite du mal en lui-même; il a eu clairement l'idée de faire un tableau concret de la perversité de la société humaine, telle que celle-ci s'est offerte à lui du temps où il a vécu et dans les pays qui lui ont été connus, et il a eu nettement l'idée de signaler en particulier la dépravation du clergé soi-disant chrétien, de toute la hiérarchie catholique depuis le pape même jusqu'au dernier prêtre desservant ou moine mendiant. En conséquence, sous le rapport du sujet et de la conception fondamentale, le Nouveau Renart est une œuvre originale et indépendante, en droit de prendre rang parmi les vastes fictions

narratives des grands poëmes didactiques du moyen-âge, particulièrement du treizième et du quatorzième siècle. Les teintes du tableau de la démoralisation sociale sont aussi sombres et aussi tranchantes, la satire est aussi mordante, l'attaque est aussi vive, les paroles sont aussi franches, la conclusion est aussi affligeante que dans les plus virulents sirventes des troubadours du treizième siècle ou dans les sottes chansons des trouvères. La hardiesse de l'attaque et la liberté de la parole fournissent un témoignage de plus de la dégénération grossière et scandaleuse d'une grande partie de la société, et du mépris où étaient tombés l'Église et le clergé au treizième siècle, et en même temps une preuve en faveur du courage, de l'indignation et de la franchise des hommes de lettres d'alors, de la sévérité de la critique, de l'indépendance hardie de la littérature.

---

3. *Allusions historiques*. La trempe, le ton et la marche du récit sont de nature à faire naître involontairement chez le lecteur du Nouveau Renart l'idée d'une allusion suivie à des événements historiques soit contemporains du poète, soit antérieurs. Sur ce chapitre, toutefois, ni sou-

28

venirs, ni combinaisons, ni recherches ne m'ont conduit à rien. D'autres sauront peut-être mieux faire et parviendront sans doute à trouver une clef à l'énigme. Quant à moi, aujourd'hui, je suis réduit à regarder le poëme comme une pure fiction narrative, allégorique et didactique. Dans la première partie surtout, la plus décidément narrative, il n'est absolument fait allusion à aucune personne ni à aucun événement. Dans tout le poëme, il n'est alludé distinctement à aucun personnage contemporain ni antérieur. Ce qu'il y a, surtout dans la dernière moitié du poëme, c'est une allusion générale et universelle aux hommes du treizième siècle, et une allusion directe et ouverte à tout le clergé régulier et séculier, mais sans désignation particulière ni positive d'aucun individu. Enfin, les trois dernières branches seulement contiennent des allusions franches et nullement déguisées aux affaires des Jacobins et des Cordeliers et à leurs contestations, ainsi qu'aux prétentions, aux luttes, aux relations et à l'état des Templiers et des Hospitaliers vers la fin du treizième siècle. On se souviendra que les deux ordres des Jacobins et des Frères Mineurs ou Cordeliers figurent également d'une manière peu avantageuse et peu honorable dans le *Couronnement de Renart*, depuis le vers 1080.

4. *Allégorie*. On sait assez que l'allégorie est une figure favorite et employée jusqu'à satiété dans la poésie des trouvères. C'est surtout dans les poëmes didactiques et dans les poëmes élégiaques et érotiques qu'elle est d'un usage fréquent et qu'elle se trouve au premier rang. Elle occupe moins de place dans la poésie populaire, vulgaire et divertissante, dans les fabliaux, par exemple; aussi l'allégorie, surtout l'allégorie abstraite, paraît plus rarement et avec plus de retenue dans les rapsodies qui composent le premier *roman de Renart* et qui, pour la plupart, tiennent au genre de l'apologue proprement dit. Le *Couronnement de Renart* et *Renart le Nouvel* s'éloignent davantage de la simplicité de la poésie populaire et participent du caractère des grandes fictions chevaleresques de ces temps; en conséquence, l'allégorie abstraite se montre déjà ouvertement dans le *Couronnement :* médisance, envie, orgueil, y figurent comme des individus; les animaux n'y sont plus tout simplement des acteurs doués de leurs instincts particuliers; ils y font des personnages plus ou moins distingués de rang et de qualité; et dans *Renart le Novel*, l'allégorie prédomine d'une manière encore plus caractéristique, et le simple et pur apologue descend d'une façon plus décidée à un rôle épiso-

dique et inférieur. Ce n'est guère que dans les branches 15, 16, 17, 18 et 19 que le véritable apologue règne et que, par mémoire et analogie, le lecteur est ramené vers les récits vulgaires et traditionnels du principal et premier corps d'ouvrage sur le renard, le loup et autres bêtes; mais en effet, bien que ces cinq branches soient suffisamment et assez naturellement liées au reste du poëme, elles y forment incontestablement une espèce d'épisode, et font tant soit peu disparate au milieu de toutes les autres. Quant au poëme de *Renart-le-Novel* en général, à considérer la trempe particulière de toute la conception, et la manière dont l'auteur fait figurer et agir les bêtes qui lui servent d'acteurs, tels que le lion, le lionceau, le renard, le loup, etc., on serait en droit de l'appeler essentiellement et presque entièrement allégorique, et de le qualifier d'allégorie suivie et complète. Toutefois, cette allégorie est de deux espèces, et donne lieu par là à une distinction. L'auteur fait figurer et agir allégoriquement des êtres véritables et concrets, de chair et d'os, tels que toutes les brutes, et cette manière d'allégoriser est fondamentale et distinctive pour la conception et la contexture de l'ouvrage; elle est continue et indispensable dans toutes les parties, depuis le commencement jusqu'à la fin. De

plus, l'auteur fait apparaître, mouvoir et agir des êtres allégoriques, imaginaires et abstraits, de pures fictions poétiques, tels que les vices et les vertus personnifiés, colère, envie, luxure, tromperie, charité, foi, courtoisie, raison, etc. Parmi les branches où il se livre surtout à l'emploi des faciles allégories de cette espèce, on remarquera aisément la septième et la huitième, où il fait accueillir le fils du lion dans le palais magnifique du renard; la vingt-troisième et la vingt-quatrième, qui contiennent la description des deux navires de Renart et de Noble, etc. Du reste, le plus souvent, il se contente de signaler et de distinguer ces personnages par leur nom seul, sans entrer dans aucun détail sur leur caractère emblématique, sur leur action ni sur leur influence immédiate ou individuelle sur les autres acteurs, ni sur la marche et le développement du sujet. Dans la première partie du poëme, il y a une certaine liberté, un certain agrément et attrait dans la fiction, une certaine douceur dans l'ironie, et le poète paraît inspiré et à l'aise dans sa création. A mesure que l'auteur avance, il semble qu'il tourne davantage au sérieux, et que son travail devienne plus laborieux et plus lourd; il semble s'attacher de plus en plus à présenter un tableau allégorique amèrement satirique, triste et affli-

geant de la corruption qui s'est emparée du monde, des vices qui y règnent, et en particulier de la dépravation du clergé catholique. De même que la pétulance et l'aigreur de cette satire nous placent au treizième siècle, de même la prédilection pour l'allégorie, et l'emploi prédominant de cette figure assez monotone et assez fatigante en elle-même à la longue, prouveraient au besoin la date de notre poëme : les productions des premiers siècles du moyen-âge, plus exclusivement narratives, plus simples et plus ingénues, plus près du caractère populaire, prêtent moins à l'allégorie. Le treizième siècle est, si l'on veut, le pivot et le point culminant du moyen-âge en France ; aussi, dès cette époque, la faveur et le goût du public ont été acquis à l'allégorie qui va régner en despote parfois bien assoupissant dans toutes les fictions de la littérature en France, depuis Guillaume de Lorris, Charles d'Orléans et tant d'autres, jusqu'à Boileau et Voltaire.

---

5. *Unité de conception.* Dans le *Roman de Renart*, série d'apologues assemblés au hasard, il n'y a, nous le savons, d'unité que celle de l'idée d'une fable générale des animaux ; il n'y a

aucun ensemble de forme ni de récit. Le Nouveau Renart est un poëme entier, et forme un corps. Il y a là un seul sujet, une seule idée, la lutte entre le mal et le bien, représentés allégoriquement par le renard et le lion, le vassal et le suzerain, et l'apparence du triomphe pour le suzerain, mais la réalité de la victoire pour le vassal. Tout marche depuis le commencement jusqu'à la fin, tout se développe assez naturellement, tout se tient et se suit, les épisodes mêmes sont liés à l'action principale et font vraiment partie du tout. Le plus souvent le récit est vif, animé et assez rapide, les différentes aventures se succèdent d'une manière assez brusque et variée; les digressions ne sont ni trop nombreuses ni excessivement longues, et si parfois elles sont assez étendues, l'auteur revient aisément à l'action principale. Sur ces renseignements, on n'hésitera pas à reconnaître dans ce poëme une certaine unité de composition, de contexture et de récit; et de plus, rien ne s'oppose absolument à ce qu'on l'attribue à un seul auteur, à une seule et même contrée, à une seule et même époque. Cet auteur, ce pays et cette date ont été mentionnés plus haut.

Malgré ce qui précède, le poëme, divisé en deux livres, se scinde effectivement en deux

parties avec des différences telles que l'on ne saurait guère se refuser à y reconnaître deux conceptions successives et diverses, appartenant très probablement au même auteur et à des époques très rapprochées, rattachées à l'aide d'une transition assez simple mais vraisemblablement faite après coup. Puisqu'il en est ainsi, on ne prétendra point qu'il y ait unité absolue, unité complète de conception, d'action et de forme, dans la dernière rigueur du terme, encore que nous n'ayons point balancé à considérer l'ouvrage comme un tout, un ensemble dont les parties sont unies et ressortent sans efforts l'une de l'autre.

Les rubriques placées en tête des branches semblent indiquer que celles-ci se suivent et tiennent les unes aux autres ; toutefois ces rubriques varient dans les différents manuscrits; elles ont peut-être été arbitrairement ajoutées par les copistes, et ne doivent pas nous servir pour conclure. Outre la transition et les liaisons que nous avons fait remarquer, il ne faut pas passer sous silence que les différentes parties du poëme se trouvent partout réunies, et nulle part isolées; qu'il y a, dans les diverses parties, de l'analogie et de la conformité de langage, d'acteurs et de tendance, ainsi que dans l'emploi

égal des chansons indiquées et notées suivant un même système.

Voici cependant d'autres observations. Le premier livre, comprenant 2630 vers, en 12 petits chants, paraît former vraiment une seule branche proprement dite, entière et à part, un poëme complet, une véritable unité sans épisodes, où tout se tient, et où l'action marche régulièrement et rapidement vers la catastrophe. Le sujet y est mené à fin : le vassal corrompt et séduit le fils de son suzerain, se venge de son antagoniste, se soulève, combat avec adresse et succès, finit pourtant par se soumettre et rentrer en grâce avec éclat et magnificence. Il n'y a, dans ce premier livre, dans cette branche, point d'aventures amoureuses, ce qui est bien à remarquer, point de nouvelles fables sur les rivalités jalouses, les ruses et trahisons ordinaires de Renart et d'Ysengrin ; mais il abonde en cérémonies et exercices de chevalerie, en intrigues et ruses de cour, en méchancetés et félonies de courtisans. L'auteur se moque sans doute des Frères Mineurs en faisant prendre leur habit à Renart (br. 8); mais du reste il paraît ne s'être absolument attaché à aucun fond ni allusion directe ou historique. La fiction de cette première

partie est particulièrement hardie et franche, la narration y a de la vivacité et de l'attrait.

Quand on passe au second livre, il y a d'autres remarques à faire. Les quatre vers qui, en terminant le premier, préludent au second, ont pu être facilement ajoutés après coup. Un manuscrit porte, ainsi que nous l'avons copié : *C'est li secons Livres*, un autre *Li secons Renart*, un troisième, *Ci commence le Roumans du Petit Renart de Moralité*, et ailleurs on trouve, *Renart qui rennans aujourd'huy par tout*, variantes qui feraient pencher pour la division en deux poëmes. Le second livre, replaçant d'abord la scène au printemps, commence, dans et après le prologue, d'une manière tout indépendante et comme un poëme à part et tout autre que le précédent; les relations entre l'un et l'autre, et les allusions au premier, éparses dans le second, suffisent pour les joindre ainsi qu'on l'a fait, mais du reste ces relations et ces allusions sont assez faibles et presque accessoires ; elles ne sont pas beaucoup plus fortes ni plus marquées que les réminiscences des apologues généraux et traditionnels conservés dans le grand *Roman de Renart*, et les allusions à ceux-ci. En outre, aussitôt que l'on aborde le second livre, on se sent placé sur un terrain différent; on s'y trouve dès

le début dans la sphère des amours et des adultères, et devant les désolantes peintures de la corruption du monde et du clergé, et de la part que celui-ci prétend aux affaires politiques et aux intérêts mondains. Cette seconde partie forme d'ailleurs, comme la première, un tout à part; il y a une action, une intrigue, des épisodes et une péripétie. Le vassal et ministre devient félon, s'enfuit, se défend, se rend redoutable, feint de se soumettre, se réconcilie, et sort de la lutte en triomphateur.

Après avoir ainsi constaté jusqu'à un certain point le défaut d'unité absolue, et l'existence probable de deux poëmes au lieu d'un, il reste à montrer encore que d'autres parties sont également des compositions séparées, des interpolations en quelque sorte annexées ensuite seulement au corps de l'ouvrage dans une intention spéciale d'application prosaïque et d'allusion directe et satirique. Les cinq dernières branches ont bien l'air d'avoir été ajoutées successivement, et de n'être pas entrées d'abord, ni même toutes les cinq à la fois, dans la conception primitive du poète; il semble qu'en premier lieu l'auteur ait ajouté les branches 34 et 35; puis la 36e et la 37e, et ensuite la 38e et dernière. Dans la 33e branche, la paix se fait, le dénoue-

ment a lieu, par conséquent le poëme est terminé là à la rigueur, et il n'est pas invraisemblable que tel ait été d'abord le dessein de l'auteur. Mais à la fin de cette branche, et après que tout a été réglé et achevé, on introduit la dame Ghile, personnage tout nouveau alors et presque absolument le fauteur, le second ou le double de Renart même, mais qui dans le reste du poëme sert à le glorifier. Dans tout ce qui précède, la satire et la raillerie n'ont été dirigées contre le clergé qu'accidentellement, pour ainsi dire, et d'une manière générale. Les attaques vont être plus directes, plus spéciales et plus amères. La 34e branche commence par un sermon armé de bec et de griffes contre le clergé, espèce de prologue pareil à celui du second livre, et semblant indiquer encore une partie nouvelle, une composition postérieure et faite à part. Les 34e et 35e branches ne sont guère qu'une amplification de la fin de la 33e ; l'auteur y décrit la fête, le banquet, les témoignages d'amitié et les libéralités par lesquels on célèbre la réconciliation et la conclusion de la paix générale entre les animaux acteurs du poëme ; l'action n'y marche plus guère. Rien ne s'oppose à ce que Jacquemars Gielée ne soit auteur de ces deux branches comme du reste. A la fin de la 35e branche se

termine donc proprement pour la seconde fois la fiction du second livre ou du second poëme compris sous le titre commun de *Renart-le-Novel*. De même que jusqu'ici il n'a été qu'épisodiquement et accessoirement question des ordres religieux, de leur état, de leurs prétentions et de leurs dissensions, de même dorénavant il ne sera plus question du tout de Noble ni d'aucun des autres animaux et personnages précédents, mais uniquement de Renart, de ses deux fils, du clergé et des ordres religieux. Les branches 36 et 37, ne renfermant que 300 vers, sont remplies des contestations des Jacobins et des Cordeliers : on y est amené sans transition aucune ni motif avoué. Renart offre à chacun des deux ordres un de ses fils pour les instruire et les guider, et les moines sont également reconnaissants et charmés de mettre à leur tête ces deux rejetons du genre renard. Le sujet principal de la 38e branche ne tient guère plus aux deux branches précédentes que celles-ci ne tiennent au reste. Renart veut essayer une confession et la vie d'ermite, et s'en dégoûte aussitôt. L'exposition de cette fantaisie est partagée entre la 37e et la 38e branche à la vérité; mais de là l'auteur en vient brusquement, avec aussi peu de transition et de motif, aux ordres des Templiers et

des Hospitaliers et au désir qui naît chez eux d'avoir Renart à leur tête. Finalement dame Fortune, autre nouveau personnage allégorique introduit tout à coup, vient, comme un *Deus ex machina*, du consentement du pape, élever Renart au haut de sa roue, le proclamer et couronner roi sans qu'il y soit question de la dynastie de Noble ni d'aucun autre monarque détrôné. De cette façon le lecteur est transporté dans une région toute nouvelle, l'auteur et son poëme se sont successivement écartés du caractère de la première et principale conception, et les dernières branches sont presque en désharmonie avec le vrai poëme, avec la fiction primitive.

---

6. *Idiome*. Nous ne prétendons point entreprendre un examen philologique, savant ou complet de l'idiome employé dans le Nouveau Renart; mais nous ne quitterons pas non plus ce poëme sans soumettre au lecteur un petit nombre de remarques plus ou moins frappantes ou curieuses sur ce sujet.

Pour celui qui n'est qu'à un certain point familiarisé avec les idiomes et dialectes français du moyen-âge et de nos jours, une lecture cou-

rante du Nouveau Renart en fait paraître la langue plus simple, plus facilement intelligible, plus près du français que celle du Couronnement de Renart; elle semble en général, sinon dans les détails, se rapprocher davantage du dialecte de la plupart des branches et apologues du principal Roman de Renart. (A la vérité il ne faut pas passer sous silence que cet avis est conçu d'après la lecture de l'imprimé, et non d'après une lecture scrupuleuse des manuscrits.) Bien que le Couronnement et le Nouveau Renart soient l'un et l'autre de la dernière moitié du treizième siècle, il est probable, selon ce que nous avons exposé plus haut, que celui-ci est de quelques années postérieur à celui-là, et il n'est pas impossible que de là naisse quelque nuance de style. Rien n'empêche d'ailleurs que l'ancienneté et les copistes des divers manuscrits aient pu influer à cet égard. De plus, dans *Renart-le-Novel*, l'orthographe et l'observation des formes grammaticales des mots paraissent fréquemment trop correctes, trop régulières et trop modernes pour appartenir à Jacquemars Gielée et à la fin du treizième siècle, et font penser qu'apparemment elles ont été tant soit peu réformées et modernisées par les copistes.

Le *w*, par exemple, dans *warnison* pour garnison, *wart* pour garde, et le *k*, lettres presque étrangères à l'alphabet français actuel, sont d'un fréquent usage dans le Nouveau Renart, et attestent l'emploi de quelque dialecte et l'influence de quelque idiome étranger voisin. Le *k* surtout est fort souvent employé tantôt pour désigner le son de *qu*, tantôt celui de *c*, tantôt celui de *ch;* dans ces sons et ces signes représentants il paraît d'ailleurs y avoir beaucoup de confusion ou d'arbitraire*:* nous voyons ainsi de plus tantôt le *ch* mis pour un *c*, tantôt un *c* pour un *ch*. Voici quelques exemples pris au hasard parmi un grand nombre d'autres pareils : vers 239 et 240, *ki* pour qui et pour à qui ; vers 244, *k'il* pour qu'il ; vers 233, *k'envoié* pour qu'envoyé ; vers 532, *cloketes* pour clochettes ; vers 2561, *kievre* pour chèvre ; vers 2565, *kenue* pour chenue ; vers 2631, *karités* pour charité ; vers 321, *c'on* pour qu'on ; vers 234, *c'or* pour qu'or; vers 453, *chi* pour ci ; vers 2587, *cauchon* pour chanson ; vers 293, *rice* pour riche ; vers 515, *ceval* pour cheval; vers 356, *cief* pour chef; vers 685, *trençant* pour tranchant ; vers 688, *mance* pour manche ; vers 276, *cauçast* pour chaussât ; vers 453, *c'ai* pour que j'ai ; vers 412, *c'à* pour qu'à ; vers 322, *cat* pour chat ; vers 292, *canter* pour

chanter ; vers 2581, *cançon* pour chanson ; vers 457, *cambre* pour chambre ; vers 464, *cascuns* pour chacun ; vers 370, *cose* pour chose, etc.

L'auteur fait un emploi assez constant de la terminaison des mots déclinables en *s* ou *x*, pour faire distinguer ainsi les sujets du singulier et les régimes du pluriel d'avec les mots employés comme régimes au singulier et comme sujets au pluriel, par exemple, vers 651 : Ysengrins encontre Renart et Orguel, Renars l'esgarde... ; vers 670, Ysengrin fiert Renart... Renars estoit priés del outrer, qu'il ne pooit mais contrester à Ysengrin ne tant ne quant... s'Orghius... ne fust ki Ysengrin desroute... ; vers 3911, la mors n'espargne nului... sonmes ciertain de le mort; vers 3973,... vont tout coucier, et sitost k'il virent raiier le soleil lendemain, armer se keurent tuit et adouber. Coisent li mort, li navré braient... si gent moult bien se deffendent... uns des fius Renart ki en se main tint un fausart... Bien a des gens le Roi vint mors ; vers 3990, li lupars s'escrie, assalés, signor baron. Noirons li fouant... contre Noiron ; vers 4013, Nobles se regarda... tout maneçant le Roi Noblon, etc., etc.

Le vieux français, à ce qu'il paraît, fait un usage assez arbitraire des articles. A la vérité, autant

29

que je sache, l'article *la* n'est employé qu'avec des mots féminins et jamais au masculin ; aussi, dans le Nouveau Renart, nous trouvons constamment la Roïne, la Dame, la Cour, la Biele (belle). Mais les articles *le* et *li* sont mis également pour *le*, *la*, *les*, *lui*. Malgré cela, l'emploi du *le* avec les mots féminins paraît tant soit peu restreint, et l'œil du lecteur ne laisse pas d'être involontairement frappé de rencontrer assez souvent cet article avec des substantifs décidément féminins d'après le sens, l'étymologie ou l'usage, tels que *le* feme (femme), *le* gheline (poule), *le* singesse, *le* mort, *le* pais (paix), *le* cançon (chanson), *le* candeille (chandelle), *le* sale (salle) *le* ville, *le* terre, *le* gent, etc., etc.

Dans les sommaires, nous avons plusieurs fois fait remarquer l'emploi des jeux de mots auxquels l'auteur semble se complaire et mettre un certain mérite. Ce ne sont là en effet que de vrais jeux, des jeux assez puérils même, qui n'ont rien d'agréable, rien de poétique, rien d'intéressant, même presque rien de curieux ni de simplement divertissant pour le lecteur d'aujourd'hui. Seulement cette répétition fréquente de jeux de mots nous fournit une preuve du goût du public du treizième siècle, et des exercices ou artifices grammaticaux et prosodiques

auxquels les poètes et les littérateurs de ces temps aimaient à se livrer. A cette occasion nous avons mentionné le trouvère Rutebeuf; pour ajouter encore un exemple à ceux que le treizième siècle fournit en grand nombre, nous pourrons faire souvenir de Guyot de Provins, à l'endroit où il joue sur la syllabe *fi*, dans sa diatribe sur les *fisiciens* ou médecins.

Le Nouveau Renart offre bon nombre de mots presque entièrement étrangers à la langue française d'aujourd'hui, ressemblant d'une manière plus ou moins frappante à des mots ou termes d'origine allemande ou scandinave, et prouvant par là que l'auteur et son idiome sont voisins des idiomes de Flandre, de Hollande, d'Allemagne et d'Angleterre. Nous en citerons un petit nombre : *Faide*, guerre, démêlé, hostilité, comme dans le vers 382, en faide orent longhement esté, et ailleurs, fait penser à l'allemand *Fehde*, et au danois *Feide*, qui ont le même sens. — *Isniaus*, *isnel*, *isnelement*, vif, agile, promptement, vers 466, destriers isniaus et fors, et ailleurs, font penser à l'allemand *schnell*, au hollandais *snel*, qui signifient la même chose. — On ne saurait voir, au vers 2511, li auquant espringhent, le verbe *espringher*, danser, sauter, trépigner, qui n'a point d'analogue dans le français, sans

songer aux mots anglais, allemand, hollandais et danois; *spring*, *springen*, *springe*, sauter. — *Sigle, sigler*, voile, faire voile, naviguer, par exemple, vers 3932, en anglais *sail*, en allemand *segeln*, en danois *seïle*. — *Warlousketer*, loucher, au vers 4116, Orghilleus ki warlouskete un peu del oel, rappelle le hollandais *war*, *warlen*, trouble, tourbillonner; l'allemand *lauschen*, écouter en cachette; le danois *luske* (prononcez lousque) écouter, sans en faire semblant, se conduire en biais, de mauvaise foi, sans franchise ni loyauté.—*Wileconme*, *walecoume*, *willeconme*, bien-venu, v. 1362, 1372 et ailleurs, est une traduction et réunion simple et claire des mots qui ont le même sens en anglais, en hollandais, en allemand et en danois. — *Wihot*, *wihos*, cocu, vers 384, 642, Ysengrin li wihot, et ailleurs. Les dictionnaires ne nous éclairent guère sur l'étymologie et le sens de ce mot étrange. Toutefois, en se souvenant que *tête* se traduit en anglais par *hood*, en hollandais par *hoofd*, en allemand par *haupt* (ou *kopf*), en danois par *hoved*, que *vieh* en allemand signifie brute, bête, bétail, que *geweih* signifie bois, ramure du cerf, ne serait-on pas alors porté à croire que *wihot* signifie proprement tête cornue, tête à ramure, tête de bête (à corne), c'est-à-dire le symbole

commun du cocuage? — *Miauwer*, vers 3201, Tibiers..... à miauwer prist si haut c'on l'oï tout cler ou garding. Ce mot n'est pas très différent du français *miauler*, à la vérité; c'est d'ailleurs une onomatopée; néanmoins il semble tenir de plus près à la forme anglaise *mew*, *mewing*, à l'allemand *mauen*, *miauen*, au danois *miaue* prononcé en trois syllabes *mi-au-e*, en donnant à l'*u* un son analogue à celui d'un *v*, et en faisant légèrement sonner l'e final, à peu près *mi-a-ve*. — *Garding*, ailleurs *gart*, se trouve moins près du français *jardin* que de l'anglais *garden*, du hollandais *gaard*, de l'allemand *garten*.—Nous avons fait remarquer qu'en plusieurs endroits l'auteur a placé exprès quelques mots de flamand, par exemple aux vers 2882, 3366 et suivants. — Aux vers 4823 et suivants, Renart se fait appeler *maistre Ginemans*, *Ginemant*. Bien que nous n'osions rien affirmer positivement sur le sens de ce nom, la première partie pourrait bien venir simplement du vieux français *gines*, fers, liens; *engin*, génie; *engigner*, tromper, et la dernière syllabe paraît évidemment le mot d'homme, en anglais *man*, en allemand *mann*, etc. — Au vers 3058, l'agneau est appelé *Giermete* : ceci peut être simplement un diminutif de *germe*, qui est employé dans le vieux

langage pour jeune brebis ; mais le nom ne laisse pas de faire penser à celui de *Metge*, donné à la chèvre dans le poëme bas-saxon du renard, ainsi qu'à *Mette*, nom propre de femme en danois et en d'autres langues, employé habituellement pour désigner et appeler la brebis ou la chèvre. — *Taket*, *Takés*, est le nom donné au mâtin dans les vers 3399, 3568 et autres; ce nom est employé de même pour le mâtin au roman de Reinaert en flamand. Il offre sans doute quelque analogie avec le français *tâche* ; mais il paraît en avoir bien davantage avec l'anglais *take* et le danois *taqe*, signifiant l'un et l'autre prendre, saisir. — D'où viennent, pour la colombe, les noms de *Tubés* et *Duuins*, qui lui sont donnés aux vers 629, 3640 et autres ? Cet oiseau s'appelle en anglais *dove*, en danois *due* (prononcé doué), en allemand *taube*, et il n'est guère difficile de trouver ici l'analogie, et de passer de l'un de ces noms à l'autre. — Au vers 5988 et ailleurs, nous voyons le castor appelé *bievre*, *Coullés li bievres*. Le mot de *bievre* n'a guère passé dans le français ; mais il se retrouve partout ailleurs, ainsi : latin *fiber*, italien *bevero*, anglais *beaver* (prononcé bivre), allemand *biber*, danois *baever* (prononcé bêvre).

MANUSCRITS DE RENART-LE-NOVEL.

La grande Bibliothèque royale de Paris renferme au moins quatre manuscrits de *Renart-le-Novel,* savoir : 7607-3, ou bien Lancelot 38; Cangé 69; 7615, olim Fauchet; et 2736 ou bien La Vallière 81; et je ne crois pas que l'on en connaisse d'autres. (J'ai beaucoup de regret de n'être pas en état de donner de ces manuscrits une description aussi complète, aussi détaillée et aussi exacte que j'aurais bien voulu. N'ayant été à même d'employer que peu de moments à un rapide examen, je vais cependant mettre sous les yeux du lecteur les notions qu'il m'a été possible de recueillir.)

Pour le texte, les quatre manuscrits ne me paraissent pas offrir des variantes très considérables ni très étendues; ils en renferment selon l'apparence à peu près autant l'un que l'autre [1]. Les rubriques et les miniatures servant d'ornements aux manuscrits varient davantage; elles sont

[1] Ce qui se trouve confirmé par les variantes recueillies par M. Chabaille, dans son Supplément au roman de Renart, page 365-73.

vraisemblablement dues seulement au bon plaisir des différents copistes. Selon Méon, dans la préface du *Roman de Renart*, les manuscrits ou copies sont datées de 1288, 1292, 1290 et 1289 [1].

Manuscrit 7607-3, *Lancelot* 38. Entier et formant un volume à part de 56 feuillets in-4° à 2 col. Le manuscrit est complet, mais pas très bon; quoiqu'il ne paraisse pas le plus ancien, il est de qualité inférieure. Il n'a point de notation de musique des chansons, mais on y trouve des miniatures dans le texte et à la fin. La distinction des branches est marquée, mais elle diffère de celle que Méon a adoptée pour l'imprimé, et il n'y a qu'un petit nombre de rubriques en couleur rouge, peut-être ajoutées après coup.

Manuscrit Cangé 69. Egalement entier et formant un volume à part. 60 feuillets in-4° à 2 col. Très beau manuscrit bien conservé et qui paraît moins vieux que le précédent. On lit en tête: *Cy commence li Roumans du petit Renart de Moralité*. Au début des diverses branches, il y a en tout 44 titres ou rubriques; celles que Méon a adoptées sont pour la plupart du nombre, mais tantôt les rubriques sont plus multipliées que chez

[1] Cfr. surtout, pour le manuscrit Cangé 69, le Grand d'Aussy aux Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, t. V, p. 321.

Méon, tantôt plus rares. Ce manuscrit devient d'autant plus précieux que Cangé y a fait des additions curieuses. Il y a ajouté une table complète des matières, et a noté en marge les divisions établies dans le manuscrit précédent. Il a complété son manuscrit par des notes et des additions nombreuses tirées principalement du manuscrit 7607-3 et en partie d'autres manuscrits [1].

Manuscrit 7615, *olim Fauchet*. Relié avec d'autres ouvrages. 57 feuillets, fol. 1, col. 1, jusqu'au fol. 58, à 160 et à 150 vers, in-4°, à 2 colonnes. Complet, mais beaucoup moins beau que le Cangé 69; l'écriture paraît plus ancienne ou du moins plus difficile à déchiffrer. Au texte il n'y a point de miniatures, mais seulement des espaces en blanc afin de pouvoir en mettre. A la fin se trouve une grande peinture de la roue de la Fortune sur laquelle nous donnerons tout à l'heure quelques notions. Vers la fin les divisions et rubriques sont plus nombreuses et plus rapprochées que celles de Méon, mais les siennes s'y trouvent presque toutes, et l'indication du livre second se rencontre au même endroit où il l'a mise.

Manuscrit 2736, *La Vallière* 81. Uni à d'autres textes. Commence au feuillet 100. 67 feuillets à

[1] Cfr. plus loin, p. 465, la note 2 sur Renart le Contrefait.

120 vers, in-4° à 2 col. Très beau manuscrit, complet et bien conservé. Toutes les chansons se trouvent accompagnées de la notation. Le manuscrit est richement pourvu de lettres majuscules coloriées et de figures peintes avec beaucoup d'élégance et de travail. La grande miniature de la roue de la dame Fortune se trouve à la fin. La division du texte en branches est établie à peu près comme dans les manuscrits précédents; les rubriques, un peu moins nombreuses au commencement, sont du reste également à peu près les mêmes.

Nous savons que Renart finit par être couronné roi de l'univers et élevé au haut de la roue de la Fortune, que celle-ci ne fera plus tourner. Le texte annonce ainsi la représentation figurée de cette élévation au vers 8029:

> La figure est fins de no livre,
> Véoir le poés à delivre,
> Plus n'en ferai chi mention.

En effet cette *figure* se trouve peinte à la fin des manuscrits avec plus ou moins d'élégance, avec des couleurs plus ou moins tranchantes et bien ou mal conservées, et occupant une page entière in-4°. La roue est représentée de côté avec moyeu et rais. Tout au haut Renart se

voit assis sur un trône, ayant la couronne sur la tête, et vêtu mi-partie en Hospitalier et en Templier; ses deux fils sont à ses pieds en costume de Cordelier et de Jacobin; Orguel est à sa droite, et la dame Ghile siége à sa gauche. La dame Fausseté monte d'un côté de la roue, et la dame Foi tombe de l'autre. De plus la dame Loyauté se trouve précipitée au plus bas entre Charité et Humilité. Pour aider à l'intelligence de cette grande composition allégorique, des vers inscrits sur des rouleaux dessinés sur le fond du tableau font connaître les paroles et discours que sont censés prononcer les divers personnages représentés.

RENARS LI CONTREFAIZ.

Les différentes branches que nous venons de trouver réunies et groupées en grand nombre dans un ouvrage intitulé *Roman de Renart*, *Couronnement de Renart* et *Renart le Novel*, dues en particulier au douzième et au treizième siècle, n'avaient pas encore satisfait, rassasié ou lassé le public avide des récits sur ce fécond

sujet. La première moitié du quatorzième siècle ajouta encore une vaste continuation des poëmes de Renart, désignée par le titre de *Renart le Contrefait,* ce qui veut dire en effet contrefaçon, imitation, renouvellement de l'ancien poëme de Renart, et contenant encore environ 50,000 vers rimés, de huit syllabes. On y reconnaît la manière dont les anciens auteurs, en prétendant reproduire les ouvrages de ceux qui les ont précédés, rajeunissaient le style, changeaient les récits et y faisaient des retranchements ou des additions tellement considérables qu'ils les dénaturaient souvent entièrement. Au manuscrit 7630-4, fol. 3 r°, c. 1, l'auteur dit lui-même:

L'an mil trois cenz et vint
Iceste estoire premiers vint
Et fu li premiers livres faiz
Qu'an dit *Renars li contrefaiz;*
Car combien que de Renart die
Et de plusseur grant renardie,
Et met sus Belin et Bernart,
N'est pas li romans de Renart :
Ge di l'ancien romans fez;
Ainz est Renars li contrefez.
Qu'annuiz saroit jà nus rien fere,
Se il ne savoit contrefere.
Contrefaiz fu-il an cel an ;
Renart contrefait l'apele-an

Et celunc [1] l'art Renart ira.
Or antandez que il dira.

Au manuscrit Lancelot 4, fol. 51, verso :

Le clerc qui cestui livre a fait
Qui est *Regnart le Contrefait*.

La Bibliothèque royale de Paris possède deux manuscrits du *Roman de Renart le Contrefait*. Ils contiennent deux compositions, portant le même titre, mais très différentes d'étendue et de contenu ; l'une a environ 32,000 vers, l'autre en a à peu près 18,000. La première se trouve au manuscrit 7630-4, fonds de la Mare 284; parchemin, in-4°, à 2 colonnes, 197 feuillets de plus de 160 vers chacun ; figures coloriées comme illustration au milieu du texte, et grandes lettres ornées et coloriées pour marquer le commencement des branches; volume assez usé. Il paraît y avoir deux lacunes entre les f. 71-72 et 148-149. La seconde de ces compositions se trouve au manuscrit 6985-3, ou fonds de Lancelot 4; plus récent que l'autre, probablement de la fin du quinzième siècle; sur papier, bien conservé ; in-folio à 2 colonnes, 129 feuillets de plus de 140 vers chacun ; sans figures ni illustrations,

[1] Selon.

mais avec des espaces en blanc probablement destinés à en recevoir. La grande Bibliothèque royale de Paris n'a que ces deux manuscrits de Renart-le-Contrefait, et j'ai lieu de croire qu'il n'y en a aucun dans les autres bibliothèques de la capitale.

Selon ce que dit l'auteur (ou les auteurs) en différents endroits, le premier de ces ouvrages a été composé, pour la plus grande partie, de 1319 à 1322 [1], et le second commencé en 1328, n'a été fini qu'au bout de treize ans, c'est-à-dire en 1341. Le *roman de Renart le Contrefait* n'a pas encore été imprimé, et jusqu'ici Legrand d'Aussy [2], et Robert [3] en ont seuls fait et publié des résumés et des extraits. Aussi leurs travaux fourniront en partie les renseignements que nous allons donner sur le contenu de ce roman. Legrand d'Aussy n'a connu que la seconde version (Ms. Lancelot 4) et n'a travaillé que sur celle-là;

[1] Au manuscrit 7630-4, fol. 24, verso :

An l'an de l'incarnacion
Celui qui souffri paission
L'an mil trois cenz et dis et neuf
Commansa cest livre tout neuf.

[2] Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, t. V. Paris, an VII, in-4°.

[3] Fables des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, et Fables de La Fontaine, par Robert, 2 vol. 8°, Paris 1825, p. CXXXIII et suiv.

il ne s'inquiète donc pas des nombreuses questions et incertitudes que fait naître l'existence de la première version (manuscrit 7630-4). Robert, en disant : *Le nom de l'auteur ou des auteurs, s'ils sont deux, m'est inconnu ; ils étoient de la Champagne et des environs de Troyes,* ne se prononce pas sur la question, et paraît croire que les deux versions du poëme sont dues à deux auteurs différents. Cependant, il y a de fortes raisons de penser qu'un seul homme a composé les deux ouvrages l'un après l'autre. Non seulement les aventures de Renart et d'autres animaux dues en partie à Esope, communément répandues et répétées par tout le monde, se retrouvent également dans les deux ouvrages, il y a, dans la seconde version, de nombreux passages entiers, propres au Renart le Contrefait, presque entièrement conformes à d'autres de la première version, tel, par exemple, que le morceau sur le métier d'épicier, manuscrit 7630-4, fol. 40, et manuscrit Lancelot 4, fol. 29 verso; celui du vilain, manuscrit 7630-4, fol. 27, et manuscrit Lancelot 4, fol. 3; en général, la seconde et la troisième branche et la première partie de la quatrième. Dans l'une et l'autre version, l'auteur cite d'ailleurs également à tout propos les philosophes de la Grèce et de Rome, Salomon

et les pères de l'Église. L'auteur de l'un et de l'autre ouvrage tait son nom, et prétend le composer par le même motif : l'expérience que la communication de nos secrets ne nous attire que de fâcheuses affaires. La manière dont l'auteur, dans l'un et dans l'autre ouvrage, revient constamment sur Troyes et sur la Champagne fait croire que ce pays est le sien; dans l'un et dans l'autre ouvrage se trouve l'indication d'un espace de temps pendant lequel le trouvère s'est appliqué à son travail, et de l'époque où il l'a terminé. Dans le premier ouvrage, l'auteur se dit constamment clerc; dans le second, il se qualifie de même en maints endroits, et en d'autres il apprend au lecteur qu'il a été épicier pendant dix ans, qu'il a été clerc, mais qu'il ne l'est plus, qu'il travaille pour s'occuper, se divertir et se distraire de sa mélancolie et de l'idée de ses péchés, et qu'il avait cinquante ans quand il a commencé son travail. En un endroit où l'on peut croire qu'il fait allusion à sa propre histoire en ayant l'air de parler de celle d'un autre, il fait penser qu'il a pu employer sa jeunesse assez dissolue à l'état de marchand et d'épicier, et qu'à l'âge de vingt-six ans, il a passé à l'état d'avocat, *advocat*, ce qu'il a pu exprimer précisément ailleurs en s'intitulant clerc. Le manuscrit du second ouvrage se

termine par les mots: *Cy fine le second et dernier volume de Regnart le Contrefait*, ce qui pourrait bien indiquer une relation particulière de propriété et d'origine entre les deux ouvrages comme appartenant au même rimeur. Toutes ces notions et d'autres encore se concilient assez bien pour appuyer l'idée d'un seul et même auteur pour les deux ouvrages [1]. Si cet auteur a eu cinquante ans quand il a travaillé au second ouvrage, commencé en 1328, il a pu naître une vingtaine d'années avant la fin du treizième siècle et avoir terminé le premier ouvrage en 1322, un peu après quarante ans; il a pu en occuper son esprit et ses loisirs pendant une vingtaine d'années sans que cela empêche qu'il ait passé clerc ou avocat à vingt-six ans, et qu'il ait été marchand épicier pendant dix ans, vraisemblablement avant de se faire clerc [2].

[1] Bien que je sois assez d'avis d'attribuer les deux ouvrages à un seul et même auteur, pour trancher la question d'une manière bien nette et bien décisive, il faudrait une lecture plus complète des deux textes et un examen plus détaillé que le temps et l'occasion ne m'ont permis d'entreprendre.

[2] A la fin de l'un des manuscrits de Renart le Nouvel (Cangé 69), Cangé a transcrit environ un millier de vers de la seconde version de Renart le Contrefait (Lancelot 4). Ces fragments concernent surtout des événements de l'histoire de France au commencement du quatorzième siècle, les mœurs et coutumes du temps,

Voici quelques fragments du second poëme (ms. Lancelot 4) venant à l'appui de l'opinion énoncée sur l'auteur :

F. 1. r°, c. 2. Le *clerc* qui cestui livre fist
Il ne fist mie ainsi ce dist,
Car trestout son volloir ouvry
Et *à aucuns se descouvry*
Qui faignoient ses amis estre,
Mais depuis si fu mué l'estre
Qui le mirent en bas degré
Quand ilz eulrent sceu son secré;
Le clerc pour ce cas a affaire :
Pour ce en voeut ung livre faire, etc.

Fol. 18 verso, col. 1-2, vers qui peuvent bien être une allusion à la vie de l'auteur même :

Sire, volentiers vous diray
De m'enfance vous compteray :
Dès que je eus sept ans passés
Tout devins de mal apensés,
Menterres et faulx parjureres,
Fel, malvais, envieux et lerres.
. . . .
Bien alaisse querre ung morsel
D'un pasté ou d'un piprenel
Ou d'une tarte ou d'un flaon
De Troyes jusquez à Laon.
Quant de douze ans à seize vins

les monnoies, les costumes, l'auteur du poëme, les ménétriers, les juifs, les moines, les Flamands, les croisés, les suppliciés.

Adoncquez curatier devins
A clercz laiz, séculiers et moisnes,
A chevaliers, bourgois, chanoines,
D'abbesses et religieuzes,
Dames, pucelles et prieuzes

. . . .

. . . .

Mainte femme, ...

. . . .

. . . .

Quant de moy requises èrent,
Peu en fu qui en refusèrent.
Fol. 19. Ainsi ay-je mon tempz usé,
Jusqu'à l'an huit et vingt et six,
Lors à estre advocat m'assis,
Et courretier et procurreres,
Pour ce ne fus-je pas moins lerres[1].
Fol. 54. Il advint an l'an mil trois cens
Que ung Lombart (Anthoine ot nom)

. . . .

. . . .

Je meismes qui ce livre ay fait
Et du latin en rommant mis,
Demouré long-tempz ses amis,

. . . .

. . . .

Qu'ung Prouvenceau, par une nuit,
Par trop leesse et par déduit,
Lui dit ung sinple desplaisir,
Et cil pour ce le vault férir.

. . . .

. . . .

[1] Larron, voleur.

En fu fait de eulx deux l'accord,
Et l'amenda cil qui eust tort;
Ensanble mengerent et burent;
Vingt et cincq ans ensanble furent:
A *Troyes* tous deux demouroient.
Fol. 83. Si com je t'ay cy-devant dit,
Cellui qui ce rommant escript
Et qui le fist sans faire faire
Et sans prendre aultre exemplaire,
Tant y pensa et jour et nuit,
En l'an mil trois cens et vingt-huit
En avalant y mist sa cure
Et continua l'escripture :
Plus de treize ans y mist au faire.

. . . .

. . . .

Rommant est, en rommant est fait
Combien que du latin soit trait.
Trois en fist cil, cy est ly tiers[1],
Combien qu'il ne luy fu mestiers
Ne nessecité n'en avoit;
Au faire grant plaisir prenoit
Et déduit au bien réciter,
Et soulas le faisoit ditter;

[1] Est-ce le troisième Renart, Renart le Novel étant le second, ou est-ce que l'auteur a fait deux autres Renarts contrefaits avant celui-ci? Je ne saurais le dire; mais la première supposition me paraît la plus vraisemblable. De même Legrand d'Aussy pense que l'auteur a voulu faire un troisième Renart, le roman de Renart étant le premier, et Renart le Novel étant le second.

Sa mélencolie oublia
Tant com en ce estudia.
Clerc ne fu, mais il l'ot esté,
Cil qui a tout ce récité
En son privé, en son recept,
L'an mil trois cens et vingt et sept;
Fol. 91, verso. Et cil qui cest rommant ditta,
Contre péchié moult estriva
Et contre toute oiseuseté,
Laquel le tint en grant vieulté[1].
S'avoit-il plus de cincquante ans
Adonc que fut fait cest rommans.
Fol. 95, verso. Et pour ce, cil qui fist ce livre
Et qui à tous oyr le livre,
Marchans fu et Espiciers
Le temps de dix ans tous entiers;
Pour ce que n'en avoit mestier,
Laissa-il du tout son mestier.

Fol. 29 verso, passage presque tout-à-fait analogue au fol. 40, recto et verso, du ms. 7630-4[2].

Espicerie est bon mestier,
C'or j'en aroye bon mestier,
Car je suis froit désoremais :
Avril, aoust, jullet et mays,
Pour tout le chault que ilz feront,
Jà mes membres n'eschauferont :

[1] Vileté, mépris.

[2] De passages pareils dans les deux versions, il s'en trouve de même sur le Vilain au manuscrit 7630-4, fol. 27 r°, col. 2, et au manuscrit Lancelot 4, fol. 3, et ailleurs.

Viellesse molt bien les en garde.

. . . .

. . . .

Tant sçay-je bien de cest endroit,
Cil gingenbre, cil laituaire
Que je sçaroye si bien faire
Et fis quant j'estoie enfanchon;

. . . .

. . . .

Ou ce bon dyacaparis
Que on scet bien faire à Paris;
Icil descombre les conduis:
Je en suis du faire tout duis [1].

Si l'auteur, dans le premier manuscrit, parle de son état d'épicier (ou de pharmacien), il faut bien qu'il l'ait exercé avant la composition de cette première version; et s'il a fait ce métier tant qu'il était *enfançon*, il faut que ce soit avant qu'il fût clerc, ce qui appuie notre hypothèse de l'état d'épicier à l'âge de 16 à 26 ans.

Quand même il serait douteux que les deux poëmes eussent été composés par le même homme, du moins chaque version est l'ouvrage d'un seul auteur [2]. Bien qu'on trouve à la fin de

[1] Je suis tout expert à le faire.

[2] Cependant, cet auteur a certainement compilé en partie, et rien ne nous garantit que plusieurs des branches ou récits n'aient pas été écrits et connus avant lui, et qu'il n'ait fait que les réunir. Malheureusement je n'ai pu assez complètement lire

quelques branches des vers qui annoncent la suite des récits [1], l'ouvrage, dans l'une et l'autre version, ne me paraît cependant pas étroitement lié ; on n'y découvre guère de plan raisonnable et bien suivi, de fil auquel tout se rattache, d'action principale, de catastrophe qui couronne et

les manuscrits et examiner le style et le contenu pour affirmer que rien ne prouve l'existence de divers auteurs et origines des différentes branches. Toutefois, rien ne me porte à le croire non plus. Les récits sur les événements du quatorzième siècle doivent appartenir en propre à ce temps, et par conséquent, avec beaucoup de vraisemblance, à l'auteur de toute la compilation ou de tout le poëme ; mais pour ce qui est des aventures sur les animaux, elles ont dû exister antérieurement au travail de l'auteur ; car dans tous ces romans du Renard, combien de fables ne sont que la simple reproduction d'anciennes fables d'Esope, telles que celle du renard et du corbeau avec le fromage ; celle du renard et du coq (au lieu de la mésange) que le renard veut faire descendre de l'arbre ; celle du renard et du loup dans les seaux du puits, celle de la jument et du loup, etc.

[1] Par exemple, manuscrit 7630-4,

Fol. 23. v°, c. 1. Et puisque de Renart tieu conte,
En anconmancerai un conte
Et un livre tout nouvel fait
Qui l'an mil trois cenz vint fu fait.
Fol. 57 v°, col. 1. Un autre conte an fera
Li clers qui cest livre a fait,
Qui feu l'an mil trois cenz vint fait,
An mi mars ancommanciez feu ;
Or antandez comment il feu.
Fol. 175, v°, c. 2. Ferai de Renart une branche
Fete an l'an que fu queronnez (couronné)
Challes filz Phelippe mainnez. (L'an 1322).

termine le récit, de transitions naturellement amenées entre les branches. L'auteur (ou les auteurs) des deux versions ou éditions n'a sans doute inventé que peu d'aventures nouvelles sur les animaux, et de tours malins de Renart; il a reproduit ce qui était déjà connu par des poëmes précédents ou par des traditions populaires (ce qu'il annonce lui-même, par exemple au folio 3); il y a ajouté des récits de son temps et de son pays, des allusions pleines de colère et de satire plus ou moins mordante, et puis il s'est largement livré à son goût pour la fausse et fabuleuse érudition dont il a farci les récits sur les animaux. De même que dans le premier *Roman de Renart* plus les branches s'éloignent de la simplicité et de la vraie fable, plus il y a de particularités et de détails des mœurs du moyen âge, de même les deux versions de *Renart le Contrefait*, venues plus tard, sont surchargées de l'érudition scolastique, de la tendance à la moralisation, et des allégories qui sans doute appartiennent à la littérature de la France au moyen âge, mais qui, au quatorzième et au quinzième siècle, se fouraient partout et dégénéraient de plus en plus.

Les animaux du premier *Roman de Renart* reparaissent dans *Renart le Contrefait* avec les

mêmes noms et à peu près dans les mêmes positions, les mêmes rôles, ils rappellent la plupart des anciennes aventures; aussi Ysengrin et Renart s'appellent-ils compères , comme dans quelques unes des branches du premier Renart; mais ces animaux, leurs aventures, leurs relations, leurs haines et leurs amitiés ne forment plus la partie la plus importante et la plus étendue, le sujet capital des poëmes; dans la seconde version surtout, Ysengrin, son compérage, ses querelles ou luttes continuelles avec Renart n'apparaissent que peu, et forment plutôt un sujet épisodique et accessoire que principal.

Toutefois, malgré ses imperfections et ses défauts, l'ouvrage de Renart le Contrefait, avec son absurde récapitulation de l'histoire du monde jusqu'au moment où le poëme a été composé, et selon les idées du temps, ne laisse pas de contenir des matériaux utiles et curieux pour la connaissance des mœurs et de l'érudition du quatorzième siècle, et de la fable des animaux ou de Renart. Renart le Contrefait est en général une moralité et souvent une satire contre toute espèce de gens ; c'en est une en particulier contre les ecclésiastiques, les moines Jacobins et Cordeliers, contre les Templiers et les Hospitaliers. Dans l'intérêt du savoir et de la littérature il se-

rait fort à désirer que quelque homme de lettres voulût bien employer ses connaissances et ses veilles à faire imprimer une édition exacte et complète des deux versions de Renart le Contrefait. (Pour moi, malheureusement je n'ai eu et je n'aurai ni le temps ni le moyen d'entreprendre cette tâche.)

Quoique le *résumé du contenu du premier Renart le Contrefait*, tel que Robert nous l'a donné, soit bien court et bien incomplet, à défaut de mieux, j'en offrirai pourtant ici, d'après lui et à l'aide d'une rapide revue du manuscrit, un autre encore plus restreint.

Dans un long *prologue*, l'auteur dit entre autres qu'il a mis vingt ans à compiler et achever son poëme (en 1322) ; que c'est la contrefaçon de l'ancien Renart, et non celui-ci même ; que son histoire est utile aux lecteurs [1] ; qu'elle est plus ancienne que celle de Troie, qu'elle remonte

[1] Voyez Robert, t. I, p. CXXXIV, et ms. 7630-4, fol. 4 r°, c. 1.

Pour Renart qui gelines tue,
Qui a la rousse piau vestue,
Qui grant coue a et quatre piez
N'est pas cilz livres commanciez ;
Mès pour celui qui a deus mains,
Dont il sont en cest siègle mains,
Qui ont la chape Faus-Sanblant
Vestue, et par ce vont anblant
Et les honneurs et les chatelz
Aus bons.......

au temps où les animaux parlaient; que sur l'exemple de l'âne de Balaam, il s'excuse de faire parler les animaux; qu'il veut s'occuper de l'art de renardie, qui est fort ancien (fol. 2-3).

Première branche. A la Pentecôte, le Roi Lion tient cour plénière: il réunit ses hauts barons pour les consulter sur des mesures d'un intérêt général, et se retire afin de les laisser délibérer librement. Là figurent les personnages de l'ancien roman, surtout Ysengrin et Renart, celui-ci revêtu d'une robe dont la trame est de *faux-semblant*, et la chaîne de *larcin*, et qui est fourrée de *barat* et de *guille*. On convient de piller le pauvre et le faible, et de soutenir le riche et le fort. Le lion en reconnaît l'injustice; mais néanmoins, puisqu'on le veut, il l'approuve [1].

Les animaux se séparent. Hersent reproche à Ysengrin d'avoir été trop long-temps absent, lui présente sa quenouille et ses fuseaux, et lui propose de prendre soin du ménage et des enfants, tandis qu'elle ira à la chasse et rapportera de quoi manger. Ysengrin tout honteux se met en campagne, rencontre *Barbue* la chèvre, qui parlemente, prétend avoir chez elle une sauve-

[1] Tout le commencement de la seconde branche paraît ne pas se retrouver dans la seconde version. Et l'érection du pillage en système général ne se trouve nulle autre part.

garde, et promet de la lui apporter le lendemain. Ysengrin consent à l'attendre. Barbue va trouver deux chiens qu'elle a nourris de son lait; ils l'accompagnent le lendemain, et se cachent derrière un buisson. Ysengrin vient avec Renart; celui-ci entrevoit les chiens, en avertit mystérieusement Ysengrin, et entame là-dessus une longue discussion hérissée de fréquentes citations savantes et d'allusions à l'histoire du temps; Ysengrin n'y comprend rien; Renart s'esquive; son compère est fort maltraité par les chiens. Renart s'empare d'une oie toute plumée qu'un moine s'apprêtait à manger avec sa maîtresse, mais qu'il jette pour ne pas être surpris par son supérieur.

Seconde branche. Renart, se reposant devant la porte de son château, où une maladie l'a retenu, voit passer un homme mal vêtu et triste; il l'apostrophe du nom de vilain:

Fol. 27 r°, c. 2. Vilains est apelez à plain,
Non pas pour ce que il soit plain
De vilenie ne de mal non:
Mès de ville est, vilains a non;
Nulz n'est vilains, qui voir an dit,
S'il n'est fal an fait et an dit[1].

[1] Ces vers se retrouvent également dans la seconde version, manuscrit Lancelot 4, fol. 3.

Le vilain avoue à Renart qu'il doit ses malheurs à l'opiniâtreté avec laquelle il a résisté à de plus puissants que lui; l'animal rusé lui adresse des remontrances, et après lui avoir cité l'exemple de Priam et d'Hécube, celui de *Philicanbris*, mère de Darius, et d'autres encore, il lui raconte la fable du Chêne et du Jonc, dont il fait application à l'histoire des Templiers, d'Enguerrand de Marigny, etc., etc. Le paysan promet de faire bon usage du conseil. — Renart va se confesser à un ermite; mais celui-ci ne croyant pas avoir un pouvoir suffisant pour l'absoudre de ses crimes nombreux, l'envoie à Rome. Renart prend l'habit de pélerin et persuade à Belin le mouton et à l'âne de le suivre; cependant il les abandonne, et renonce au voyage [1].—De retour chez lui, Renart se propose de vivre en honnête homme et de prendre un métier; il passe ceux-ci en revue avec des traits de plaisanteries et de satire [2], et se décide pour l'agri-

[1] Cfr. le *Roman de Renart*, branche 23 : le pélerinage de Renart.

[2] Par exemple sur la médecine, v. Robert, p. CXXXVIII:

Croire fisique c'est folie
Et plus d'un en perdit la vie;
Pour un que fisique retourne
Deux bien souvent elle bestourne.

Vers qui se retrouvent de même dans la seconde version, Lancelot 4, fol. 30.

culture que Dieu prescrivit à Adam. Il travaille beaucoup, se nourrit mal, dépense cinq livres, et n'en retire que quatre de sa moisson. — Renart retourne donc à son premier train de vie, et va au bois pour prendre des nids d'oiseaux. Il rencontre *Tiecelins li corbiaux*, qui l'avertit de ne point toucher à ses petits, très beaux selon lui; Renart les croque cependant comme étant fort laids, et s'en excuse en prétendant que Tiecelin l'a trompé quant à la beauté. — Il rencontre ensuite *Frobert le grésillon*, grillon, qui lui conseille de se soumettre à la raison; mais Renart lui répond que de tout temps celle-ci a été son ennemie, que souvent il a remporté des victoires sur elle, qu'ainsi il a empêché la croisade que l'on avait projetée en 1310, et qu'il commence à pervertir les Jacobins et les Cordeliers qu'elle a établis en France. Renart laisse son interlocuteur, continue son chemin, et descend sottement dans un puits, d'où il parvient à sortir en mettant Ysengrin à sa place [1].

[1] La seconde branche, ainsi que la troisième et la première partie de la quatrième, quoiqu'un peu différemment brodées, offrent des analogies nombreuses et frappantes avec les premières parties de la seconde version de Renart le Contrefait (Lancelot 4); nous y retrouverons la rencontre de Renart et du vilain, l'application de la fable du chêne et du roseau, la confession, le pélerinage commencé, l'examen des métiers, l'aventure avec Tiecelin le corbeau et avec Ysengrin au puits.

Troisième branche, fort courte. Renart donne de longues instructions à son fils aîné, et l'emmène à la chasse. Ils entrent dans un poulailler; mais le jeune élève ne s'en tire pas heureusement, et Renart se console stoïquement de sa mort. — De plus on trouve ici le sujet d'une des nouvelles de Boccace : *Giornata nova, novella 2*ᵃ; chez La Fontaine, le Psautier, le conte de l'abbesse qui met la culotte de son amant au lieu de voile.

Quatrième branche, démesurément longue. Les faits d'abord rapportés ici sont, à peu de chose près, les mêmes que l'on trouve dans les diverses parties du premier Roman de Renart, de Reinaert et de Reineke. Ce sont les plaintes du loup et de plusieurs autres animaux qui en forment la base principale. Renart reste enfermé dans son fort château de Maupertuis ; les divers messagers du Roi sont mal menés par lui ; enfin Grimbert le blaireau, son ami et cousin, le détermine à se rendre à la cour. Malgré l'adresse de ses discours, le Roi le condamne à mort ; mais cédant aux instances du blaireau, il lui fait grâce et veut bien recevoir ses remerciements ; le Lion lui demande alors comment, avec tant de savoir et d'esprit, il a pu commettre tant de fautes. C'est en citant Sénèque, Aristote, Cicéron,

Macrobe, Horace, Perse, Platon, etc., etc., que Renart lui répond [1]. Le Roi l'interroge sur le temps où il naquit, et en reçoit la réponse suivante : *Mon art et mon sens sont plus anciens qu'Adam et Ève ;* et puis il fait remonter l'invention de renardie jusqu'à la chute des anges. — Il s'établit entre le Roi et Renart un dialogue qui ressemble assez à un catéchisme historique, et qui est un monument de l'érudition ignorante du temps. Dans le cours d'histoire de Renart, la géographie et la chronologie sont également offensées. Après l'histoire de Carthage, Renart parle de David : *Du temps de ce prince, à Jérusalem, Abiachar évesque estoit, et Nathan prophètes régnoit.* Il parcourt le reste de l'histoire des Juifs, et puis, sur l'ordre du Lion, il commence celle d'Alexandre, à laquelle il consacre près de 7,000 vers, et qu'il rend également ridicule et fabuleuse ; tout y est défiguré et bouleversé, tout est affublé de la magie et des extravagances des romanciers de la chevalerie du moyen-âge. Alexandre naît d'un

[1] Tout le long spécimen d'érudition de cette branche paraît n'être point reproduit dans la seconde version. En général, depuis cet endroit-ci il paraît que les deux poëmes ne se suivent plus, et ne se ressemblent plus tant que dans la deuxième et la troisième branche et dans le commencement de la quatrième.

adultère mystérieux entre un roi d'Égypte et Cléopâtre, à laquelle il apparaît sous la figure d'Ammon. Philippe, averti par des songes, en est très flatté. A quinze ans Alexandre fait *sa première chevalerie*. Après avoir vengé l'assassinat de son père, il va conquérir l'Égypte et l'Italie, et passe de là en Asie, où il livre de nombreuses batailles. Après ses triomphes sur Darius et Porus, et d'autres exploits merveilleux, racontés dans une confusion extrême, Alexandre va attaquer les brames dont le souverain s'appelle Ovide, et qui prétendent être des gens simples, ne suivre que les lois de la douce nature et ne reconnaître que les doctrines de Jésus-Christ. Dans les Indes, il trouve les merveilles des Mille et une Nuits ; il voit le château du soleil, visite les empires du feu, de l'air et de l'eau. Ce récit terminé, le roi Lion interroge Renart sur l'histoire de l'ancienne Angleterre ; après l'époque d'Artur on en vient à l'histoire de la Grèce, que Renart commence par celle des divinités du paganisme. Puis le narrateur passe aux deux fils de Jupiter, Cécrops et Dardanus : c'est de celui-ci qu'il suit la descendance chez les Troyens, puis en Italie chez les Romains ; il parcourt la série des empereurs jusqu'au temps de l'auteur, ne donnant que quelques vers à la

plupart, et consacrant un grand nombre de pages à l'histoire de quelques uns, tels que Charlemagne par exemple; il cite en latin les noms des villes qu'il a prises, parce qu'il serait trop long, dit-il, de les mettre en roman et de les rimer. Ces relations chronologiques sont entrecoupées d'anecdotes du temps, de contes et de faits historiques souvent dénaturés d'une étrange manière; par exemple, suivant l'auteur, Mahomet, vivant du temps de Dagobert, était un cardinal fort instruit et prédicateur fameux; le sacré collége le pressait d'aller en Orient convertir les Sarrasins, et pour le décider, on lui promit de le créer pape après la mort de celui qui occupait le siége pontifical; mais, le terme venu, les cardinaux en nommèrent un autre, et Mahomet, indigné, détourna alors les peuples qu'il avait convertis en foule et les engagea dans des erreurs graves. Après la nomenclature des empereurs, Renart fait celle des papes. Le Roi Lion lui demande en quel pays il a envoyé les amis qui se laissent guider par lui, et Renart lui répond en assignant à diverses provinces et divers royaumes, et à plusieurs professions, des vices qu'il y prétend dominants. Enfin le Roi congédie Renart, qui s'en retourne à Malpertuis.

Cinquième branche. Plusieurs aventures de l'ancien roman de Renart, mais autrement racontées, remplissent cette branche, beaucoup plus courte que la précédente.

Sixième branche. Cette branche ne contient que des récits. Thibert le chat est venu raconter au renard quelques mésaventures : celui-ci veut lui persuader que l'on est presque toujours l'artisan de ses propres malheurs, et il lui fait toute l'histoire des Français depuis la destruction de l'antique Ilion jusqu'à Charlemagne.

Thibert, un peu fatigué de cette longue conversation, le remercie et le quitte en le laissant avec un prud'homme qui vient lui demander un bon conseil. Les discours que Renart lui tient ne sont pas moins prolixes, et parmi les choses qu'il lui dit, on reconnaît deux anciens lais, le *Nihtegale* et le *Bisclaveret*[1]. Il l'exhorte enfin à chercher le bonheur dans la médiocrité, et la branche est terminée par le récit de la fable des deux rats.

Septième et dernière branche. L'aventure de Fauve la jument et de son poulain avec le loup et le renard se lit au commencement de cette

[1] Ces deux lais se trouvent au nombre de ceux de Marie de France, publiés par Roquefort.

branche, dont le reste ne contient que quelques disputes de Renart avec Ysengrin, et ensuite avec Thibert le chat : ce dernier animal, poursuivi par des gentilshommes, se réfugie sur un arbre d'où l'on veut le déloger à coups de pierres; dans l'impuissance de s'en garantir toujours, il prend le parti de haranguer ceux qui le poursuivent. Ce discours, qui termine le poëme, est une violente déclamation contre les nobles : Vous autres, leur dit-il, ne vivez que de rapines, et vous vous croyez sortis d'une boue plus précieuse que le reste des hommes, mais ce n'est pas parmi vous que Dieu a choisi ses apôtres, ce sont les vilains qu'il a élus pour être auprès de lui pendant son séjour sur la terre. C'est avec raison que l'Écriture vous compare au faucon, et qu'elle nous dit que le chapon est l'image du vilain : le premier de ces oiseaux, tant qu'il vit, est loué par les grands; ils le caressent et l'admettent dans leurs appartements. Est-il mort ? on le jette sur le fumier. Le chapon, au contraire, reste dans la basse-cour, y cherche sa subsistance dans la fange et dans le fumier. Il fuit les palais; mais, après sa mort, il est gardé précieusement, et c'est sur des vases d'or et au son des instruments qu'il est servi dans les festins des rois : pendant sa vie, l'abjection fut son partage ;

à sa mort tous les honneurs lui sont décernés. Vous vous moquez du laboureur, vous le pillez impunément; mais à sa mort il sera reçu par les anges et porté par eux devant le Roi des rois, qui lui fera un accueil honorable : pour vous, vous irez au feu d'enfer.

C'est ainsi que se termine ce long ouvrage, qui ne manque pas d'un certain mérite, et qui présente une infinité de choses curieuses sur les mœurs, les usages et l'état des connaissances au quatorzième siècle.

Le manuscrit de ce premier roman de *Renart le Contrefait* (n° 7630-4) est divisé en six branches, bien qu'il n'y ait point de titres particuliers inscrits en tête de chacune :

La 1re br.,	du folio 1 r.	jusqu'au fol. 23 v.,	d'environ 3680 vers.
2me	23 v.	51 r.,	4480
3me	51 r.	57 v.,	980
4me	57 v.	149 r.,	14720
5me	149 r.	174 r.,	4000
6me	174 r.	197 v., fin,	3680
			31540 v. envir.

Robert en a cependant fait sept branches en partageant la dernière en deux, et en faisant dès lors commencer la septième au feuillet 192, où se trouve la fable du loup, du renard, de la jument Fauve et de son poulain.

Dans les *Falbes des douzième, treizième et*

quatorzième siècles, et Fables de La Fontaine, publiées par Robert, à Paris, 1825, on trouvera les morceaux suivants tirés du premier roman de Renart le Contrefait, et qui, en partie ou avec quelques variantes, sont également contenus dans le second poëme du même titre :

T. I, page 48, le récit des deux rats, le rat de ville et le rat de campagne.
86, — du chêne et du roseau.
249, — du corbeau qui se pare des plumes des autres oiseaux.
348, — du corbeau qui dit ses petits très beaux.
T. II, 101, — de l'ingratitude des hommes envers la fortune.
300, — de Renart et d'Ysengrin dans le puits.
365, — de Renart et d'Ysengrin avec la jument Fauve et son poulain.

On remarquera toutefois que ce ne sont ici que les fables bien connues, et qu'il n'y a rien de vraiment propre et particulier au roman de Renart le Contrefait. Voici, pour servir d'exemples du style et de la narration, quelques fragments du dernier morceau, tiré du ms. 7630-4, fol. 192, r°, c. 1 :

Si con Renars à lui palloit
Et d'estre seus [1] il se doloit,
Si vit Yssangrin son compere :
N'onques jor, foi qu'il doit son pere,
Ne pot-il tant beste haïr.

[1] Seul.

Issangrin venoit par aïr;
Si a Renart mis à raison:
Renart amis, an nulle saison,
Un bon morciau ne me donnastes,
Ne dou donner ne vous penastes,
Et ge adès[1] vous an ai donné,
An maint bon leu vous ay mené,
Que vous avez par moi sahus[2],
Dont plusor bien vous sont venus:
Ancor an un leu vous manrai[3]
Et telz proie, presant vous, panrai[4]
Dont vous aroiz très bonne part:
Antandez, comperes Renart,
Onques si bon morciau n'éustes,
Ne nul leu vous ne le séustes;
Ge vous an ferai hui[5] le don.
Comperes, or me dites don;
D'aler ne veil pas estre quites;
Mès où est ce que vous me dites?
Dou bien quant ge par vous l'arai,
Moult grant merciz vous an dirai;
Mès de se dont ge rien n'aroie
Mercier ne vous an saroie[6].
Renart, tu yes de fier couraige,
Ou trop ies fox, ou trop es saige.

[1] Toujours.
[2] Su, connu.
[3] Je vous mènerai.
[4] Je prendrai.
[5] Aujourd'hui.
[6] Saurais.

Tu ne croiz rien c'on t'oit [1] promis
Jusqu'il te soit en la main mis.
Car ge veil, dit Renart, compere,
Avant le gré savoir dons pere [2] :
Car promesse sanz aporter,
C'est pour amfans reconforter.
En trop de leus iert [3] mes cuers mis
S'an touz prometeurs estoit mis :
Par ce, por promesse que j'oie,
Se dons ne vient, jà m'an esjoie.
Sire, et vous aroiz cest convant [4] :
Or me suiez, g'irai devant.

Ysengrin fait l'éloge du tendre poulain de la jument dame Fauve, en promet un quart à Renart, et veut que celui-ci lui en dise la valeur; mais Renart lui répond :

Fol. 192, v° c. 1. Comperes, jà dire non faut.
Quant assez mangié en aurez,
Tout à temps la valeur saurez.

Ysengrin va demander le poulain à la mère, qui ne le refuse point, mais elle désire le faire baptiser d'abord. Ysengrin y consent, et s'informe du nom qu'on doit lui donner. Fauve affirme qu'il le trouvera écrit à la plante de son pied qu'elle tend. Ysengrin veut le faire lire à Re-

[1] Qu'on t'ait.
[2] Paraître, faire paraître.
[3] Lieux serait.
[4] Convention, traité.

nart, mais celui-ci s'excuse prudemment. Ysengrin regarde donc, et Fauve lui assène sur la tête un vigoureux coup qui l'étend par terre. Les autres s'enfuient :

Fol. 193, r° c. 1. Issangrin de paumison vient
Qui por fox decehus [1] se tient ;
Moult se guermante et dit : Pour voir,
Ge ne fis mie grant savoir
Quant ge vouloie clers devenir.
Ge m'an sai bien à coi tenir ;
Tel mestier n'ai-ge mie chier,
Ge am trop miax [2] estre bouchier ;
Dès ores m'an irai ailleurs
Querir avantures meilleurs,
Qu'elle m'a si grant cob donné
Que tout le chief m'a estonné.
Ne quiert pas m'amor deservir
Qui de telz dons me fet servir,
De telz mil ne donroie féuille ;
N'iert jamès le chief ne me deuille [3],
Tourjours mès souvenir m'en doit.
Et Renart qui le regardoit
S'an est mout forment esjoïz,
Dist : Or est maléur fuiz :
S'ansinc comme autan i feusse
Ceste aumosne aquisse eusse ;
Mès Dieux m'an a mout bien gardé
Qui m'a cest presant retardé :

[1] Fou déçu.
[2] J'aime beaucoup mieux.
[3] Ne me fasse mal.

Est cui cura Dei,
Nemo nocebit ey.
Lors s'an depart les saus menus,
Touz liez et joians c'est tenus,
Et dist : Fox est, bien l'ose dire,
Qui au pié de cheval se mire :
Jamès jor ne m'i mireray
Quant de ceste leçon liray.
Juvenaus nous an dit tout voir [1]
Que grant san a celui, por voir,
Qui set son annui retarder
Par autrui annui regarder.
De cetui soit Dieux graciez.

Un autre manuscrit de la Bibliothèque du Roi, 6985-3, fonds de Lancelot n° 4, nous l'avons dit, offre *une seconde version du poëme de Renart le Contrefait,* ou plutôt une seconde composition sur le même sujet, terminée, à ce qu'il paraît, en 1341 ou 1343, c'est-à-dire sur la fin du règne de Philippe de Valois, mort en 1350. Ce second poëme est plus court que le premier (18,000 vers, l'autre 32,000), et l'auteur y raconte des événements plus récents, par exemple, il n'y parle pas si longuement d'Enguerrand de Marigny, mais il remplace cette catastrophe par la condamnation de Remi, trésorier général des finances, condamné à mort en 1328. A l'occasion

[1] Juvénal nous en dit tout vrai.

de la fable du chêne et du jonc marin, il mentionne à peine la bataille de Mons en Puelle, où Philippe-le-Bel battit les Flamands, en 1304 ; la victoire de Cassel, remportée en 1328 par Philippe de Valois, lui semble mériter plus d'attention. Il ne parle plus guère des Templiers; c'est contre les Hospitaliers (chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte) qu'il lance encore quelques traits de satire. L'histoire d'Alexandre-le-Grand, qui occupe tant de place dans le premier poëme, est tout-à-fait omise dans celui-ci, où elle est remplacée par un traité d'astronomie dont le fond et quelques vers sont pris du *Livre de Clergie*. L'auteur raconte ailleurs les prodiges opérés par le magicien Virgile [1], et dont

[1] Il ne s'agit pas ici du célèbre poète, mais d'un autre poète Virgile, dont les auteurs du moyen-âge font fréquemment mention, qu'ils font vivre à Rome du temps de quelque empereur, qu'il prétendent enterré non loin de Naples où est le tombeau du poète, qu'ils font philosophe, astronome et magicien, et dont ils citent force prodiges, tels qu'une lampe inextinguible, un pont qui se soutient sans aucun appui, une tête parlante, prononçant des oracles et répondant aux questions qui lui sont adressées, etc. Une princesse s'étant moquée de lui, à l'aide de son art il éteint tous les feux de la ville, et annonce que personne ne pourra en recouvrer autrement qu'en allant allumer une chandelle à l'endroit le plus secret du corps de la princesse. Malgré sa résistance celle-ci est obligée de s'y prêter et de subir ainsi la vengeance de Virgile. V. entre autres, Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliot. nationale, t. V, Paris, an VII, p. 243.

quelques uns sont tirés du recueil ou roman de *Dolopathos*, ou de l'ouvrage du treizième siècle intitulé *Image du monde*. En général, il accommode aux nouvelles circonstances plusieurs des récits du premier ouvrage [1]. Ce n'est plus, comme dans le premier roman de Renart, une série de méchancetés ou de tours d'adresse qui peuvent faire rire ; ici tout est plutôt sérieux et affligeant, et l'ouvrage est rempli de déclamations et de sermons mêlés seulement de quelques historiettes. Peut-être l'auteur ne met-il ce qu'il veut dire dans la bouche de Renart que pour profiter de la vogue de cette forme et pour accréditer sa production. Il puise ses *histoires* dans la Bible et les légendes aussi bien que dans les relations d'événements historiques et contemporains, et mêlant tout sans ordre et sans suite, il passe d'une matière à une autre sans plan ni transition. Sans cesse aussi il fait citer pêle-mêle à Renart les écrivains de l'antiquité, tels que Cicéron, Salomon, David, etc. ; il le fait prêcher sur la confession, sur l'enfer, sur plusieurs points de la religion, sans qu'il paraisse se douter de l'inconvenance et du ridicule de cet étrange alliage. Il s'ensuit que quelque importantes et curieuses

[1] Cfr. Robert, Fables, etc., t. I, p. CXLVII et suiv.

que soient ces longues continuations et contrefaçons où le nom de Renart figure en première ligne, ces ouvrages et leur auteur n'ont rien de commun avec les auteurs du premier Roman de Renart ni avec les fabulistes proprement dits.

En tête du manuscrit (Lancelot, 4) de cette seconde version de Renart le Contrefait, il se trouve une table du contenu, d'une écriture moderne. Quelque imparfaite et peu satisfaisante que soit cette table, après l'avoir vérifiée sur le manuscrit, je vais pourtant la transcrire textuellement ici pour qu'elle contribue tant soit peu à donner une idée de la marche et de la nature des récits de ce poëme :

Fol. 30 « Pour ung que phisique retorne
Je croy que deux elle en bétorne. »
33 v. Le corbeau dit que ses petits sont beaux.
38 v. L'aventure des deux seaux.
45. Le psautier.
45 v. (Derniers vers de la 4e colonne.) Artus et le sénéchal queus.
48 Miracles de Virgile.
54 v. Histoire de vengeance.
56 Jugement de Salomon enfant.
59 v. Jeanne, femme de Philippe-le-Bel; évêques de Troyes, Guichard et Jean.
60 Histoire du vilain qui a une villa et un jardin bien fermés; discours de Chantecler et de Renart.
64. Histoire du marchand qui ne sut pas changer son âne.
65. — des deux aveugles de Rome.
65 v. — des deux clercs du seigneur.
70 v. — de Marie l'Égyptienne.
72 v. Vision de saint Urbain.
73 v. Histoire de Loth.
76. Pauvreté personnifiée, allégorie.
77 v. Histoire d'un curé.
78 Jules César.
78 v. Tarquinius.
79. Jean de la Coste.
80. Confession de Renart au prestre Humbert (l'Escoufle).
82. Les sept arts.
82 v. Astronomie.
83 v. Orgueil.
86. Envie.
89 v. Ire.
91. Judas.
93 v. Avarice.
98. Luxure.
99. Gourmandise. N. B. A la fin de chaque péché se trouve un morceau d'astronomie, un seul étendu d'astrologie; il paraît que c'était un moyen de prédication.
100. Satire contre l'état de la société.
100 v. Age d'or.
101. Age de fer.
104. Etablissement des fiefs. Etymologie de Provins.

Fol. 108. Allégorie de Raison.
109 v. La dame de Doche.
110. État des nobles.
111 v. État des bourgeois.
113. Histoire de Guillaume, dit Brulés; vengeance.
113 v. Histoire d'un autre Brulés ; fatalité.
115. Renart mange l'Escoufle.
116. Espérance, sermon.
118. Histoire de Samson.
122. Histoire de la tigresse.
128. Éloge de la patience.
129. Fable du corbeau qui prend les plumes des autres oiseaux.

Cette simple table suffira pour faire apercevoir aisément en combien de points les sujets de la première version reparaissent ici, et en combien les récits en diffèrent. Ce qui va suivre fournira de plus amples renseignements là-dessus.

Le manuscrit finit par ces mots : *Cy fine le second et derrenier volume de Regnart, etc.* (le contrefait). En quelques endroits le récit est indiqué par le mot d'*histoire* en encre rouge. De même les noms des interlocuteurs, tels que *Regnart, Chantecler, le prestre Hunbert*, etc. Ce n'est qu'au feuillet 115 que l'auteur emploie le mot de *branche*. Toutefois, dans le premier Renart, on trouve également le mot d'histoire pour branche. Renart figure presque constamment en première ligne ; mais outre les épisodes et les personnages accessoires, il a successivement différents interlocuteurs principaux, ce qui semble même diviser le poëme en six

parties, séparées d'ailleurs par des inscriptions en lettres rouges telles que celles-ci : au feuillet 7, *Cy fine l'histore du Regnart et du vilain ;* aux feuillets 57, 60, 80, *Aultre histore de Regnart.* Dans la première partie, fol. 1-7, l'interlocuteur principal est le *vilain ;* dans la seconde, fol. 7-57, après un monologue, c'est *l'ermite,* le confesseur, *Frobert* le grillon. Ici et ailleurs le récit fait revenir à tout propos le nom de Salomon. La troisième partie, fol. 57 verso-60 recto, contient d'abord une aventure de chasse où Renart est pris et mord le garçon aux fesses, *naches*, de même que dans les autres romans de Renart ; puis des allusions à l'histoire du temps, aux Juifs, à l'évêque Jean, etc. Dans la quatrième partie, fol. 60 recto-80 recto, *Chantecler* fait l'interlocuteur principal, et dans la cinquième, fol. 80 recto-115 recto, c'est *Humbert* ou *Hunbert l'Escofle*, le prêtre confesseur. Au feuillet 115, il n'y a à la vérité point d'inscription en lettres rouges, mais on y trouve un espace de dix lignes en blanc, et probablement fait pour en recevoir une. La sixième partie, fol. 115 recto-129 verso et dernier, contient principalement l'histoire de *Samson* et le dialogue curieux entre le *Chat et la Tigresse.*

N'étant pas à portée aujourd'hui de fournir

d'autres échantillons du texte et du style de cette seconde version de Renart le Contrefait, il faut, à cet égard, que je me contente de renvoyer aux seuls fragments cités aux pages 460-470,-486,-490 [1]. Afin de compléter, autant qu'il est en moi, et autant qu'il convient au plan et à l'étendue de ce travail-ci, la notion de cette seconde version de Renart le Contrefait, je vais tâcher d'en donner un faible *résumé* [2].

Première partie. Renart devenu vieux et infirme [3] s'inquiète des approches de la mort et des méfaits de sa vie passée, et sort pour aller demander conseil sur la manière de passer sans risque ses derniers moments. Il rencontre un paysan, *vilain* [4], accablé de tristesse; pour s'être montré hautain et peu soumis envers son seigneur, ce paysan se voit dépouillé de tout, et réduit à la mendicité, au désespoir. Renart s'exprime ici comme ailleurs et en général très peu favorablement à la noblesse; il exhorte le vilain à espérer en Dieu, en lui citant les psaumes de

[1] J'ose espérer que M. Chabaille, qui en est si capable, ne tardera pas à en publier d'autres, et de plus complets.

[2] D'après Robert et Legrand d'Aussy, que j'ai conférés avec le manuscrit.

[3] Les mots soulignés indiquent la marche du récit, et renvoient à la table ci-dessus, page 493.

[4] Voyez les vers du feuillet 3, ci-devant page 476.

David, débite sur l'insubordination, la désobéissance et l'orgueil, un long discours où il cite les mauvais anges déchus du ciel, Adam chassé du Paradis, etc., etc., et fait connaître à quel point, de son temps, la dignité de l'homme était méconnue dans le vulgaire, et à quel point la soumission devant les hautes classes était un devoir pour les autres. Afin de servir ultérieurement à l'instruction du paysan, Renart vient à citer la *fable du Chêne et du Roseau*, dont il rapporte l'événement à 1218, lorsqu'à Paris une tempête renversa une église, rompit un pont et fit d'autres ravages encore. Selon Renart, un grand chêne croissant sur le bord de la Seine fut brisé tandis que le jonc plia et resta debout; l'arbre tombé dans la rivière, flottant au gré du courant, passa sur le faible jonc, qui se courba encore, mais se releva ensuite sans peine. La fable paraît ainsi fort bien motivée, d'une marche excellente, et formant une des meilleures parties de l'ouvrage. En continuation de la fable, Renart fait citer, par la bouche du jonc, les moines Jacobins et les Cordeliers, les *Flamands révoltés* en 1328 contre Philippe de Valois, *Enguerrand*, *Pierre-Remi*, *Jourdain de l'Ile* (qui n'eussent pas été pendus s'ils avaient *eu humi-*

lité au roi), *Mainfroi* et *Conradin* [1]. Malgré ces avertissements, le vilain persiste dans son projet de se donner la mort, et Renart lui cite encore les exemples d'*Hécube*, de *sa fille* (Polyxène), de *Darius*, de *Philicambris* (Sisigambis) sa mère, de *Rosane* (Roxane), femme d'Alexandre. Il finit par lui dépeindre l'*enfer*, et par rappeler à ce malheureux que ceux qui se donnent la mort sont condamnés à y être précipités. Le paysan se laisse enfin persuader, et renonce à son projet de suicide.

Tel est le contenu de la première partie du poëme, que l'auteur appelle *Histoire de Regnart et du vilain*, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, et dans laquelle on n'a pas de peine à remarquer la conformité générale et particulière avec les portions correspondantes de la première version du poëme, dont nous avons également donné le sommaire.

Seconde partie. Renart *rentré chez lui* est assailli par *les besoins de toute* sa famille. Il *se livre à de tristes réflexions*, passe en revue ses anciens désordres, et accompagne son examen

[1] La fable telle qu'elle se trouve dans la première version de Renart le Contrefait, et peu différente du récit de la seconde version, est imprimée dans les Fables de La Fontaine, par Robert, t. I, p. 86.

de conscience d'actes de contrition et de pensées dévotes. Les trois personnages de la *Peur*, de la *Nature* et de la *Raison* paraissent alors successivement devant lui. La Peur l'épouvante sur le jugement qui l'attend dans une autre vie. La Nature ne l'entretient que de plaisirs et d'amusements, et lui conseille entre autres choses le commerce avec les pucelles et les jeunes femmes. La Raison vient à son tour combattre les arguments de la Peur qui tremble toujours sur l'avenir, et les conseils de la Nature qui ne songe qu'à vivre joyeusement sans penser à la mort. Elle finit par inviter Renart à calmer sa conscience en *allant se confesser*. En effet Renart va trouver un ermite, Frobert le grillon, et le poëte s'étend beaucoup sur la confession, et met de longs discours dans la bouche du confesseur et du pénitent. Celui-ci s'accuse d'avoir été avocat, usurier, astrologue, charlatan, devin, bordelier, d'avoir hanté les tavernes, passé les nuits au jeu, excité à la débauche beaucoup de moines et de religieuses [1]. Interrogé sur ses vols et sur la qualité des personnes qu'il a volées, il se met à rire, et déclare que quant à cet article il ne se sent aucun scrupule. Il dit

[1] Voyez les vers des feuillets 18 et 19, cités à la page 467.

avoir pris sans remords à ceux qui établissent sur le peuple tailles, corvées, formariages, main-mortes, dîmes, coutumes, etc., etc., car ces gens, selon lui, n'ont point le droit de garder ce qu'ils ont. Renart prétend ne voler que des gens d'église et des gentilshommes. Quant à ceux-ci, il les étranglerait s'il le pouvait, comme étant les ennemis nés des laboureurs, des ouvriers et des autres prud'hommes qu'ils appellent vilains et qu'ils font travailler pour s'emparer ensuite des fruits de leurs labeurs; et quant aux membres du clergé, il voudrait les jeter à la mer. Ensuite il qualifie également de voleurs les évêques, les cardinaux, les grands seigneurs et autres, qui emploient son art et qui en profitent si bien qu'ils s'assurent l'impunité; car il n'y a que les petits fripons de pendus, les grands ne le sont pas. Le confesseur déclare n'avoir pas assez d'autorité pour donner l'absolution à Renart, et qu'il faut que celui-ci aille à Rome la demander au pape. Renart y consent et va entreprendre son *pélerinage*, variante assez différente des récits sur le même sujet dans les autres poëmes de Renart. Renart rencontre l'âne et le mouton, qui entament avec lui une longue conversation et débitent de longues histoires. Entre autres, Renart conte l'aven-

ture de *saint Marcel* qui, étant voleur de grand chemin, vit un jour un charretier embourbé, s'avança par charité pour l'aider, fut tué par lui pour prix du service qu'il venait de lui rendre, mais monta tout droit au ciel en récompense de sa conversion et de sa bonne action. Les deux amis demandent à Renart pourquoi, au lieu d'aller mendier sur la route de Rome, il ne prend pas un métier honnête dans lequel, après tout, il pourrait se sauver aussi bien. Renart répond par une satire amère des professions d'orfèvre, de drapier, d'épicier, de médecin [1], de tavernier, de pelletier, de laboureur, et il expose fort en détail toutes les friponneries qu'il prétend être en usage parmi ceux qui exercent ces professions, et conclut qu'il n'est métier tel que de voler, *n'est tel vie com d'embler*; sur quoi il renonce à la dévotion, et revient chez lui pour reprendre ses habitudes.

En chemin Renart rencontre le *corbeau* Thiesselin, qui le prie d'épargner ses petits [2]; il découvre en effet le nid; mais comme il n'y trouve

[1] C'est en parlant de la médecine, fol. 30, que Renart dit les vers sur la « fisique » précédemment cités et répétés dans la table.

[2] Cette fable se trouve imprimée chez Robert, t. I, p. 348, d'après le manuscrit 7630-4, avec une variante du manuscrit Lancelot 4.

que des oisillons noirs et fort laids à son avis, il les croque, et quand le père survient et se plaint, il répond que c'est par sa propre faute, parce qu'il l'a trompé sur la beauté des petits. Suit alors l'aventure du *puits*. Renart y descend étourdiment dans l'un des seaux, et s'en fait retirer en décidant adroitement Ysengrin à se mettre dans l'autre. Ysengrin à son tour échappe en contrefaisant le mort : quelqu'un qui le croit sans vie, le retire du puits afin de l'écorcher, et c'est alors qu'il parvient à s'échapper.

Quand Renart rentre enfin dans son logis, sa femme et ses enfants *lui demandent à manger*. Pour toute nourriture, il moralise et leur fait de longs sermons, leur parle sur la douceur, sur l'astronomie, sur le respect dû aux parents, sur la bonne éducation, sur l'avantage des heures réglées pour les repas, sur l'inconvénient de reprocher aux autres les défauts qu'on a soi-même, etc., etc. ; il leur cite l'aventure d'Icare, les prodiges de *Virgile le magicien* [1], et plusieurs historiettes, entre autres celle de *l'abbesse* qui allait surprendre une religieuse en faute, et mit par mégarde elle-même les culottes de son propre amant au lieu de son voile [2].

[1] Voyez ci-dessus la note page 491.

[2] Anecdote dont La Fontaine a fait son conte du Psautier.

Troisième partie. Enfin pourtant Renart pour fournir à ses enfants de quoi manger, en choisit l'un, qu'il *mène à la chasse avec lui* après avoir eu soin de lui donner des instructions sur les précautions à prendre. Mais le jeune étourdi, ne les suivant pas, est étranglé par les chiens, et le père retourne seul chez lui. En traversant un bois Renart aperçoit le cerf *Brichemer* qui s'ébat avec les biches, et il s'avise de le sermonner; mais Brichemer, pour s'en venger, lui joue un tour; et l'*ours* qu'il rencontre un peu plus loin lui en joue un autre; de façon que Renart ne se comporte guère que comme un vieil imbécile, triste et niais, quoiqu'il doive présenter ailleurs le type d'un coquin adroit et fin, et que l'auteur ne l'ait guère pris pour son héros que parce qu'il lui reconnaissait plus d'esprit qu'à tous les autres animaux.

Nous renvoyons en général le lecteur au résumé de la première version de Renart le Contrefait, et nous ne croyons pas avoir besoin de rappeler ou d'indiquer ici en détail la conformité de sujets et de récits des premières parties de cette seconde version avec ceux de la seconde, de la troisième et du commencement de la quatrième branche de la première version.

Quatrième partie. L'auteur raconte longuement une rencontre de Renart avec son adversaire naturel et ordinaire, le coq *Chantecler*, qui, après avoir été attrapé d'abord, parvient pourtant à échapper en faisant ouvrir la gueule à Renart pour parler, sujet qui a fourni la matière de plusieurs branches des romans antérieurs sur Renart. Les deux interlocuteurs discourent long-temps ensemble, se racontent mutuellement force histoires, et citent à l'envi l'un et l'autre Caton, Sénèque, Cicéron, saint Augustin, etc., etc. La table nous a donné ci-devant les titres avec les sujets des récits dont ces interlocuteurs régalent les lecteurs depuis le feuillet 60 jusqu'au feuillet 76. La *Pauvreté* apparaît ensuite à Renart et se vante surtout devant lui de posséder en propre le mérite de faire connaître les vrais amis; pour le lui prouver elle lui raconte que du temps de Jean de Nanteuil, évêque de Troyes, mort en 1300, il y avait à Épine *un curé* qui nourrissait chez lui une jeune *garce* (fille). Malgré des sommations réitérées, le curé ne voulut pas faire cesser le scandale en renvoyant sa maîtresse, et finit par renoncer à sa cure plutôt qu'à elle; mais dès qu'il n'eut plus la cure, et qu'il ne fut plus qu'un pau-

vre prêtre presque mendiant, elle l'abandonna pour un autre.

Cinquième partie. Cette partie du poëme, feuillets 80-115 du manuscrit, contient la *confession de Renart* au milan, *Humbert l'Escoufle*, et tout ce que le dialogue entre ces deux personnages renferme d'érudition, de réflexions morales, de satire, d'aventures et de méchancetés. Par suite de quelque aventure, Renart se réfugie sur une meule de foin au milieu d'un pré; l'eau grossit, inonde le pré et entoure la meule; alors arrive l'*Escofle Humbert le prestre*, Renart va se confesser encore, et une conversation excessivement longue s'engage. Pour étaler son savoir, l'auteur suppose que le pénitent s'accuse des sept péchés capitaux, et chaque aveu est suivi d'un sermon sur le péché dont il s'agit. De plus, l'auteur sème à travers la confession beaucoup de digressions, telles qu'une grande dissertation sur les *sept arts*, une *description de l'enfer*, une déclamation contre les *ménétriers*, des notions sur la sphère, sur *l'influence des planètes* et de tous les astres, sur les êtres du globe, des éloges de *l'astronomie*, et de longs détails sur cette science, etc. L'auteur indique la distance entre notre globe et le ciel, et prétend connaître l'intérieur de ce *paradis*

aussi bien que la distance. Par exemple, voici les idées à l'aide desquelles il veut nous faire concevoir la grandeur du ciel : « Supposons la terre cent mille fois plus considérable qu'elle n'est; supposons-lui cent mille fois plus d'habitants qu'elle n'en a; supposons enfin qu'aucun de ses enfants ne meure, que chacun puisse engendrer par jour mille enfants, que tous les humains soient des géants, et qu'il n'y en ait point qui ne possède bois, prairies, moulins et vignes, avec un domaine de mille lieues, un grand palais et de bonnes cités comme un roi. Eh bien! si cette terre, avec la multitude immense et toute l'étendue que je lui donne, était transportée dans le firmament, elle y laisserait encore un espace vide capable de contenir des milliers de terres pareilles, tant le lieu est bien ordonné. » Et de là l'auteur conclut : « Que chacun doit bien aimer Dieu et travailler à le servir, lui qui abandonne un tel joyau, et qui nous le donne pour toujours et sans fin. » — Parmi les portraits des sept péchés capitaux, il y en a de frappants de vérité comme aussi d'extravagance. L'*Orgueil*, par exemple, se peint en disant : « Je suis, je sais, j'ai fait, j'ai dit ; tous les autres ont mal fait ou mal parlé. » A l'article *luxure*, il y a la peinture d'une sorte d'*âge d'or* et de la vie heureuse que

menaient en commun les premiers hommes. Mais Luxure, irritée de cet état heureux, voulut le troubler, anima les uns contre les autres, et y fit succéder un *âge de fer* : « Elle établit l'ordre de la noblesse (gentillesse) qui grève et blesse les autres ordres; elle fit chasser Charité, fit partager la terre, combattre le peuple, et attaquer le faible par le fort; elle fit dresser des châteaux avec créneaux et fossés, pour y recéler ce qu'on volait, et les premiers qui en bâtirent furent les premiers à voler ; elle apprit à ceux-ci à mépriser le peuple et à ne faire de lui aucun cas. Jusque-là on n'avait point osé monter à cheval; elle conseilla aux nobles de le faire, et dès lors ils vécurent des biens d'autrui. Mais en leur donnant la chevalerie, elle leur commanda d'expulser de leurs cœurs conscience et pitié, d'être arrogants envers tous, de haïr la paix, d'aimer ce qui est aux autres : et ils lui obéirent, etc. » Luxure se vante encore d'avoir introduit sur la terre tout ce qui alors grevait le peuple en France : corvées, servage, coutumes, usuriers, avocats, etc. Certes, si tout ceci n'est pas une preuve de goût et de talent chez l'auteur, du moins c'en est une de hardiesse, c'est un exemple de l'aigreur des esprits et de l'amère véhémence de la satire d'alors. Afin de prouver que

c'était la faute du peuple même, et qu'il ne méritait pas mieux, s'il éprouvait l'oppression et le mépris, il cite l'aventure suivante : En l'année 1300, la *Dame Doche* apprit qu'une femme du peuple, inhumée dans sa terre, avait été enveloppée de quinze aunes de toile ; elle en fut indignée, prétendit qu'une vilaine ne devait pas pourrir si commodément, fit ouvrir la fosse, jeter le cadavre comme une charogne, et employer la toile à des couvertures pour ses chevaux; et malgré ces révoltantes horreurs, les vilains ne remuèrent point, laissèrent agir la dame, et n'en eurent que plus de crainte et plus de soumission. Parmi les traits qui servent à dépeindre l'*état des nobles et des bourgeois*, on pourrait citer ce que l'auteur rapporte à l'occasion d'une vieille coutume qui, pour certains délits, astreignait les gentilshommes à payer soixante livres, tandis que dans le même cas un bourgeois ne payait que soixante sous. Les gentilshommes se croyant en droit d'obtenir un dédommagement, vinrent demander à Louis-le-Hutin que quand il leur arriverait de tuer un bourgeois, ils pussent en être quittes pour leur amende de soixante livres. « J'y consens, répondit le roi, mais à condition que quand un bourgeois aura tué l'un de vous, il ne

lui en coûtera également que son amende de soixante sous. »

Au nombre des historiettes particulières que l'auteur raconte, concernant sa propre province, il en est deux mentionnées à l'article du *péché d'avarice*, et qui ne sont que des exemples d'une fatalité malheureuse; celle d'un nommé Hémart, épicier de Provins, qui en courant à cheval fut accroché à un arbre et pendu comme Absalon, et celle d'un jeune paysan nommé *Brulez*, qui, malgré son innocence, fut fort injustement accusé d'avoir volé deux bœufs qui avaient été confiés à sa garde par deux voleurs, et fut pendu sans façon à un arbre dans son propre champ, par deux écuyers auxquels appartenaient les bœufs. La confession se termine ainsi après maintes historiettes, et Renart finit par recevoir l'*absolution;* mais aussitôt il saisit le confesseur, l'emporte dans son logis pour le manger, et jure de n'en plus sortir jusqu'à ce que le malheur dont il se prétend poursuivi depuis long-temps soit passé. Arrivé à ce point, l'auteur annonce qu'il ne parlera plus de Renart; toutefois il ajoute à son ouvrage une sixième et dernière partie (feuillets 115-129) qu'il appelle *branche*, et où en effet il ne s'agit plus du tout de Renart.

Sixième partie. Cette *branche*, où *Thiebers li*

Chaz a principalement la parole, se compose d'un conte assez plaisant et grossièrement satirique d'une *tigresse* qui se trouve en grande détresse, d'un sermon du chat dont le fond est l'*histoire de Samson et de Dalila*, d'un autre sermon sur la *patience*, et de la fable du *corbeau* qui se pare des plumes des autres oiseaux pour paraître avec quelque éclat à la cour de l'aigle[1]. C'est par cette fable que se termine l'ouvrage. Voici le sujet de l'aventure assez curieuse de la tigresse : « Le chat s'en retournait à son ermitage, lorsque tout à coup, au détour d'une route, il se trouve devant une tigresse. Il en est trop près pour essayer de fuir; mais la bête le rassure par la douceur de ses paroles : décharnée, morne et atteinte d'une cruelle maladie, elle ne peut obtenir sa guérison que d'une nourriture appropriée à son mal. Depuis long-temps elle la cherche en vain : il lui faudrait manger une femme bonne, douce, fidèle et qui surtout, « notez ces deux points-ci, » n'eût jamais désobéi à son mari, et qui ne l'eût jamais contrarié :

Se je trouvoye femme féaulx
Qui fust vers son mary loiaulx,

[1] Robert rapporte cette fable, t. I, p. 249, d'après le manuscrit 6985-3, Lancelot-4, folio 129, ainsi que les versions de Marie de France, d'Ysopet Ier et d'Ysopet II.

Amast de cœur et obéist
Et du tout son voloir féist,
Très volentiers j'en mangeroie.

Elle prie le chat de la conduire aux lieux où elle pourra rencontrer une proie aussi rare. Thibert la conduit au marché au lin où un grand nombre de femmes sont rassemblées. En arrivant, Femmes de bien, s'écrie-t-il à haute voix, bonnes femmes dont le caractère est toujours égal, et dont l'amour, la fidélité et l'obéissance sont les premières vertus, sauvez-vous, fuyez bien vite ; voilà la bête qui va vous dévorer :

Gardés, femmes, fuiez, fuiez!
Fuiez, vecy la male beste
Qui aulx bonnes femmes fait feste.
Saciez icelle mengera
Qui le gré son mary fera,
Qui en pacience demeure
Et qui bien le sert à toute heure,
Et qui lui porte loiaulté,
Et de cœur fait sa volenté, etc.

Aucune de celles qui l'écoutent ne bouge : toutes annoncent même les motifs de leur confiance et l'effronterie de leurs amours adultères. Eh bien ! dit la tigresse, si je pouvais seulement trouver un journalier qui eût toujours employé son temps comme s'il avait toujours travaillé pour son propre compte, ou quelque soldat

qui n'eût jamais rien pris dans les pays qu'il a traversés, ou quelque marchand qui n'eût jamais invoqué faussement sa conscience, ou bien un orfèvre qui jamais n'aurait ajouté de l'alliage à l'or de ses bijoux, ou bien un avocat qui ne plaidât que pour la justice et la vérité, un moine sans envie, sans avarice et sans luxure, un prélat à qui son état suffise, un prédicateur qui pratique ce qu'il prêche, un gentilhomme sans orgueil, un usurier sensible, un sergent compatissant, un seigneur qui ne rançonne point ses vassaux, un juge rendant justice sans avoir rien accepté, une fille publique qui ne prenne point, un prêtre qui ne tende point la main : Thibert, voilà, je pense, de quoi choisir, et je serai bien malheureuse si dans tout cela tu ne trouves point pâture pour moi. Je vais chercher, répond Thibert ; mais je crains bien, je vous l'avoue, de revenir sans avoir rien rencontré. La tigresse a beau accumuler les moyens de se procurer une prompte guérison, toutes ses recherches sont inutiles. Désespérée, elle va se coucher au bord d'un chemin très fréquenté, attendant avec patience que quelque homme ou femme de bien vienne, qui, par sa mort, puisse lui rendre la santé. La nouvelle s'en répand, et l'effroi s'empare des gens de toutes les professions : on ne

sait quel chemin il faudra éviter. Par précaution, dès lors, le journalier se garde bien de gagner loyalement son salaire, le marchand de ne plus surfaire lorsqu'il atteste sa conscience; le soldat se livre à la maraude, l'orfèvre diminue l'aloi de ses bijoux, et pour n'avoir rien à craindre de ce monstre effroyable, les femmes enfin font parfois enrager leurs maris. La tigresse reste donc toujours là, et les hommes demeurent également p ervers.

Nous voici au bout de notre revue des nombreux et volumineux romans du renard, qui forment, par le fond et la contexture, une vaste comédie humanitaire plutôt qu'un tableau d'histoire naturelle des bêtes, et où souvent les animaux figurent nominalement comme acteurs et représentants plutôt que comme véritables héros de la fiction. Il serait facile d'ajouter une série de réflexions analytiques, critiques et comparatives sur les diverses compositions que nous venons de faire passer sous les yeux du lecteur, et une telle entreprise trouverait même son motif dans le plan et le but du présent ouvrage. Nous croyons néanmoins devoir nous en abstenir de peur de fatiguer la curiosité du lecteur, et de

nous rendre coupable de longueurs, de répétitions et d'explications superflues. Aussi bien le lecteur attentif ne manquera pas de faire lui-même les réflexions, de tirer les conclusions et d'établir les comparaisons auxquelles prêtent les grands et nombreux poëmes du renard dont nous venons de faire l'analyse; et de plus, une grande partie de ce qui aurait pu trouver sa place ici a été indiqué et exposé en passant et dans les observations dont nous avons fait accompagner les sommaires et résumés des principaux poëmes offerts à l'attention des lecteurs [1].

[1] Pendant un séjour à Paris, trop court pour me permettre d'entreprendre tout ce que l'on pourrait désirer sur le présent sujet, je n'ai été à même que d'examiner et de conférer rapidement les manuscrits. Aujourd'hui, travaillant loin de Paris, loin des manuscrits et des autres sources originales, malheureusement je me trouve hors d'état de fournir tous les extraits, tous les renseignements curieux que je voudrais, et de présenter toutes les observations et toutes les comparaisons auxquelles ces compositions remarquables et caractéristiques du moyen-âge prêtent si abondamment.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

7

ERRATA.

Pag. 1,	lig. 5,	au lieu de	Renard, lisez renard.
3,	21,	—	*Soræ*, lisez *Sorôe*.
13,	12,	—	Renard, lisez renard.
18, 19, 24,	22, 1, 1-2,	—	*Roman de Renart*, lisez roman du renard.
32,	2-3,	—	dans les pays limitrophes au nord de la France et au sud de l'Allemagne, lisez aux pays limitrophes dans le nord de la France et de l'Allemagne.
35,	20,	—	Schaller, lisez Scheller.
37,	1,	—	G. Grimm, lisez J. Grimm.
38,	25,	—	Hautman, lisez Hartmann.
40,	14,	—	Carvigart, lis. Corvigart.
46,	4,	—	Renard, lisez Renart.
48,	23,	—	Sproten, lisez Sprotin.
62,	6,	—	du poison, lisez le poison.
63,	22,	—	*Renaert*, lisez *Reinaert*.
86,	7,	—	Chap. XXVII, lisez XXV, et diminuez ainsi de deux unités les chapitres suivants jusqu'au XXXIXe.
91,	25,	—	pag. 36, lisez pag. 80.
95,	lig. dern.	—	vanité., lisez vanité;
96,	1,	—	D'un, lisez d'un.
Ib.	3,	—	bâton., lisez bâton;
Ib.	4,	—	De son, lisez de son.
Ib.	9,	—	vanté., lisez vanté;
Ib.	10,	—	De *Lutje*, lisez de *Lutje*.

Pag. 102,	lig. 13,	au lieu de	CHAP. IX, lisez VIII, et diminuez d'une unité les chapitres suivants jusqu'au XIIIe.
104,	22,	—	Willems, lisez Willem.
105,	10,	—	—
107,	17,	—	*Meerbatze*, lisez *Meerkatze*.
115,	18,	—	DU RENART, lisez DE RENART.
277,	9,	—	DE ROMAN, lisez DU ROMAN.
393,	17,	—	22, lisez 23.

Imprimerie de MAULDE et RENOU rue Bailleul, 9-11

M. 8.

1



